A M. André Hallays
en témoignage d'estime et de sympathie
Henry Bédarida

LES ÉCRIVAINS ET LES MŒURS

Il en est des livres comme des femmes, chez qui une certaine simplicité de manières et de toilette est plus engageante que l'éclat du fard, des grands airs et des atours, lequel peut bien éblouir les yeux, mais ne saurait toucher le cœur.

HUME.

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1902.

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS DE CRITIQUE

Ames modernes. (Un vol. 1894. PERRIN, édit.)

Sentiments et idées de ce temps. (Un vol. 1897. PERRIN, édit.)

Les Écrivains et les Mœurs, PREMIÈRE SÉRIE. (Un vol. 1900. PLON, édit.)

ROMANS

Le Pays natal. (PLON, édit.)

La Voie sans retour. (PLON, édit.)

La Peur de vivre. (FONTEMOING, édit.)

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3761.

B12159cc

HENRY BORDEAUX

LES ÉCRIVAINS ET LES MŒURS

NOTES, ESSAIS ET FIGURINES

(1900-1902)

LA CRISE DU ROMAN — BALZAC — STENDHAL — SAINTE-BEUVE
FROMENTIN
MM. BOURGET — FAGUET — LEMAITRE — DELAFOSSE — ROD
MARGUERITTE — BARRÈS — LE ROY — BOYLESVE — ANDRÉ HALLAYS
MORÉAS — DE RÉGNIER — CHARLES GUÉRIN — Mme DE NOAILLES
TOLSTOÏ — RUSKIN — KIPLING — D'ANNUNZIO

542828
3. 6 52

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1902

Tous droits réservés

PQ
139
B6

A

MONSIEUR ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Cette seconde série se compose, comme la première, d'un choix d'articles consacrés aux œuvres les plus significatives — réimpressions ou nouveautés — de notre littérature au cours de ces dernières années. Un même esprit, une même sensibilité, animaient ces articles; ordonnés, ils prennent, je l'espère, un air d'unité.

« Armes, femmes et livres, dit un proverbe hollandais, il faut les regarder tous les jours. » Ce sont spectacles charmants et dangereux dont le choix est difficile. Puisse cet ouvrage de critique, dépourvu de fiel et chaud de passion humaine, aider le lecteur dans le choix de ses admirations littéraires et même exciter en lui l'amour de la beauté et de la vie!

Paris, ce 15 avril 1902.

H. B.

PREMIÈRE PARTIE

ROMANCIERS ET POÈTES

LES ÉCRIVAINS ET LES MŒURS

LA CRISE DU ROMAN

I

Les éditeurs se lamentent. L'un d'eux me confiait ses doléances en ces termes :

— La librairie subit une crise. C'est indéniable. On a voulu en rendre responsables la bicyclette, l'automobile, en un mot le goût développé des sports. N'en croyez rien. Les exercices physiques n'exigent pas l'abandon de toute culture. Enfin, l'instruction répandue à flots devrait produire chaque jour de nouveaux lecteurs, ce qui, dans tous les cas, serait une compensation plus que suffisante. Quelle est la cause de ce déchet? La politique? Elle ne passionne les esprits qu'en apparence; comptez les abstentions, signe d'indifférence, à chaque manifestation du suffrage universel. D'ailleurs nous respectons les périodes électorales, accidents réguliers dans la vie de la nation. La science? L'histoire? Il est vrai que la crise frappe plus spécialement la littérature proprement dite, le roman. Mais le public auquel s'adressent les ouvrages de science

et d'histoire est un public spécial ; ce n'est pas le grand public.

— Cependant, fis-je observer, souvenez-vous du succès récent et prodigieux de *Quo Vadis*.

— Oui, je sais bien, reprit mon interlocuteur. Ce fut un engouement, une mode. Il s'agissait d'un étranger ; un auteur français n'eût point recueilli pareil triomphe. Cherchez, je vous prie, parmi les romanciers de France, ceux qui sont en voie de conquérir la réputation ; vous seriez stupéfait si vous connaissiez le chiffre restreint de leurs tirages. Ah ! il y a la « pornographie ». C'est évident ; cela se vend toujours ; cela même nous fait une jolie célébrité à l'étranger. Mais ce n'est pas de la librairie, je ne puis le considérer comme tel. En dehors de la pornographie, le roman est en baisse.

— C'est peut-être, dis-je, qu'Alphonse Daudet n'a pas été remplacé.

— Des Alphonse Daudet ! Il y en a beaucoup aujourd'hui ; seulement on ne les connaît pas, ils ne se vendent pas. *Fromont*, *Numa Roumestan*, *le Nabab* n'auraient maintenant ni presse ni succès.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument.

Sur cette affirmation, mon homme s'éloigna, visiblement affligé de mon ignorance.....

D'autre part, les romanciers se plaignent.

— La vie littéraire, m'assurait l'un d'eux, et non des moindres, devient intolérable. On nous demande plus de travail et, permettez-moi de le dire, plus de talent qu'à nos aînés. Il a suffi à Guy de Maupassant de publier *Boule-de-Suif*, à Pierre Loti d'écrire *Aziyadé*, à Paul Bourget de faire paraître *Cruelle énigme*, à Jules Lemaître de maltraiter Georges Ohnet et de s'étonner candidement de la joie de Renan, pour devenir illustres d'emblée presque du jour au lendemain. La génération qui suivit eut déjà plus de peine. Paul Margueritte, Edouard Rod,

Paul Hervieu, marquèrent le pas davantage. Et maintenant on n'avance plus au choix, mais à l'ancienneté.

Je ripostai par l'exemple de M. Pierre Louys.

— Succès de mauvais aloi, me dit-on, sinon de mauvais goût. Les jeunes, je le répète, doivent entasser les volumes pour forcer l'attention. Leur génie (*sic*) doit encore se doubler d'un sens merveilleux des affaires. Il faut qu'ils songent eux-mêmes à leur réclame. Comment pénétrer jusqu'au public? La critique n'existe plus; on ne parle plus des livres.

Il est toujours désagréable, lorsqu'on est soi-même un critique, de s'entendre dire que la critique n'existe plus. Mais je ne pus retenir mon auteur que l'injustice du sort piquait au vif.

— Le moindre vaudeville est immédiatement célébré par tous les journaux; les plus beaux romans passent presque inaperçus. Quand je publie un volume, j'attend parfois quinze jours avant de recevoir une coupure du *Courrier de la Presse*, et je crains toujours qu'elle ne soit la simple reproduction de la petite notice que l'on intercale dans les exemplaires de publicité. Pourquoi une telle différence de régime entre le théâtre et le roman? Pourquoi tout à l'un et rien à l'autre?

Et levant les bras au ciel comme s'il battait des ailes, ce génie méconnu se perdit dans la foule, dans la foule qui ne lit plus...

Et le public? Si l'on songeait un peu au public? N'a-t-il pas lieu de se plaindre, lui aussi? C'est le seul dont les plaintes ne se rédigent point par écrit. Il est vrai que son abstention est la réclamation la plus éloquente. Mais ne peut-on en savoir les causes? S'il regimbe, c'est qu'il a ses raisons, et il importe de les découvrir.

Il me fait un peu l'effet, ce bon public, de ces piétons du boulevard qui attendent au bord du trottoir le moment favorable pour traverser. C'est vainement qu'ils attendent, car le moment n'est jamais favorable. Le défilé des

voitures est ininterrompu. Et mélancoliquement ils sont appelés à constater l'infinie variété du véhicule moderne : omnibus, fiacres, landaus, victorias, cabs, automobiles, tricycles, bicyclettes ; à peine ont-ils le temps de les reconnaître au passage. Et ils guettent le geste impérieux et lent du sergent de ville qui, debout sur le refuge, va tout à l'heure lever en l'air son bâton blanc et, d'un seul signe qui se répercutera au loin comme les ondulations de la mer, arrêtera ce mouvement formidable. Alors ils traverseront tranquillement la chaussée.

L'encombrement de la littérature est tout pareil. Et c'est pourquoi le public n'ose plus s'y aventurer. De tant de volumes qui se succèdent avec la monotonie de la pluie, il n'a pas même le loisir de lire les titres. Et surtout il se défie. Il se défie de l'ennui, de la banalité, de l'immoralité, de l'anarchie, de la décadence, du style, du symbole, etc. Car, il faut l'avouer, sa patience a subi les plus rudes épreuves depuis quelques années. Il voudrait bien voir le sergent de ville esquisser son geste autoritaire. Cela lui donnerait le temps de passer en revue l'infinie diversité du roman moderne. Mais des sergents de ville, je veux dire des critiques, l'auteur que j'ai interrogé m'a affirmé qu'il n'y en avait plus dans la littérature. Dans tous les cas, on a oublié de les pourvoir d'un bâton blanc.

Cependant je tenterai de jouer ce rôle peu brillant. J'essaierai de dénombrer au passage l'incessant défilé des livres. Et je suis persuadé qu'en mettant un peu d'ordre dans ce chaos, si la chose est possible, nous arriverons à trouver les causes de la mévente du roman.

J'entends du roman de valeur. Et tout de suite je sens la nécessité d'une définition. Car je vois venir l'objection qu'on ne manquerait pas de me faire, si je m'engageais à l'aventure. — Estimez-vous, me dirait-on, qu'il y ait à cette mévente un inconvénient bien grave ? On ne lit plus de romans, ou l'on en lit beaucoup moins ? Réjouissons-nous de cette nouvelle. L'activité intellectuelle a sans

doute découvert d'autres champs plus fertiles. Le temps consacré à la lecture de telles futilités était du temps perdu. Il n'y a pas lieu de se préoccuper de cette aventure.

Or, j'estime précisément qu'il y a tout lieu de s'en préoccuper. Cette objection que vous avez sans doute entendu formuler, lecteur ou lectrice, lorsque vous fûtes surpris ou surprise, un volume à couverture jaune sur les genoux, par quelque personne sérieuse et généralement âgée de votre entourage, ne tient pas compte d'une nécessité ou, tout au moins, d'un goût invétéré de la nature humaine.

Si *Peau d'âne* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,

avouait La Fontaine. Dès que son intelligence s'ouvre à la connaissance de l'univers et à sa beauté, l'homme se plaît à ajouter au monde créé le monde imaginaire de ses illusions, de ses mirages, de ses fantaisies. L'enfant qui joue sort aussitôt de la réalité pour pénétrer dans la féerie merveilleuse qu'engendre avec une spontanéité de grand artiste son petit cerveau. Il fait d'un bâton un cheval, d'une pierre une maison et d'une fleur une forêt, avec une négligence adorable, et n'allez pas mettre en doute ses chimères : il rirait de votre ignorance, et il aurait raison. A tout âge, l'homme a besoin d'entendre les récits de cette histoire universelle qui est celle des sensibilités, des passions et des mœurs, et qui relie les générations les unes aux autres. Le but fondamental de l'art est de donner des visions d'ensemble sur la vie et sur la nature, et par cette communauté de vues de réunir les hommes dans un sentiment général ; par là, il élève l'âme au-dessus du particulier et de l'accidentel, il sert à révéler la vie dans sa plénitude. « Les artistes, a écrit excellemment M. Léon Daudet, ont leur mission qui n'est pas celle des soldats, ni celle des prêtres, des professeurs ni des juges, qui n'en est pas

moins admirable et utile. Ils donnent à la vie, à toute la vie, son intensité, son charme et sa valeur. Ils introduisent entre les humains non point une fraternité, chose impossible, mais une parenté d'émotions, brève, miraculeuse et sans but défini qui augmente « indirectement » la somme de la bonté et de la joie sur terre. Ils donnent au réel de l'espace, et au rêve de la consistance... »

Un essayiste, frappé, comme je le suis, de la déchéance du roman contemporain, parlait dernièrement de la mort prochaine de cette forme de littérature. Mais cette forme littéraire ne peut pas mourir : comme le phénix, elle renaîtrait plutôt de ses cendres. Elle est née avec l'humanité et ne mourra qu'avec elle. Qu'elle se confonde aux premiers âges avec les contes et les légendes, puis avec les épopées, il n'importe : c'est déjà le roman. Qu'aux époques trop civilisées, elle fasse concurrence à la philosophie, à l'histoire, à la psychologie, et trop souvent aussi à la physiologie, il n'importe encore : c'est toujours le roman. C'est un genre malléable et flexible qui s'adapte aux temps et aux pays. Par le moyen d'une fiction, il contient la réalité et y joint le rêve.

Puisqu'il nous faut des romans, — car les hommes ne s'adressent au passé que dans un certain état de culture et préfèrent aux anciens les livres modernes qu'ils sentent plus près d'eux, en contact plus direct, plus immédiat avec leur intelligence, — puisqu'il nous faut des romans, nous avons donc le plus grand intérêt à ce qu'ils soient bons. Les nôtres, ceux d'aujourd'hui, le sont-ils ? Pourquoi les lit-on moins ? Et que lit-on à la place ? Autant de questions auxquelles il faut répondre.

II

Vasari, dans son *Histoire des peintres*, conte cette anecdocte plaisante :

Le peintre Mariotto Albertinelli, qui fut l'ami de Baccio della Porta et eut l'honneur d'être chargé par celui-ci, devenu Frà Bartolommeo, de terminer son tableau du *Jugement dernier*, était un gai compagnon, amateur de bonne chère et de vifs propos. Mais il avait l'épiderme sensible et supportait malaisément la contestation. Les satires et les moqueries, en grand usage parmi les artistes de ce temps, l'éloignèrent bientôt de la peinture et il résolut de chercher un genre de vie plus paisible. Il ouvrit donc une taverne claire et bien approvisionnée, et la tint en personne. A ceux qui s'étonnaient de son changement d'existence il répondait joyeusement qu'il exerçait enfin un art où il ne rencontrait point de critiques, et il ajoutait que cet art qu'il avait adopté créait la chair et le sang, tandis que celui qu'il avait abandonné se contentait de les imiter. Pour son bon vin, il s'entendait louer tous les jours ; jadis, le blâme seul le poursuivait...

Tel fut le pouvoir de la critique sur un artiste du quinzième siècle. Que ne peut-elle aujourd'hui muer tant de méchants écrivains en bons commerçants et industriels? L'abondance de la production littéraire menace de devenir un fléau. Là est la première cause de la mévente des livres. *On ne lit plus, parce qu'on a trop à lire, parce qu'on ne sait plus que lire.* Alors qu'il ne paraissait qu'un roman en 1850, il en paraissait dix en 1880, et il en paraît cent aujourd'hui. Une statistique nous révélait tout récemment le chiffre des volumes parus en France durant une année. Je crois me souvenir qu'il dépasse quarante mille.

Nous sommes submergés sous le papier imprimé. Tous les doigts sont tachés d'encre, et même la plupart de ces petits doigts roses que l'on n'osera bientôt plus porter aux lèvres. Car les dames se sont mises résolument à la littérature, et avec cette facilité qui les autorise à prononcer dans le même temps deux fois plus de paroles que les avocats les plus verbeux.

D'où vient cette manie d'écrire ? De la vanité des uns

et de l'industrie des autres. Autrefois, les auteurs, plus rares et d'ailleurs poussés par une vocation irrésistible qui rencontrait pour s'affirmer les obstacles les plus pénibles, tels que la faim, l'hôpital, le mépris public et la haine des sots, finissaient par grouper autour de leurs œuvres, dans l'ensemble du pays, une classe d'amateurs instruits et intelligents, qui savouraient dans la lecture un plaisir de dilettante et se contentaient d'avoir du goût. Aujourd'hui, il n'y a plus d'amateurs. Tous les amateurs, sans exception, écrivent et portent triomphalement leurs manuscrits chez le libraire. De sorte que maintenant les écrivains se lisent entre eux. On devine avec quelle sympathie.

Ces amateurs qui, jadis, achetaient les livres, prétendent aujourd'hui les recevoir gratuitement des auteurs avec de belles dédicaces à leur louange. L'impôt du livre est devenu très onéreux. Le malheureux écrivain qui compte sur ses amis, sur ses relations, sur ses admirateurs, pour placer un certain nombre de volumes, ne doit pas tarder à comprendre qu'admirateurs, relations et amis n'achètent plus, mais reçoivent. Et comme sa vanité dépasse son âpreté, il donne. Il donne avec fureur, mais il donne. Ajoutez que ces amateurs, répandus un peu partout sur le territoire, étaient les guides naturels et autorisés des autres lecteurs. Ils faisaient la loi. Ils contribuaient à imposer les réputations. On comprend quels précieux services ils rendaient aux lettres. Quand je dis qu'il n'y en a plus, j'exagère. Mais il y en a beaucoup moins, et ceux qui subsistent encore tendent à revêtir l'auguste originalité des types disparus. Nous devons cette disparition regrettable au sot esprit d'égalité que répand une démocratie. Chacun se croit aujourd'hui capable de diriger l'Etat et d'écrire un chef-d'œuvre immortel.

Dans notre temps utilitaire, cette vanité devait susciter une industrie. C'était inévitable. Nous avons vu cette industrie se développer d'une façon inquiétante. Cependant

elle n'est pas prospère, et elle tue la noble industrie du livre. Que doit faire un éditeur lorsqu'un de ces amateurs vient le trouver dans son cabinet, un manuscrit à la main ? Il n'y a pas de doute possible : il doit le soumettre au régime commun, c'est-à-dire prendre le manuscrit et le remettre à son lecteur ou à son comité de lecture. Si l'ouvrage est bon, que l'éditeur le publie à ses risques ; alors il a intérêt à la vente, au succès, et, par ce risque même, sa profession s'ennoblit, cesse d'être un commerce ordinaire, devient une sorte de collaboration efficace de la littérature. Au lieu de cela, que se passe-t-il ? Je ne veux pas citer de noms propres, et je me hâte de rendre l'hommage qu'ils méritent aux éditeurs qui ont gardé le fier orgueil de leur maison, et dont le nom seul est pour un auteur une garantie. Mais ceux-là seront les premiers à m'approuver, car les procédés mercantiles de leurs confrères moins scrupuleux les atteignent par contre-coup. On fait donc payer à l'amateur l'édition de son livre. Et dès lors, qu'importe que ce livre soit bon ou mauvais, qu'il se vende ou qu'il ne se vende pas ? L'opération est purement commerciale. Elle ne procure pas de très gros bénéfices, mais elle en donne de certains, et le commerçant français a toujours craint les risques. Nous sommes aujourd'hui encombrés de romans d'amateurs. Si l'on connaissait tous les secrets des libraires, on serait stupéfait de leur nombre. Et ce nombre s'accroît chaque jour, en proportion directe de l'accroissement de la vanité. Le bourgeois ne se contente plus d'être gentilhomme : il veut être artiste, et croit que cela s'achète.

Si la rage d'être imprimé ne causait de préjudice qu'à la bourse de celui qu'on imprime, le mal ne serait pas grand. Mais le résultat est beaucoup plus considérable. Les beaux livres sont aujourd'hui perdus dans le flot grossissant des non-valeurs. Les critiques le savent bien ; mais nous verrons dans un instant qu'on ne les écoute guère. Dans la pile des nouveautés, ils ont bien vite fait

de découvrir les quelques romans durables, ou tout au moins intéressants à lire. Ils peuvent en omettre, et la plupart du temps, c'est le nombre qui en est la cause. Du moins, ils n'en proposent pas à la lecture de franchement mauvais. Par là, ils ne discréditent pas les lettres.

Mais la critique a dû céder le pas à la réclame de librairie. C'est encore un phénomène moderne, et il le faut déplorer. La critique littéraire est exilée des journaux ou reléguée dans les bas-fonds. Elle se maintient à grand' peine dans les Revues. Or, dans les périodiques, la réclame s'étale sans honte. Elle crochète la mémoire du lecteur qui, passant devant un étalage de librairie, s'arrêtant, en voyage, devant les bibliothèques des gares, cherche d'instinct le volume dont il a déjà vu le titre imprimé. Et qu'arrive-t-il ? Ce lecteur dupé jure qu'on ne l'y reprendra plus. Le volume qu'on lui vantait avec ce cynisme particulier à la fatuité de notre temps d'arrivistes l'a ennuyé. Au lieu d'acheter deux, trois, quatre romans nouveaux, il achètera des mémoires historiques, ou il aura recours à ces réputations de tout repos qui ne le tromperont pas ; il prendra un roman de Balzac ou d'Alphonse Daudet, un recueil de nouvelles de Maupassant, et il laissera les jeunes dans leur obscurité. En agissant ainsi, il fera preuve d'intelligence.

Le livre d'amateur et la réclame sont donc extrêmement funestes, l'un au livre d'écrivain et l'autre à la critique. Pour enrayer les maux qu'ils occasionnent, il faudrait, d'une part, que les éditeurs se rendissent à cette vérité : la surproduction nuit à la vente des livres, comme la production mauvaise; il y a plus d'argent à gagner, puisqu'il s'agit d'argent, à publier peu de romans, après les avoir soigneusement triés, et à les suivre dans leurs voyages à Paris, en province et à l'étranger, au lieu de s'en désintéresser totalement, après en avoir retiré un mince profit. D'autre part, — et ceci est plus difficile, parce que la défense de la beauté ne peut y apporter d'ar-

gument pratique, — il faudrait obtenir des directeurs de journaux que la réclame ne précédât pas la critique, ne se substituât pas à elle, et les persuader qu'il est de l'honneur d'un journal français d'avoir des opinions morales et littéraires tout comme des opinions politiques. Un syndicat d'éditeurs pourrait peut-être obtenir une publicité plus efficace, une protection de la production littéraire. Mais ces éditeurs devraient évidemment commencer par s'imposer des guides à eux-mêmes pour le choix de leurs auteurs, avant d'en réclamer pour ces lecteurs dont ils vivent, — dont ils meurent aujourd'hui, — et que chacun prend à tâche d'aveugler.

Surproduction et réclame : voilà deux maladies de notre librairie. Nous avons trop d'auteurs. Que ne peut-on en licencier une bonne moitié, ou même les trois quarts, et les exhorter à défricher, à coloniser, à utiliser, enfin, en des professions plus pratiques, une intelligence qui n'était pas de toute nécessité vouée à l'art ! Ils y trouveraient plus de bonheur. Et quel plaisir ils nous feraient par surcroît en cessant d'écrire ! De plus, nos meilleurs auteurs écrivent trop. Ils publient à tour de bras. Leurs ouvrages sont lâchés, bâclés. Ils ne marchent même plus à l'heure, mais à la course. Ils me rappellent un trait de la vie du Pérugin. Celui-ci était parvenu à une telle rapidité dans l'exécution des commandes qu'un soir, du haut de l'échafaudage, il répondit à sa femme qui l'appelait pour dîner : « Sers la soupe; moi, pendant ce temps-là, je vais encore peindre un saint. »

III

J'arrive à une autre plaie du roman contemporain. Elle est hideuse, et je n'en parlerai pas sans prudence. Il s'agit, hélas ! oui, de la pornographie. Comment la passer sous silence quand elle envahit les étalages et racolle les pas-

sants par le moyen des titres et des couvertures? Vous flânez au boulevard, vous vous arrêtez un instant devant une librairie pour regarder les nouveautés, qu'apercevez-vous aux meilleures places? *l'Orgie romaine*, *la Proie*, *Rires, sang et voluptés*, *Luxuria*, *Encyclopédie amoureuse*. J'en passe, et des pires. En ces matières, la circonspection est de rigueur. Aussi bien ces citations suffisent à éclairer ma démonstration, et il est inutile que d'autres noms soient cités. Le titre ne tirant pas assez le regard, paraît-il, on a eu recours à la couverture. Elle représente généralement des personnes qui se parlent de près, de très près, et qui sont déshabillées chez le dernier faiseur. Quand M. le sénateur Bérenger entreprit d'assainir la rue, d'en permettre l'accès sans danger moral et sans honte aux femmes, aux jeunes filles, aux enfants, on le cribla d'épigrammes et d'outrages, et même l'on imagina de le couvrir de ridicule en l'affublant du sobriquet de *Père la Pudeur*. Rien n'est plus difficile en France que de s'attaquer aux mauvaises mœurs ; immédiatement vous êtes qualifié de tartufe, de clergyman, et l'on donne à entendre que votre attitude vertueuse dissimule la plus complète ignominie. C'est enfantin. Et il ne s'agit pas ici que de morale, il s'agit encore de protéger l'art français, la littérature française, indignement ravalés par cette contrefaçon méprisable et dangereuse qui les compromet à l'étranger, en province, à Paris même où l'on affecte de les traiter avec courtoisie, mais comme des vices aimables et non comme de nobles excitations à la vie.

Ici, il n'y a pas mévente, mais excès de vente. Pour avoir respiré ces fleurs trop fortes, la littérature risque d'être empoisonnée. Elle a besoin d'air pur; elle étouffe, elle se meurt. Et son malaise est le signe d'un empoisonnement général. N'est-ce point Proudhon qui, arrêté devant un de ces étalages qui débordent sous le flot de ces spécialités, murmurait: « Un pays qui possède une telle littérature est perdu »? Car il ne faudrait pas croire, comme

l'affirmait Guy de Maupassant dans la préface des *Lettres de Flaubert à George Sand*, qu'il n'y a rien de commun entre l'ordre social et les lettres. Ce divorce est nuisible à l'un comme aux autres. J'ajouterai qu'il ne le fut jamais autant qu'à notre époque démocratique, où l'instruction est répandue sans le contrepoids nécessaire de l'éducation morale, où le journal et le livre vont chercher des lecteurs jusque dans les villages. Un des penseurs les plus sincères de notre temps, M. Izoulet, l'a dit : « Il faut craindre de forger des têtes pensantes à des âmes déloyales. Avant d'armer les bras, il faut changer les cœurs. » Il n'y a guère de littérature où l'on ne puisse relever d'ouvrages de cette catégorie. Mais, autrefois, leurs éditions étaient réservées à ce public blasé qui trouve dans la corruption même un galant élément d'art. Leur influence ne s'exerçait guère au delà d'un public restreint. Le danger actuel réside précisément dans l'extension de cette influence. Ces ouvrages s'adressent au grand public, cherchent le succès populaire. Et, symptômes fâcheux de décadence, ils trouvent ce public et ce succès. De même qu'ils s'étalent sans honte aux devantures, on les achète sans pudeur. Ils énervent les caractères, ils dégradent les sentiments ; ils tuent cette vertu des peuples forts et des individualités énergiques, la chasteté.

J'ai dit que la séparation de la vie sociale et de la littérature était nuisible à la vie sociale; j'ajoute qu'elle ne l'est pas moins à la littérature. Dans une étude générale sur le *Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle*, M. Brunetière a soutenu cette thèse. « Il faut, ajoute-t-il, que l'art et la vie soient mêlés, sous peine de n'être plus, l'art qu'un baladinage, et la vie qu'une fonction de l'animalité. S'il faut qu'ils soient mêlés, il faut donc, en second lieu, que l'art, pour cela, soit comme une imitation de la nature et de la vie... Et il faut, en troisième lieu, que cette imitation de la nature et de la vie, trop souvent faite par nos naturalistes... dans un esprit d'orgueil et d'ironie, le

soit, au contraire, dans un esprit d'indulgence, pour ne pas dire de charité... » Et Ruskin, unissant et quelquefois brouillant un peu les questions esthétiques et sociales, mais avec quelle magnifique éloquence ! écrit : « Il n'y a pas eu jusqu'ici d'exemple d'un peuple réussissant dans les nobles arts, et cependant chez qui les jeunes gens étaient frivoles, les vierges faussement religieuses, les hommes esclaves de l'or, les mères esclaves de la vanité. De tout le marbre des collines de Luino jamais une pareille nation ne pourrait former une statue digne de se dessiner avec fierté sur les fonds des cieux. »

Lorsque la sensualité devient l'unique élément de l'art, elle ne tarde pas à le ruiner. Il lui faut peu de temps pour consommer sa décadence. Nous en avons eu tout récemment sous les yeux un exemple frappant. M. Pierre Louys a débuté, il y a quelques années, avec *Aphrodite*. Il conquit aussitôt la réputation. La devait-il à la forme harmonieuse et charmante de ce dangereux ouvrage, ou bien aux tableaux licencieux qu'il contenait ? Sans doute cette jeune gloire ne fut pas sans alliage. Elle se maintint quelque temps, tandis que paraissaient *les Chansons de Bilitis*, de date plus ancienne, et *la Femme et le Pantin*, roman d'une chaude couleur espagnole et, je dois le dire, d'une belle flamme de passion. Elle vient de sombrer, momentanément, je l'espère, avec *les Aventures du roi Pausole*. Certes, ce dernier livre ne le cède en rien à ses aînés sous le rapport de la liberté et de l'audace voluptueuses. Mais il sert à démontrer la monotonie et la pauvreté de l'inspiration qui prend la sensualité pour seule muse. Il est ennuyeux. Il renferme en lui-même la punition des lecteurs qui l'achètent. A parler franc, il est insipide. Aucune autre épithète ne peut lui convenir davantage, et c'est précisément celle qu'il pensait le moins mériter. M. Pierre Louys devra beaucoup travailler pour retrouver l'estime des lettrés. C'est la seule, je suppose, à laquelle il tient, et voici qu'il la perd. Ce trait est fort

significatif : chose inattendue, sa moralité est sévère.

Le mal date de loin. A la fin du second Empire, les honnêtes gens se plaignaient déjà des étalages scandaleux des libraires. Que doivent-ils dire aujourd'hui? L'école réaliste, en matérialisant l'art systématiquement, en substituant en quelque sorte la physiologie à la psychologie, l'homme physique et ses maladies à l'homme moral et ses nobles douleurs, en faisant aux sens enfin une part prépondérante, favorisa, peut-être inconsciemment, cette spéculation sur la sensualité humaine qui devient aujourd'hui l'une des branches de l'industrie et envahit la littérature transformée en marché.

L'exemple vient de haut. *Le Lys rouge* de M. Anatole France, *l'Automne d'une femme* de M. Marcel Prévost, *l'Enfant de volupté* de M. d'Annunzio, et combien d'autres qu'il est inutile de citer, tirent de la sensualité une beauté troublante, et semblent le proclamer avec orgueil. Et, nouveau danger, ces livres d'une grâce perverse détachent le lecteur des ouvrages d'une autre manière, car toute autre manière paraît désormais fade auprès de la leur. Je n'entends point restreindre le vaste champ de l'art, et je prétends, au contraire, que ceux-là le restreignent qui l'asservissent à la seule volupté, semblables au sculpteur qui, taillant dans le marbre la fière nudité de quelque déesse antique, voilerait son visage, fleur merveilleuse dont il ne fixerait que la tige, son visage dont les yeux reflètent l'univers épars et les cieux.

Stendhal définissait le roman « un miroir que l'on promène le long du chemin ». Il n'en faisait pas une glace d'alcôve.

IV

Le problème commence à s'éclaircir. Nous avons touché du doigt la faute lourde des éditeurs qui publient trop

de romans, et nous avons écarté cette foule d'amateurs et de méchants écrivains qui transforment la littérature en un véritable champ de foire. Enfin nous avons isolé comme il convenait cette littérature spéciale dont la publicité malsaine est regrettable.

Et maintenant mettons face à face le public et les auteurs de valeur qui ont résisté aux précédentes éliminations. Pourquoi l'action de ceux-ci a-t-elle diminué sur celui-là? Le phénomène est d'une vérité incontestable, si l'on examine de haut le roman contemporain. Alphonse Daudet, M. Zola, avant sa décadence présente, ont connu des succès plus considérables que Maupassant, que M. Anatole France, M. Pierre Loti ou M. Paul Bourget. Ceux-ci ont dépassé les Edouard Rod, les Paul Margueritte, les Paul Hervieu, dont les tirages dépassent ceux des Maurice Barrès, des Paul Adam, après qui l'on ne voit aucun nom s'imposer avec éclat. Les maîtres du roman disparaissent ou s'épuisent; ils ne sont pas remplacés. Leur gloire s'émiette en cent glorioles. On peut invoquer, m'objectera-t-on, une différence de talent? Mais, d'abord, on ne peut l'invoquer dans tous les cas. Et puis, le talent ne serait pas encore une explication. L'influence des lettres depuis deux siècles s'accroît, se propage, et tout à coup la voilà qui diminue Pourquoi?

Pourquoi? Parce qu'il y a aujourd'hui séparation entre le public et les romanciers par la faute, et par la faute unique de ces derniers. Il y a séparation, en premier lieu, dans le choix des sujets et des personnages, et en second lieu dans les habitudes d'esprit et de sensibilité. Je voudrais examiner successivement ces deux points de vue.

Notre époque a créé une classe nouvelle d'individus, celle des gens de lettres. Entendons-nous. On trouve en tout temps, et l'on admire, des artistes qui ont voué à l'art leur vie entière, et ce n'est pas trop d'une vie pour réaliser sur la toile, le marbre ou le papier son rêve intérieur de beauté ou son observation des mœurs. Mais ces

artistes ne se détachaient point des autres hommes ; ils ne concevaient pas l'existence différemment ; ils étaient simples, cordiaux et sans vanité. Ils se confondaient avec les artisans, les ouvriers, tous ceux qui, gagnant leur vie à la sueur de leur front, représentent la vaste et émouvante humanité. Nos hommes de lettres, au contraire des peintres de l'Italie et des Flandres, des écrivains du dix septième siècle, se sont constitués en classe à part, singulière et arrogante. Ils traitent de gré à gré avec *le monde*, autre classe spéciale. Ils sont devenus en quelque sorte des maniaques d'orgueil et de littérature. Rien ne les rattache plus à la vie sociale. Ils transposent les sentiments qu'ils éprouvent ou qu'ils observent. Ou plutôt ils n'éprouvent et n'observent que des sentiments littéraires. Edmond de Goncourt, avec sa courte vanité de lettré, représente assez bien cette petite classe. Le temps lui donne la majesté d'un symbole. Se rappelle-t-on ce passage burlesque de son journal où il mentionne l'assassinat du président Carnot et y voit une malice du destin pour étouffer le succès d'un de ses volumes qui venait de paraître ? Sans doute, celui-ci dépasse la commune mesure. C'est un type, une entité. Mais il étale les défauts communs à l'espèce, quand la plupart les dissimulent habilement.

Cette espèce ne vit qu'à Paris, c'est-à-dire dans un milieu surchauffé, artificiel, où les cerveaux subissent une certaine déformation. Je ne sais quel auteur du siècle dernier, amoureux de la campagne et ennemi des villes, comparait les hommes aux pommes qui pourrissent quand on les met en tas. « Le Parisien, dit un chroniqueur, ne marche pas, il court ; il ne boit pas, il s'empoisonne ; il ne respire pas, il s'asphyxie ; il n'économise pas, il gaspille ; il ne s'amuse pas, il s'énerve ; il n'admire pas, il s'engoue ; il ne réforme pas, il révolutionne ; il ne vit pas, il se tue. C'est pour ces motifs qu'il méprise la province qui lui demande simplement de la laisser respirer, travailler, dormir, vivre en paix et à sa guise. » L'homme de lettres

s'applique à être Parisien. Bien rare est celui qui se souvient de ses origines, et peut répéter ces amoureuses paroles de Guy de Maupassant : « J'aime mon pays parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines qui attachent l'homme à la terre où sont nés ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages, de l'air lui-même. » Au contraire, l'homme de lettres aspire à faire partie du Tout-Paris et écrit pour plaire au Tout-Paris, cet assemblage étrange d'hommes du monde, de critiques, de boursiers, d'artistes, de modistes, de danseuses, d'étrangers, etc., que dénombrait si plaisamment M. Alfred Capus dans une ancienne chronique.

Les romanciers écrivent pour ce public extraordinaire. Comment, dès lors, leur demander des ouvrages simples et naturels? C'est à peu près comme si l'on voulait utiliser une ménagerie pour labourer la terre. Et ce sont, en effet, de véritables bêtes de ménagerie, des curiosités, de ces monstres qu'exhibait Barnum au Champ de Mars, ces personnages que nous peignent tant de romans contemporains et qu'ils décorent du beau nom d'hommes. M. Alfred Capus a pu étudier sur lui-même le petit travers du romancier moderne. Car ses livres, *Faux départ*, *Qui perd gagne*, nous promènent dans un monde stupéfiant de journalistes, d'agents de publicité et de coulissiers, et vont du tripot à la campagne sans qu'on distingue bien nettement le changement de décor. Veut-on la première phrase de *Qui perd gagne?* La voici : « En 1887, Farjolle se décida à épouser sa blanchisseuse. A l'âge de trente ans, c'est une des plus graves résolutions que puisse prendre un homme. » Et tout le roman est écrit dans ce style de procès-verbal, où l'ironie apparaît à peine, se dissimule si habilement que nous finissons par ne plus nous étonner de rien, et par ne plus voir que des nuances sans importance entre l'honnêteté, l'indélicatesse et l'escroque-

rie, tant les protagonistes de cette aventure, qui peut être *bien parisienne*, mais qui, à coup sûr, n'est pas humaine, glissent avec légèreté et décence de l'une à l'autre.

M. Alfred Capus n'est point du tout une exception. Je cite au hasard parmi les romans qui firent quelque bruit récemment. Ouvrez, ou plutôt n'ouvrez pas si vous aimez à retrouver dans les livres l'émouvante beauté des sentiments profonds et sincères, — ouvrez, si vous cherchez le tableau de la société spéciale et quelque peu faisandée que peut offrir tel ou tel coin de Paris, *la Petite classe*, de M. Jean Lorrain; *Chez les snobs*, de M. Pierre Veber; *les Souvenirs du vicomte de Courpière*, de M. Abel Hermant; *la Croix de Malte*, de M. Marcel Boulenger; le *Mari pacifique*, de M. Tristan Bernard. Je prends cette liste au hasard. Je pourrais la continuer interminablement. Notez que ce sont là ouvrages très différents, mais ouvrages de valeur. La première moitié du dernier est même tout à fait charmante, tant que les personnages en sont ordinaires, et que leurs manies sont communes; dès que l'auteur commence à outrer, il cesse d'écrire un roman de mœurs. Il a cédé à l'attrait de la caricature, et son livre s'en ressent.

Et ne croyez pas que ces écrivains se plaisent dans la peinture du monde spécial et abominable à laquelle ils se vouent. La critique qu'ils en font est acerbe et pointue, parfois très amusante. Amusante pour le grand public? Nullement. Amusante pour les trois ou quatre cents personnes qui connaissent leur sujet par le menu, et le peuvent comparer à la réalité. Et comme cette réalité est particulière, elle change constamment. C'est pourquoi leurs ouvrages datent si vite. Les honnêtes gens n'y comprennent goutte. Ce n'est pas leur affaire de comprendre en cette occasion. Voici donc des romanciers qui s'étonnent de ne pas pénétrer jusqu'au grand public, et qui font tout ce qu'ils peuvent pour l'écarter d'eux. La conséquence est pourtant d'une aveuglante logique. Que ne méditent-ils

cette définition de Tolstoï : « L'art est une activité humaine qui consiste en ce qu'un homme exprime consciemment aux autres, au moyen de certains signes extérieurs, les sentiments qu'il a ressentis, et en ce que ses semblables se pénètrent de ces sentiments et les revivent. » Comment espéreraient-ils que nous revivions des sentiments qui nous sont aussi complètement étrangers, nous autres lecteurs, qui sommes parfaitement capables d'éprouver des sensations humaines, de reconnaître en nous la qualité de la sensibilité contemporaine et autour de nous la marque générale des mœurs contemporaines, mais qui sommes incapables de nous intéresser à une sensibilité aussi dévoyée, à des mœurs aussi spéciales dont parfois, dont souvent nous ne connaissions même pas l'existence ?

V

Il y a donc rupture entre le public et les romanciers dans le choix des sujets et des personnages. Il y a rupture encore dans leurs habitudes d'esprit et de sensibilité. Je voudrais essayer de dissiper tous ces malentendus.

Quel est le ton à la mode chez nos romanciers ? C'est un mélange, d'ailleurs assez savoureux, d'ironie légère ou cruelle, d'ardeur sensuelle, de sécheresse de sentiments, de septicisme moral et social. Ils prennent cette ironie pour de l'élégance, cette ardeur pour du tempérament, cette sécheresse pour de la réserve, ce scepticisme pour de la philosophie. Et ils donnent au public français exactement ce que celui-ci déteste le plus. M. Anatole France a beaucoup contribué, par son style enchanteur, à mettre ce ton à la mode ; il a réussi à faire « passer cette muscade ».

Ils se trompent tout à fait. Le lecteur n'aime pas l'ironie. Et même les femmes, pour la plupart, ne la comprennent pas. Elles en sont vite agacées, énervées, et bientôt jettent le livre. C'est même ce qui explique le succès

de tant de femmes écrivains. Mme Lecomte du Noüy, Mme Daniel Lesueur, Mme Jean Bertheroy, ne se servent jamais de cette forme d'esprit. Sans doute, elles ne sauraient point s'en servir. Mais cette ignorance leur fut infiniment profitable. Elles réussirent là où tant de romanciers masculins échouèrent. Elles se firent très vite un public. Car les femmes sont un grand public. Dans notre temps d'hommes d'affaires, elles composent même la majeure partie des lecteurs. Les pères, les maris, les frères lisent peu, et souvent lisent ce que leur entourage leur présente. Un auteur qui s'adonne à l'ironie atteint bientôt les limites de son succès. Je mets à part l'ironie affectueuse, jamais déconcertante, d'Alphonse Daudet. A celle-là, on ne se laisse pas prendre. Le lecteur n'aime pas être dupe. S'il l'est une fois, son plaisir est gâté. Et la crainte de l'être corrompt d'avance son plaisir. Il veut croire, selon la formule populaire, que « c'est arrivé ».

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Si je doute une fois de vos larmes, de vos sourires, si je ne sens pas dans vos ouvrages le frémissement d'une passion qui vous a vous-même agité, je cesse immédiatement de m'y intéresser. Comment voulez-vous que j'aime vos personnages si vous en êtes vous-même détaché ? L'ironie peut être une pudeur. Elle peut cacher la profondeur des sentiments que l'on veut dissimuler à la foule. L'emphase et la déclamation impliquent quelque grossièreté de nature dont le spectacle incline volontiers à l'ironie. Ainsi l'emphase et la déclamation romantiques provoquèrent dans la littérature une réaction. Après avoir abusé des grands mots en toute occasion, on craignit même de les prononcer quand ils eussent été à leur place. Et sans doute, c'est une probité que de ne pas employer des paroles qui dépassent la pensée. Il y a aussi une honnêteté du terme. Mais, pour ne pas risquer d'aller au delà de la vérité, il ne faut pourtant pas demeurer en deçà.

Seulement, l'ironie dans le roman contemporain ne provient point ou ne provient que rarement d'une sensibilité trop délicate, trop fine, rebelle à toute manifestation extérieure. Elle correspond trop souvent à une véritable sécheresse du cœur. On le devine à bien des symptômes. La culture des pensées artificielles, les habitudes littéraires, le snobisme, le parisianisme, la fréquentation d'un monde éloigné de la nature et de la vie simple, tout écarte nos auteurs de l'observation des sentiments sincères et spontanés qu'éprouvent encore la plupart des hommes. Ils ne font plus que de l'orfèvrerie sentimentale, toute chargée de pierres précieuses habilement travaillées. Mais les émeraudes ne sont point la prairie, les saphirs ne sont point le ciel, les rubis ne sont point le sang et les perles ne sont point les larmes.

Dans la préface de *la Canne de jaspe*, l'un de nos écrivains les plus habiles dans l'art de ciseler la forme comme une garde d'épée destinée à demeurer au fourreau, M. Henri de Régnier, annonçait : « Il y a là des épées et des miroirs, des bijoux, des robes, des coupes de cristal et des lampes, avec parfois, au dehors, le murmure de la mer ou le souffle des forêts. » Et l'on admire, en effet, là comme dans les autres romans du même auteur, la lumière des lampes, la soie des robes, l'éclat des miroirs et l'éclair des épées, mais on n'y entend guère le bruit que fait le vent dans les arbres ou sur les flots, le tumulte de l'amour dans les âmes palpitantes. M. de Régnier aligne spécialement de belles phrases. Il le sait et s'y applique. Il excelle à rendre par le détail de beaux décors où passent sans se presser des personnages luxueux. Mais, en le lisant, on a constamment cette impression singulière que ce sont là décors de théâtre et personnages d'opéra. Il n'embrasse pas les hommes d'une chaude étreinte, il craindrait trop de friper sa cravate. Il nous présente avec un art accompli des images agréables. Son style est travaillé comme ces coupes que ciselait Benvenuto Cellini;

mais le vin qu'il nous offre, loin de nous verser des flammes dans les veines, nous glace comme un sorbet à la neige.

A cette ironie, à cette sécheresse, qui distinguent nos auteurs les mieux doués, ajoutez un scepticisme moral et social qui froisse tout autant le public. Dans une conférence sur le *Besoin de croire*, M. Brunetière disait que nous croyons comme nous respirons. Nous cherchons dans les livres un peu plus d'air et un peu plus de lumière. Notre époque haletante, oppressée, consciente de ses maux et rebelle à s'y résigner, n'a que faire des dilettanti et des sceptiques. D'instinct, elle se tourne vers les croyants. Or elle ne découvre chez nos romanciers qu'une inquiétante anarchie morale. Si encore elle les sentait souffrir de cette anarchie? Mais elle se rend compte qu'ils s'y complaisent, qu'ils en respirent avec délices les fleurs empoisonnées, comme ces convives de l'empereur Héliogabale qui admiraient la pluie de roses destinée à les ensevelir. Il ne serait point malaisé de montrer l'anarchiste sous le romancier mondain en prenant les ouvrages de M. Paul Hervieu, de M. Abel Hermant, de M. Marcel Prévost avant qu'il ne s'éprît des *Vierges fortes*, après avoir célébré celles qui ne le sont qu'à demi.

Tels sont les malentendus qui séparent nos romanciers du public Ils écrivent pour une classe, pour une *petite classe*. Ils mettent dans leurs œuvres leur esprit, leurs sens mêmes, ils n'y jettent pas leur cœur. Or le franc succès ne peut aller qu'à ceux qui parlent à la foule en toute franchise et simplicité. Le vers d'Alfred de Musset dans les *Stances à la Malibran :*

> C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,

demeure la formule même de l'art du roman. Il faut qu'on sente un homme parlant à des hommes. Sans doute, il faut qu'auparavant cet homme ait pensé, senti, vécu,

qu'il ait entendu gronder dans son cœur le tumulte des passions humaines, afin que le lecteur en perçoive dans son œuvre l'écho sonore et émouvant.

VI

Nous verrons tout à l'heure que les hommes de notre temps veulent encore et surtout trouver dans les livres ce que les hommes de tous les temps y ont toujours cherché : la vie humaine dans son inquiétude et sa vérité. Mais il serait injuste de ne pas signaler les efforts tentés par un certain nombre de romanciers pour pénétrer dans une voie nouvelle, celle du roman social. Les uns y sont venus poussés par les préoccupations de notre époque dont ils sentaient le poids sur leurs propres épaules, les autres y ont été attirés par l'espoir d'un rajeunissement de leur renommée. Et s'ils ont souvent échoué, c'est qu'ils ont étouffé l'intérêt et la vie sous l'abondance des thèses et des idées, comme un arbre succombe sous l'excès de ses fruits.

L'orgueil est un mauvais conseiller. M. Zola écrit *les Quatre Evangiles*. Il a pris leurs noms aux disciples du Christ pour en affubler de mornes entités dépourvues de chair et de sang. Mais il a omis de leur prendre la charité, la simplicité et l'humilité. Et, véritablement, il faut plaindre le pauvre homme de lettres dont la littérature a tourné la tête et dont l'audace serait inconvenante si elle n'était devenue impuissante. *Fécondité* et *Travail* roulent de bonnes intentions, effroyablement banales, dans un ennui sans nom. Il n'y a là plus trace de réalité, mais une sorte de déformation, d'amplification grossière du réel et l'on cherche en vain le sombre et pathétique romancier de *Germinal* et de *la Débâcle*.

L'ennui, c'est encore ce qui alourdit les incursions de M. Marcel Prévost sur les terres nouvelles des questions

sociales. Dans *les Vierges fortes*, il aborde le problème du féminisme. La thèse qu'il soutient est celle-ci : « La femme est une *personne*, elle doit offrir à la société non pas une sorte de cire molle que le premier venu, après certaines formalités d'acquisition, aura le droit de pétrir, mais bien une figure définie, fixée. Faire de la jeune fille, faire de la femme une *personne*, avec la liberté, la volonté, l'initiative individuelle que signifie ce simple mot : voilà le trait essentiel de l'éducation dans les contrées du Nord, en Angleterre, aux Etats-Unis. » Voilà ce que doit être cette éducation chez nous, au lieu que la jeune fille française est aujourd'hui pour l'étranger « une petite personne qui s'habille très bien, bavarde énormément, ne songe qu'à danser et ne sait rien de sérieux ». L'auteur des *Demi-vierges* a trop puissamment contribué à discréditer, à flétrir la jeune fille française pour s'étonner qu'elle inspire à l'étranger une aussi sotte opinion. Et si le féminisme est digne d'examen, s'il importe de se préoccuper aujourd'hui de donner à la femme une âme courageuse, soit que sa destinée l'appelle au mariage, soit qu'elle l'en écarte, il faut apporter dans l'étude de ces questions, quand on est romancier, un peu moins d'esprit critique et un peu plus d'amour. Car le propre du romancier est d'éclairer une thèse par le dedans, pour ainsi dire, de la faire jaillir toute chaude et frémissante d'un cœur ouvert, et non point de faire pleuvoir sur le lecteur une série d'articles de revue, au lieu d'insuffler la vie à ses personnages. Frédérique et Léa, les vierges fortes, reçoivent tant de conseils, entendent tant d'allocutions, de harangues et d'homélies, subissent tant de sensations de voyages et d'impressions de lectures de l'auteur lui-même, qu'on en oublie, et c'est dommage, leur sort douloureux qui pourrait être émouvant. Un roman qui, par endroits, ressemble à une conférence de l'Armée du Salut ne saurait être un bon roman. Néanmoins, il y a dans ces deux ouvrages indigestes un effort louable, surtout de la part de

l'auteur de tant de romans aux grâces équivoques. Il est vrai que, pour ne pas perdre ses lecteurs habituels, ce même auteur s'est hâté de revenir à ses anciens sujets avec *l'Heureux ménage* et *Flagrant délit*. Un jeune romancier, M. Henry C. Moreau, a traité aussi du féminisme dans *L'un ou l'autre :* il a soutenu que la femme doit choisir entre la vie de famille, qui est sa destinée naturelle, et la vie extérieure de travail, qui l'assimile à l'homme. Il a écrit un livre intéressant, mais qui manque de nuances et pose mal la question. Car la question n'est pas de savoir si la femme mariée a le droit de déserter son foyer et ses enfants pour exercer une profession ou même ce qu'elle croit être un sacerdoce, cela ne fait pas de doute et il est trop facile d'avoir raison ; mais si la femme ne doit pas aujourd'hui être élevée en personne qui a la charge directe de sa vie, et non pas dans l'unique but d'un mariage problématique.

M. Rosny, dans *le Bilatéral*, dans *l'Impérieuse bonté*, a abordé le roman social. Son style s'est éclairci et n'est plus aujourd'hui ce que M. Huysmans, oublieux de lui-même, appelait assez plaisamment « un jargon de chimiste malade ». Mais à mesure que son style s'éclaircissait, il semble que ses tendances devenaient plus confuses. L'excès d'une production toujours curieuse, mais trop hâtive, vient augmenter cette confusion. Cependant *l'Impérieuse bonté* contenait un sentiment précis et pathétique de la solidarité humaine. Et cette inspiration est d'un exemple salutaire. D'autres romanciers, M. Edouard Estaunié, par exemple, ont tenté d'analyser le mal de la société moderne. M. Estaunié est un écrivain vigoureux et dur qui dans *le Ferment* a analysé avec âpreté et amertume l'âme douloureuse et révoltée de ceux qu'on a appelés *les prolétaires intellectuels*, et qui sont de malheureux *déclassés* (1).

(1) V. *les Écrivains et les Mœurs*, première série.

M. André Couvreur, lui, étudie les maux physiologiques de notre société. Dans une série de romans durs et touffus, qu'il réunit sous ce titre général : *les Dangers sociaux*, il dénonce hardiment les maladies qui affaiblissent notre nation. Le dernier, *la Source fatale*, s'attaquait à la plaie de l'alcoolisme. M. Couvreur, s'il n'est médecin, a fait, sans doute, de fortes études médicales. Il écrit avec la tranquillité, l'assurance, l'impartialité et aussi l'audace du médecin. Ses livres, parfois, ressemblent à des traités spéciaux. Il leur faut des lecteurs que ne rebutent pas les détails techniques et les tableaux répugnants. Il fait, en somme, du roman, ce que fait M. Brieux du théâtre : un instrument de propagande sociale. C'est là une bonne intention. Mais elle fausse radicalement le but de l'art qui devient ainsi purement utilitaire. Notre vieux maître Platon a démontré, depuis des siècles, que le beau et l'utile ne doivent pas être confondus. L'art ne se propose pas tel ou tel but immédiat, telle ou telle solution pratique, le changement d'un article du code, la promulgation d'une loi de protection, l'intervention de l'Etat pour combattre un fléau, etc. Il extrait de la vie humaine sa vertu, sa permanence, sa beauté. Par le moyen du sentiment esthétique, il est, lui aussi, une élévation de l'âme vers Dieu. M. Brieux, M. Couvreur, prétendent l'asservir à des besognes plus modestes. Ils le considèrent comme une arme de combat qu'ils brandissent héroïquement, et qu'ils s'imaginent fourbir quand ils la faussent simplement. Les maçons qui bâtissent les maisons ont toujours méprisé les sculpteurs qui les décorent, car les maisons sont plus utiles que les statues. Mais les maisons s'effritent et les marbres demeurent. Même brisés, ils excitent notre admiration.

Il y a bien des manières de traiter le roman social. Les romanciers que nous avons passés en revue jusqu'ici ont incarné leurs idées ou leurs thèses dans une intrigue. Ils ont, pour ainsi dire, créé l'âme de leur œuvre avant de

lui donner un corps. Ils ont trouvé le but avant les personnages, comme on formule un théorème avant de le démontrer. D'autres, au contraire, ont extrait de l'observation des mœurs et des individus un jugement général. Ils ont emmagasiné des matériaux avant de faire le plan de leur construction. Leurs ouvrages ne font qu'animer leurs renseignements. En voyant le corps s'agiter, ils ont compris l'âme de leur époque. Ainsi ont opéré M. E.-M. de Vogüé, dans *les Morts qui parlent;* M. Maurice Barrès, dans la vaste trilogie que composent *les Déracinés*, *l'Appel au soldat* et *leurs Figures;* M. Léon Daudet, dans *le Pays des parlementeurs;* M. Henry Bérenger, dans *la Proie;* M. Lecomte, dans *les Valets* et *les Cartons verts;* M. Antoine Baumann, dans *le Tribunal de Vuillermoz;* M. Georges Beaume, dans *les Robinsons de Paris*, etc. Nous avons ainsi le portrait de l'homme politique, du « politicien impudent au poil négligé sous le bord plat du haut-de-forme (1) » (*les Morts qui parlent*, *leurs Figures*, *la Proie*, *les Valets*), de même que nous pouvons instruire le procès du magistrat (*le Tribunal de Vuillermoz*), celui du médecin (*les Morticoles*), celui du fonctionnarisme (*les Cartons verts*).

Les romans de M. E.-M. de Vogüé et de M. Maurice Barrès, par le tableau précis et de ferme relief qu'ils nous donnent de notre époque, se rapprochent de l'histoire. Leurs procédés sont presque semblables à ceux de MM. Paul et Victor Margueritte (*le Désastre*, *les Tronçons du glaive*, *les Braves gens*) et de M. Paul Adam (*la Force*, *l'Enfant d'Austerlitz*, *la Ruse*), qui ont tenté une rénovation du roman historique. Avec ceux-ci, le roman historique se transforme en roman de mœurs. Il peint la vie, la sensibilité, la pensée d'une époque plus ou moins lointaine, comme le roman de mœurs s'efforce de fixer celles de notre temps. Avec les frères Margueritte, nous revivons les

(1) Jules Lemaître.

angoisses de la guerre franco-allemande comme les ont vécues ceux qui servaient aux armées et celles qui demeuraient au triste foyer. Et cette évolution du roman historique a précédé ou accompagné une transformation semblable de l'histoire dont il est facile de se rendre compte en lisant quelques pages de Thiers ou de Mignet, et ensuite quelques pages de M. Henry Houssaye ou de M. Albert Vandal. Les premiers ne nous font assister qu'à des conseils de guerre ou de cabinet, à des opérations militaires ou diplomatiques. Les nouveaux historiens ne manquent point de nous montrer la répercussion de la vie sociale sur les événements, et réciproquement; ils restituent au chœur antique sa symbolique parole.

VII

Nous venons d'assister à un grand effort du roman contemporain pour sortir de l'ornière où il s'embourbait. Mais, précisément, il y a trop d'effort dans les ouvrages que nous avons examinés. Ils sont tendus comme les muscles de ces chevaux qui tirent à la montée un poids trop lourd. Ils n'ont pas cette sérénité qui est un des attributs de la beauté : car, après avoir absorbé l'essentiel de la vie contemporaine, l'artiste doit travailler dans le calme à le transformer en matière d'art solide et durable, à lui donner son caractère d'humanité et d'universalité. Trop souvent le lecteur y cherche en vain cette émotion de l'âme par quoi se manifeste la joie esthétique. Ce ne sont point de ces œuvres d'amour où l'auteur se donne tout entier.

Je trouve, dans quelques autres romans récents, un retour aux sources éternellement fraîches et limpides de la nature et de l'art. M. Pierre Loti, avec *Ramuntcho*, son chef-d'œuvre, nous a donné une idylle dont la pureté et la jeunesse évoquent les plus beaux marbres antiques. M. Paul Bourget, élargissant sa manière, brisant enfin

les portes des salons où il aimait trop à écrire, fait entrer avec *l'Echéance*, avec *Monique*, avec *l'Etape*, dans sa littérature plus aérée, une humanité plus modeste, mais aussi plus vivante. M. Edouard Rod abandonne le roman d'analyse pour venir au roman social avec *Mademoiselle Annette*. Je rappellerai encore M. René Bazin (*les Noellet, la Terre qui meurt, les Oberlé*, etc.), qui ressemble au peintre Millet par les honnêtes visages qu'il donne à ses héros et par son interprétation suave des beautés de la nature; et, parmi les nouveaux venus, M. Eugène Le Roy qui, dans *Jacquou le Croquant*, nous retrace avec saveur l'histoire des paysans du Périgord; M. René Boylesve qui, dans *Mademoiselle Cloque* et *la Becquée*, peint avec une sûreté scrupuleuse et une minutie amoureuse les mœurs de la province.

Dans tous ces ouvrages, on sent une âme vivante, on entend les battements d'un cœur. Par là ils nous émeuvent; ils nous font tressaillir, parce que leurs auteurs n'ont pas craint de nous parler avec affection et cordialité, de rejeter tous ces vains ornements de l'esprit que sont l'ironie, le scepticisme, la légèreté, parce que leur curiosité ne les a pas entraînés au delà de l'observation des grands mouvements des passions humaines vers les petits mondes spéciaux et singuliers où s'agitent des pantins qui ne sont pas des hommes, parce qu'enfin ils ont épargné à leurs lecteurs ces fatigues et ces efforts que réclame la préparation de l'œuvre d'art, mais que l'œuvre d'art ne doit pas laisser deviner. Et ils rentrent dans la vraie tradition française, ils suivent le chemin glorieusement tracé par Balzac, Gustave Flaubert, Alphonse Daudet. Ils ne sont pas imprégnés d'influences étrangères. Je lisais récemment une page où Fustel de Coulanges instruisait le procès de nos historiens qui ne savent pas nous enseigner l'amour de notre passé et de nos institutions. « Le véritable patriotisme, disait-il, n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est le respect des générations qui nous

ont précédés. Nos historiens ne nous apprennent qu'à les maudire et ne nous recommandent que de ne pas leur ressembler. Ils brisent les traditions françaises et ils imaginent qu'il restera un patriotisme français. Ils vont répétant que l'étranger vaut mieux que la France, et ils se figurent qu'on aimera la France. Depuis cinquante ans c'est l'Angleterre que nous aimons, c'est l'Allemagne que nous louons, c'est l'Amérique que nous admirons. Chacun se fait son idéal hors de France... » Changez les noms des nations étrangères si vous le voulez, mais comme ces paroles sont vraies aujourd'hui comme au temps où elles furent prononcées! Oui, *chacun se fait son idéal hors de France* et prétend néanmoins aimer cette France qu'il dédaigne. Et le grand écrivain de conclure : « Nous nourrissons au fond de notre âme une sorte de haine inconsciente à l'égard de nous-mêmes. C'est l'opposé de cet amour de soi qu'on dit être naturel à l'homme; c'est le renoncement à nous-mêmes. C'est une sorte de fureur de nous calomnier et de nous détruire, semblable à cette manie du suicide dont vous voyez certains individus tourmentés. » Ces nobles réflexions sont justes dans le domaine des lettres comme dans celui de l'histoire. Nous ne connaissons pas assez notre propre littérature. C'est la plus claire, la plus universelle, la plus franche dans l'expression de la sensibilité. Que nos romanciers continuent cette tradition, et qu'après avoir observé leur temps, non point dans ses petits côtés, mais de haut, ils se donnent sincèrement à leurs œuvres, sans arrière-pensée de reprise, sans égoïsme et sans vanité. Qu'ils cessent d'être des hommes de lettres, fabricants de bibelots exquis et fragiles, pour être enfin des hommes résumant en eux-mêmes la pathétique humanité et sachant montrer leur âme chargée des inquiétudes de notre âge et avide de se répandre comme une urne trop pleine....

Février 1902.

HONORÉ DE BALZAC

LES RÉÉDITIONS DE BALZAC

I

Cinquante ans ont passé depuis la mort d'Honoré de Balzac. Ses œuvres sont aujourd'hui tombées dans le domaine public. Et, profitant de cette extinction du droit d'auteur, les éditeurs encombrent à nouveau les étalages de sa *Comédie humaine* aux cent actes divers. Editions populaires, éditions de luxe, éditions illustrées : le romancier se présente au public sous toutes les formes. L'actualité le ressaisit, et — succès merveilleux ! — le ressaisit tout entier. Pour l'instant, on ne choisit pas dans sa gigantesque production, on reprend l'édition complète. C'est là un honneur bien rare. Car il est à présumer que ni Lamartine, ni Victor Hugo, ni George Sand, ni aucun des grands producteurs de ce temps, — quand sonnera sur leur tombe la dernière heure d'un demi-siècle, — ne trouveront un accueil aussi généreux et qui tient d'ailleurs à une sorte d'unité dans la composition des romans de Balzac. Qu'il ait conçu de bonne heure ou tardivement le plan de la *Comédie humaine*, il a deviné les mille liens sociaux qui attachent les hommes, et s'il a animé des individualités vigoureuses, il ne les a pas séparées de la vie de leur temps dont il a montré le reflet sur elles. Un livre de Balzac

donne toujours l'envie de lire les autres, parce qu'on le sent incomplet dans sa peinture des mœurs, et qu'il apparaît comme un chapitre détaché d'une histoire de la société. En ce sens, il n'est pas inexact de prétendre que si Balzac survit, il survivra en bloc.

Est-ce à dire que de cette masse imposante certains fragments ne seront pas détachés pour faire l'objet d'une admiration plus générale ? Un journaliste qui est un poète, M. Marc Legrand, a rédigé une consultation par interviews sur l'avenir de l'influence et de la popularité de Balzac. Nos meilleurs prophètes se sont essayés à désigner les œuvres du grand romancier qui garderaient le plus de lecteurs, mais ils ne se sont pas entendus. C'est assez le propre des prophètes. J'ai dans mon voisinage une somnambule extralucide qui donne ses consultations sur le grand chemin. Elle renseigne abondamment sur « tous procès, décès et mariages », et, si j'en crois son affiche, elle indique encore *celle qu'on aime et celle qu'on est aimé* (sic), deux personnes qui pour notre malheur sont souvent différentes. Je lui ai demandé si son extralucidité s'étendait jusqu'à Balzac. A ses yeux inquiets, j'ai compris qu'elle ne comptait point parmi ces lecteurs populaires dont on fait le dénombrement, et aussi que pour les grand'routes ignorantes de la gloire, tout passe et tout n'est que poussière. Réduits à leurs seules lumières, que peuvent affirmer nos critiques? Et, d'ailleurs, que prouve le nombre des lecteurs au sujet de l'importance du livre? Une œuvre tirée à quelques éditions peut exercer une influence bien plus considérable que telle autre publiée à cent mille exemplaires. L'humanité ne progresse pas, n'avance pas en masse, mais par le fait d'une élite. Cette élite détermine et fixe les grands courants de sensibilité d'une époque : la foule suit et ne précède jamais.

Balzac n'a pas écrit de livre parfait. Le style, qui assure la durée, lui fit toujours défaut, et néanmoins il durera. Il ne fut ni sentimental ni spirituel; ses conversations

parisiennes sont d'une lourdeur insupportable, et ses discussions amoureuses (exemple : *le Lys dans la vallée*) pataugent trop souvent dans l'emphase et la subtilité. Mais il créa le roman social qui plonge l'homme dans la mer mouvante de son temps. Il agita du souffle de la vie tout un monde dont il gâtait parfois la réalité par des outrances romantiques, mais qui était la peinture violente et quelquefois anticipée de notre société livrée par le résultat de la Révolution aux fièvres de l'ambition et aux désordres de l'anarchie, faute d'autorité, de morale et de direction.

Ainsi l'on ne cherchera point plus tard dans Balzac les effusions du cœur ou le tableau de la vie mondaine ; ce serait courir à une cruelle désillusion. Mais ce qu'on est assuré d'y trouver, c'est le sens profond de la vie sociale. Déjà l'on prend l'habitude d'accoler son nom à ceux de Le Play, de Fustel de Coulanges, de Taine, de Renan, de tous les illustres écrivains qui surent comprendre la destinée de l'homme rattachée à sa famille et à son pays et se développant selon une direction normale sans rupture avec le passé ni mépris des besoins nouveaux de l'avenir. A l'heure présente, ses romans plus spécialement marqués de tendances sociales, *le Médecin de campagne*, *le Curé de village*, *les Paysans*, exercent l'influence la plus directe, et je dirai la plus heureuse sur les jeunes cerveaux en fermentation.

Balzac, c'est incontestable, a mêlé dans sa *Comédie humaine* l'intuition et l'observation. Il prenait tour à tour les faits ou ses idées pour point de départ. Le résultat était semblable : ainsi le savant Leverrier découvrit la planète Neptune au moyen de calculs basés sur une hypothèse. L'intelligence philosophique, lorsqu'elle nous a donné d'exactes vues d'ensemble, nous autorise à procéder par induction comme par déduction. Or Balzac a eu admirablement la vision d'ensemble de son temps. Il a saisi à merveille que les anciens ressorts sociaux étaient brisés et remplacés par de neufs. Il a compris que la Révolution,

en ouvrant la porte à toutes les ambitions et en réduisant les forces morales, directrices de la vie, déchaînait sur le monde plus d'appétits et plus de désirs qu'elle n'apportait de facilités de bonheur : ainsi la balance n'était pas égale. Après Napoléon, issu de la Révolution, comment ne pas glorifier la force dont on avait pu mesurer les effets ? L'individualisme, après avoir livré l'assaut à la Religion avec la Réforme, à la métaphysique et à la morale avec les philosophes du dix-huitième siècle, abandonnait le domaine des idées pour s'élancer hardiment dans le domaine de l'action ; à l'ancienne solidarité sociale, il substituait l'égoïsme. A l'égoïsme, il donnait pour but la soif de jouir. A la soif de jouir, il donnait pour moyen l'argent. L'Argent, telle allait être la grande force moderne, le grand moteur de la vie contemporaine, et Balzac en écrivit l'épopée. Taine a dit de lui qu'il fut un homme d'affaires, et un homme d'affaires endetté. Qu'il ait compris jeune ce mot mystérieux et terrible : *les affaires*, c'est la preuve qu'on n'a point tort de le considérer comme un romancier réaliste, et que l'observation est bien la base de son génie. Mais ce caractère nouveau, positif, agité et violent de notre époque, ce n'est pas assez dire qu'il l'a compris : il l'a aimé. Il y a dans Balzac, à côté du philosophe à l'œil clairvoyant dont nous indiquerons tout à l'heure les vues générales, un admirateur de la force et de la passion. Il a des trésors de tendresse pour les pires monstres lorsqu'ils sont complets dans leur genre : Vautrin, Grandet, le père Goriot et Brideau et Hulot l'intéressent extraordinairement. Il est attiré vers les forts et aussi vers la force qui mène les forts : la passion. « Il n'y a de forts que ceux qui mènent leurs vices au lieu de se laisser mener par eux », dit-il dans *les Paysans*. Ceci tuera cela, et c'est le secret de chutes inattendues, la passion qui foudroie les énergies dont on redoutait la puissance.

Là encore Balzac a vu juste. Il n'y a de réellement forts que ceux qui mènent leurs passions. Mais comment les

hommes forts d'aujourd'hui les mèneraient-ils, puisqu'ils en ont fait le but de leur vie ? Ceux d'autrefois pouvaient avoir des buts désintéressés, trouver dans l'honneur, dans la vertu chrétienne, dans le sacrifice même un aliment à leurs ardeurs intérieures en même temps qu'un principe directeur de leurs actes. Certes, ils n'y obéissaient ni tous, ni toujours; quelques-uns s'en servaient même comme d'une façade mensongère. Mais ces vieilles idoles gisent à terre. Les croyances collectives sont mortes et remplacées par des croyances individuelles qui s'inspirent bien vite des intérêts particuliers. Ainsi nous voyons que les héros de Balzac, d'une si merveilleuse personnalité, sont tous atteints de quelque tare qui rend leur force inutile. Vautrin a beau dire : « Sachez seulement vous bien débrouiller : là est la morale de notre époque » (*le Père Goriot*), tous ceux qui *se débrouilleront* ainsi en faveur de leur égoïsme témoigneront par leur défaite, rapide ou tardive, de la pauvreté de cet égoïsme en tant que règle de vie. C'est un vieux mot de Napoléon que rien n'est volé, et que tout se paye. *Tout se paye :* voilà ce qui résulte enfin de l'observation sociale du romancier. Quand il vide ce que Taine a appelé son *magasin de documents*, cette loi nous apparaît dans son évidence. Le jouisseur, l'individualiste, l'égoïste, — tous ceux en un mot qui asservissent leur vie à leur plaisir, à leur ambition, à leur personne enfin, — trouveront dans cette servitude même la ruine de cette satisfaction personnelle à laquelle ils ont tout sacrifié.

Aussi la philosophie de Balzac est-elle très simple. Elle se ramène à un catholicisme expérimental, à la démonstration par les faits de la vérité religieuse. Cette parole, tirée de la préface des *Célibataires*, peut servir d'épigraphe à toute l'œuvre : « Puisse une société basée uniquement sur le pouvoir de l'argent frémir en apercevant l'impuissance de la justice sur les combinaisons d'un système qui déifie le succès en en glorifiant tous les moyens ! Puisse-

t-elle recourir promptement au catholicisme pour purifier les masses par le sentiment religieux et par une éducation autre que celle d'une université laïque !... » Avant Taine, Balzac a vu les vices du régime moderne, le développement de l'individualisme, la féodalité nouvelle de l'argent, l'absence de croyances désintéressées, le rejet de toute autorité, de toute hiérarchie sociales. Dans *le Curé de village* et dans *le Médecin de campagne* il a résumé son réquisitoire contre cette société moderne qu'il aime en artiste et déplore en sociologue, et à chaque page de ces deux livres on sent l'importance primordiale qu'il attache à la question religieuse, seul frein possible de tant d'appétits déchaînés. Et quand on pense que Balzac est encore aujourd'hui considéré par des esprits aussi bornés qu'intolérants comme un ennemi de la religion ! J'ai pour ma part le souvenir d'une pauvre dévote que je surpris livrant aux flammes les œuvres complètes du père de *la Comédie humaine :* je la savais fort misérable et l'édition était fort belle. Mais le désintéressement n'est-il pas l'essence même du sacrifice? Ainsi le zèle pieux peut aller loin chez les dames.

Une dernière observation. Elle m'est inspirée par cette parole du *Médecin de campagne :* « Les nations ainsi que les individus ne doivent leur énergie qu'à de grands sentiments, et les sentiments d'un peuple sont ses croyances. Or, nous n'avons plus de croyances. » Un analyste superficiel aurait pu voir dans la liberté offerte par le nouveau régime à toutes les ambitions, à tous les désirs, un développement de l'énergie humaine. Ce développement, nous dit Balzac, n'est qu'apparent. A toute diminution d'idéal correspond une diminution de volonté. Ce sont les faits qui en témoignent. Ou plutôt la volonté bâtit sur le sable si elle bâtit sur les passions ou les intérêts personnels.

II

La moins connue des œuvres rééditées de Balzac est certainement son roman de jeunesse, *les Chouans*. Ce roman ne fait point partie de *la Comédie humaine :* de l'ancienne édition complète il était exclu. Je me trouvais ainsi l'ignorer, et j'ai eu la curiosité de le lire. Il est prodigieusement intéressant, et ses péripéties mouvementées ne le cèdent en rien, pour l'imprévu et le dramatique, aux feuilletons du père Dumas. Le renouveau que l'on constate aujourd'hui du roman d'aventures sera favorable à cet épisode d'histoire qu'accompagne une tragédie amoureuse.

J'accorde que les comparaisons de l'auteur ne sont pas toujours — même pour le temps — d'une heureuse nouveauté. Des yeux qui brillent comme deux onyx frappés par le soleil, une bouche qui décrit la courbe gracieuse de la feuille d'acanthe sous le chapiteau corinthien, une âme qui garde le secret de ses pensées comme la mer garde celui du criminel qui lui confie un *pesant* cadavre (recommandation implicite aux assassins de choisir des victimes obèses), — pourquoi faut-il qu'un style d'autre part assez ferme et rapide, moins embrouillé même qu'il ne le deviendra plus tard, soit déparé par cette végétation triviale? L'époque exigeait peut-être une certaine prétention de langage. Tout romantique qui se respectait se croyait tenu à une certaine mascarade de la phrase. Et Balzac, pour expliquer par exemple qu'un jeune homme est impressionné par la vue d'une matrone encore belle quoique pourvue d'un fils de vingt ans, ne craindra pas d'écrire : « Il la destitua de tous les plaisirs de la maternité pour lui accorder ceux de l'amour. » C'est l'antipathique Corentin qui se livre à ce travail compliqué. Le marquis de

Montauran, dans le beau feu de sa passion, profère ces fortes déclarations à sa maîtresse : « Tes injures sont pleines d'amour. » Quelques aphorismes méritent encore d'être signalés pour leur originalité ou leur profondeur : « Les nobles cœurs ne sont pas infidèles, car la constance est une force qui leur va. » — « L'amour est la seule passion qui ne souffre ni passé ni avenir. »

Les taches du romantisme sont encore visibles autre part. L'héroïne, Marie de Verneuil, appartient à cette classe de créatures privilégiées qui demeurent angéliques jusque dans la fange. Elle a été expédiée par Fouché, au cours d'une nouvelle insurrection de la chouannerie (1799) pour servir de Dalila au marquis de Montauran, jeune et élégant Samson de Bretagne plutôt porté vers le beau sexe. Elle se prend du plus grand amour pour celui qu'elle devait se contenter de séduire. Et si elle le perd, c'est pour mourir avec lui. Avant cette rencontre, elle avait « vu passer la vie comme une ombre insaisissable, en voulant toujours la saisir ». — « Le mal en vous a de la grâce, » lui assurait sa servante dans un élan d'admiration. Quand elle aime, elle ne voit plus que son amour. Elle oublie la politique, et Fouché, et l'antipathique Corentin ; elle oublie aussi la guerre, les dangers, la réputation de son amant. En cela, elle est bien femme, et très séduisante. Mais enfin, ces deux premiers rôles sentent un peu trop la littérature à panache qui sévissait alors. Il est un second rôle qui, lui, est digne de Ponson du Terrail. J'entends parler du nommé Marche-à-Terre. Marche-à-Terre n'est pas un frère de Pied-de-Cerf, une création de Fenimore Cooper. Marche-à-Terre est un chouan ; il est aussi un *gnome velu;* il est encore le traquenard providentiel qui sauve au bon moment les héros en péril. On croit ceux-ci perdus : un cri retentit, et voilà Marche-à-Terre qui opère le sauvetage. Car s'il s'appelle Marche-à-Terre, on le trouve néanmoins dans toutes les positions et jusque suspendu dans les airs à des rochers difficiles. Ses

accointances avec une servante, celle même qui glorifie Marie de Verneuil, permettent de l'extraire des bois comme un diable d'une boîte en temps opportun. Oui, Marche-à-Terre, personnage de mélodrame, est d'une commodité infaillible. Si l'on mettait *les Chouans* à la scène, — et l'idée n'est pas mauvaise, — ce rôle permettrait au théâtre du Châtelet, qui est spacieux, de montrer l'agilité surprenante de quelqu'un des Lauri-Lauris qui agrémentent les féeries d'un peu de gymnastique. Mais ce Marche-à-Terre, en cherchant bien, on le retrouverait dans beaucoup de bons romans. Au lieu de la souplesse, donnez-lui la force, et vous aurez l'Ursus de *Quo vadis*, Ursus non moins extraordinaire et non moins utile, Ursus qui tourne la tête des taureaux, mais ne se permet pas de tourner celle des servantes.

D'où vient donc la valeur littéraire des *Chouans?* car je crois bien que jusqu'ici je ne l'ai guère fait pressentir. Tout d'abord ce roman a des qualités de métier. Il est palpitant, et s'il était donné en feuilletons, les femmes se précipiteraient sur la *suite* avant même de chercher si le ministère est enfin renversé, — en quoi elles encourraient un blâme discret de leurs maris justement préoccupés de notre avenir politique. On ne devine pas ce qu'il adviendra des héros : entre la mort et le mariage, ces deux fins ordinaires d'une intrigue d'amour, l'auteur a choisi tous les deux. Une vie intense circule dans ce livre constamment dramatique. Et si la passion y revêt des couleurs romanesques, ces couleurs ont un éclat merveilleux. Je citerai spécialement deux scènes fort heureuses. La première se passe sur une route en Bretagne. Mlle de Verneuil envoyée, comme on sait, pour séduire le jeune et beau marquis de Montauran, voyage en diligence, escortée d'une compagnie de bleus. Elle a reconnu son audacieux ennemi en la personne de l'un des voyageurs qui lui font société. Il suffit d'un mot d'elle pour le livrer. Mais cet ennemi qui, d'ailleurs, lui a marqué son dédain, elle l'aime déjà.

Elle ne veut pas le trahir ; seulement, comme c'est une dilettante du mal, elle joue avec le danger ; elle considère avec une volupté cruelle cette tête charmante qu'elle peut faire tomber. « Son regard, empreint d'une perfidie moqueuse, montrait les soldats au jeune chef d'un air de triomphe : en lui présentant ainsi l'image de son danger, elle se plaisait à lui faire durement sentir que sa vie dépendait d'un seul mot, et déjà ses lèvres paraissaient se mouvoir pour le prononcer. Semblable à un sauvage d'Amérique, elle interrogeait les fibres du visage de son ennemi lié au poteau, et brandissait le *casse-tête* avec grâce, savourant une vengeance toute innocente, et punissant comme une maîtresse qui aime encore... Le jeune général souriait de l'air le plus calme, et soutenait sans trembler la torture que Mlle de Verneuil lui faisait subir ; son attitude et l'expression de sa physionomie annonçaient un homme insouciant des dangers auxquels il s'était soumis, et parfois il semblait lui dire : « Voici l'occasion de « venger votre vanité blessée ; saisissez-la ! Je serais au « désespoir de revenir de mon mépris pour vous. » Mlle de Verneuil se mit à examiner le chef de toute la hauteur de sa position avec une impertinence et une dignité apparentes, car, au fond de son cœur, elle en admirait le courage et la tranquillité. » Je ne sais pas si toutes les femmes, comme le prétend plus loin Balzac, aiment tant à hésiter dans une lutte de vie et de mort, quand elles tiennent l'arrêt. Elles sont généralement, je le soupçonne, plus miséricordieuses. Celle-ci est assez raffinée dans sa façon de comprendre l'amour. Il lui faut des sensations pimentées. Mais la scène est fort prenante. Suétone nous raconte que l'empereur Caligula, chaque fois qu'il baisait le cou de sa femme ou de sa maîtresse, ne manquait pas de les assurer galamment de sa puissance : « Cette tête-là — disait-il en souriant — tombera quand je voudrai. » La recherche et l'abus de la jouissance conduisent ainsi à la cruauté : j'aurai l'occasion de le montrer au sujet de quel-

que auteur moderne, un jour ou l'autre. Cet homme trop blasé qui éprouvait le besoin, pour s'exciter à l'amour, de lui ajouter de sanguinaires menaces, était le même qui disait au bourreau : « Frappe de manière qu'il se sente mourir. »

L'autre scène dont j'entende parler est un conseil de guerre des chefs de la chouannerie réunis autour du marquis de Montauran. Ils sont las de cette lutte sans profit pour un roi qui ne récompense pas. Avant de la continuer, ils veulent des garanties; ils exigent que le marquis, représentant suprême de la monarchie exilée, leur accorde de suite les faveurs (d'ailleurs illusoires) dont ils se croient dignes. Chacun demande une place, une dotation, un titre. Ces affamés réclament un festin. Tout à coup, le marquis promène ses yeux bleus, brillants d'ironie, sur cette assemblée et dit d'une voix claire : « Messieurs, je ne sais si les pouvoirs que le roi a daigné me confier sont assez étendus pour que je puisse satisfaire à vos demandes. Il n'a peut-être pas prévu tant de zèle ni tant de dévouement. Vous allez juger vous-mêmes de mes pouvoirs et peut-être saurai-je les accomplir. » Il disparaît et revient promptement en tenant à la main une lettre déployée, revêtue du sceau et de la signature royale : « Voici les lettres patentes en vertu desquelles vous devez m'obéir, dit-il. Elles m'autorisent à gouverner les provinces de Bretagne, de Normandie, du Maine et de l'Anjou, au nom du roi, et à reconnaître les services des officiers qui se seront distingués dans ses armées. » Un mouvement de satisfaction éclate dans l'assemblée. Les chouans s'avancent vers le marquis en décrivant autour de lui un cercle respectueux. Tous les yeux sont fixés sur la signature du roi. Le jeune chef, qui se tenait debout devant la cheminée, jette la lettre dans le feu, où elle est consumée en un clin d'œil. « Je ne veux plus commander, s'écrie-t-il, qu'à ceux qui verront un roi dans le roi, et non une proie à dévorer. Vous êtes libres, messieurs, de m'abandonner... » Et par

ce trait de généreuse audace, qui, après un instant d'hésitation, enlève l'enthousiasme, il redonne un peu d'éclat à la cause royaliste. Je ne sais si le trait est historique; on aimerait à le retrouver dans la vie d'un Henri de la Rochejacquelein.

Cependant les préférences de l'auteur vont aux bleus, aux soldats de la République. Il nous en présente quelques types avec une admirable netteté, Merle, Gudin et surtout le commandant Hulot. Là nous retrouvons le maître qui d'un trait ferme dessine les caractères. Nous le retrouvons encore dans les descriptions. La ville de Fougères est vivante comme un personnage. Un intérieur de ferme bretonne, les dunes éclairées par la lune, la célébration d'une messe au bord d'un bois, voilà des tableaux que l'œil retient tant ils ont de relief. Enfin quelques traits de psychologie et quelques narrations épiques de batailles achèvent de faire des *Chouans* un ouvrage digne du grand Balzac.

5 janvier 1901.

STENDHAL

LUCIEN LEUWEN (1)

I

La petite chapelle beyliste vient d'éprouver une grande joie. On sait qu'elle compte d'illustres adeptes : M. Paul Bourget, M. Maurice Barrès, et des desservants de choix, M. Casimir Stryienski, M. Jean de Mitty, dont le zèle pieux se plaît principalement aux cérémonies d'exhumation. C'est dans la bibliothèque de Grenoble que les rites se célébraient avec la vénération la plus profonde. Là venait encore l'âme impatiente et vive de Stendhal. Ses manuscrits y furent déposés, et ses manuscrits formaient une masse imposante et mystérieuse. La frénésie d'écrire le possédait; il assouvissait une fringale en notant tous les mouvements de son cœur tumulteux et les moindres observations de sa curiosité. *Le Rouge et le Noir*, *la Chartreuse de Parme*, l'*Histoire de la peinture en Italie*, les *Promenades dans Rome*, et tous les ouvrages qu'il publia de son vivant ne dépassent pas en nombre les mémoires, romans, esquisses, ébauches, fragments qu'il confia aux soins de la postérité. De cet entassement prodigieux de

(1) *Lucien Leuwen*, par STENDHAL, roman reconstitué sur les manuscrits originaux et précédé d'un commentaire par Jean de Mitty. (Edit. de la *Revue blanche*.)

pages inédites furent extraits deux romans, *Armance* et *Lamiel*, et deux volumes d'autobiographie, la *Vie d'Henri Brulard* et le *Journal* de 1801 à 1814, qui sont peut-être les plus intéressantes révélations de cette sensibilité violente, de cette vanité susceptible, de cette âme étroite et passionnée. M. Jean de Mitty vient d'en tirer encore un compact roman de cinq cents pages, *Lucien Leuwen,* qui est loin d'être achevé, et qui aurait tenu dans l'œuvre de l'écrivain une place comparable à celle de *le Rouge et le Noir* ou de *la Chartreuse de Parme*. *Le Rouge et le Noir* parut en 1831, et cette merveilleuse analyse du type de l'ambitieux, qu'enfantait la société nouvelle en proclamant par ses lois l'égalité et par la féerie impériale la possibilité de parvenir à tout, n'obtint alors aucun succès. Balzac, qui parle avec éloges de *la Chartreuse de Parme*, ne mentionne même pas *le Rouge et le Noir*, et cependant Julien Sorel ouvrait la voie aux Rastignac et aux Rubempré, à ces jeunes conquérants de Paris assurément inférieurs en vigueur psychologique au héros d'Henri Beyle. *La Chartreuse*, qui fut publiée en 1839, valut enfin à son auteur la renommée dont le retard l'irritait et dont il ne put jouir que deux ou trois ans. Moins tendue, moins âpre que l'autre roman, elle était aussi moins vigoureuse, et son protagoniste Fabrice n'est qu'une seconde épreuve, moins nette, de Julien. Le clair vêtement italien qui la pare attira sans doute le public par ses couleurs voyantes et ses plis adroits.

Lucien Leuwen fut commencé en 1834 et terminé (le fragment publié aujourd'hui) à Rome en 1836. Il prend donc place entre les deux grands romans de Stendhal; il fut composé en pleine maturité, et il y paraît aux détails et à l'esprit qui l'anime. Les exécuteurs testamentaires de l'écrivain, Mme Périer-Lagrange, sa sœur, et R. Colomb, son ami, durent renoncer à le déchiffrer : l'écriture en était décourageante, et par suite des singulières préoccupations qu'il avait de la police, et de son

goût du mystère, Henri Beyle se servait parfois d'alphabets et de clefs qui augmentaient les difficultés de la tâche. Les fervents de la petite chapelle beyliste déploraient ce secret des manuscrits rebelles à se livrer. Ils savaient que la bibliothèque de Grenoble recélait une œuvre, peut-être un chef-d'œuvre du maître, dont ils pouvaient concevoir l'importance en regardant l'amas des feuillets, et qui se refusait à leur admiration avec la funèbre coquetterie de la mort. M. Jean de Mitty ne s'est pas laissé arrêter par tant d'obstacles : son énergie et sa ténacité en ont patiemment triomphé. Il a déchiffré ce qu'on croyait illisible, et comme Œdipe il a dit le mot de l'énigme. La publication de *Lucien Leuwen* est le fruit de ses longs efforts. Et la petite chapelle beyliste est ainsi dans la joie.

Cette joie, comme tous les grands bonheurs, ne va pas sans mélange. Désormais la bibliothèque de Grenoble a livré tous ses secrets. Stendhal n'a plus rien d'inédit — à moins qu'on ne retrouve ce précieux journal de la campagne de Russie qui fut perdu. Son ombre ironique ne viendra plus errer, dans la grande salle vide, autour du malheureux disciple épuisant ses yeux sur quelque affreux griffonnage. Il est tombé tout entier dans le domaine public.

II

Qu'est-ce que *Lucien Leuwen* ?

M. Jean de Mitty, dans le commentaire dont il fait précéder le nouveau roman de Stendhal, y voit la psychologie d'une époque, le tableau des passions et des aspects multiples de la société française sous Louis-Philippe. Je crois volontiers que tel fut le projet de Stendhal. La conception, le plan de l'ouvrage inachevé qui ressortent nettement du long fragment publié, en sont le témoignage.

Mais il arrive souvent aux auteurs de réaliser autre chose que ce qu'ils voulaient écrire. Ce fut le cas pour *Lucien Leuwen*. Stendhal, en changeant son héros de carrière et de milieu, en le promenant successivement dans la société provinciale et dans la société de Paris, dans le monde militaire, dans le monde des affaires, dans *le monde* tout court, pensa nous donner une peinture large et complète du temps où il vivait. Il n'est pas impossible qu'il rêva d'écrire, en même temps que Balzac, une sorte de vaste comédie humaine dont *le Rouge et le Noir* eût été le merveilleux prélude. Il a pu croire que *le Rouge et le Noir*, précisément, était l'analyse de la société française sous la Restauration, et désirer lui donner une suite avec *Lucien Leuwen*, étude de la sensibilité et des mœurs de l'époque de Louis-Philippe. Et ce qui l'encouragea sans doute dans son erreur, c'est qu'il fut toujours un curieux des mœurs. Dans son *Journal*, il parle à diverses reprises de « ces grandes masses de caractères ou de passions qui font, dit-il, mon étude continuelle ». Mais comme il se connaît assez lui-même, il convient aussi que sa personnalité lui masque l'univers : « Je m'occupe trop à me regarder pour avoir le temps de voir les autres. » Cette réflexion, ainsi présentée, n'est pas exacte. Il aime à regarder les autres, mais il les regarde par rapport à lui-même, pour les comparaisons qu'ils autorisent, pour les sympathies ou les aversions également passionnées qu'ils lui procurent, pour l'intérêt que leur présence jette dans sa vie. Il ne les considère que s'ils peuvent enrichir sa propre sensibilité. C'est un mauvais point de vue pour un peintre des mœurs ; c'est toujours celui où il se place.

Un autre défaut de Stendhal, analyste des mœurs, est le manque de perspective. C'est encore son encombrante personnalité qui en est cause. Il ne sait pas prendre le recul nécessaire pour juger son époque. Là triomphe Balzac. On est stupéfait, en lisant celui-ci, de la vérité durable de ses types en même temps que des puissantes conclusions

de son observation. Il s'est trouvé en présence d'une société que la Révolution et le Code civil avaient radicalement transformée : un abîme séparait le nouveau régime de l'ancien. De ce nouveau régime il a distingué les conséquences, même lointaines, alors que le temps n'avait pas encore permis de les vérifier. Quarante ou cinquante ans après lui, Taine dresse son fameux réquisitoire contre l'éducation moderne (1), dont on retrouve presque tous les éléments dans *le Curé de village*. Nul encore n'a mieux montré que lui le mal qui peut naître d'un excès d'administration (*les Employés*). Taine et Renan ont énuméré, après lui, les dangers de la démocratie. Le Play, dans ses essais de sociologie, a surpris après lui la réalité vivante des forces morales indispensables à une société qui prétend durer. Balzac a dominé son époque; il s'est élevé assez haut pour la voir défiler devant lui comme une armée, la dénombrer dans son ensemble, la classer, délimiter sa puissance, apercevoir les chemins où elle s'engageait, deviner les périls qui menaçaient sa marche. Où Stendhal ne voyait qu'un spectacle passionnant, il démêla le rouage compliqué d'un monde en mouvement, une suite logique de causes et d'effets.

Lucien Leuwen démontre jusqu'à l'évidence cette infériorité de Stendhal. Le romancier nous introduit dans la société de Nancy, et nous montre la défense des salons légitimistes contre la bourgeoisie de Louis-Philippe, qu'on appelait alors le *juste-milieu*. Rien n'est plus ennuyeux que le récit de cet antagonisme, et rien n'a vieilli davantage. Le lecteur peut se prendre pour un de ces voyageurs accueillis dans une ville étrangère et qui n'entendent parler que des petits potins de la cité auxquels ils n'entendent goutte. Supposez le même sujet traité par Balzac : il eût extrait du contact de ces forces provinciales en présence

(1) Taine, *Origines de la France contemporaine; le Régime moderne.*

leurs caractères essentiels, d'un intérêt permanent, et eût négligé ces accessoires qui portent trop ostensiblement la marque d'un jour passager.

Dans les livres de Stendhal, il faut en prendre notre parti, nous sommes soumis aux nerfs de l'auteur. « Je ne prétends pas peindre les choses en elles-mêmes, dit la *Vie d'Henri Brulard*, mais seulement leur effet sur moi. » Tant vaut l'image, tant vaut le reflet. Nous voyons sans cesse en action cette personnalité égoïste, vaniteuse, violente, mais passionnante par sa sincérité et son goût de la virilité. Cette exagération de l'individualisme peut nous faire supporter le récit d'aventures qui excitèrent sa sensibilité et ne retiennent que péniblement notre attention. Reconnaissons-le : il fut un médiocre observateur des autres et un merveilleux observateur de lui-même. Il alla très loin dans l'étude de l'homme, s'il brouilla un peu l'étude des hommes. Nous pouvons découvrir en nous-mêmes le riche fonds humain, mais non pas la diversité changeante des façons de vivre.

Lucien Leuwen, roman de mœurs, est manqué. Mais Stendhal, inférieur dans l'observation externe, est supérieur dans l'analyse des caractères et des passions. Cette œuvre posthume nous offre, à défaut de la psychologie d'une époque, un double attrait : celui d'une excellente étude de l'amour dans un cœur de jeune homme fier, timide et sensible, et celui d'un traité complet de l'esprit d'intrigue nécessaire à tout ambitieux capable de muer ses énergies naturelles en qualités de prudence, d'application, d'ingénieuse souplesse. C'est encore de quoi satisfaire les admirateurs d'Henri Beyle.

III

Lucien Leuwen, parvenu à l'âge d'homme vers 1830, n'a pas l'étoffe d'un ambitieux. Par là il est totalement

différent de Julien Sorel. « Il fait à chaque moment ce qui lui cause le plus de plaisir à ce moment même. » Il éprouve une instinctive horreur pour « les choses basses qui s'élevaient, comme un mur d'airain, entre l'expérience et lui ». Il est riche : son père, banquier à Paris, exerce une influence politique par le moyen de sa fortune et de son salon. Il est officier en garnison à Nancy; il est doué de cette énergie que l'épopée impériale distribua si libéralement aux *enfants du siècle*, et qui, refrénée et maintenue par les temps nouveaux, causa dans cette génération tant de déboires, tant d'inquiétudes sentimentales et cérébrales.

S'il met un point d'honneur à pénétrer et à réussir dans les salons légitimistes de Nancy, son cœur est néanmoins plus fait pour l'amour que pour la vanité. Nous allons voir son attitude en présence de Mme de Chasteller, âme *douce et noble, amante de ses pensées et de sa solitude*, exquise blonde de vingt-cinq ans. Cette Mme de Chasteller, par la réserve de son maintien, la profondeur de ses sentiments, la sincérité de sa tendresse, ressemble à Mme de Rénal. Mais, dans l'intrigue qui relie Mme de Rénal à Julien Sorel, un élément domine : il s'agit d'une *conquête*, de la conquête d'une femme du monde par un « enfant du peuple », comme on dit aujourd'hui. Julien n'est pas insensible à la beauté de Mme de Rénal, et il aimerait à l'aimer; mais le souci de sa gloire le retient, et la soif de la victoire. Toutes ses forces sont tendues vers ce but : se faire aimer d'une femme plus haut placée que lui dans l'échelle sociale, la conquérir. Chaque signe d'amour qu'il obtient flatte son orgueil, est une satisfaction de son amour-propre si prompt à s'irriter. Jamais il n'a le loisir de s'abandonner à ses sentiments; il prépare toutes ses émotions, et prétend faire de l'amour l'humble servant de son orgueil. Or l'orgueil est un grand ennemi de l'amour qui, précisément, nous atteste l'humilité de notre nature.

Lucien Leuwen n'a point tant d'amour-propre, et les

circonstances ne se sont pas plu à exalter sa vanité. Mme de Chasteller est, sans doute, d'un monde différent : des préjugés les séparent, mais laissent déjà deviner leur faiblesse. Il consent à se livrer à l'amour. Ou plutôt les sensations de sa vie l'emportent comme un torrent fait d'un brin d'herbe qui vient d'y tomber. Le romancier étudie minutieusement, et avec quel art! les premiers troubles de ce jeune cœur amoureux et doué d'une sensibilité excessive. Lucien rencontre Mme de Chasteller, et il ne peut soutenir l'éclat de ses yeux. La vue de tant de beauté est pour lui une émotion presque insupportable qui paralyse toutes ses forces, qui lui ôte tout esprit ; il lui faut quelque temps pour s'y accoutumer. Pour être tombé de cheval sous ses fenêtres, il croit mourir de honte. « Je n'ai commencé à vivre et à chercher à me connaître, dira-t-il plus tard, que le jour où mon cheval est tombé sous des fenêtres qui ont des persiennes vertes. » Il est merveilleusement accessible à la joie et à la douleur. Découvrir une nouvelle perfection dans la femme qu'il aime renferme pour lui d'ineffables délices. S'il est mal accueilli, il est atterré. Sa passion le rend infiniment maladroit. Il ne sait pas faire naître les instants d'abandon, ni profiter de ceux que le hasard lui ménage. Après le premier baiser, Stendhal nous le montre ivre de bonheur, « ce qui l'empêcha de voir qu'il était bien jeune, bien sot ».

Aussi sincère, aussi ardente, Mme de Chasteller est non moins maladroite. Souvenons-nous qu'elle a vingt-quatre ou vingt-cinq ans et lui vingt-trois. Elle a mené une vie d'isolement plutôt que de dissipation mondaine. Un peu d'habileté est-il nécessaire à la réalisation de nos passions? Il le faut croire, à voir ces deux amants aussi absurdes. Ils auraient besoin, comme Daphnis et Chloé, de consulter le berger dont c'est depuis longtemps l'heure qu'ils laissent passer. Une femme du siècle dernier, qui ne prétendait point à une réputation vertueuse, comme elle recevait, étant âgée, la confidence tardive d'un vieillard

timide, jadis amoureux d'elle, l'interrompit avec une brusquerie familière : — « Que ne l'avez-vous dit? Vous m'eussiez eue... comme les autres... » Plus tard, Lucien Leuwen et Mme de Chasteller attribueront enfin à leur inexpérience l'échec de leur grande passion.

Ces caractères trop sensibles trouvent dans leur sensibilité même des compensations. Ils éprouvent des joies que le commun ignore. Ce Stendhal voluptueux et violent, dont toute la théorie morale tient dans la recherche du plaisir, a exprimé mieux que personne les délices de l'amour avant la possession. Dans son *Journal* il écrit : « Quel bonheur, auprès d'une femme qu'on aime, lorsqu'on ne l'a pas! » Ailleurs il déclare que la plus grande joie physique de l'amour est le premier serrement de main de la femme aimée. Mme de Chasteller et Lucien goûtent une félicité infinie dans la forêt de Burviller, rien qu'à savoir qu'ils s'aiment, sans se le dire. Elle exige même qu'il ne lui parle pas d'amour, et, quand elle est rassurée sur ses entreprises, elle est avec lui *d'une gaieté douce et intime qui, pour cette pauvre femme, était le bonheur parfait.* Ainsi Stendhal a reconnu dans l'amour une vertu d'exaltation qu'il met bien au-dessus de la volupté. Dans la *Vita nuova* de Dante, je trouve une sensibilité presque semblable. La première vision de Béatrice inspire au poète ces paroles : « A ce moment je puis dire véritablement que le principe de la vie que recèlent les plis secrets du cœur se mit à trembler si fortement en moi que je le sentis battre dans toutes les parties de mon corps d'une passion terrible... » Quand Béatrice apparaît, il ne se sent plus aucun ennemi sur la terre, une flamme de charité le consume. L'amour est véritablement, chez Dante, la source de la pitié, de la bonté, la clef du royaume de Dieu. S'il se manifeste chez Stendhal avec une pareille ardeur, s'il multiplie son énergie de vivre et de sentir, il ne l'excite pas d'une façon aussi platonicienne. Il remplit son but en l'exaltant.

De même, l'analyse du soupçon dans l'âme du jeune Leuwen témoigne d'une parfaite connaissance de notre cœur. Lucien est tellement inexpérimenté qu'il prend au pied de la lettre toutes les démarches de Mme de Chasteller, comme il croit toutes les insinuations qu'on lance contre elle. Entre les mains d'un praticien adroit et sans scrupules, le docteur Dupoirier, qui entreprend de flétrir à ses yeux sa trop vertueuse amante, il n'est qu'un frêle jouet bientôt brisé.

Où Stendhal a-t-il pris les traits de cette sensibilité excessive? Il n'a eu qu'à se souvenir. Ce Lucien Leuwen est, de tous ses héros, celui pour lequel il a le moins inventé. Je trouve dans la *Vie d'Henri Brulard* les traces de cette ressemblance. Tout jeune, Stendhal s'éprend d'une actrice, Mlle Kably; il allait se placer sur son chemin, et, quand il la voyait, il se sauvait. Il ne pouvait supporter le bonheur de la voir de près; cette joie le brûlait véritablement, et, quand il voyait l'adorée à cinq ou six pas, il prenait la fuite pour moins souffrir. Cependant il aimait ensuite à souffrir ainsi. Le *Journal* contient le récit de ses amours pour une autre actrice (peut-être la même), Mélanie Guibert. Mais sa passion se subtilise déjà. Dans le siège en règle qu'il fait subir à la jeune femme, il joue la tendresse qu'il éprouve réellement. Il y a du Julien Sorel dans cette partie du *Journal;* il n'y a guère que Lucien Leuwen dans la *Vie d'Henri Brulard.*

IV

Lucien Leuwen contient autre chose qu'une analyse délicate de l'amour. Il renferme une sorte d'exposé des moyens de parvenir, exposé qui est un extraordinaire mélange d'ironie et de goût de l'intrigue.

Lucien est donc revenu désespéré de Nancy, persuadé de l'abominable trahison de Mme de Chasteller. Son père entreprend de le consoler et de faire de lui un homme habile et heureux. Ce Leuwen père est un type d'un excellent relief, le type du jouisseur qui dissimule savamment son cœur sous son esprit, et qui méprise les hommes en s'en moquant; il ne s'épargne pas lui-même : c'est peut-être la vengeance d'une honnêteté dédaignée et, malgré tout, indocile. Il ne veut pas que son fils soit ridicule (1) et il s'occupe à le déniaiser. La tâche est difficile, car l'âme de Lucien, dès qu'on la touche, rend un son de sincérité et de vertu. — « Jusqu'à quel point vous sentez-vous la force d'être coquin, c'est-à-dire d'aider à faire une petite coquinerie?... » demande ce père original au jeune homme au moment de le faire nommer secrétaire d'un ministre, M. de Vaize; et, pour préciser sa pensée, il ajoute : — « Un coquin, je veux dire un homme politique... » Il conclut négligemment : — « Tout homme qui a dirigé les hommes s'est élevé au moins à ce premier degré. »

Lucien se tâte. Son chagrin d'amour lui a donné une triste opinion de lui-même; il a hâte de se relever à ses propres yeux, et il s'écrie avec la présomption de la jeunesse : « Je serai un coquin ! » Cette prétention est excessive; bientôt il devra en rabattre. Son père est là pour le maintenir dans le bon chemin qui n'est pas le droit chemin, mais un sentier oblique et rapide. — « Laissez le sens moral à la porte en entrant au ministère, » lui rappelle-t-il sans cesse. Lucien succombe dans le maquignonnage des élections dont il est chargé : déjà en ce temps lointain elles entraînaient la corruption. Il encourt le blâme de son ministre. M. Leuwen, qui a pris goût à

(1) Voir dans la *Vie d'Henri Brulard* le chapitre V : *Petits Souvenirs de ma première enfance,* où se trouve le portrait de l'oncle Gagneur, qui servit à Stendhal pour le portrait de M. Leuwen. Ce journal fut d'ailleurs écrit en 1835, alors que le romancier travaillait à *Lucien Leuwen.*

la destinée de son fils, le venge en faisant lui-même de la politique d'opposition. Il recrute son parti parmi les députés les plus dénués de la Chambre ; il n'a que l'embarras du choix, et il dirige ce parti avec un machiavélisme un peu puéril, mais très amusant.

Le livre s'arrête après la mort de M. Leuwen, qui laisse une succession embarrassée. Lucien, décidément incapable d'être un coquin, l'accepte, et, ruiné, part pour Madrid où il a obtenu un poste diplomatique.

Lucien Leuwen est embarrassé de beaucoup de longueurs et d'inutilités. Il ne peut se comparer pour la composition, pour la sûreté du plan et la suite de l'intrigue, ni à *le Rouge et le Noir*, ni à *la Chartreuse de Parme*. Mais il nous présente une étude curieuse et intéressante de la sensibilité d'un jeune homme. C'est l'ébauche d'un roman qui aurait pu tenir dans l'œuvre de Stendhal une place très importante. Moins vigoureusement dessiné que Julien Sorel, Lucien se rapproche de Fabrice par son goût de l'amour, et le dépasse par une loyauté naturelle qui l'entravera dans toutes les carrières, et spécialement dans la politique. Les traits empruntés au fond même de l'auteur donnent à l'ouvrage un relief saisissant, et certains passages me font comprendre les joies un peu spéciales que ressent la petite chapelle beyliste.

3 août 1901.

EUGÈNE FROMENTIN

A René-Marc Ferry.

DOMINIQUE (1)

C'est la période des livres d'étrennes, et c'est pour le critique littéraire un temps de repos. Il peut se détacher de la production courante, heureusement ralentie, et relire quelque chef-d'œuvre du passé. Dans le même coin de ma bibliothèque sont disposés les beaux livres d'analyse humaine, et presque tous ont une origine française. Là, nous trouvons révélés les douloureux secrets de notre cœur, et les tristes maladies de notre âme. Sont-ils si divers, ces secrets, et ces maladies sont-elles si changeantes? ou bien n'en faut-il point chercher la source unique dans ce difficile équilibre de notre double nature qui, tantôt passionnée de la terre, va, pour combler ses ardeurs infinies, jusqu'aux pires désordres de la sensualité, et, tantôt dédaigneuse de l'amour, cherche une volupté, brûlante jusqu'à produire la sécheresse du cœur, dans l'orgueil de l'esprit?

Des analystes précis et pénétrants de nos passions, les uns, comme La Rochefoucauld, attendirent d'être revenus des agitations pour découvrir en ces agitations mêmes la matière de leurs réflexions; d'autres, et surtout les modernes, pratiquèrent ce dédoublement singulier qui permet de

(1) *Dominique*, par Eugène Fromentin (Plon, édit.).

goûter la vie sans en être dupe, et de garder au milieu des égarements une parfaite lucidité, ou même de renforcer, par la connaissance, des sensations dont la force semble devoir être spontanée. Voici Stendhal, qui, dans *le Rouge et le Noir*, nous montre en une jeune existence les dévastations de l'ambition plus dominatrice même que l'amour, et qui, dans son *Journal*, ne craint pas de demander sur-le-champ à son cœur le compte et la raison de tous ses battements. Benjamin Constant, moins énergique et plus perspicace encore, plonge dans sa propre misère comme en un bain rafraîchissant : fatigué de tout ce qu'il a, et regrettant tout ce qu'il n'a pas, courant sans cesse du désir à la lassitude et de la lassitude au désir, il croit trouver l'explication de ses vagabondages passionnels dans le besoin d'aimer qu'il confond, et c'est là sa seule erreur d'analyse, avec le besoin des sensations violentes, impérieux besoin qui donne de la fadeur à toute vie normale, et qui, avec l'abus de la jouissance, apporte un incurable ennui. Sainte-Beuve dans *Volupté* étudie, et combien minutieusement ! ce dangereux divorce des sens et du cœur que trop de jeunes hommes introduisent dans l'amour, les principes de corruption qui peuvent germer des meilleures tendresses, cette amertume qui monte des passions humaines, et ce privilège singulier de l'amour d'élargir les âmes en les déchirant.

Cependant je n'ai relu aucun de ceux-là. C'est un petit livre, tout d'abord négligemment entr'ouvert, qui m'a retenu et captivé, et dont je voudrais répandre la beauté et le charme. C'est *Dominique*, d'Eugène Fromentin. Là sont présentées avec une grâce discrète, et presque avec pudeur, les plus douces émotions que nous versent la nature et les premiers troubles de l'amour, et aussi ces grandes douleurs destinées à nous purifier comme un feu terrible et bienfaisant. Dans ce roman de *Volupté,* qui n'omet point les entraînements, la force et la joie des sens, Sainte-Beuve témoigne qu'à ces heures capitales de notre destinée, *à ces*

heures sacrées où la vie s'entr'ouvre violemment, les plaisirs des sens paraissent peu de chose. Ainsi notre âme prête son caractère à nos sensations. Nous verrons dans *Dominique* quelle douce et tragique grandeur elle peut leur donner. Il est bon de rappeler cette étude profonde de la passion, et d'inviter les lecteurs à en prendre une connaissance qui ne manquera pas de les intéresser, car notre littérature présente — soit avidité de plaire à une démocratie grossière, soit dédain véritable de toute retenue correspondant à une ignorance de l'analyse sentimentale — montre une inclination désordonnée à révéler des mystères qui n'ont rien à démêler ni avec le cœur ni avec l'amour.

I

Les premières pages de *Dominique* sont consacrées à la double peinture de la vie aux champs et de son reflet dans une âme qu'elle a pacifiée et rassérénée. Peu d'écrivains ont su, à l'égal de Fromentin, dérober leur aspect aux choses et en même temps les exprimer par leur répercussion sur notre sensibilité. Lamartine ou M. Pierre Loti par la seule force de leurs émotions, nous restituent l'âme des paysages qui les impressionnèrent. Théophile Gautier ou Guy de Maupassant notent, au contraire, avec exactitude les traits et les couleurs. Fromentin, lui, sent et voit, et je ne connais guère que l'admirable Chateaubriand pour posséder des yeux aussi avides de visions précises et un cœur aussi abandonné aux séductions de la nature.

A vrai dire, on devine le peintre en Fromentin, et l'admirateur passionné des *Maîtres d'autrefois*, et le paysagiste harmonieux d'*Un Eté dans le Sahara* et d'*Une Année dans le Sahel*. L'art du groupement et l'art du

relief et des plans lui distribuent un mérite précieux et rare. Quelques phrases limpides et fermes sans appuyer, et le tableau achevé persiste dans la mémoire. Le désert monotone, un vieillard vénérable et une jeune fille à la peau blonde, portant une amphore de grès sur la hanche, apparaissant à l'horizon comme un groupe éclatant sous le ciel bleu (1); une veillée de bivouac, les dernières lueurs du feu abandonné qui s'éteint, le frémissement des chevaux qui hennissent vers leurs amours invisibles (2); la réunion joyeuse, après la séparation du jour, de la famille de Dominique, doucement illuminée des derniers rayons du couchant; la silhouette, sur une prairie, d'un vieux gardeur de moutons; l'assemblée des vendangeurs agitée par le son de la cornemuse qui invite à la danse; cette beauté particulière que revêtent les arbres l'hiver, lorsqu'ils sont dépouillés et laissent deviner le mystère profond des forêts; le triste et grave horizon des Trembles que trouble sans cesse la rumeur lointaine de la mer; le retour des laboureurs pressant leurs attelages, tandis que la paix et la mélancolie du soir descendent sur la terre avec une lente majesté : ce sont là des paysages qui demeurent dans nos yeux, le livre fermé, et quelques traits ont suffi à l'écrivain pour les graver, quelques traits justes et essentiels qui arrêtent avec netteté les premiers plans, tandis que les fonds de toile, pris aux vastes trésors de la nature, leur donnent un relief merveilleux.

Mais Fromentin sait bien que la nature n'est pas seulement ligne et couleur. Elle vit, elle tressaille, elle parle par la voix des brises, par la voix des êtres sans nombre qui la peuplent. Et ce devait être une souffrance réelle pour le peintre que de fixer sur la toile la beauté des choses, sans pouvoir leur insuffler ce frémissement qui est le signe même de la vie; L'écrivain a des moyens d'expres-

(1) *Un Été dans le Sahara.*
(2) *Idem.*

sion moins impuissants; il peut, pour ainsi dire, immobiliser en ses phrases ce mouvement, cette palpitation incessante de la nuit et du jour. Tièdes soirées de printemps, parfumées de la poussée des fleurs nouvelles, et que les rossignols amoureux remplissent de leurs notes profondes, rythme ordonné de la mer calme et sourdes clameurs de la mer orageuse, douceur et sérénité de ces heures qui précèdent la nuit, âme qui flotte sur les eaux, dans les bois, sur les plaines, esprit de l'univers que l'on sent vivre et dont on attend la présence réelle, — musiques, odeurs, mouvements, voilà ce que Fromentin, ce que les vrais amants de la nature savent fixer pour nous émouvoir. L'attrait même du silence inspire à Fromentin un désir d'analyse, et voici comme il nous le fait entendre dans son livre consacré à la louange du désert africain : « Le silence est un des charmes les plus subtils de ce pays solitaire et vide... Loin de l'accabler, il dispose l'âme aux pensées légères ; on croit qu'il représente l'absence du bruit, comme l'obscurité résulte de l'absence de la lumière : c'est une erreur. Si je puis comparer les sensations de l'oreille à celles de la vue, le silence répandu sur les grands espaces est plutôt une sorte de transparence aérienne, qui rend les perceptions plus claires, nous ouvre le monde ignoré des infiniment petits bruits, et nous révèle une étendue d'inexprimables jouissances... »

Sans doute la nature a sa beauté originale, mais elle a aussi la beauté que nous lui prêtons. L'homme en a fait sa confidente; elle était, elle est encore, pour ceux qui l'aiment, celle

> en qui l'homme avait cru sentir
> Une âme l'écouter, divinement humaine,
> Et des voix lui parler, trop simples pour mentir (1).

Nous nous aimons en elle, ou plutôt nous aimons en

(1) Sully-Prudhomme.

elle nos jours passés, nous associons sa durée à la grâce passagère de nos sentiments. Elle est la fleur vivante de nos émotions et de nos souvenirs. Ses changements mêmes nous atteignent et nous blessent, comme s'ils emportaient avec eux les points de repère de notre temps fragile. Nous nous plaisons à croire qu'elle nous écoute et nous répond. Déjà, aux temps antiques, les hommes prêtaient aux sources et aux fontaines la forme gracieuse des nymphes, et personnifiaient les bois en ces touchantes hamadryades qui naissaient et mouraient avec l'arbre dont le soin leur était confié. Un attrait inconscient nous porte à nous mêler à la vie générale des choses, à poser une main pieuse sur le cœur de l'univers aux mille battements. Cette intuition d'une harmonie totale des êtres, combien elle nous saisit davantage à ces heures où notre sentiment s'exalte et nous domine ! L'amour alanguit notre pensée; il prête un charme nouveau, plus troublant, plus exquis, aux promesses de l'aurore, à la mélancolie du soir qui descend et nous invite à connaître la brièveté des jours, à cueillir les roses éphémères de la vie.

Sans doute ce soupir que nous arrache la beauté de la nature, spécialement dans la jeunesse et aux instants de désir, vient plus de nous que d'elle. Il est l'écho de ces nobles tourments intérieurs qui nous attestent notre humilité ensemble et notre grandeur humaines. Cependant il est aussi le signe que l'homme n'est point solitaire dans le monde et se relie aux autres règnes par sa mystérieuse sensibilité. Une page de *Dominique*, une page admirable, nous montrera chez Fromentin le peintre qui sait regarder et retenir, et l'homme qui livre son cœur et préfère confier aux choses inconscientes la cause de sa tendresse douloureuse. C'est au bord de la mer que Dominique tâche de guérir sa plaie secrète. « Il y a des lieux dans le monde, dit-il, où je suis comme humilié d'avoir promené des chagrins si ordinaires et versé des larmes si peu viriles. Je me souviens d'un jour où je pleurais sincèrement, amère-

ment, comme un enfant que les larmes ne font point rougir, au bord d'une mer qui a vu des miracles, non pas divins, mais humains. J'étais seul, les pieds dans le sable, assis sur des roches vives où l'on voyait des boucles d'airain qui jadis avaient attaché des navires. Il n'y avait personne, ni sur cette plage abandonnée par l'histoire, ni en mer, où pas une voile ne passait. Un oiseau blanc volait entre le ciel et l'eau, dessinant sa grêle envergure sur le ciel immuablement bleu et la reproduisant dans la mer calme. J'étais seul pour représenter à cette heure-là, dans un lieu unique, la petitesse et les grandeurs d'un homme vivant. Je jetai au vent le nom de Madeleine, je le criai de toutes mes forces pour qu'il se répétât à l'infini dans les rochers sonores du rivage; puis un sanglot me coupa la voix, et je me demandai, la confusion dans le cœur, si les hommes d'il y a deux mille ans, si intrépides, si grands et si forts, avaient aimé autant que nous! »

Dans sa sincérité et sa vérité sentimentales, dans sa sobriété et sa netteté de contours, cette fixation d'une minute de désespoir amoureux, jetée comme un appel à la nature indifférente, n'a-t-elle point, avec une grâce plus discrète et moins d'énergie sauvage, la beauté des accents de René réclamant aux bois de Combourg la divine image de la *sylphide?*

II

« Ce que j'ai à vous dire de moi est fort peu de chose, dit Dominique de Bray en commençant le récit de sa vie, et cela pourrait tenir en quelques mots : un campagnard qui s'éloigne un moment de son village, un écrivain mécontent de lui qui renonce à la manie d'écrire, et le pignon de sa maison natale figurant au début comme

à la fin de son histoire. » A le voir administrer tranquillement ses terres, et s'accommoder de la paix des champs, à le contempler entouré de sa famille, joie du présent et sécurité de l'avenir, il semble être un homme heureux que n'inquiète point le passé. Il a trouvé le bonheur en effet en accordant sa vie et son caractère. Mais il a traversé auparavant ce qui fait le fond de tant de destinées humaines et leur ressemblance, la passion. Seulement, sa passion fut inspirée par une créature digne de son respect. Elle ne naquit point au bord de son âme pour l'abandonner aussitôt et gagner rapidement la région des sens. Elle fut, pendant sa durée, la respiration de sa vie, le sang de son cœur. Ces entraînements, ces délires et ces délices de la passion agitent la plupart des hommes avec une violence si spontanée qu'ils n'en distinguent nettement ni les origines ni les phases; après qu'ils ont passé, on s'étonne de leur venue comme de leur fuite, et l'on se contente d'attribuer à la jeunesse des illusions et des désenchantements aussi vifs. A quelques-uns seulement fut dévolu en partage le don cruel d'assister à leur propre vie comme à un spectacle étranger. Ceux-là connurent en même temps qu'ils vécurent. Leur intelligence avertie ne les priva pourtant ni des erreurs ni des faux mirages, car l'intelligence a peu d'influence sans la volonté ; conscients de leurs folies, ils ne se servirent de la connaissance que pour inonder de lumière les replis cachés de leur âme. Sainte-Beuve et Fromentin furent ainsi doués ; mais *Volupté* est pour ainsi dire encombré de casuistique sentimentale et l'on étouffe parmi tant d'analyse, tandis que *Dominique* remonte avec une grâce légère le fleuve rapide et bourbeux de la vie humaine. « Oh ! qu'on arrive, ô Dieu, à savoir tout le fond d'ici-bas, sans jamais presque sortir de son cœur (1) ! » S'il faut sortir de soi-même pour observer les habitudes sociales et les rapports des hom-

(1) *Volupté.*

mes, si le romancier de mœurs doit se mêler à la vie générale de son temps, il suffit de descendre au fond de soi pour y découvrir toute la végétation des passions, comparable à ces innombrables êtres qui supportent le poids de la mer. Ainsi, pour avoir révélé sincèrement leurs propres agitations, les véritables analystes, même s'ils se sont tenus à l'écart du monde, nous tendent le miroir où nous pouvons contempler, comme une tempête soudainement figée, la fuite éperdue de nos joies les plus ardentes et nos sanglantes blessures intérieures.

Le commencement de l'amour et ces premiers troubles qui le précèdent sans l'avertir, les transitions insensibles qui le conduisent du plus pur désintéressement et du plus profond respect à la fièvre et à l'égoïsme du désir, cette force étrange, terrible et magnifique, qui assure son pouvoir trop souvent destructif, quel livre moderne en présente une analyse comparable en finesse et en pénétration à celle de Fromentin ? Dominique adolescent aime Madeleine, son amie d'enfance, et l'ignore ; c'est une maladroite interrogation qui lui révèle sa tendresse. « Madeleine me faisait peur, dit-il. Elle me dominait avant de me séduire ; le cœur a les mêmes ingénuités que la foi. Tous les cultes passionnés commencent ainsi. » A vrai dire, il était amoureux avant de l'aimer. Il suffisait de la caresse du vent, ou de la douceur du soir, pour l'agiter et l'énerver. En cet état, qu'il est dangereux de rencontrer une créature fraîche et jolie, ou de revoir, après quelque temps de séparation, sa petite amie d'enfance épanouie comme une fleur nouvelle ! Madeleine n'a pas appelé du nom d'amour cette amitié qu'elle accordait avec confiance au compagnon de ses jeunes années. Elle épouse M. de Nièvres, et dans le même temps qu'il connaît la grandeur de sa passion, Dominique ne peut douter que son objet ne soit perdu pour lui. Dans son désespoir il trouve une volupté, parce que Madeleine en est la cause. Et même il lui suffit de vivre près d'elle pour être heureux. « J'étais

heureux, assure-t-il encore, si le bonheur consiste à vivre rapidement, à aimer de toutes ses forces, sans aucun sujet de repentir et sans espoir. » Le bonheur que donne l'amour est si divers. Il diffère avec chacun de nous ; les uns le goûtent dans le seul plaisir, et les autres jusque dans la peine pourvu qu'elle exalte leur cœur. Dominique ne demande à sa tendresse que de le faire *vivre rapidement*. Et c'est là, en effet, la grande séduction et le grand danger de l'amour. Il a le temps pour adversaire, et il vole sans armes au devant. Avec une adorable négligence, il raccourcit le court intervalle qui sépare les hommes de la mort. Mais il fait vivre tant et si vite ! Joies ou douleurs, les émotions qu'il donne apportent l'ivresse. Même s'il procure la souffrance, qu'est-elle auprès du vide qu'il laisse en se retirant ? René, Adolphe, Amaury le savaient bien, et que son éloignement affadit l'existence jusqu'à la rendre insupportable. Et Dominique, lorsqu'il aura retrouvé une paix tardive, ne songera-t-il pas qu'il est quelque distance encore entre la résignation et l'oubli ?

A quel connaisseur d'âmes attribue-t-on cette maxime : la seule victoire en amour, c'est la fuite ? On ne vit pas impunément en contact avec la passion, car elle est contagieuse, et sa fureur est avide de vaincre. Ainsi lorsque Dominique, après avoir juré de se taire, invite Madeleine à lui pardonner des paroles qu'il n'a pas encore prononcées, elle a beau lui fermer la bouche par un geste d'autorité et de douceur, elle a beau tenter, pour mettre à l'abri une amitié mourante, de détruire un sentiment qu'elle ignore déjà partager, elle se perdra sans le sauver. Lui, qui n'a pas eu la force de partir, comprend trop tard le mal qu'il a répandu dans cette *chère conscience où il a fait entrer des terreurs*. Il devine que si elle se livre à son amour, ce sera pour en mourir. La pitié le retient sur cette voie douloureuse. Quels tristes, quels ardents débats se livrent dans le cœur honnête de cette pauvre femme ? Nos romanciers ne savent guère exprimer au-

jourd'hui, à la façon de Sainte-Beuve et de Fromentin, les alarmes et la pudeur de ces passionnées vertueuses et touchantes qu'un tendre délire égare sans les pouvoir dégrader. Ne sont-elles point les sœurs des héroïnes de Racine, pures victimes qui font à l'amour un sanctuaire de leur cœur?

Madeleine est vaincue; elle est dévorée par cet amour qu'elle a cru pouvoir éteindre. Et parce que son amour n'est point seulement l'égoïste expression de son désir, Dominique tâche, en s'éloignant enfin, de lui rendre la paix et la simplicité du cœur perdues. Comment revient-il à Nièvres la revoir après deux ans qui n'ont rien effacé? C'est là une de ces défaillances de la volonté trop fréquentes dans la vie de « ceux dont la force tient à la tendresse et qui demandent toute inspiration à l'amour (1) ». Là, ils vivent, avec la complicité de la douce nature d'automne, « trois jours inouïs de bonheur, si le sentiment de je ne sais quelle enragée destruction de son repos peut s'appeler du bonheur, sorte de lune de miel effrontée et désespérée, sans exemple ni pour les émotions ni pour les repentirs, et qui ne ressemble à rien, sinon à ces heures de copieuses et funèbres satisfactions pendant lesquelles on permet tout aux gens condamnés à mourir le lendemain. » C'est une marche affolée vers l'abîme. Et quand la chute paraît inévitable, Madeleine se ressaisit. Il faut lire ces combats de la passion et de la vertu, que pare tant d'émotion humaine, et cet adieu final au cours duquel elle assure sa victoire en avouant sa défaite : « Si vous saviez combien je vous aime! Je ne vous l'aurais pas dit hier; aujourd'hui cela peut s'avouer, puisque c'est le mot défendu qui nous sépare. » Ils ne se reverront plus jamais ; lui regagne, pour y ensevelir sa peine, le pays natal, comme une bête blessée qui perd du sang et ne veut pas défaillir en route.

(1) Sainte-Beuve.

On ne sait plus rien de Madeleine. Peut-être aura-t-elle retrouvé ce calme qui suit les orages, et qui ressemble un peu à la mort. Nous voyons Dominique dans toutes les apparences du bonheur. Mais, au premier souvenir du passé, il s'agite comme ces convalescents à qui la tombée du soir donne la fièvre.

Ainsi *Dominique* est un beau livre.

Le sentiment de la nature le parfume. Et son analyse de la passion, si précise, si souple et nuancée, est d'autant plus captivante qu'elle en montre les ravages en des cœurs droits et loyaux, et non pas en ces âmes gâtées par avance, qui répandent une teinte de corruption sur les plus purs sentiments et sur la pudeur de l'amour.

22 décembre 1900.

M. PAUL BOURGET

SES PREMIERS ROMANS. — LE FANTOME

I. — LES PREMIERS ROMANS DE M. PAUL BOURGET (1)

I

La publication des œuvres complètes de M. Paul Bourget nous permet de mieux embrasser du regard le chemin qu'a parcouru sa pensée. J'ai tenté de montrer, lorsque parut le premier volume, qui contenait les *Essais de psychologie contemporaine*, que le développement de cette pensée était parfaitement logique, et qu'on ne pouvait relever de contradiction véritable entre l'état d'inquiétude sincère qui marquait cet ouvrage et l'état d'affirmation sereine où les conclusions d'*Outre-Mer* nous attestent que l'écrivain est parvenu (2). M. Bourget a bien compris qu'en prenant nettement aujourd'hui position de moraliste, et de moraliste catholique, il risquait de se voir opposer la sensibilité raffinée et quelquefois maladive de ses premiers

(1) *Œuvres complètes de Paul Bourget :* 1re série des romans : *Cruelle Enigme, Un Crime d'amour, André Cornélis,* avec préface inédite. (Plon, édit.)

(2) V. *les Ecrivains et les Mœurs,* 1re série, pp. 166 et suiv.

romans. Aussi, en republiant ces premiers romans, *Cruelle Enigme*, *Un Crime d'amour*, *André Cornélis*, a-t-il voulu résoudre cette objection et expliquer sa façon de concevoir l'art littéraire. Il l'a fait dans une préface qui est singulièrement vigoureuse, et dont le ton énergique et la précision d'argumentation sont une nouvelle preuve de cette force intellectuelle que les véritables admirateurs du romancier avaient toujours su deviner sous l'élégance un peu maniérée de la forme.

Il faut relever tout d'abord l'importance attachée par M. Bourget à la littérature du roman, importance si mal comprise par la plupart des romanciers eux-mêmes et par la grande masse du public. Le roman, qui est une enquête sur l'homme, se rapproche de la science par sa méthode. A côté de sa valeur d'art, il doit avoir une valeur de document. Or, tout, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, est soumis à des lois. *Il y a une nature des choses, et on ne lui commande qu'en lui obéissant* (1). Mais les lois de l'ordre physique, leur fatalité nous permet de les fixer définitivement, tandis que le mot de *science* ne peut pas être formellement appliqué aux analyses de ce monde moral dont la perfection n'est assurée que par de continuelles victoires sur les instincts naturels. Il y a néanmoins une vérité humaine vers laquelle doit tendre toute œuvre d'art. Et M. Bourget a raison de rappeler les romanciers à la rigueur de l'observation : sur ce point, il n'a jamais varié, et il peut écrire avec fierté ces mots : « ... Imprimer de plus en plus chez ceux qui lisent cette conviction qu'à la racine de tous les problèmes de la vie morale, comme à la racine de tous les problèmes de la vie physique, il y a des faits à observer, une réalité à connaître; dégager quelques-uns de ces faits, les décrire, en montrer les liaisons nécessaires; accroître la psychologie de quelques témoignages authentiques; apporter quelque

(1) Bacon.

preuve à l'appui ou à l'encontre des grandes doctrines qui, servant de directives aux individus et aux sociétés, les aiguillent, si elles sont exactes, vers la santé, si elles sont inexactes, vers la décadence, — telle me semblait être une des fonctions bienfaisantes de la littérature quand je commençai d'écrire. Je n'en connais pas de plus haute encore aujourd'hui. »

Il avait puisé ce respect du *fait* dans l'enseignement positiviste. Mais lui, qui joignait à une sensibilité d'artiste une intelligence de philosophe, il avait bien vu qu'un fait ne vaut que s'il est significatif, s'il résume toute une série d'autres faits, s'il est gros, non pas peut-être, comme il le dit, d'une loi, tout au moins d'une conséquence durable. Et, dès lors, l'analyse n'a pas sa fin en elle-même. S'il y a quelque ordre dans le monde moral, — et cet ordre existe, — l'observation de la vie doit nous amener à conclure conformément à cet ordre. Seulement, comme en médecine, le diagnostic précède la thérapeutique, l'analyse précède la conclusion. « La littérature supérieure est bien, comme la grande médecine, une analyse qui guérit, mais, comme la médecine, elle ne saurait guérir qu'après avoir analysé. » Et M. Paul Bourget revendique pour l'écrivain moraliste l'obligation d'étudier beaucoup de cas, de se livrer à de nombreuses monographies sentimentales avant de généraliser, avant de tirer une conclusion. Cette conclusion peut ainsi survenir après la publication de bien des volumes d'analyse, et surprendre la critique qui, n'ayant pas attendu de saisir la liaison des divers moments d'une même pensée, s'est contentée de juger chaque œuvre isolément. « Peindre les passions dans leur vérité, c'est toujours présenter des tableaux coupables, et il arrive aisément que la critique prend l'exactitude de la peinture pour une complaisance du peintre. Elle s'étonne alors de rencontrer un moraliste où elle n'avait cru voir qu'un chroniqueur indifférent. » M. Bourget, passant de la théorie à son cas personnel, explique par là son œuvre; ses pre-

miers ouvrages l'ont amené logiquement par leurs analyses à sa conclusion actuelle que nous verrons tout à l'heure. Il y a eu développement dans sa pensée, et non contradiction.

Je reconnais qu'il y a eu, dans l'œuvre totale, développement de sa pensée et non pas contradiction. Je vais même plus loin, et je découvre en relisant *Cruelle Enigme* et surtout *Un Crime d'amour*, qui est peut-être le chef-d'œuvre du romancier, un lien étroit entre la pensée actuelle de M. Bourget et sa pensée de jeune homme. Entre les deux, il n'y a que la vie qui a passé. Mais la théorie qui autorise un écrivain à réserver sa conclusion pour les volumes postérieurs, qui prescrit au critique de ne juger un ouvrage qu'en le rapprochant de tous les autres du même auteur, parce qu'il y a menace d'erreur à juger une œuvre isolément, ne me convainc point. Admettrait-on qu'un médecin visitant un malade et analysant son cas lui dise : « Pour vous, je me contente de diagnostiquer. Mais ce diagnostic m'est fort précieux, et plus tard je guérirai un autre malade ? » Car le diagnostic n'est qu'un moyen comme l'analyse, et c'est sur le même sujet que la thérapeutique doit opérer. Il m'est indifférent que vous donniez un nom à ma maladie, si vous ne m'empêchez pas d'en mourir. C'est donc avant d'écrire que l'écrivain moraliste doit avoir analysé, et c'est pour conclure qu'il doit écrire : le praticien a dû faire beaucoup d'études, mais c'est avant de pratiquer ; la pratique doit le perfectionner, et non le former. Ainsi la critique a parfaitement le droit de juger toute œuvre en elle-même ; elle n'a pas besoin d'attendre. Si tel ouvrage est d'un simple observateur de la vie humaine, et tel autre, du même auteur, d'un moraliste, elle n'a pas à chercher dans le second la morale du premier.

Elle a d'autant moins à opérer de cette manière, à propos de M. Paul Bourget lui-même, qu'elle est assurée de découvrir une conclusion dans chacun de ses romans. Cette

conclusion est merveilleusement une, en effet. Ce qui s'est modifié chez M. Bourget, c'est la volonté, et non pas l'intelligence. Il a toujours vu clair dans la vie humaine, et, par là même qu'il choisissait des faits significatifs, ces faits devaient aboutir à une démonstration. Mais il n'a pas toujours senti comme à présent la nécessité individuelle et sociale de répandre, d'imposer cette démonstration. Il se contentait de dire, et avec une certaine nonchalance; il n'affirmait pas. Il parvenait au même but, mais il ne montrait pas constamment ce but auquel on doit atteindre; il regardait le chemin, bordé de fleurs et de fruits. L'analyse doit précéder la conclusion, dit-il : oui, et dans chaque œuvre; seulement, l'analyse doit être toujours imprégnée de cette recherche de la conclusion. Un médecin peut avoir des privautés singulières : c'est qu'un intérêt supérieur et une pensée désintéressée leur ôtent toute audace; on ne peut soupçonner leur libertinage. Et plus je reprends cette comparaison, plus je la trouve exacte. Oui, le romancier moraliste a le droit d'analyser toutes les passions humaines, toutes ces pauvres maladies de l'âme plus compliquées et plus hideuses parfois que celles du corps. Et ce n'est point de ne pas conclure qu'on le pourra généralement accuser. Car, je l'ai déjà dit, les faits, pour avoir une importance d'observation, contiennent forcément une conclusion, à tel point qu'un observateur rigoureux est amené à conclure, même s'il n'est aucunement soucieux de morale : exemples, Flaubert dans *Madame Bovary*, Alphonse Daudet dans *Sapho*, Maupassant dans *Une Vie*. Mais, si le goût de l'analyse a pris le pas sur la recherche du résultat, ne pourra-t-on, malgré l'excellence de ce résultat, instruire le procès du moraliste? Quel exemple serait plus frappant que celui des *Liaisons dangereuses?* Certes la conclusion du livre est terrible; que de cadavres et de ruines ont suivi l'outrage fait à la vertu et à l'amour! Et même, cette fin est morale avec exagération : le vice n'amène pas tant de catastrophes dans la réalité; il tue des

âmes et non des vies ; souvent, il montre un visage éclatant de succès. Voilà donc un roman dont l'enseignement est que la corruption provoque non seulement des désastres moraux, mais encore des désastres matériels. Peut-on néanmoins le dire *moral?* Je sais bien que dans un de ses livres de méditations artistiques et sentimentales, *Sensations d'Italie*, je crois, M. Paul Bourget a défendu Laclos du reproche que je reprends aujourd'hui. Mais il est trop soucieux de sincérité pour ne pas accepter la discussion. Ces types de perversité, Valmont, Mme de Merteuil, tristes amants du mal qui voient en lui un piment de la volupté, j'accorde qu'ils sont faits pour inspirer de la répulsion. Mais, le roman achevé, que demeurera-t-il de leurs coupables manœuvres dans l'esprit des jeunes hommes et des jeunes femmes qui l'auront parcouru? Le spectacle de la corruption se modifiera dans le souvenir qui retiendra cette corruption même plutôt que son ignominie, et substituera des pratiques de roué à des réflexions de confesseur. Est-ce un résultat inattendu? Je ne le crois pas; la séduction de la dévergondée Cécile de Volange, celle de l'exquise présidente de Tourvel, sont présentées avec trop de détails pour qu'on n'y relève point la complaisance de l'auteur. Puis, de tels ouvrages donnent le goût des sensations violentes du cœur ou de la chair, et le dégoût des joies calmes et limpides. Par là, ils exercent une malsaine influence; ils habituent à une recherche constante d'excitations nouvelles. Rien n'est plus difficile à vaincre. « Les hommes gâtés jusque dans la moelle des os par l'ébranlement et les enchantements des plaisirs violents et raffinés ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui, dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion (1)... » Rendre le bien insipide par la représentation captivante du mal, dont on fait un

(1) Fénelon.

jeu, — un jeu mortel, il est vrai, mais un jeu, — est-ce là faire une œuvre de moraliste? Enfin, les *Liaisons dangereuses* n'accoutument-elles point l'esprit à ne plus considérer la société sans imaginer des dessous répugnants, et ne laissent-elles pas au cœur le désir d'exercer une domination comparable à celle de Valmont qui, si elle le perd, ne manque pas auparavant de le parer d'une fausse gloire éclatante, fertile en séduction sur de jeunes tempéraments? La conclusion n'importe donc pas toute seule dans un livre; ou plutôt la conclusion, c'est dans la tendance de tout le livre qu'il la faut chercher, et non pas dans le seul dénouement.

M. Paul Bourget écrirait aujourd'hui *Cruelle Enigme* ou *Un Crime d'amour*, qu'il ne changerait point leur conclusion. Tout au plus, l'auteur ferme et net de *l'Echéance* modifierait-il peut-être quelques passages d'une langoureuse miévrerie. Mais il a le droit de dire que ces études sentimentales, par la résolution de leurs cas passionnels, plutôt que par leur écriture, peuvent prendre rang dans ce grand courant d'idées fécondes et réparatrices qui semble nous agiter aujourd'hui et dont il contribue à hâter le cours. Car il est exact de prétendre que dans leur observation de la vie humaine elles concordent avec la vérité du christianisme dont M. Bourget ne manque guère l'occasion d'indiquer aujourd'hui l'excellence sociale. Elles constatent *les désordres qui suivent la méconnaissance de la religion*, si elles ne marquent pas encore *les signes de santé ou de guérison qui suivent son accomplissement*. Elles se raccordent à ce que leur auteur a appelé l'apologétique expérimentale. « Cette apologétique consiste à établir, suivant une expression chère aux mathématiciens, qu'étant donnée une série d'observations sur la vie humaine tout, dans ces observations, s'est passé *comme si* le christianisme était la vérité. » Seulement cette apologétique est précisément assez large pour qu'on y puisse faire rentrer des ouvrages dont la conclusion est rigou-

reusement chrétienne, et dont l'esprit ne l'est point : ainsi, les *Liaisons dangereuses*. Le mal de la chair est de simple observation humaine : si la religion n'avait fait que prévoir les dangers de l'amour, elle n'eût fait que confirmer la sagesse antique ; sa nouveauté n'est pas là, mais dans la sanctification de l'amour. Il me reste à démontrer que M. Paul Bourget, dès ses premiers livres, ne l'a pas ignoré.

II

André Cornélis est, comme le dit l'auteur, une planche d'anatomie morale. Sa grandeur pathétique et la progression de son émotion lui assurent un intérêt durable. Mais son sujet est trop spécial pour nous renseigner sur la sensibilité de notre temps. Sans doute, on peut faire la même objection à *Hamlet*, dont il est inspiré, et aux tragiques grecs qui ne craignent point d'entasser les horreurs les crimes et les atrocités pour en faire jaillir de beaux, cris d'humanité. Mais Shakespeare a mis dans *Hamlet* l'éternelle dualité de la réflexion et de l'action, cette conscience qui fait la grandeur de l'homme, se dresse aussi devant ses énergies instinctives, et, par son abus, peut *faire de lui un lâche*. Et chez les tragiques grecs se retrouve toujours le combat inégal de l'homme et de son destin.

Dans *Cruelle Énigme* et dans *Un Crime d'amour*, je chercherai l'analyse de notre cœur. Sans doute on peut dire de ces deux livres qu'ils s'attardent aux dangers de la chair, au risque d'en communiquer la fièvre. A cette critique toute morale, on en peut ajouter une autre, qui touche plutôt à l'art et qui est celle-ci : Les héros du romancier sont possédés d'une véritable frénésie d'analyse ;

ils veulent à tout prix démêler l'exacte étendue de leurs sentiments. Or, nous voyons dans la réalité que les hommes s'accommodent fort bien d'un peu d'obscurité : ils vivent sans en souffrir dans la contradiction, et que de croyances et de passions fondées sur des équivoques qu'on n'a jamais pris la peine ou qu'on n'a jamais eu la volonté d'éclaircir! La différence tient sans doute à la forme même du roman d'analyse qui vaut spécialement par la franchise et la netteté dans l'étude des passions. Cette forme nous offre la peinture de caractères un peu plus tournés sur eux-mêmes que ceux du commun. Mais par là elle invite davantage à la réflexion. C'est en France que ce genre littéraire a donné ses fleurs les plus belles ; M. Bourget lui a fait produire de luxueuses et précieuses orchidées.

La conception catholique de l'amour, elle résulte, chez M. Paul Bourget, de l'impossibilité pour ses personnages de s'en tenir à la recherche du plaisir. Ou bien, s'ils s'en contentent, ceux-ci ne se font aucune illusion sur leur libertinage et le méprisent en s'y livrant : ils n'y trouvent que dégoût et avilissement. Ils sont devenus incapables de la tranquille jouissance païenne. Ils imaginent un duel entre leur chair et leur esprit, quand, en réalité, leur chair a corrompu leur esprit (Hubert Liauran), ou réciproquement (Armand de Querne). Ils sont ainsi devenus merveilleusement aptes à se tourmenter et à tourmenter. Ils ne peuvent plus avoir la sérénité de ce courtisan du siècle dernier, qui répondait à Louis XV lui demandant comment il faisait l'amour : — « Sire, je l'achète tout fait. » — On dirait qu'ils ont la hantise du péché, et que, dans la volupté même, ils entendent la protestation de leur âme infinie.

La femme, qui ne tente pas, elle, de séparer les choses du plaisir de celles du cœur, et qui ne connaît habituellement les unes qu'étroitement unies aux autres, montrera autrement chez M. Bourget la persistance de la tradition chrétienne. Elle mêlera à l'amour un désir de

se dévouer, de se sacrifier à celui qu'elle aime. Ainsi, dans *Un Crime d'amour*, Hélène Chazel, honnête femme jusque-là, s'en va toute tremblante à l'adultère, soutenue, bien plus que par son amour, par l'idée du bonheur qu'elle va donner. Sa passion n'est pas de jouir, mais d'apporter de la félicité, dût-elle en souffrir, et même en mourir. C'est là une transposition du sentiment chrétien. Hélène ne se comprendrait pas plus que les femmes de Racine dans la société antique. Elle est la sœur de cette douce Eloa qui préfère la souffrance avec Satan au bonheur éternel.

Enfin M. Paul Bourget ne se laisse pas abuser par les sophismes amoureux. Nul plus que lui n'ose prendre corps à corps la passion pour en montrer les vilenies et les lâchetés; il ne craint pas de montrer qu'elle est capable de corrompre les plus nobles exaltations par lesquelles elle s'introduit dans les cœurs (*Cruelle Enigme*). Il connaît aussi l'importance des choses de l'amour. — *Veillez et priez*, dit l'Evangile, *afin que vous ne tombiez point dans la tentation : l'esprit est prompt et la chair est faible*. — Mais les tentations, elles sont de tout instant dans la société oisive où il choisit ses héros. Et même, je m'étonne qu'il n'ait point signalé plus énergiquement les dangers de cette oisiveté luxueuse, et souligné plus vivement, en jetant quelque mépris sur le monde des désœuvrés, l'admirable vertu du travail, véritable noblesse de l'homme et sa meilleure sauvegarde. Casuiste averti, il sait que les démons, symboles des mille attraits de la chair et des cent mille perversités de l'esprit, rôdent autour de nous comme des lions dévorants qui cherchent leur proie. Il nous fait toucher du doigt, — et longuement, et pas désagréablement, hélas ! — le mal de la volupté, les ravages qu'elle peut causer dans notre cœur, dans notre volonté, dans notre énergie, en nous et autour de nous, et il le fait avec une amertume digne de l'Ecclésiaste. Et tout cela sent son christianisme.

Le héros d'*Un Crime d'amour*, Armand de Querne, est un des types les plus complets qu'ait enfantés notre littérature moderne. Il ressemble à Valmont dont il n'a pas l'âpre goût de domination, et à de Ryons dont il n'a pas — fort heureusement — l'agaçante impertinence et la décourageante supériorité. Mais il porte la marque de notre temps. M. Paul Bourget nous le présente minutieusement dans ses origines, son éducation, ses habitudes physiques et intellectuelles. Sans doute le procédé d'art qui nous livre des êtres agissants, en nous laissant le soin de composer avec leurs actions des caractères, est plus vivant. Mais à quelle profondeur d'analyse le romancier parvient ici! Sans caresses d'enfance, sans ces affections réchauffantes des premières années dont la chaleur se conserve si longtemps, ayant souffert du bagne de l'internat, souillé par la débauche précoce, par des lectures malsaines, fils d'une époque dépourvue de foi et d'idéal, de Querne arrive à l'âge d'homme pour assister à l'écrasement de son pays, et ajouter à tant de dégoûts un nouveau désenchantement. « La vie de collège, dit-il, et la littérature moderne m'ont souillé la pensée avant que j'eusse vécu. Cette littérature m'a détaché de la religion à quinze ans. L'impiété m'a séduit comme une élégance, ô sottise! Les massacres de la Commune m'ont révélé le fond de l'homme, et les intrigues des années suivantes, le fond de la politique... » Peut-être attache-t-il aux livres une influence bien décisive; et le spectacle de tristes aventures historiques n'a-t-il été pour lui si déprimant que parce qu'il a agi sur un caractère déjà porté à la désillusion et au découragement : il y a tant de ressort dans une jeunesse vigoureuse! Mais la sienne n'est pas vigoureuse : son intelligence, trop tôt avertie, trop curieuse et d'avance désespérée, a tué en lui tout enthousiasme et toute fraîcheur. Son âme est née *déveloutée*. Quelle sera, dès lors, son attitude dans la vie? Riche, dédaigneux de prendre part à la vie sociale, égoïste et de sens excités plutôt qu'ar-

dents, il sera un nihiliste à bonnes fortunes et sans déclamations, un viveur triste et ironique, un débauché funèbre à l'âme desséchée. Cependant il sera très doué pour séduire, par ses élégances d'abord, et aussi par ce pli d'amertume qui creusera son front, qui signifiera de grandes souffrances à consoler, et qu'*elles* rêveront d'effacer. Car il attirera les femmes par ce qu'il y a de plus généreux en elles, la charité de la douleur. Et tandis qu'Hélène Chazel se donnera à lui pour se dévouer à son bonheur, il usera son cœur et son esprit à douter de lui, d'elle, à avilir le passé de sa maîtresse, et à interpréter faussement tous ses actes à la lueur de ce passé dont il aura, sans contrôle, accepté les plus dégradantes révélations. Ah ! oui, il a commis un *crime d'amour*, en séduisant cette femme sans l'aimer, et seulement pour satisfaire un méprisable caprice d'orgueil, d'ennui et de sensualité. Oui, son âme morte a répandu autour d'elle la contagion de sa mort intime. Mais de ce crime même viendra son salut. Il comprendra — après quelles scènes tragiques et désolées ! — où l'a conduit son impuissance d'aimer, et sur son désespoir, sur celui de cette femme qu'il a indignement torturée, naîtra comme une fleur de consolation, *la religion de la souffrance humaine.*

Au fond de l'âme de cet Armand de Querne, tellement ennemi du bonheur qu'après l'avoir tué en lui il s'efforce de le tuer en d'autres cœurs, on pouvait découvrir, bien avant le dénouement, une sombre révolte. Cette idée pessimiste du monde et de l'amour qu'il s'était faite avant même d'avoir réellement vécu, il en souffrait horriblement et ne voulait pas se l'avouer. C'est que l'homme ne vit pas sans une foi, — que ce soit à Dieu, que ce soit à un sentiment, à un art, à une science, à quelque rêve social ; notre cœur est une terre qui doit être fécondée et qui, si elle ne produit rien, prend bientôt un aspect aride et désolé.

Ainsi *Un Crime d'amour* est une des meilleures, une

des plus pénétrantes et vigoureuses analyses que nous offre notre littérature sur la nécessité morale, dans la vie humaine, de croire et d'aimer ; il nous avertit qu'à force de ne pas vouloir être dupes nous risquons, ce qui est pire, de duper, et qu'il ne faut jamais traiter avec légèreté ce qui doit être regardé comme la source de la vie, de la paix et du bonheur, — l'amour.

27 octobre 1900.

II. — LE FANTÔME (1)

I

Un tableau de Guido Reni, récemment légué au musée de Pise, représente l'amour sacré triomphant de l'amour profane. Celui-ci est le petit enfant nu de la mythologie ; ses mains sont liées, et son corps grassouillet et délicat se tord de désespoir. Agenouillé près de lui, un bel adolescent, dont la blancheur semble sortir de la toile, brûle le carquois des flèches qui font tant de blessures dans le monde.

J'imagine que le peintre a fait à l'amour sacré la part trop belle. Comme il eût été plus véridique s'il nous avait montré, tandis que le jeune homme surveille à genoux ce feu qui doit priver les hommes de tant de joies et de tant de douleurs ensemble, l'enfant ayant desserré ses liens et fuyant avec un sourire vers les rosiers dont les épines seront ses flèches nouvelles ! Car il est vain de ravir au petit dieu son carquois. Il est la cruelle parure du monde qui ne pourrait se passer de lui. Ceux même qui ne l'ont

(1) *Le Fantôme*, par Paul Bourget. (Plon, édit.)

connu que par la malice de ses coups et n'ont point vu sa beauté ne regrettent point cette rencontre qui les a fait vivre plus vite et plus fort. Il ignore le mal et la joie qu'il répand ; il est innocent autant que barbare. Son frère mélancolique, — ce bel adolescent à qui le peintre a donné un visage sévère et doux, — le suit avec tristesse afin d'arrêter ses ravages. Il apprend aux hommes touchés de la fièvre égoïste du désir qu'il est dans la tendresse humaine une goutte d'essence sacrée, une part d'émotion divine, venue de la félicité qui naît du sacrifice de soi-même à l'être aimé. Il apporte à ceux qui ont connu l'amour un élargissement du cœur, une indulgence et une humilité de la raison, un charme mystérieux que les autres ne possèdent point. Il ne brûle pas les flèches qui n'ont point servi encore ; il intervient seulement après qu'elles ont atteint leur but qui est toujours un cœur humain. Plus la blessure est large, plus son intervention est efficace ; ceux-là qui ont perdu tout le sang de leur âme amoureuse sont les mieux préparés à recevoir ses leçons bienfaisantes.

Ce tableau de *l'Amour sacré triomphant de l'Amour profane* a repassé devant mes yeux comme je lisais le nouveau roman de M. Paul Bourget, *le Fantôme*. C'est une aventure d'amour singulièrement profane que nous raconte ce livre ; mais, à la hardiesse du sujet, l'auteur a mêlé cette autorité morale qui lui vient de la connaissance des hommes et du sentiment de la responsabilité de l'écrivain. L'amour sacré triomphe : il sait rallumer ce feu divin qui brûle dans notre cœur et que nous croyons pouvoir utiliser pour nos passions humaines qui sont bientôt réduites en cendres si nous ne lui restituons pas son rôle purificateur. Là il intervient dans une de ces détresses d'âmes qui naissent du mal de la chair lorsque l'esprit est venu l'aggraver, — dans une de ces dégradations morales que la seule recherche de l'émotion voluptueuse peut produire lorsqu'elle est exercée par un de ces dilettantes qui

ont rejeté tous les préjugés, et que leur finesse intellectuelle prédispose à de dangereuses complications de sensualité, destinées à procurer des sensations neuves et violentes, — ces sensations qui font couler plus vite vers la mer, vers la mort, le fleuve de notre vie.

Ces derniers ouvrages de M. Paul Bourget, *Drames de famille*, *Un Homme d'affaires*, *le Fantôme*, dénotent chez le romancier une force nouvelle, — ou plutôt ce calme serein de la force consciente d'elle-même. Ils ne respirent plus l'inquiétude morale qui, dans les premiers romans et jusqu'à *Mensonges*, s'attardait à la peinture du vice avant d'en montrer le principe malfaisant et destructeur. Ce n'est point à dire que l'auteur ait renoncé aux hardiesses de l'analyse ; je ne crois pas qu'il ait jamais choisi, pour le traiter avec sa profondeur accoutumée, sujet plus hardi que celui du *Fantôme*. Mais il a toujours prétendu que le romancier de mœurs, que le romancier d'analyse a le droit d'étudier toutes les maladies morales de son temps, comme le médecin a celui de connaître les maladies physiques les plus répugnantes. Seulement, ces maladies morales, il les doit présenter aux lecteurs dans leur vérité, et cette vérité suffit à en montrer l'horreur. Elle suffit d'autant plus, aux yeux de M. Paul Bourget, que l'observation loyale et sérieuse de la vie vient toujours, selon lui, prouver rigoureusement l'excellence de la morale chrétienne; aucun fait n'échapperait à cette règle. Il va même plus loin encore; car, en définitive, la religion peut toujours prétendre trouver sa revanche dans la vie future des défaites que la vie terrestre paraît leur infliger au moyen du triomphe des méchants et de l'écrasement des justes. Il reprend à son compte la théorie qui est déjà formulée dans quelques Pères de l'Eglise, et qui n'attend point les temps à venir pour l'exercice de la justice de Dieu : le mal porterait en lui-même son germe de décadence et de mort, comme le bien son principe de paix intérieure et de puissance heureuse. En y joignant l'idée

de la réversibilité des mérites et des peines, — cette idée, qui au premier abord nous apparaît injuste, de l'expiation par l'innocent de la faute du coupable, par le fils de la faute du père, — il parvient à nous montrer, par des exemples tirés de la réalité, les dangers et la punition à brève échéance de ces maux volontaires que les hommes déchaînent si légèrement dans le monde.

Ce sont là, aujourd'hui, les principes arrêtés du moraliste qu'est M. Paul Bourget romancier. On se souvient de *l'Echéance* où l'expiation est volontaire. Dans *Un Homme d'affaires*, dans *le Fantôme*, nous voyons les mères punies dans leurs filles de leurs amours adultères et de leurs mensonges ; mais, dans *le Fantôme*, il y a autre chose encore de plus amer, et qui est le châtiment d'un de ces voluptueux qui n'ont cherché dans la vie qu'un raffinement d'émotion. Aucune hésitation, aucun flottement ne se retrouve dans ces ouvrages qui vont droit au but avec une vigueur dans le récit dont on peut louer sans réserve l'écrivain.

Et ce dont il faut le louer encore, à cause du mérite rare qui en revient à chacune de ses pages, c'est la science de la vie et de l'art qui est chez lui dans tout son épanouissement. Son talent s'est élargi et mûri. Sans effort, on sent la supériorité de cette prose intelligente et nuancée qui respire une si complète étude de l'homme et un goût si prononcé de l'art et de la philosophie mêlés, ces deux ornements précieux de notre vie dont ils augmentent le cours par la contemplation de la beauté et la méditation des idées générales. Les paysages dont il nous livre les couleurs et les lignes, ses yeux s'y sont caressés, et comme ils sont divers et élégants ! C'est un coin délicieux du lac de Côme, c'est une petite vallée de l'Engadine, ce sont les jardins Boboli à Florence : ils sont aussi véridiques que telles descriptions de Paris, — ce petit appartement de l'avenue de Saxe destiné aux rendez-vous amoureux, cet hôtel du collectionneur d'Andiguier au faubourg

Saint-Germain, retrait provincial égaré dans la grande ville, « d'une poésie d'intimité d'autant plus prenante que la rumeur de la ville fait comme un accompagnement lointain de menace à cette tranquillité ». De même, lorsqu'il nous parle de telle pièce de musée italien du quatorzième ou du quinzième siècle, de tel visage peint par Léonard de Vinci qui se trouve à l'Académie de Florence, de telle tapisserie imitée de Filippino Lippi, c'est qu'il les a lui-même admirés et compris ; il ne nous en transcrit pas la ressemblance d'après un banal compte-rendu, il la fixe par quelques traits précis de connaisseur. On sent couler dans ses veines les eaux abondantes d'une large vie livrée à l'étude de l'art dans ses multiples manifestations, de la nature dans son heureuse variété, livrée surtout à l'étude de l'homme dont la nature n'est que le cadre, et l'art qu'un des moyens d'expression. Sa richesse intellectuelle est merveilleuse ; le récit est assez ferme pour qu'elle ne l'arrête point, mais comme elle l'embellit, comme elle en fait une source de réflexions, une excitation à méditer par toutes les pensées qui y sont jetées avec un luxe prodigue ! A tout instant, nous pouvons recueillir de ces paroles qui fixent quelque sentiment secret de notre cœur, qui dévoilent les moteurs mystérieux de nos actions. Par elles, M. Paul Bourget s'apparente à ces analystes qui sont la gloire de notre race, aux La Rochefoucauld et aux La Bruyère, comme aux Stendhal et aux Sainte-Beuve, connaisseurs d'âmes sinon directeurs de consciences, plus attirés par les maladies que par la médication, il est vrai, mais si experts à pénétrer jusqu'au tréfonds de notre être. Lisez cette page où il traite de l'amour platonique, premier rêve du cœur à son éveil et dernier rêve du cœur à son couchant, et qui se termine par ce mot douloureux : « Et que possédons-nous jamais d'un être, sinon les émotions qu'il nous donne ? » — ou celle-ci encore sur la prière : «... Où va la prière ? Quand des profondeurs de notre être intime jaillit un appel comme celui-là vers la

cause inconnue qui a créé cet être, qui soutient son existence, qui recevra sa mort, nous ne pouvons pas comprendre que cet appel ne soit pas entendu, que la cause de toute pensée n'ait pas de pensée, la cause de tout amour pas d'amour... » — ou celle-là sur les différences des cœurs et des désirs qui sont cause de tant de drames intimes dans la vie : « Il est des cœurs de spasme et d'exaltation, comme il est des cœurs d'attachement et d'habitude. A ceux-ci le foyer, la maison, la famille. A eux la durée, à eux ces prolongements de la vie sentimentale à travers les décadences de la vieillesse, qui pour eux sont des occasions de sérénité et de dévouement. Mais les autres, ceux dont le rêve fut de ramasser toute leur puissance d'émotion dans une minute d'extase suprême, dussent-ils s'y anéantir, ces cœurs excessifs et passionnés, quand ils ont atteint une fois cette extrémité d'ardeur qu'ils ne dépasseront pas, leur aventure à eux est finie, bien finie... » En tenant compte de ce que cette réflexion a de spécial au récit du *Fantôme*, comme elle est exacte néanmoins dans sa classification des âmes! et comme ces âmes désordonnées, trop avides de désir pour ne pas faire de l'émotion le but de leur vie, — âmes de René, d'Adolphe d'Amaury, etc., — sont ainsi montrées dans leur force qui est aussi leur tare!

II

Je me rends bien compte qu'analyser le sujet du *Fantôme* sans y mettre les nuances et la sûreté délicate du romancier, c'est risquer d'effaroucher le lecteur sans réussir à lui faire comprendre la beauté morale de l'œuvre. Avant d'entrer en matière, il faut présenter le principal personnage. Ce sera la meilleure façon d'expliquer la hardiesse de ce drame émouvant. Etienne Malclerc est de

la race « de ces âmes avides de sentir, inassouvies d'émotion, de ces esprits impatients et audacieux qui vont à leur bonheur par-dessus et à travers les lois ». Il appartient à une génération dont aucune foi n'a fait frémir le cœur : il est sans famille ; son pays ne lui donne pas d'orgueil, il ne l'a connu qu'humilié et sans gloire ; et par delà la terre il ne conçoit pas d'espérance. Où donc sa sensibilité ardente, son intelligence précise et forte chercheront-elles lebut de sa vie ? Il sent sa jeunesse qui gonfle sa poitrine. Le monde, dont il est le centre, lui paraît offert comme une fête à ses sens. Il a ce charme dangereux de ceux qui ont dépassé les idées acquises, les opinions reçues, qui en font voir l'envers, et par là se créent une sorte d'originalité séduisante. Mais il ne s'est servi de son esprit critique que pour détruire : seule, sa jeunesse l'empêche encore de douter d'une raison qui ne sait qu'accumuler les ruines. Comment donnerait-il à ses jours une autre ambition que son égoïste plaisir ? Riche et libre, il demande à l'amour de lui donner ces émotions fortes qui font sentir la vie, de remplacer pour lui toutes les croyances absentes, d'être pour lui la source de toutes les joies, de toutes les voluptés. Il est un frère cadet d'Armand de Querne ; il n'a pas l'amertume de celui-là et cela tient sans doute à sa différence d'âge. Il lui ressemble par son mépris de tout ce qui n'est pas l'amour, par son goût de la sensation, par son impossibilité de renoncer à une émotion, fût-elle malsaine. « Vos lettres me font du mal, écrivait Chateaubriand à l'une de ses maîtresses, mais *elles me font vivre*. » Quand on s'est accoutumé à vivre dans la fièvre, à demander à l'existence cette agitation incessante qui accélère la marche du temps tout en lui donnant tout son prix, on ne peut plus accepter la vie paisible, la vie humble et modeste qui est la vie ordinaire : il faut alors au cœur des sursauts qui le font tressaillir, des émotions *qui font vivre*. Ainsi Benjamin Constant vieilli allait demander à la coquetterie de Mme Récamier un aliment à son besoin de sentir. Ainsi

les voluptueux s'en vont cherchant sans cesse l'extase, de plus en plus difficile, qui les fera encore frissonner de joie, et ils comptent pour rien ce qui n'est pas cette minute précieuse. La fin égoïste qu'ils ont assignée à leurs jours leur donne un compagnon terrible qui est la menace permanente de l'ennui. Pour écarter cet ennui, pour goûter encore dans sa force la plénitude de la sensation, ils faussent et compliquent de plus en plus en eux le sens de la vie.

Tel est le caractère d'Etienne Malclerc à trente-quatre ans. Or, il a eu dans son passé une poignante aventure. Il a aimé, à vingt-cinq ou vingt-six ans, une femme, Antoinette Duvernay, qu'un mariage malheureux et une âme violente et romanesque prédisposaient à la passion. Pendant treize mois, ils ont connu tout le bonheur magnifique et trouble que peut donner l'amour. Quand ce bonheur était dans son épanouissement, elle est morte d'un accident. Depuis, il n'a plus retrouvé ces merveilleux transports que suscitait en lui la tendresse d'Antoinette. Son souvenir habite en lui, plus puissant encore que toutes les autres joies, — souvenir bien égoïste, où l'on peut découvrir plutôt le regret des félicités évanouies que la pitié de la pauvre morte. Il donnerait tout au monde pour retrouver les extases perdues. Et quand l'occasion va se présenter précisément de les retrouver, il ira jusqu'au crime pour se procurer ainsi « une sensation d'Antoinette ».

Sa maîtresse avait voulu que leur vie passionnelle fût entièrement séparée de sa vie mondaine. Ainsi il n'a pas connu ses relations à elle, ni sa petite fille. Sept années ont passé, et il rencontre à Hyères cette enfant d'Antoinette, devenue une jeune fille de vingt ans, dont la ressemblance avec sa mère est si frappante qu'il en est bouleversé. Il ne peut se détacher d'Eveline qui lui restitue la chaleur de son cœur refroidi, et, quand il veut partir, celle-ci est déjà séduite par le charme qu'il a mis, sans même s'en douter, à la conquérir, et lui sent bien que sa vie continuera loin d'elle triste et désemparée. Un honnête

homme, un homme d'honneur, s'en irait sans hésiter lorsqu'il aurait entrevu le chemin où il s'engage. Mais quand on a pris la sensation pour unique règle de vie, et qu'on a contracté l'habitude de tout discuter, et la morale, et l'honneur, et de dédaigner ouvertement l'opinion, les choses n'apparaissent plus dans leur simplicité; on découvre toujours à ses actes une excuse, aux préceptes des autres, lorsqu'ils nous gênent, une apparence de préjugé. Etienne Malclerc a des hésitations, il est vrai; il part pour Nice. Mais il revient, et il revient persuadé qu'on peut être l'heureux mari d'une jeune fille dont on a aimé la mère. Tout homme de bon sens l'assurerait de l'ignominie de sa conduite. Lui, qui est intelligent, arrive à ne plus la distinguer. Il ne croit pas outrager la morte, puisqu'il l'aime encore dans la vivante. Seulement il ne songe pas qu'il outrage la vivante dans tout ce qu'elle a de plus sacré. Il est la victime d'une aberration mentale, et pourtant il n'est ni un instinctif ni un spontané. Qu'on saisisse bien son caractère sans croyances, sans espérances, uniquement livré à la poursuite de la plus grande volupté, et l'on comprendra la possibilité de cet abominable mariage qui sent l'inceste.

Etienne Malclerc est devenu le mari d'Eveline. Celle-ci a une de ces « âmes d'ordre, de soumission, d'harmonie, qui ne conçoivent même pas l'émotion hors du devoir, qui ne voudraient pas d'un bonheur acheté au prix d'une faute, qui ne pourraient pas en vouloir, car ce bonheur pour elle ne serait plus du bonheur ». Elle est la sœur d'Henriette Scilly, l'héroïne de *Terre promise*. C'est Henriette devenue femme. Dans ces créations de grâce et de pureté, de charme discret et pudique, M. Paul Bourget déploie un talent exquis. Il avait commencé par être le peintre des belles pécheresses, d'Hélène de Sauve, de Mme Moraines; il a montré qu'il comprenait tout aussi bien ce que peuvent contenir de tendre et d'innocent un cœur de jeune fille sage, un cœur d'honnête femme. Lisez cet

extrait du journal d'Etienne Malclerc, et vous y trouverez la différence essentielle qui sépare, ou du moins qui peut séparer l'amour dans le mariage de l'amour hors du mariage : « Avant de vivre avec Eveline, dans ce contact de chaque minute, je ne soupçonnais pas qu'il pût exister des âmes comme la sienne, où tout est droiture, transparence, honnêteté, et en même temps sensibilité. Il y avait pour moi deux mondes, celui de la vie morale et celui de la vie passionnelle, et je les considérais, dans leur essence, comme inconciliables. Il fallait choisir, et j'avais choisi. Je n'avais jamais conçu que toute la pureté de l'un pût être associée à toute l'ardeur de l'autre, que l'on pût tant sentir et demeurer si simple de cœur, garder tant de vertu dans une telle flamme... »

Ce tendre amour va être l'origine de son châtiment, — châtiment d'autant plus terrible qu'il ne frappera pas que lui seul, mais fera une autre victime encore, cette pure et blanche Eveline, si confiante dans sa mère et dans son mari. Il avait espéré confondre dans un même culte le passé et le présent, étreindre sa passion d'autrefois dans sa nouvelle passion. Combien il est déçu, et comme il sent la mort de ce passé, la mort et la corruption qui vont empoisonner tout son bonheur ! La morte est bien morte pour lui, et voici qu'il est impuissant à cacher à la vivante l'affreuse plaie de son cœur. Son secret les sépare, les détache irrémédiablement l'un de l'autre. Avant son mariage, le prêtre à qui il avait demandé son billet de confession l'avait averti de ne point aller à l'autel avec des regrets, pas même avec des souvenirs, et qu'il fallait, pour recevoir dignement ce sacrement nouveau, abolir le passé dans son âme ; or, il n'a cherché dans le mariage que la consécration d'un souvenir. Il a abusé de la confiance d'une enfant. Son crime retombe sur tous les deux. Je laisse aux lecteurs le soin d'apprendre comme il souffre de son égarement, comment Eveline apprend ce secret dont elle peut mourir, et comment l'apparition d'un petit

être qui est leur chair à tous deux laisse entrevoir pour eux la possibilité d'une union où il a introduit tant d'abominables complications.

L'analyse pénétrante et peut-être trop complaisante du caractère d'Etienne Malclerc ne nous saurait étonner sous la plume de celui qui a écrit *Un Crime d'amour*, et créé ces types d'hommes de notre temps, mélancoliques dilettantes de la chair ou de l'esprit, Armand de Querne, Casal, Julien Dorsenne. Je découvre plus de nouveauté, et un charme si délicat, dans la figure d'Eveline et dans l'analyse de ses sentiments de jeune épouse. Elle est la lumière de ce sombre récit. Elle est la pure Iphigénie dont le sacrifice doit apaiser le courroux d'un Dieu justement irrité par un tel mépris de ses lois. Mais sa souffrance même sera le rachat du crime : elle *méritera* pour sa mère, cette Antoinette passionnée dont le cœur brûlait trop vite, pour son époux, le plus coupable, qui n'a pas eu le respect de son innocence et qui a cherché dans l'amour de cette enfant une sensation plus forte, une émotion capable de ressusciter son passé perdu. C'est elle qui, par l'offrande de sa douleur, apportera la paix à son foyer si injustement troublé, qui sera la blanche colombe au rameau d'olivier.

Pise, 16 février 1901.

M. ÉDOUARD ROD

LA RESPONSABILITÉ DE L'ÉCRIVAIN. — L'ESPRIT DE CONQUÊTE ET L'ESPRIT DE SACRIFICE

I. — LA RESPONSABILITÉ DE L'ÉCRIVAIN (1)

I

M. Edouard Rod est le romancier de la vie intérieure. Joubert disait que l'on n'était guère malheureux que par réflexion ; l'auteur de *la Course à la mort* sait que l'homme est à lui-même son plus cruel ennemi, et que notre cœur peut être le théâtre de tragédies aussi poignantes que celles suscitées par les coups violents de la destinée. Il ne prend au monde des formes et des apparences que ce qui peut servir à mieux nous figurer le monde invisible du sentiment et de la pensée. Les paysages ne lui sont que des occasions de méditer, et sur les visages humains plus que la beauté encore le retient l'expression. Le détail physique n'attire son regard que s'il reflète quelque chose de l'âme. Telle est son attitude devant la vie. Il relie l'indifférente nature à nos songes, à nos tourments, à notre mélancolique inquiétude du mystère universel. Il

(1) *Au milieu du chemin*, roman par Edouard Rod. (Fasquelle, édit.)

observe les hommes de son temps, non point dans leurs mœurs générales, leurs habitudes civilisées et le convenu de leurs coutumes sociales, mais en eux-mêmes et jusqu'au fond d'eux-mêmes, afin d'y découvrir, loin des mirages et des mensonges, la vérité de notre âme moderne trouble et complexe.

Ses romans sont d'une excellente simplicité de composition. Rien ne les alourdit ; rien ne brise leur marche droite et rapide. Ce sont des livres d'analyse, mais cette analyse ne retient des passions que l'essentiel ; elle néglige tout ce qui est accessoire, inutile, frivole. Elle va d'un point à un autre sans dévier; elle n'est ni paresseuse, ni tortueuse. Aussi n'a-t-elle pas besoin de longues dissertations et d'événements multiples, et donne-t-elle à de graves méditations une forme presque ailée. Elle emprunte à la vie les faits nécessaires à susciter quelque crise intérieure, et cette crise se déroule ensuite normalement pour atteindre son acuité tragique et douloureuse par une progression si parfaite qu'on la devine à peine tandis qu'elle nous emporte. L'auteur fuit la violence dans l'expression comme dans le choc des passions et des personnages; par une série de petites scènes il nous entraîne dans les conflits sentimentaux les plus débordants d'humanité, et par là s'atteste leur réalité frémissante. Il sait bien que dans la vie réelle la plupart des hommes aiment, souffrent, jouissent et meurent sans pousser des cris romantiques, et sans ameuter l'univers au spectacle de leurs misères et de leurs agonies. Ces tristesses et ces joies humaines, elles naissent et s'épanouissent sans que le monde y prenne garde : dès lors, pourquoi leur donner des cadres dorés, ou leur accorder des transports excessifs, lorsqu'elles sont suffisamment tragiques dans leur humble vérité ? Ainsi M. Edouard Rod est un romancier réaliste, si l'on donne à ce mot sa vraie signification, qui est d'exprimer la vie humaine sans exagérer sa beauté ni sa laideur, sans la fausser par son illusion ou par son mépris.

Il est le romancier réaliste des âmes pensives et amoureuses.

Le mal de la pensée et l'exaltation de l'amour furent ses thèmes favoris. Le sombre héros de *la Course à la mort*, celui du *Sens de la vie*, malgré plus d'espérance, et celui des *Trois cœurs*, malgré plus de sensualité, souffraient de discuter la vie au lieu de l'accepter. Ils ne se résignaient pas à en découvrir la beauté, qui consiste principalement à agir; ils attendaient qu'elle daignât combler leurs désirs chimériques, ou du moins contenter en dépouillant tous ses voiles leur goût passionné de connaître. N'ayant pas le cœur simple, dépourvus de cette énergie laborieuse qui calme notre agitation intellectuelle par l'accomplissement de tâches précises et absorbantes, ils s'adonnaient à cette agitation même comme si elle pouvait contenir en elle une conclusion ; ils la cultivaient comme le jardin de leurs pensées, jardin tout obstrué de chrysanthèmes singuliers et d'étranges orchidées obtenus par le moyen de croisements et de greffes compliqués. Aucun romancier n'a exprimé avec moins d'orgueil et plus de tristesse contenue cette maladie de notre temps, venue de l'abus de l'intelligence et du dilettantisme, d'une joie secrète à découvrir l'envers des plus belles choses et en même temps du désenchantement causé par cette découverte, enfin de cette fièvre voluptueuse qui mêle la sensation à la raison, et trouve dans l'analyse une façon âcre et subtile d'augmenter nos émotions en les épuisant, et de faire de nos douleurs mêmes la douteuse parure de notre goût désordonné de sentir.

Cette vie que la pensée humaine assombrit, dont elle obscurcit le sens au lieu de l'éclaircir, il suffit pourtant de l'amour pour lui donner une valeur magnifique, pour l'orner d'une incomparable beauté. C'est du moins le sentiment de M. Edouard Rod, qui soumet ses personnages préférés à cette fatalité cruelle et délicieuse. *Le Silence*, *Michel Tessier*, *les Roches blanches*, *Dernier refuge*,

sont écrits à la louange du délire sacré qu'on appelle amour. Même lorsque les héros de ces livres repoussent l'amour comme une tentation redoutable (*les Roches blanches*), leurs poignants regrets nous disent la splendeur de ce qu'ils refusent. Je ne vois dans aucun de ses livres que le romancier se soit complu à étaler devant nos yeux les désillusions et les déceptions qui naissent des tendresses assouvies et la mélancolie pénétrante qui naît de la diminution de l'amour. Gœthe comparait l'amour à ces astres qui nous semblent parcourir en une nuit tout l'horizon : ils s'élèvent peu à peu dans le ciel, ils atteignent le zénith et, sans demeurer en ce point idéal, ils redescendent et paraissent même hâter leur course déclinante. Ainsi les passions suivent leurs cours, sans jamais se maintenir au même endroit de notre cœur où elles naissent, s'épanouissent et meurent avec plus ou moins de durée. Pour M. Edouard Rod, l'amour doit planer au zénith; et ceux qui l'ont contemplé dans sa gloire n'acceptent point de le voir décroître. Sa mort n'est point indifférente à ces amants qui ont cueilli de la vie sa fleur divine (*Dernier refuge*).

Mais M. Edouard Rod est un écrivain d'une sincérité et d'une bonne foi parfaites. S'il aime à dire et le mal de la pensée et l'exaltation de l'amour, il ne fait point pour autant infidélité à son goût de la vérité et de la vie réelle. Nous l'avons vu prêter à la passion une force semblable à celle des éléments de la nature : du moins il ne s'abuse pas et ne nous abuse pas sur les ruines et les dévastations qui en sont trop souvent la suite. Il nous montre les vies qu'elle brise et les cœurs qu'elle torture, et la douleur nous est aussi la mesure de sa puissance (*Michel Tessier*, *le Ménage du pasteur Naudié*). Le grand attrait de cet écrivain est dans sa loyauté. Ses personnages sont d'honnêtes gens, ou plutôt des gens ennemis des compromissions et des hypocrisies. Ils ne jonglent pas avec les sentiments; ils apportent dans leur tendresse une conscience

extrême. Cette conscience ne va point jusqu'à les empêcher de faire souffrir ; mais l'égoïsme de leurs passions est franc et dépourvu de bassesse. Ces liaisons multiples, ces adultères dissimulés, ce savant dosage des sentiments, cette perversité du cœur, qui sont le fond de presque tous les romans de vie parisienne, M. Rod les méprise et ne les introduit pas dans ses livres (sauf peut-être dans l'un des moins remarquables, *les Trois cœurs*). Il pose nettement les problèmes tragiques de l'amour, il ne les fait pas trébucher dans la sensualité et le mensonge. Et de cela il faut lui savoir gré. Mais il gardait une secrète prédilection pour ses personnages les plus amoureux, c'est-à-dire pour ceux qui sacrifient leur vie, et même celle d'autres personnes, à leur frénétique passion, cette passion qui a le don divin ou démoniaque d'enclore d'infinies délices en une caresse.

Puis les années ont passé. Le romancier parvint au milieu du chemin de la vie. *L'Enfer* de Dante s'ouvre par ces paroles : « Au milieu du chemin de ma vie, je me trouvai dans une forêt obscure, car j'avais perdu la bonne voie. Hélas! que c'est une chose rude à dire : combien était sauvage, et âpre, et épaisse, cette forêt, dont le souvenir renouvelle ma frayeur! Elle est si amère que la mort l'est à peine davantage... » Dans ce sombre asile, pourtant, le poète découvrira la bonne route, et l'explication de la destinée. M. Edouard Rod, dans son dernier roman, qui porte pour titre les quatre premiers mots de Dante, pose le problème de la responsabilité morale de l'écrivain. Nous l'avons toujours vu plus soucieux de la vie que de la littérature ; il n'a jamais été de ces auteurs orgueilleux et un peu bornés, à vrai dire, qui confondent l'importance de leur profession avec celle de la marche du monde, et subordonnent la vie des peuples à leurs discussions de joueurs de flûte. Cette disposition d'esprit s'accentue chez lui de jour en jour. Il nous paraît même quelquefois manifester pour les lettres et leurs grâces stériles

une indulgence presque dédaigneuse, sinon le tumultueux mépris de Tolstoï. Dans les cinq lignes de préface dont il fait précéder son livre, il nous avertit que ce livre n'est que l'étude d'un *cas*. Là, je crains qu'il ne s'abuse. S'il n'avait prétendu écrire que l'analyse d'une crise intérieure, il eût dénoué cette crise d'une manière ou d'une autre. Il avait à son choix deux solutions très claires, dont l'une fut celle de Racine, et dont l'autre serait le calme olympien de Gœthe. Pourquoi donc en a-t-il préféré une troisième qui est intermédiaire et qui est à peine un dénouement ? C'est parce qu'il est trop sincère pour conclure autrement qu'il ne pense. Les œuvres d'imagination ont beau être isolées des événements de notre vie, du moins chez les bons écrivains qui savent composer autre chose qu'une éternelle autobiographie ; elles contiennent encore notre pensée et notre cœur.

II

A trente-sept ans, après *Phèdre*, parvenu au sommet de la gloire et du génie, Racine abandonna le théâtre, reconnaissant, dit son fils qui nous a laissé le récit de sa conversion, « que les auteurs de pièces de théâtre étaient des empoisonneurs publics » et « qu'il était peut-être le plus dangereux de ces empoisonneurs ». Il résolut non seulement de ne plus faire de tragédies et même de ne plus faire de vers ; il résolut encore de réparer ceux qu'il avait faits par une rigoureuse pénitence...

M. Edouard Rod transporte dans la vie moderne la moitié de cette héroïque aventure. Avant de donner nettement à sa vie un sens nouveau, Racine dut connaître les tourments du scrupule. La réputation et l'amour le retenaient dans son existence passée par mille liens dont la force est redoutable, tandis que déjà il doutait de son œuvre. A quelle magnifique énergie ce délicat analyste des passions

humaines dut-il faire appel pour prendre sa décision, — et à quelle admirable foi en Dieu!

Le héros de M. Rod, Paul Clarencé, est un auteur dramatique qui a employé son beau talent à célébrer l'amour. « Je l'ai montré — peut-il dire lorsqu'il se juge lui-même — dans un règne idéal où s'effacent les confins du bien et du mal. Je l'ai dépeint de telle sorte que, dans mes œuvres les plus applaudies, il apparaît comme le dernier mot de la vie, comme son but le meilleur... » Homme d'un temps inquiet, il a reflété ces inquiétudes dans les passions de ses personnages, en donnant à ceux-ci pour but leurs passions mêmes. Souvent il s'est demandé quelle pouvait être l'action d'une pièce sur ceux qui l'écoutent, mais sans trouver dans cette question autre chose que l'aliment un peu âcre de sa curiosité. Ne produit-il pas ses œuvres comme un arbre ses fruits, comme la nature l'enfantement et la mort? Un fait divers le met brutalement en face de ce problème qui, cette fois, barre à son dilettantisme toutes les issues. C'est un petit reporter venu pour l'interviewer, qui lui annonce la nouvelle. Une jeune fille, Cécile Bouland, unique enfant d'un petit employé, s'est suicidée par amour ; on a trouvé sur son lit, auprès d'elle, le dernier drame de Clarencé, *l'Amour et la Mort*, dont les héros se tuent au dénouement. Le journaliste a trouvé intéressant d'interroger l'écrivain célèbre sur cet épisode sentimental. Il s'attend à le trouver indifférent et sceptique. Ainsi la publication de *Werther* provoqua en Allemagne une épidémie de suicides, et comme d'intraitables pasteurs le traitaient d'assassin, Gœthe se contenta de répondre du haut de sa sérénité qu'on ne doit pas rendre l'écrivain responsable « parce qu'un de ses ouvrages, mal entendu par des intelligences bornées, a tout au plus purgé le monde d'une douzaine de sots et de vauriens, incapables de rien faire de mieux que d'éteindre complètement le faible reste de leur pauvre lumière ». Or, la banale histoire de ce suicide passionnel réveille tout à coup,

et avec quelle violence! toutes les réflexions incertaines de Clarencé. Au journaliste surpris, et qui achève la belle tirade facile sur les droits imprescriptibles de l'art, il répond d'un ton passionné qui révèle le travail de son esprit : « Vous êtes bien jeune, mon enfant. Vous ignorez encore combien peu de chose est une œuvre d'imagination, quelque glorieuse qu'elle soit, en regard de la plus humble vie. La durée d'un nom ou d'une pensée, qu'importe? Ce qui compte, c'est le mal qu'on a fait, c'est le bien qu'on aurait dû faire. » L'instinct qui l'a poussé à écrire ses drames d'amour, il n'en suspectait point l'autorité à l'aurore de sa carrière ; mais il a vécu, il a compris le prix de la vie, et que la littérature n'avait point tous les droits, se devait asservir à quelques devoirs, comme tous les hommes, comme toutes les forces sociales. Et cette responsabilité indirecte qui ne le tourmentait que vaguement et par intermittences, voici qu'elle éclate à ses yeux, mais directe cette fois et mortelle. Sans doute il ne peut savoir le secret que la pauvre morte a emporté dans son tombeau, ni démêler dans ce jeune trépas ce qui vient de l'amour, de la crainte de la vie et des images éveillées par son œuvre. Mais ne suffit-il pas que son influence ait eu ce pouvoir effrayant d'attirer vers la mort une enfant au cœur faible et fragile, alors même que d'autres éléments sont intervenus pour le provoquer ou le seconder ?

Toute cette exposition du roman est excellente. Mais M. Rod, cette fois, ne marche point d'un pas aussi sûr vers la conclusion. Il n'a pas voulu ou, trop sincère, n'a pas pu nous donner plus que sa pensée personnelle. Or, s'il comprend l'importance de la vie humaine, et que l'art ne doit pas attenter à cette vie, soit en dénaturant son véritable sens, soit en en inspirant le dégoût, il aime cet art d'un amour qui n'est pas exclusif et qui est très clairvoyant, mais qui est la joie de sa sensibilité comme la beauté est la grâce de l'univers. « La poésie n'est-elle pas une part essentielle du monde ? dit un de ses personnages

à Paul Clarencé. Vous nous donnez de la vie l'image qu'en réfléchit votre âme. Que pouvons-nous vous demander de plus ? De transcrire cette image avec une entière sincérité, sans la déformer, telle que vos yeux intérieurs la voient. » Ces paroles ne convainquent pas Clarencé, qui de l'examen de son art passe à l'examen de sa vie et en vient à se reprocher de s'être détourné de la voie commune, « des lois mûries par l'expérience des ancêtres ». Au mariage, au foyer, à la famille, il a préféré l'égoïste amour ; à la vie sociale, son développement personnel. C'est tout le procès de l'individualisme qu'il entreprend. Et précisément le but du livre s'élargit, au point qu'on perd de vue le but primitif. Sa conclusion est un dénouement médiocre : Clarencé épousera sa maîtresse après dix ans de liaison, pour reprendre la tradition commune, pour satisfaire « aux exigences de la vie collective ». Auront-ils des enfants, joie et sanctification du mariage, eux qui jusqu'ici n'ont pas osé songer à prolonger leur race ? — N'en a pas qui veut ! disait le père d'une famille nombreuse, et il ajoutait avec un geste large et un sourire confiant : En voici beaucoup, mais Dieu est bon et le monde est grand ! — Clarencé marié écrira encore des pièces : elles seront pourtant différentes des anciennes. Sa crise morale lui sera salutaire. Et le roman s'achève sur un point d'interrogation.

N'avais-je pas raison de dire qu'ici le penseur a nui à l'artiste ? Il est clair qu'après son exposition si émouvante le livre marcherait d'une autre allure si l'auteur n'avait eu le scrupule de sa propre opinion et ne s'était refusé à écrire autre chose que sa pensée présente, préoccupée de la vie sociale, mais attachée aussi aux énergies individuelles, à cette fièvre de la passion qui donne à nos jours un attrait dangereux et charmant. Il le faut du moins louer de sa sincérité, tout en regrettant qu'il n'ait pas étudié pour notre plaisir l'âme d'un Racine moderne ou d'un Tolstoï français.

III

Dans son beau roman *le Disciple*, M. Paul Bourget avait mis en doute les droits de la pensée pure. Il posait cette question plus large que celle contenue dans le livre de M. Edouard Rod : Certaines doctrines sont-elles par elles-mêmes dangereuses et funestes? Un philosophe peut-il distribuer aux hommes l'explication qu'il a conçue de l'univers, sans se préoccuper de savoir si cette explication métaphysique peut se traduire dans la pratique par une morale dangereuse? Est-il responsable des réalités nuisibles que peut enfanter sa doctrine?

A cette occasion, une polémique assez vive s'engagea entre M. Anatole France et M. Ferdinand Brunetière. Le premier soutenait la liberté absolue de la pensée en la dégageant de toute responsabilité. Tout savant qui se fait une idée du monde, disait-il, doit l'exprimer. Quiconque croit posséder la vérité doit la dire : « Les droits de la pensée sont supérieurs à tout. C'est la gloire de l'homme d'oser toutes les idées. Quant à la conduite de la vie, elle ne doit pas dépendre des doctrines transcendantes des philosophes. Elle doit s'appuyer sur la plus simple morale. » Ne nous défions pas de la pensée; n'accusons jamais d'impiété la pensée pure. Pascal n'a-t-il pas écrit : « Toute notre dignité consiste en la pensée. Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de la morale. » La philosophie est au-dessus de la morale. « Subordonner la philosophie à la morale, — ce n'est plus Pascal qui parle, mais bien M. France, — c'est vouloir la mort même de la pensée, la ruine de toute spéculation intellectuelle, le silence éternel de l'esprit. Et c'est arrêter du même coup le progrès des mœurs et l'essor de la civilisation. » Pourquoi vouloir soumettre à cette morale changeante, sans cesse remaniée, sans cesse améliorée ou du moins adoucie, l'em-

ploi de l'intelligence qui est de se représenter le monde, et de donner à la vie, par le moyen de ces représentations, tout son prix, toute sa beauté? La morale n'est que le moyen de vivre. Sous toutes les religions, sous toutes les philosophies, l'homme est moral. C'est la nécessité qui fait la morale. Et après avoir ainsi défendu l'innocuité de la pensée, M. France, s'emparant de l'argument inverse, ajoutait : « La vie n'est jamais innocente. Aucune pensée n'est proprement inoffensive. Cela est naturel, et ne doit ni nous émouvoir, ni arrêter l'effort de notre curiosité, qui est la grande vertu de l'homme. Rien ne semble plus immoral que la morale future. »

La désinvolture de M. France est égale à celle de Gœthe, indifférent aux effets de son *Werther*. Tout d'abord il le faut priver du précieux appui de Pascal. Pascal n'a pas dit : « Travaillons à penser, » mais : « Travaillons à *bien* penser. » Ce mot change la phrase. M. France ne lui a pas accordé l'importance qu'il mérite. De même, la morale n'est pas le *moyen de vivre*, mais le *moyen de bien vivre*. Il importe de ne point confondre la morale avec les mœurs, et ce n'est que cette confusion qui soutient l'argumentation de M. Anatole France. Les mœurs sont soumises au changement; la morale est permanente, et son principe est immuable. Si les chrétiens, dont la religion devait transformer le monde, étaient considérés comme ennemis de l'empire romain, ce n'était point pour leur morale de charité, ou c'était parce qu'on leur prêtait une fausse morale. Sous des manifestations que l'intelligence plus ou moins éclairée a pu déformer se retrouve la conscience humaine à toutes les époques. Il est hors de doute que les idées agissent sur les mœurs, que le monde intellectuel et le monde moral ne sont point séparés. Il est hors de doute également que toutes les idées ne se valent pas, que toutes les pensées humaines ne sauraient être regardées comme équivalentes les unes aux autres. Dès lors, quel sera notre critérium pour apprécier la diversité de ces idées, de ces

pensées? Puisqu'elles se peuvent traduire en actes, puisque du monde invisible elles peuvent entrer dans le monde visible, n'avons-nous point le droit de les envisager dans leurs conséquences et le devoir de les juger selon ces conséquences? Toute doctrine métaphysique porte dans ses flancs une morale : il ne nous est pas indifférent de savoir si nous sommes le jouet de causes complexes, ou si nous sommes les maîtres de notre volonté; le déterminisme peut nous conduire à considérer comme des étiquettes sans portée le vice et la vertu, et la doctrine de l'évolution à respecter comme naturels et sacrés les droits du plus fort. Si nous sommes matérialistes ou idéalistes, nous traiterons différemment et la vie et la mort. Ainsi la morale juge la métaphysique. « Toute doctrine, enseignait M. Brunetière, doit être jugée selon les principes sociaux qu'elle fortifie ou menace. »

On ne peut point séparer la philosophie et la morale. Et la morale n'est point les mœurs. Sans doute il n'est pas rare de rencontrer un déterministe, un idéaliste, un matérialiste, etc., accommodant leurs convictions à la même façon de vivre. C'est qu'ils traitent la vie et leurs convictions avec la légèreté familière aux hommes. Mais qui peut dire qu'aux heures importantes, aux heures de crise, ce ne seront point leurs pensées qui dirigeront leurs actions? et qui soutiendra que ces actions ne seront pas opposées selon ces pensées directrices? Pascal a raison : *bien penser est le principe de la morale.* Qui nous assurera que pensent bien les philosophes dont les théories peuvent provoquer la destruction, le désespoir, le crime ou le malaise social? Les plus grands d'entre eux — un Kant en Allemagne — ont éprouvé le besoin de donner une base solide à la raison pratique, après avoir ébranlé celle de la raison pure.

La responsabilité de l'art n'apparaît-elle point plus directe que celle de la métaphysique? Son action est sans doute plus vive; il agit sur notre sensibilité, et son charme

même augmente son influence. Voyez ces romans, ces pièces de théâtre qui célèbrent l'amour jusqu'au suicide et jusqu'au crime, — ces poèmes écrits à la louange de la volupté, de la luxure, tout imprégnés du lourd parfum des *fleurs du mal*. Contemplez tous les sophismes issus de la littérature, droit au meurtre, droit à la passion, exaltation de la courtisane, etc. Et dites si l'art, avec tout son cortège séduisant et ses mirages, ne mêle point à sa beauté un principe de mort? Il n'est pas aisé de résoudre cette question où tant d'éléments viennent se mêler. Car les effets d'une œuvre d'art peuvent varier à l'infini. Chaque lecteur, par exemple, apporte dans la lecture d'un roman son tempérament particulier. Le pur marbre de Diane, la chaste déesse, peut troubler d'ardents désirs les cœurs fragiles, ou susciter l'admiration de cette forme harmonieuse et digne d'être l'ouvrage de Dieu. La beauté est nécessaire au monde. Elle est notre joie et notre lumière. Elle est notre repos dans le labeur et la grâce de la terre. Sans la beauté de la nature et celle de la femme, sans l'art qui s'inspire de l'une et de l'autre, les jours des hommes couleraient plus tristes et plus décolorés, et ils se tourneraient davantage vers la mort comme vers une délivrance. L'art entretient en nous le désir sacré du Beau, il n'a point créé en nous ce désir : devons-nous le laisser s'éteindre quand il nous a été donné pour l'élévation noble et désintéressée de notre nature humaine?

Il faut ajouter, à la décharge de l'artiste, à la décharge de l'écrivain, que dans leur œuvre il semble bien y avoir une part d'inconscience. Toute époque dégage une atmosphère dont s'imprègnent les sentiments et les idées de ce temps. Elle crée des œuvres à son image. Elle les enfante plus ou moins belles, mais elle les enfante toujours. Les écrivains ne peuvent guère s'en dégager. Ainsi notre temps nerveux, compliqué, curieux, se reflète dans notre littérature. Il serait commode — et l'on est tenté de le faire, et même je l'ai fait — de borner la responsabilité de l'écri-

vain à sa conscience esthétique, à la sincérité de son art. Pourtant, cela est insuffisant. L'écrivain doit envisager l'influence de son œuvre. Ne peut-il y appliquer son intelligence avec fermeté, mais aussi sans une manie de scrupule? S'il sent qu'il inspire le mépris ou le dégoût de la vie, ou qu'il en fausse le sens, ne devine-t-il point que son œuvre est mauvaise? « Le but de l'art, disait Mme de Staël, est d'émouvoir l'âme en l'ennoblissant. » La beauté ne va point sans la vérité : ne doit-elle pas s'inspirer résolument du respect de la vie humaine et de la vie sociale? L'art n'est point individuel; il est l'expression d'une sensibilité destinée à émouvoir d'autres sensibilités : dès lors il ne peut s'isoler de la vie générale, qu'il doit orner et fortifier, et non dissocier ou détruire.

31 mars 1900.

II. — L'ESPRIT DE CONQUÊTE ET L'ESPRIT DE SACRIFICE (1)

I

Dans *Mademoiselle Annette*, M. Edouard Rod nous montre le conflit des deux forces qui se disputent le monde, l'antagonisme de l'esprit de conquête par qui s'accomplit ce qu'on appelle le progrès, et de l'esprit de sacrifice qui découvre dans le renoncement volontaire plus de joie que dans la poursuite et la possession de tous les biens terrestres. Il tente d'animer le grand problème moral de notre temps, de donner une forme sensible à nos idées directrices, à nos inquiétudes. C'est le propre des grands roman-

(1) *Mademoiselle Annette*, par Édouard Rod. (Perrin, édit.)

ciers de résumer dans une peinture de mœurs les mouvements généraux de leur époque.

Ruskin, qui usa tant de solides souliers anglais sur les sentiers des Alpes ou les routes d'Italie, disait avec la mélancolie d'un prophète méconnu quand il voyait passer une bicyclette : — L'homme n'est pas fait pour aller vite. Il doit marcher, regarder, admirer. — La clémence de Dieu lui épargna le spectacle des progrès de l'automobilisme.

Faut-il croire, avec le grand essayiste, que *l'homme n'est pas fait pour aller vite*, que l'évolution humaine doit s'accomplir avec lenteur si elle ne veut point enfanter le désordre, l'agitation et une sorte de malaise plein d'angoisse ? Faut-il penser, avec un autre critique, M. Emile Faguet, que *l'homme perd son bonheur à mesure qu'il se civilise*, et que « la science, à qui le monde s'est adressé pour trouver le bonheur, a fait un monde très rude, très violent, furieusement agité et haletant » ? C'est une force impatiente et inéluctable qui pousse l'homme en avant. Mais s'il est vain de la vouloir contenir, il est indispensable au cours de cette marche éternelle de conserver comme un dépôt sacré les anciennes et permanentes forces morales qui expliquent, adoucissent ou consolent la vie, et que la raison moderne désire rejeter comme un lest inutile. Car elles sont, bien qu'invisibles, une réalité comme cet univers sensible qui est la matière de notre science.

Ces forces morales sont diverses. Dieu, l'humanité, l'art, la science pure en peuvent être les inspirations. Leur désintéressement ennoblit l'existence humaine, la retire de la recherche des jouissances, de l'envahissement des intérêts matériels. Il faut reconnaître qu'elles sont en défaveur aujourd'hui. Elles ont à lutter contre le développement de l'individualisme, contre le goût immodéré du bien-être, du luxe, de l'argent, et ce nouveau genre de scepticisme, qui n'accorde une autorité sur notre raison qu'aux choses pratiques, susceptibles d'être comptées et de se résoudre en avantages palpables. *Mademoiselle*

Annette est destinée à les représenter agissantes, supérieures en influence et en résultats positifs à la puissance égoïste qui mène la plupart des hommes. M. Edouard Rod symbolise ces adversaires acharnés en des personnages vivants qui sont d'ailleurs empruntés à la réalité et admirablement significatifs. Ce sont des personnages qu'il a connus autrefois, dans son enfance. Il n'avait point pris garde à eux tout d'abord; plus tard, bien plus tard, il comprit le sens de leurs actions et la portée générale de leurs caractères. Souvent ainsi nous découvrons après coup l'importance des événements dont nous fûmes les acteurs ou les témoins.

Mademoiselle Annette est un livre que M. Rod devait écrire. Il ne faut pas croire que tous les écrivains réussissent à exprimer avec plénitude dans leurs livres leur façon spéciale de penser et de sentir. Soit qu'ils ne trouvent pas toujours le sujet qui convenait à leur talent, soit que leur genre d'existence les ait peu à peu détournés de leur sensibilité naturelle, ils passent bien souvent à côté du chef-d'œuvre, ou tout au moins de l'œuvre qu'ils auraient pu et dû composer. Chaque artiste porte dans sa tête, mystérieuses fleurs de serre, quelques impressions originales de la beauté vivante du monde. Ceux-là qui surent les extraire de la prison close qui les renferme, les nouer en bouquet précieux, sont seuls assurés de l'avenir.

II

Mademoiselle Annette se passe à Nyon, en Suisse, au bord du lac Léman. Nyon est une petite ville paisible, ancienne, d'un aspect doux et nonchalant, malgré le vieux château aux tours pointues qui la domine. Des prairies et des bois l'entourent de verdure, et la grève qui la borde est baignée de transparentes vagues bleues. L'auteur y vécut son premier âge, celui des visions ineffaçables. Il y connut toute une société arriérée et bonne, et jusqu'au

radeleur aveugle que nous retrouvons dans son ouvrage et que je me souviens d'avoir vu du bateau qui m'emportait sur le lac un jour de soleil. Déjà *les Roches blanches* avaient fixé avec cette grâce sobre, discrète, un peu triste qui est le faire de M. Rod, ces paysages calmes, purs et sereins, et ces calmes citadins qui prennent la vie avec indolence.

A Nyon, — ou plutôt à Bielle, puisque tel est le nom que Nyon porte dans le roman, — Mlle Annette vécut et mourut. Et de cette biographie de vieille fille se dégage avec un relief saisissant la critique de notre temps inquiet et tourmenté de désirs. Cette humble vie est racontée sans éclat, un peu à la façon de Flaubert dans *Un Cœur simple*, ce chef-d'œuvre impérissable.

Annette est la fille d'un petit commerçant, Juste Nicollet, qui a repris à son compte la distillerie paternelle et qui, tant par inhabileté qu'en suite de trop lourdes charges, finit par être acculé à la faillite. Ces Nicollet, qui sont nombreux, ont eu des destinées diverses. L'un d'eux, Pierre-Denys, à l'époque où cette histoire commence, est en Amérique où la rumeur publique veut qu'il ait fait fortune. Jules, né amateur, sorte de déclassé vaniteux et puéril, fréquente le monde des casinos, des théâtres et des villes d'eaux, et multiplie les professions mystérieuses et équivoques. Un troisième frère de Juste, Adolphe, dénué d'ambition, cultive les fleurs, et a découvert dans leur entretien son âme simple et poétique. Enfin deux filles se sont mariées au loin.

Après la faillite, Juste s'embarque avec sa famille pour le Canada. Mais il laisse au pays son père paralytique, et, afin de soigner le vieillard, sa fille aînée Annette. Elle tient une école dont le produit les nourrit tous deux. C'est une vaillante. La blessure qu'elle porte au cœur ne l'a ni aigrie ni abattue : avant le désastre, elle s'était fiancée au docteur Maguet qu'elle aimait, et la ruine a rompu ce mariage.

Pierre-Denys revient un beau jour dans sa ville natale. Il la traverse en météore. Il est maintenant millionnaire. Il vit dans un tourbillon d'affaires et d'opérations commerciales; il juge de toutes choses avec l'autorité du riche et par le moyen des chiffres. Le récit du passage de l'Américain agité, sobre, net et bref dans cette ville paisible où l'on aime les discours, le vin blanc, la flânerie et la sympathie, est un chapitre exquis, un bijou d'observation.

Parce que cela est convenable, Pierre-Denys enlève son vieux père et sa nièce à leur bicoque et à leur misère, les installe dans la villa Charlotte, luxueuse demeure dont il fait l'acquisition immédiate, et leur sert une rente. Le tout sans une parole affectueuse. Vingt-quatre heures passées au foyer lui suffisent; il franchit de nouveau la mer. Durant son court séjour, il n'a pas laissé échapper un mot de sentiment : il tranche tous débats et arrêts tous élans par une phrase pratique. C'est un type d'homme moderne qui dédaigne tout ce qui ne comporte pas d'évaluation matérielle. Cependant, peut-on objecter, il fait mieux que parler : il agit. Et il agit vis-à-vis de son père et de sa nièce comme le meilleur des fils et des oncles. Si sa nature est taciturne et peu sentimentale, pourquoi le lui reprocher? Ce ne sont pas toujours ceux qui expriment le plus de tendresse qui manifestent le plus grand dévouement. Le romancier n'a peut-être pas assez pris soin d'expliquer l'acte *trop* généreux de Pierre-Denys qui doit symboliser l'américanisme, c'est-à-dire la puissance sans pitié de la fortune et du succès. Il nous dit bien : — Quand Juste a fait faillite, Pierre-Denys a refusé d'aider son frère dans la détresse; il a répondu : « Ce sont là ses affaires, et non les miennes. » S'il consent à loger son père et sa nièce, c'est par considération pour l'opinion publique, c'est par vanité de richard qui prétend en imposer au public. Il ne consulte ni son père ni sa nièce sur leurs goûts, qui sont simples. Il entend leur prêter le concours qui lui plaît à lui et qui flatte le mieux son orgueil. —

Mais M. Edouard Rod mesure trop, sans doute, les explications mesquines des générosités de l'Américain. Ces explications sont nécessaires, indispensables ; il aurait fallu les accentuer.

Dans la villa Charlotte, Annette n'a modifié ni son caractère, ni sa vie. Elle garde son école, mène une existence modeste, et paye peu à peu les créanciers de son père afin d'obtenir la réhabilitation. Aux lèvres muettes de l'aïeul paralytique, à son regard douloureux, elle a compris ce désir qui correspond au sien. Peu à peu, comme de pauvres oiseaux battus par la tempête, les membres de la famille qui n'ont pas réussi viennent échouer tout naturellement dans la belle demeure. C'est Adolphe qui met ses soins à transformer les jardins en une flore splendide. C'est Jules qui débarque un matin, venant on ne sait d'où, vieilli, misérable, poitrinaire au dernier terme de la maladie. C'est encore Anthony, un neveu et un filleul d'Annette, pauvre petit épileptique, être incomplet et défiguré, que sa marraine accueille.

Bref, quand Pierre-Denys, las des affaires et ayant définitivement réalisé sa fortune, vient, avide de repos, s'établir dans *sa* villa, il la trouve transformée en hôpital. Son père est mort, il est vrai, mais les malades ne manquent pas. Il veut bien faire ce qui est convenable, mais il se refuse à contempler le spectacle de sa famille déchue. Adolphe ira jardiner autre part, Jules ira mourir ailleurs, Anthony infligera désormais à des mercenaires son visage hideux et ses crises effroyables. Seule, Annette pourra demeurer et profiter de sa fortune : elle organisera son foyer dont elle sera l'ornement et le charme. Mais Annette tient tête à l'Américain stupéfait et incapable encore de comprendre la force invincible d'une âme charitable. Elle partira avec les autres, ou bien tous resteront. Et simplement, sans colère et sans regrets, elle exécute sa menace et suit les infortunés auxquels elle a consacré son infatigable dévouement. Ils auront plus besoin d'elle

que le millionnaire de la villa Charlotte. Comme elle a gardé son école et ses goûts que la pauvreté satisfait, elle ne souffre même pas de retrouver son humble vie de jadis.

Pierre-Denys s'est donc heurté pour la première fois à des sentiments inconnus. Le visage calme, tranquille, *heureux* d'Annette, quand il la rencontre, le déconcerte, et il se surprend à discuter avec lui-même des pensées nouvelles. Car, enfin, il a réussi dans la vie. Nul ne le peut contester. Son énergie, sa ténacité peuvent servir d'exemples. Il a fait ce qui doit se faire : il a agi, il a triomphé des obstacles, édifié une fortune par son travail et aussi par son habileté dans les spéculations. Pourquoi donc n'est-il pas heureux dans son luxe qu'Annette a dédaigné, et quelle est la cause étrange de ce dédain ?

Il va l'apprendre. Il épouse, pour distraire son ennui et tenir sa maison, une jeune fille frêle, jolie et douce, Christine, fille d'un philosophe anarchiste, sorte de vieux fou misérable qui vit dans les rêves et qui, lui aussi, est *heureux*. Ses yeux sont assez ouverts pour voir qu'en donnant la richesse il n'a pas donné à Christine le bonheur.

Son estimation pratique, toute en chiffres, de la vie humaine n'est-elle donc pas l'exacte vérité ? Il y a donc autre chose que ce qui peut s'évaluer, s'acquérir ? Il y a donc un monde invisible de forces morales, de sentiments intimes, de félicités intérieures, monde indépendant de tout bien-être matériel, de tout intérêt positif ? La mort subite de sa femme hâte l'éclosion de toutes ces pensées nouvelles.

Le dénouement, dès lors, on le devine. L'américanisme est définitivement vaincu. Pierre-Denys rappelle Annette et Adolphe le jardinier, dernier survivant de ses frères. Celui-ci lui a appris, par sa modeste existence dépourvue d'ambition, que le travail utile, simple et productif est incomparablement supérieur au travail compliqué, savant

et lucratif : « Le meilleur travail est celui qui exige la plus grande fatigue et qui, au lieu de favoriser l'échange, comme le commerce ou l'industrie, augmente simplement la réserve des produits de première nécessité. » Annette lui a appris mieux encore à savoir que l'esprit de sacrifice donne plus de joies terrestres que l'esprit de conquête.

Tel est ce roman, d'une excellente simplicité de composition, d'une grande netteté dans la peinture des caractères, et par contre-coup dans l'analyse des idées contradictoires qui s'y disputent les âmes. Seule, la fin est languissante, et ce n'est pas étonnant. Ce qui rend le livre attachant, c'est que la vérité des sentiments désintéressés et le bonheur qu'ils répandent dans la vie humaine y sont constamment révélés par des faits. La démonstration est complète, et les derniers chapitres, tout en conversations, ne font que tirer une moralité qui se dégageait suffisamment des événements. Ce sont de claires pages de sociologie, mais l'aventure dont ils sont la légende avait une éloquence plus émouvante.

III

Un vieux proverbe qu'on n'ose plus citer proclame que l'argent ne fait pas le bonheur. Etudiez successivement l'effet qu'il produit sur un financier juif, sur un financier chrétien, sur un jeune homme à marier, sur une femme du monde, sur un de ces ouvriers que les orateurs socialistes font métier de mettre en grève. Aucun ne doutera que vous ne maniez l'ironie, bien qu'avec peu de grâce et de nouveauté, et le dernier pourrait vous faire un mauvais parti par suite de la violence de son enseignement. Alors pourquoi Pierre-Denys, millionnaire, n'est-il pas heureux? pourquoi ne le devient-il que le jour où il estime ses millions à leur juste valeur, c'est-à-dire peu de chose?

On pourrait à la rigueur plaider la cause de Pierre-

Denys. Il a connu une sorte de bonheur avant que Mlle Annette ait révélé à ce vieillard le secret de la vie. Ce bonheur résidait dans l'emploi normal de toutes ses facultés. C'est un bonheur à la Demolins. Il exige un effort perpétuel, une bonne santé, une énergie sans cesse renouvelée ; il disparaît devant la maladie, la fatigue, la lassitude, la vieillesse. Il faut lui donner des louanges. Il y a dans le travail une admirable vertu, une source permanente de paix et de sérénité. Produire est une nécessité de l'homme. Et la nature de l'homme le pousse à l'éternelle ambition du mieux. Il a dénommé cette ambition le progrès, aveuglé par son désir et par les résultats matériels qu'il obtient. Mais que l'homme soit laborieux et ambitieux, cela est excellent, et il importe de ne pas le détourner de l'effort. L'esprit de renoncement peut dissimuler l'éloignement des risques, la crainte de la peine, en un mot la *peur de vivre*. Or la première qualité de l'homme est l'acceptation courageuse de sa destinée. Cette destinée, il doit la remplir entièrement ; elle comprend l'utilisation des facultés dont il est doué.

Il y a donc dans le travail, dans l'effort, une cause de joie. Mais l'on ne dit pas assez que cette joie est indépendante du résultat. Celui qui accomplit le genre de travail qui lui convient, et qui est socialement utile, goûte déjà, et par cela seul, un plaisir. Un médecin, un avocat, un agriculteur, un ouvrier d'art, lorsqu'ils exercent ces professions par choix, ont une première satisfaction. Et si nous voyons aujourd'hui l'ouvrier traiter cette satisfaction avec mépris, accepter son travail avec dégoût, c'est que, par suite du développement de la mécanique et de l'emploi des machines, il n'a plus l'occasion d'*individualiser* son travail, il n'est plus que l'accessoire des machines qu'il emploie. Du labeur intelligent, personnel, qui rapprochait l'artisan de l'artiste, il ne lui demeure plus qu'une spécialisation informe, monotone, sans agrément. Les découvertes de la science ont supprimé pour beaucoup

d'hommes l'amour de leur travail. Et M. Edouard Rod l'a bien compris en nous montrant un homme heureux par le seul amour de son travail. Cet homme, ce n'est pas Pierre-Denys qui n'a travaillé que par intérêt, pour gagner de l'argent, pour s'enrichir de plus en plus; c'est Adolphe le jardinier qui a travaillé selon son goût, pour embellir la terre et non pour remplir ses poches.

Sans doute, dira-t-on, mais il faut vivre. — Si l'homme se contentait du pain quotidien, il ne montrerait pas tant d'âpreté dans la lutte sociale, et l'esprit de révolte ne l'animerait pas. Il faut comprendre à la fin ce que les positivistes de bonne foi ont bien vu — lisez Auguste Comte et Taine — : c'est que l'homme a d'autres besoins que les besoins matériels. Qu'il soit poussé à chercher le bien-être, je n'y contredis point. Que ce bien-être lui apporte à lui seul le bonheur, c'est une sottise de le dire, et si c'est vrai, ce ne peut l'être que des sots qui se rapprochent du règne animal. Une part de nous-mêmes échappe à toute évaluation pratique, et de cette part nous tirons des douleurs et des joies *positives*, dont il nous est impossible de nier la réalité. On ne la néglige pas impunément. Pour l'avoir négligée aujourd'hui, nous nous apercevons de la dureté de la vie. Pour avoir restreint les côtés désintéressés de l'existence et développé ses côtés pratiques, nous avons répandu dans les mœurs une sorte *d'américanisme* qui traite de haut les anciennes forces morales, religion, patrie, art, esprit de sacrifice, etc. Or ces forces morales sont la source d'un bonheur moins mélangé que celui qui vient des richesses et des plaisirs physiques.

Les romans de M. Edouard Rod exprimaient jusqu'ici le sentiment du mal de la pensée et l'admiration de la passion. Ils témoignaient d'une âme loyale avide de bonheur et hésitante sur les voies à suivre pour le découvrir. *Mademoiselle Annette* est le port où cette pensée inquiète aborde enfin. Elle aboutit à l'exaltation du sacrifice. Ce qu'elle goûte dans le sacrifice, c'est encore l'amour, —

l'amour, dieu terrible et souvent destructif que vénérait le romancier. Mais c'est l'amour épuré de cet égoïsme qu'engendrent l'orgueil et la sensualité, et dont les ravages sont mortels. Le secret de la vie — tel est son enseignement nouveau — est dans l'acceptation de son sort, dans le travail simple et utile, dans l'oubli de tout ce qui est vain et passager. L'intelligence ne donne pas le repos, et nos seules joies viennent de notre cœur. L'auteur de *la Course à la mort* et celui d'*Au milieu du Chemin* pourraient parler ainsi. Mais l'auteur de *Mademoiselle Annette* ajoute : Les joies ne sont véritables que si elles sont désintéressées, si elles impliquent l'oubli de soi-même et l'esprit de sacrifice. — « Mon cher Alcibiade, disait Socrate, si vous voulez être heureux, toi et la république, il ne vous faut point un grand empire, mais de la vertu. »

31 août 1901.

MM. PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

LES TRONÇONS DU GLAIVE (1)

A Paul et Jules Bordeaux.

I

MM. Paul et Victor Margueritte ont retracé dans *le Désastre* le douloureux drame de Metz et la fin tragique de cette armée livrée à l'ennemi par la faute du maréchal Bazaine. Aujourd'hui, dans *les Tronçons du glaive*, ils nous présentent la lutte suprême de la France, après Sedan et après Metz, contre l'invasion allemande, et les efforts désespérés de ces armées improvisées de la Loire, du Nord et de l'Est, qui attestent dans l'histoire la vitalité, les ressources de notre pays. Ces livres ne se lisent pas, ne se peuvent pas lire avec calme et pour leur seule beauté d'art. Par leurs visions de cauchemar, par les souvenirs désolés qu'ilsévoquent, ils nous communiquent une fièvre ardente. Mais peut-être nous font-ils hésiter entre l'horreur de la guerre dont ils sont pénétrés, spécialement *les Tronçons du glaive*, et cette tendresse énergique que nous met au cœur le spectacle rendu vivant de la patrimutilée. Nous qui désirons la France vigoureuse et res-

(1) *Les Tronçons du glaive*, par Paul et Victor MARGUERITTE. (Plon, édit.)

pectée du monde, nous qui souffrons de sa déchéance morale, de sa langueur industrielle et commerciale, nous ne pouvons demeurer paisibles quand nous la retrouvons, dans tant de pages frémissantes, perdant son sang précieux par mille blessures, et que nous nous demandons si depuis trente années elle a su donner à ses fils la foi et la volonté que réclame l'épreuve.

Comment relier en un seul faisceau les efforts épars de la Défense nationale sur tout le territoire? Et comment donner au récit de ces efforts multiples la trame unique du roman? Au souffle de Gambetta qui organisa une résistance inattendue avec une foi aveugle dans les forces de la patrie, mais qui commit la faute lourde de s'occuper lui-même des opérations militaires et d'y mêler un élément civil fauteur de désordres, se lève l'armée de la Loire; et quand celle-ci se trouve coupée en deux après l'évacuation d'Orléans, ses deux tronçons font encore deux armées, la deuxième de la Loire sous les ordres de Chanzy, et celle de l'Est commandée par Bourbaki. L'armée du Nord lutte sous la forte autorité de Faidherbe, et Paris investi soutient un siège de quatre mois. Sauf la campagne de l'armée du Nord qui est négligée et qui ne fut pas sans gloire, le nouveau livre des Margueritte, par le moyen d'un artifice habile, nous transporte successivement dans tous les camps où s'agita l'âme de la France. Au début, la famille Réal est réunie au château de Charmont en Touraine, dans ce beau pays calme aux doux horizons que l'on a coutume de comparer à un jardin fleuri. C'est une ancienne famille qui, par ses nombreux éléments, unit la tradition au sentiment de l'avenir, où l'on retrouve notre vieille race ardente et raisonneuse. Elle est venue fêter le mariage de deux jeunes gens qui sont issus d'elle, et qui en sont l'expression la plus charmante : Eugène et Marie, les deux cousins qui s'aiment et qui se sont toujours aimés. Le mélancolique soleil d'octobre verse ses clartés qui ne réchauffent déjà plus sur ce cortège qui devrait

être joyeux et dont la joie est comme blessée par les malheurs de la patrie vaincue. Les jours qui vont venir verront se disperser aux quatre vents ces hommes qu'unit un même amour du foyer, et qui se groupent pour la dernière fois autour de l'ancêtre, Jean Réal, celui dont la foi invincible les réconforte tous. Les sages avaient bien conseillé aux deux amoureux de remettre leur mariage à des jours meilleurs. Mais les amoureux n'écoutent pas les sages, et le vieux Jean Réal les avait excités à repousser tout délai : lui-même ne s'était-il pas marié jadis à la veille de Waterloo, et pourtant il était toujours debout, droit comme un chêne de la forêt. Dans trois jours, Eugène quittera Marie pour rejoindre l'armée de la Loire où il est sous-lieutenant de mobiles. Sur leur doux amour plane cette douleur menaçante de la séparation, — plane la crainte de la mort. Ainsi leur tendresse connaît ensemble que le bonheur peut être infini et éphémère. Eloignés du groupe de leurs parents, tandis qu'ils suivent, enlacés, l'allée de peupliers qui conduit à la charmille favorable à leur besoin de solitude, ils se regardent, et, dans cette extase où les plonge la joie de sentir une semblable ivresse se glisse l'affreuse incertitude de l'avenir. « Il lui saisit tendrement les mains. Il parlait à phrases caressantes, évoquant le moment où il reprendrait sa robe d'avocat ; il ne plaiderait que de belles causes, elle serait orgueilleuse de lui; ils habiteraient à Tours un clair appartement sur le Mail; tout un bercement de projets qui enveloppaient, ouataient l'avenir. Marie enivrée l'écoutait avec une extase enfantine, un regard presque craintif. Fragile dans sa robe blanche, dont les fleurs suaves exhalaient un faible parfum, elle souriait, souriait toujours davantage, un pli douloureux au coin de la bouche ; tout d'un coup le pauvre sourire s'effaça, dans un muet flot de larmes. Elle s'abattit sur l'épaule d'Eugène. »

Ces premières pages, qui nous montrent si mélancoliquement la précarité de notre bonheur et le reflet mortel

du grand duel de deux peuples sur deux destinées humaines, sont imprégnées d'une sensibilité profonde, celle même que nous admirions jadis dans *Amants* et *Jours d'épreuve*, et qu'une jeune collaboration, plus éprise de netteté et de précision, n'a point atténuée cependant. Nous la retrouverons, et quelquefois moins heureuse, dans les épisodes où le roman s'épanouit à travers l'histoire. Après avoir été si tendrement humaine, nous la verrons près de devenir humanitaire, et accorder aux victimes d'une guerre sanglante ce regret personnel qui substitue une lutte d'individus à une lutte collective, et donne un visage à des morts qui ne furent que le témoignage vivant d'une patrie.

Après le mariage de Marie et d'Eugène, les Réal se dispersent dans toutes les armées qui défendent le sol de France. Un même esprit de sacrifice les anime, depuis le vieux commandant du Breuil qui reprend du service malgré son âge jusqu'au jeune Henri, volontaire de dix-huit ans. Ainsi, au château de Charmont, on entend battre le cœur du pays, et l'artifice est habile, je le répète, qui, élargissant le lien sacré de la famille, met cette famille en ligne, comme un symbole de notre race, en face de l'envahisseur, et par elle nous présente le tableau de la guerre entière. Seulement, cet artifice réclamait la puissance d'un Tolstoï ou d'un Balzac pour faire de ce faisceau d'épisodes un roman unique et passionnant. Il fallait rattacher au foyer ces combattants épars par une préoccupation constante. Je veux bien que le sujet des *Tronçons du glaive*, ce soit la défense nationale. Mais ces épisodes, d'ailleurs captivants, en sont l'expression multipliée, et non point l'indivisible démonstration. Il y a le roman, — et c'est là le plus poignant, le plus douloureux, — de Marie et d'Eugène par quoi nous avons l'histoire de l'armée de la Loire. Il y a le roman du jeune Henri par quoi nous connaissons la malheureuse aventure de l'armée de l'Est. Il y a le roman de Frédéric de Nairve par quoi nous assis-

tons aux scènes tour à tour ignobles et héroïques des garibaldiens à Dijon. Il y a encore le roman de Nini, le petit modèle, et du peintre Martial, par quoi nous voyons le spectacle des agitations de Paris, de son agonie et de sa capitulation. On saute ainsi trop brusquement d'un drame à un autre. Pour retrouver les personnages que l'on vient de quitter, il faut passer quelquefois plusieurs chapitres. Ce procédé est déconcertant. Seule, la douleur de cet ancien désastre, où sombra la prospérité de notre France, nous tient en haleine. Elle nous pousse à travers les pages de ce livre tragique pour nous imprégner mieux de cette atmosphère où nous étouffons d'angoisse. Elle nous fait un sanglant bouquet de ces morceaux épars afin que nous respirions l'âcre parfum qui monte du souvenir des morts pour la patrie et du sol gémissant sous les talons allemands.

Enfin, — et j'en aurai fini avec les défauts du beau livre des Margueritte, — les auteurs, ayant à choisir entre le roman et l'histoire, ont hésité et passé tour à tour de l'un à l'autre. Ils ne nous donnent pas le spectacle de la guerre tel qu'il a été vu par quelqu'un de leurs héros ; ils nous en offrent un tableau général. Vous pouvez lire par endroits, quinze, vingt pages et plus encore, sans y trouver la trace d'un personnage du roman. Alors vous vous rappelez les récits militaires de la campagne, la belle biographie du général Chanzy, de M. Arthur Chuquet, ou les opérations de la première et de la deuxième armée de la Loire racontées par les généraux qui les commandèrent (1). Et vous oubliez absolument la trame romanesque de l'ouvrage. Vous vous étonnez quand un nom inconnu surgit brusquement, et vous vous demandez de quel droit cet intrus force les portes de l'histoire. Certes, le roman

(1) *La Première Armée de la Loire, campagne de 1870-1871*, par le général D'AURELLE DE PALADINES. (Plon, édit.) — *La Deuxième Armée de la Loire, campagne de 1870-1871*, par le général CHANZY. (*Id.*)

est un genre littéraire si commode et si vaste qu'il peut varier sa matière et sa forme à l'infini, selon les caprices de l'auteur. Mais il est de son essence de donner une impression de vérité au moyen d'une fiction. S'il prend pour cadre une suite d'événements historiques, il ne doit pas substituer le cadre au tableau, peindre à fresque la réalité en oubliant dans les fonds de toile les êtres mêmes qu'il devait animer. Or, supprimez quelques lignes des *Tronçons du glaive*, et vous aurez le siège de Paris ou la retraite de l'armée de la Loire sur le Mans sans qu'un souvenir d'une invention romanesque vienne troubler l'impitoyable vérité de ces larges et sombres peintures. La bataille de Waterloo, d'ailleurs plus fictive que réelle, envahissait ainsi *les Misérables* où elle n'est qu'un hors-d'œuvre. Mais dans le livre des Margueritte, c'est l'invasion du roman par l'histoire, et sa fuite éperdue devant celle-ci orgueilleuse et tyrannique. Il semble même que certains personnages ne soient que des prétextes à tableaux historiques : Georges de Nairve est blessé à Versailles, pour autoriser les auteurs à retracer le couronnement de l'empereur Guillaume, et la présence de Poncet à Bordeaux n'a son explication que dans le désir de raconter les tiraillements du gouvernement et les tristes séances de l'Assemblée où la paix fut votée.

II

D'où vient alors l'attrait des *Tronçons de glaive?* Car on ne prend pas ce livre impunément. Il excite et abat tour à tour, mais ne laisse jamais notre émotion faiblir.

Il découvre notre plaie secrète, la vieille blessure mal guérie dont la France est encore malade Ses morceaux d'histoire et ses épisodes romanesques, bien ou mal fondus, nous donnent une vision singulièrement saisissante

de la grande épreuve subie il y a trente ans. On a l'impression de vivre à cette époque douloureuse. Peu d'ouvrages historiques présentent avec plus de relief la vie commune d'un temps, et analysent avec plus de perspicacité les causes de la décadence d'une nation. Nous suivons le gouvernement de la défense à Tours et à Bordeaux; nous connaissons l'état d'esprit, toujours agité, de la population parisienne pendant le siège; mais surtout nous suivons l'odyssée lamentable de ces armées improvisées, mal équipées et mal disciplinées, sur les routes défoncées de France. Les Margueritte procèdent par brusques tableaux d'ensemble; ils tirent un rideau imaginaire sur ces panoramas où êtres et choses semblent encore agités d'un souffle inconnu. Des hommes de ce temps, ils ne tracent que deux portraits en pied, Gambetta et Chanzy, à qui ils semblent accorder la gloire de la résistance; Gambetta, dont l'activité et la confiance firent surgir du sol les armées : Chanzy, le tenace qui reforma l'armée de la Loire et ne recula que pas à pas. Je ne m'instituerai point le juge de ces appréciations. Si l'accord est fait sur l'énergie du général, les uns continuent à exalter le tribun comme ayant sauvé notre honneur en péril; les autres assurent qu'il prolongea vainement une lutte inutile avec des troupes manquant de cohésion, de discipline et de munitions (1). Si les Margueritte se rangent parmi les admirateurs de Gambetta, on devine néanmoins, à travers les pages de leur livre, le désordre qui présida à la réorganisation du pays, bien que peut-être ils ne montrent pas assez (sauf au sujet de Bourbaki) que l'immixtion des préfets et des commissaires du gouvernement apporta trop souvent le trouble et l'indécision dans les opérations militaires.

Aux tableaux grouillants de vie et bouillonnants de

(1) Les statistiques allemandes accusent des pertes insignifiantes dans les combats livrés par les armées de la Défense nationale, et des pertes énormes au cours des batailles livrées à l'armée du Rhin.

vérité qui résument les événements historiques de l'époque, *les Tronçons du glaive* ont donc joint des épisodes romanesques par lesquels nous prenons contact avec l'âme de la nation. Les Margueritte ont révélé le bon et le mauvais, l'héroïsme et la lâcheté, avec une impartiale justice. Car, il faut bien le dire, la France, gâtée par la prospérité et corrompue par une sorte de cynisme immoral qu'affichait la haute classe, ne fut pas sur tout le territoire digne de la vieille France de Jeanne d'Arc et de la jeune France de 1792. Les détails qui foisonnent dans ce livre ne nous laissent pas sous une impression optimiste. Les paysans de Charmont, à plat ventre devant l'ennemi ; le concierge et garde national Louchard, qui se dissimule prudemment à chaque sortie de la garnison de Paris et finit par se faire décorer pour une blessure qu'il s'est faite lui-même dans une cave où il s'était caché, sont vrais d'une vérité significative et en quelque sorte historique. De même les déprédations, les incendies et les pillages des Prussiens en campagne. De même les débauches des garibaldiens à Dijon, qui traînaient avec eux des tripots et des filles, mais se battaient aussi résolument qu'ils s'amusaient, — quand ils se battaient. Mais de même aussi l'exaspération patriotique du vieux Jean Réal, le calme et serein héroïsme du commandant du Breuil, et tant d'autres faits de dévouement à la patrie, et tant d'autres sacrifices inconnus.

J'ai interrogé, — tant ce livre est impressionnant, — bien des acteurs de la dernière guerre, et j'ai relu bien des correspondances manuscrites venues de diverses armées de France, afin de mieux connaître la vérité. Et je dois avouer que ces documents confirment pour la plupart le livre des Margueritte. En voici quelques traits que je résume brièvement :

Sur les excès des Allemands. — C'est le récit par un témoin du bombardement de Nogent le-Haut. On couvre de mitraille une population désarmée, sous le prétexte

que des coups de fusil auraient été tirés par un habitant. On pénètre dans les maisons, on jette sous les lits des torches de paille enflammées, on brûle toute une partie de la ville. — Ailleurs on rançonne un village, toujours sous le prétexte d'un coup de fusil imaginaire. On exige immédiatement le versement de 7.500 francs. Comme on ne trouve pas le maire qui se cache depuis le commencement de la campagne, on emmène trois ou quatre otages, des vieillards, que l'on maltraite avec la dernière brutalité. — Un bataillon de mobiles, ayant remporté un avantage sur un petit corps de Poméraniens qui avait pris la fuite précipitamment, s'empare de quelques fourgons et découvre avec stupéfaction qu'ils sont remplis de caisses de coutellerie et de pièces d'argenterie en guise de munitions et de vivres. — Dans un village abandonné après s'être défendu, les Allemands découvrent cinq ou six blessés ; ils mettent le feu aux maisons sans emporter ceux-ci. — — Dans un château occupé par les Prussiens, près de Villersexel, l'insolence des officiers cantonnés arrive à dépasser toutes limites. L'un d'eux, réclamant à la jeune fille de la maison quelque chose que celle-ci ne comprend pas, la soufflette devant ses camarades, et pas un ne prend la défense de l'outragée. La malheureuse en demeura longtemps révoltée et tremblante. — Je pourrais citer d'autres faits du même genre. Pour être véridique, j'ajouterai que les témoignages que je lis sur l'occupation allemande de Dijon célèbrent la discipline des troupes, et l'opposent à la débandade forcenée des aventuriers garibaldiens.

Sur l'incurie de l'administration de la guerre. — Là, il y a une effrayante abondance de documents. — C'est un colonel de mobiles qui réclame vainement des chassepots pour ses hommes. Le préfet, — et cela serait une vraie comédie si l'on ne se souvenait de la France en péril — exhibe une dépêche du gouvernement de Tours informant que *l'on donnerait des chassepots aux régiments qui se montreraient dignes d'en recevoir, mais que les offi-*

ciers devaient réhabiliter le fusil à percussion dans l'esprit de leurs soldats. Il aurait fallu la bouche de Napoléon pour que ces paroles prissent de la beauté. — C'est un général qui démissionne pour ne pas obéir aux ordres saugrenus du préfet, un notaire, investi des pouvoirs militaires dans le département. — Et constamment cette plainte revient : « On ne peut pas, dans l'état où nous sommes, nous utiliser avec fruit ; » ou cette constatation : « Il y a des masses, non des soldats ; des généraux et pas un chef ; » ou encore : « Ce sont les administrateurs qui ont compromis l'honneur du pays. »

Voici le plus triste : Dans certains villages, les soldats sont menacés par la population qu'ils compromettent et qui réclame leur départ. — Ailleurs, c'est la garde nationale sédentaire qui refuse des fusils. — Je cueille cette réflexion : « Nos mobilisés auront coûté cher à la France pour le peu de besogne qu'ils auront faite. »

Et voici le plus grotesque : — C'est l'abominable légion de ceux qui se sont fait réformer par toutes sortes d'intrigues ou de manœuvres, de ceux qui ont offert leurs services pendant l'armistice, à l'heure des bruits de paix, de ceux qui ne se sont montrés en uniforme que le danger passé et ne voulaient plus alors quitter cet uniforme. — Quelques-uns de ceux-là président aujourd'hui les banquets des anciens combattants et portent des toasts à la patrie. — Une anecdote amusante pour éclairer ces tristes épisodes ; elle m'est racontée par M. Maurice Spronck. Un ancien déserteur se présentait à la députation. Quoi d'étonnant? Comme il pérorait sur l'armée, un auditeur lui objecta : « Mais vous avez déserté pendant la guerre ? — Moi, déserté ! répond notre homme, avec aplomb. Dites que je n'ai pas voulu prendre part aux hontes et aux défaites de la France. » — Et cette phrase bien lancée provoque les applaudissements.

Heureusement les traits de courage ne manquent pas dans les documents que j'ai sous les yeux. A L..., un

bataillon de mobiles essuie le feu avec un sang-froid de vétérans, débusque l'ennemi d'un bois et le met en fuite. Celui qui raconte ce fait, très simplement, le considère comme une revanche d'amour-propre : « Nous étions en sabots, en guenilles. Partout on se moquait de nous, en nous qualifiant de mendiants, au lieu de nous équiper. A la place, à la division, on nous méprisait. Nous nous sommes bien battus tout de même. » Du côté de Mâcon, ce sont les femmes qui poussent leurs maris à partir. — Enfin cette touchante et tragique histoire d'amour que je dédie aux auteurs des *Tronçons du glaive*, aux créateurs de la douloureuse idylle d'Eugène et de Marie : Un lieutenant de la ligne est blessé mortellement à la retraite d'Orléans. Il est recueilli chez un vieux curé, et, comme il se sent mourir, il lui remet son alliance en murmurant : « Vous la remettrez à ma femme. Elle viendra bientôt la chercher... » Le curé hochait la tête. Comment pourrait-elle venir? Il promit. Et quelques semaines après la jeune femme venait chercher le gage d'amour. Elle avait passé les lignes prussiennes avec son père. Par quel miracle avait-elle pu découvrir le lieu de mort? Peu après elle devint folle de désespoir. Elle offrait à tout venant la chère alliance en demandant : « Vous va-t-elle? » et elle éclatait de rire, de ce rire fêlé plus lamentable que les larmes.

Ainsi ces correspondances privées viennent attester la véracité des Margueritte.

III

Mais je découvre en elles parfois une vertu plus excitante que les réflexions d'Eugène Réal sur la guerre. Elles émanent de croyants qui avaient le sens de l'autorité. J'y relève ces paroles qui reviennent fréquemment sous diverses formes : « C'est la discipline allemande qui a vaincu nos armées. » — « En France, tout le monde veut être chef, et personne ne veut être soldat... Le sort d'une jour-

née peut dépendre de la rapidité d'un mouvement : comment l'exécuter si chacun le discute? Des hommes qui raisonnent quand il s'agit de faire une corvée écouteront-ils leurs chefs quand il s'agira de tenir le feu? » — « Autour de moi, je ne vois que des gens qui ne croient à rien, qui n'appuient à rien leurs pensées, ni leur durée éphémère. Si nous avons tant de gens qui cherchent les bouleversements, c'est parce que nul ne sait ce qu'il veut; les révolutionnaires s'agitent pour s'agiter : s'ils avaient des principes ils se fixeraient eux-mêmes. » — « Il n'y a de vraiment dévouées que les âmes élevées qui ont placé leurs espérances au-dessus des pauvres joies de la terre : à celles-là les dévouements ignorés et l'amour sincère du pays. » — « Notre République, l'avons-nous entendue jeter un seul cri vers Dieu au milieu de nos désastres? » — Et, la paix signée, cette réflexion si juste : « Puissions-nous maintenant nous discipliner et nous rattacher à de fortes croyances collectives! Les grands malheurs n'ont qu'un temps et purifient : le provisoire, l'incertain, le changement tuent et démoralisent bien davantage (1). »

Le respect de l'autorité, le goût de l'ordre, et de *fortes croyances collectives*, voilà ce qui refait un peuple malade. *Les Tronçons du glaive*, poignante histoire d'un passé lamentable, nous enseignent indirectement ces vérités. L'enfant que Marie Réal porte dans ses flancs, l'enfant qui, par son timide appel, empêche l'infortunée de suivre au pays d'ombre son époux adoré, — cette fleur de chair qui a germé parmi tant de ruines, — quelle destinée sera la sienne s'il ne sait pas défendre ce passé qui revit en lui, et aimer ardemment cette terre sacrée de la patrie pour le salut de quoi son père a succombé?

19 janvier 1901.

(1) Les citations de ce dernier chapitre sont empruntées à la correspondance de mon Père, qui prit du service volontairement pendant la guerre et fit la campagne comme capitaine de mobiles.

M. MAURICE BARRÈS

A Jacques Bainville.

PORTRAIT DE JEUNE HOMME

L'Appel au Soldat (1), par le mélange de son romanesque passionné et fiévreux, de ses tragiques et précis tableaux d'une histoire à peine morte et déjà ressuscitée avec un relief de médaille antique, de son enseignement social tiré du sol de la patrie et de la cendre féconde des ancêtres, est un livre *excitant*, propre à donner à de jeunes hommes ardents et sensibles « le poids de grandes âmes ». Ainsi que l'on se prend à rêver, dans quelque palais d'Italie, devant le profil nerveux, impérieux et fin de quelque fier jeune homme peint par Van Dyck ou par Vélasquez, je demanderai au héros de M. Barrès, à François Sturel, de m'inspirer par son caractère et ses amours une brève méditation.

I

François Sturel est, avant tout, un jeune homme qui aime la vie. Et voilà déjà qui nous change de toute la génération de pessimistes et de blasés dont nous avons vu

(1) *L'Appel au Soldat*, par Maurice Barrès. (Juven, édit.)

les types assombrir, des années durant, les ouvrages de littérature. Le goût de la vie est un symptôme de renaissance que l'on peut facilement observer dans l'art, bien qu'il se confonde volontiers chez quelques-uns avec le désir vulgaire de la volupté, et qu'il se mue chez quelques autres en cet égoïsme orgueilleux et stérile que l'on colore de philosophie, depuis Nietzsche. On raconte sur Le Play cette anecdote admirable : ayant été près de la mort, en novembre 1879, il résumait ainsi, plus tard, ses impressions : « Du coup d'œil suprême, je n'ai point vu le néant de la vie humaine; loin de là, j'en ai constaté l'importance. » Le Play, traditionnaliste, voyait dans la race humaine la durée; l'homme, simple anneau d'une longue chaîne, a le sentiment qu'il participe à une œuvre qui l'a précédé et lui survivra : il peut envisager le passé avec orgueil, et, s'il a bien vécu, l'avenir avec confiance. Oui, notre vie si brève nous associe à des choses éternelles : nous devons la considérer comme précieuse, et lui donner son essor naturel en utilisant noblement toutes nos forces.

Ses forces, François Sturel les imagine de bonne foi sans limites, et comme un cavalier avide de vent libre et d'espace galope dans une forêt sans souci des chemins, et rit de plaisir sur sa monture, il s'élance dans la vie sans direction, avec la joie de se dépenser et de se sentir vigoureux. Il éprouve sa santé morale : elle ne sortira pas atteinte de cette épreuve. « Peut-être en lui la vie est-elle si intense et dans toutes les directions qu'il n'arrive pas à se faire une idée très nette des objets sur lesquels il dirige ses sentiments. Capable d'atteindre quelque jour des états élevés, car il a l'essentiel, c'est-à-dire l'élan, mais affamé tour à tour de popularité, de beauté sensuelle, de mélancolie poétique, il ne vérifie pas les prétextes où il satisfait son soudain désir, et, bientôt dissipée sa puissance d'illusion, il se détourne de son caprice pour s'enivrer d'une force sur lui plus puissante encore que toute autre, pour

s'enivrer de désillusion. » Il se sert même de la souffrance pour teindre ses jours d'une couleur plus éclatante, et il connaît la volupté des larmes.

Par l'*élan*, — est-ce ce qui est essentiel? — il se relie aux jeunes gens de Stendhal. Mais Fabrice s'asservira au plaisir, et Julien Sorel contractera son âme énergique dans un effrayant besoin de domination. Sturel n'a pas le cœur italien du premier, et ne connut pas du second l'enfance dédaignée : le là, chez lui, l'épanouissement simple d'une nature heureuse, mêlé à la même avidité prompte à goûter la vie. Julien Sorel adolescent est toujours sur la défensive; il est prêt à repousser des assauts : c'est qu'il a souffert de peines inélégantes dont aucun souvenir ne peut s'orner de beauté, ne peut être utilisé pour quelque agrément de philosophie voluptueuse. Il y a de la douleur vaniteuse, mais de la vraie douleur, dans son attitude hargneuse vis-à-vis de l'amour, et il respire, comme une vengeance contre un sort âcre, la tendresse de Mme de Rénal, au lieu de la respirer comme une rose de jardin. François Sturel a l'avantage de n'avoir connu que des peines exquises. Quand il voyage en Italie, il y promène juste ce qu'il faut de chagrin d'amour pour mieux sentir le charme enivrant de cette terre passionnée. Son ardeur n'est pas *sombre* comme celle de Julien.

Mais, comme Julien Sorel, il ne se contente pas de l'amour, et même je crains qu'il n'apporte dans ses rapports avec les femmes quelque mépris des sentiments tendres. Tout lui est facilité par la vie, et séduire une femme du monde ne constitue pas pour lui une victoire, tandis que le héros de Stendhal, fils de paysan, peut relire les bulletins de la Grande Armée au cours des succès d'une entreprise amoureuse non sans flatterie pour son orgueil : celui-ci a plus de mérite à mépriser les sentiments tendres. François Sturel mêle sa passion pour Mme de Nelles à cette passion nationale, encore inconsciente chez lui, dont il connaîtra les causes profondes en visitant la Lor-

raine, son pays natal, et à laquelle il donne pour l'instant une traduction plastique en l'incarnant sous les traits du général Boulanger. Il a le goût de sa vie personnelle, qu'il veut élégante et ornée, mais il a aussi le goût de la vie de son temps ; il veut prendre à son époque ce qu'elle contient d'histoire en formation, ce qu'elle offrira de scènes intéressantes aux imaginations de la postérité, et il désire contribuer à sa grandeur avec tout l'éclat de sa jeunesse. Il n'est détaché de rien, et ses ambitions amoureuses et politiques se contrarient violemment dans son cœur excité. Comme il traverse encore les années d'apprentissage, son zèle est sans danger. « Il faut élaguer en soi bien de la broussaille, pour que notre bel arbre propre puisse étendre ses racines, se nourrir de toute notre vie et couvrir de ses branches dans l'univers la plus grande surface. »

Mais son choix est bientôt fait, et dans ce cœur de jeune homme, ce n'est pas l'amour qui l'emporte. Cela est d'une juste observation. Dans l'histoire, les héros qui, par l'amour d'une femme, compromirent leur destinée ne sont point des jeunes gens : l'amant de Cléopâtre, comme le pauvre amoureux de Mme de Bonnemains, attachaient à l'amour le prix que l'on accorde en automne aux derniers feux du soleil. François Sturel est trop fier de ses vingt-cinq ans pour faire de la passion d'une femme autre chose qu'un épisode léger de sa vie sentimentale.

A-t-il aimé réellement cette Thérèse de Nelles, si disposée aux caresses ? Peut-être une minute, lorsqu'il la retrouve femme après l'avoir connue jeune fille, peut-être une minute poignante de regret et d'espoir. L'écrivain a noté d'un trait sûr le changement de la jeune femme : « Sans qu'elle eût sensiblement grandi ni grossi en devenant femme, elle faisait une impression plus ample de beauté et de volupté ; comme jeune fille, elle paraissait un peu une petite plume que le vent soulève, et maintenant, par son harmonie générale, par le mouvement de ses membres et par l'unité heureuse de sa toilette.

elle donnait esthétiquement une sensation de poids. Sturel lui voyait la lourdeur des choses vraiment belles. » Mais son amour, cet amour élégant qui inspire à M. Barrès de si jolies comparaisons, François Sturel ne le goûte dans toute sa beauté que durant ces quelques brefs instants de solitude qui suivent et prolongent la volupté, et aux premiers jours seulement d'une possession que le rayonnement de sa jeunesse rendit trop facile ; bientôt il goûte en même temps la belle aventure de fièvre française où il est engagé. Il joue un rôle dans une pièce historique, et un autre dans une pièce sentimentale. Ainsi il s'exalte de tous côtés, sans connaître cette perfection où parvient Thérèse, toute amoureuse. L'auteur le compare fort justement à ces jeunes colonels du premier Empire qui cherchaient l'amour entre deux campagnes, comme un passe-temps agréable et un peu frivole.

Au fond, M. Barrès n'attache pas à l'amour une grande importance, celle, par exemple, que lui prête Stendhal ; il le traite toujours avec impertinence, et les femmes avec un dédain amusé. Sa Thérèse de Nelles, qui passe avec promptitude du mari à l'amant, et qui, déjà, sur le départ de celui-ci, considère l'un de ses amis, est tout juste pourvue d'une âme molle et malléable : mondaine avec son mari, romanesque avec Sturel, sensée avec Rœmerspacher, elle se plie aux circonstances avec spontanéité, et cette spontanéité est encore son plus grand charme. Elle participe de cette société nouvelle qui a supprimé le remords. Car les romanciers n'utilisent même plus le remords comme piment de la passion : une Mme de Rénal, une Mme de Mortsauf, nous montrent par leur douleur même et leurs résistances l'étendue de leur amour. Les amoureuses de nos romans modernes ne font plus de façons. C'est peut-être que nos romans laissent en paix les honnêtes femmes, et ont renoncé à les peindre. Des femmes susceptibles d'être des mères de famille, et même d'avoir des enfants, ils n'en montrent plus, même en personnages

de second plan. Il y en a pourtant, et le monde dure. C'est peut-être que les romans ne sont pas l'image de la société. On prête à Toul, ville lorraine, cette belle devise : *Pia, pura et fidelis*. C'est avec cette devise que les femmes françaises ont fait la force de notre France par la constitution vigoureuse de la famille. Reconnaîtraient-elles des sœurs dans ces jeunes femmes de nos romans que l'amour ne blesse pas sérieusement, et qui ne savent plus être scrupuleuses, ni délicates? Elles auraient pardonné leurs faiblesses à de tendres amoureuses, mais non à ces petits tempéraments excités. Heureusement Thérèse de Nelles connaît par les distractions et l'abandon de son amant ces souffrances qui ouvrent le cœur en le brisant et qui la font comparer à une colombe poignardée que François Sturel croit étouffer dans sa main. Celui-ci apprécie spécialement dans l'amour, avec les enthousiasmes du début, ces instants cruels qui précèdent la séparation et permettent de mesurer ensemble la fragilité de son bonheur et l'étendue de sa perte. Il aime, non point la vie la plus heureuse, mais la vie la plus violente, parce qu'elle irrite par son âpreté même des parties profondes de notre sensibilité. Peu lui importe de gâcher sa joie : il préfère porter jusqu'à son visage des fleurs arrachées, que de sentir de loin leur doux parfum.

Il y a un peu de cruauté dans ce jeune cœur passionné. Mais M. Barrès ne s'est jamais attardé ni à la sentimentalité, ni à la pitié. Les infortunes individuelles ne le touchent pas : que chacun s'arrange pour les supporter avec le plus grand courage. Il nous indique, lui, d'une formule, le bonheur humain : « Le bonheur, c'est d'employer avec le plus d'intensité possible ses facultés. » Formule qui, ainsi présentée et isolée, ne correspond nullement à son idéal social, et qui a besoin d'avoir pour commentaire l'excellent et fécond récit du voyage accompli le long de la Moselle par François Sturel et son ami Henri Gallant de Saint-Phlin.

II

Pour employer avec force ses facultés, il faut d'abord les reconnaître en soi. C'est à l'éducation à éclaircir nos âmes à nos propres yeux. M. Barrès nous a montré dans *les Déracinés* le mal que peut causer l'éducateur lorsqu'il habitue de jeunes esprits à s'isoler du reste du monde, et à envisager l'homme d'une façon abstraite. Lorsque l'enfant apparaît à la vie, les premières paroles prononcées autour de son berceau sont celles-ci : « A qui ressemble-t-il ? » Et l'on compare son visage indistinct à celui de ses parents, à ceux même d'ancêtres éloignés. Par là, on marque bien qu'il se relie à toute une race, et de cette préoccupation de ressemblance on cherche à tirer des présages sur cette jeune vie commençante. « Comme nous serions ordonnés et plus puissants, dit Saint-Phlin, si nous comprenions que les concepts fondamentaux de nos ancêtres forment les assises de notre vie ! Mis à même de calculer les forces du passé qui nous commandent, nous accepterions, pour en tirer profit, notre prédestination. Tout médecin admet que, pour connaître un homme, il ne suffit pas de l'examiner à trente ans : il faut savoir quel enfant il fut, les maladies qu'il traversa, et son père et sa mère... Un jeune être isolé de sa nation ne vaut guère plus qu'un mot détaché d'un texte. » Notre conscience individuelle nous vient de la connaissance de notre terre et de nos morts. Cette formule si nette revient sans cesse sous la plume de M. Barrès. La vérité qu'elle renferme, Sturel, Rœmerspacher la touchent du doigt lorsqu'ils voyagent hors de France, le premier en Italie, et le second en Allemagne. En comprenant l'âme de ces pays étrangers, ils comprennent aussi mieux leur patrie, et que « tout être vivant naît d'une race, d'un sol, d'une atmosphère ». Les

grands hommes de chaque pays furent ceux qui exprimèrent plus fortement le souffle de tous.

Si l'on veut réaliser sa vie dans sa plénitude, il faut donc commencer par reconnaître les liens qui nous relient à la terre où nous sommes nés, à la race dont nous sommes issus. Loin de briser ces liens, il importe de les consolider, car ils seront la chaîne qui nous empêchera de nous égarer. Reliés au passé, nous entreprendrons de préparer un avenir qui s'harmonise avec lui. Ainsi, oublieux de notre vie personnelle, ou plutôt agrandissant notre vie personnelle, nous sentirons des milliers de vies mêlées à la nôtre; ceux qui savent donner une expression ou une expansion nouvelle à ces vies semblables, issues des mêmes forces nationales, sont comme la première vague d'un torrent débordé sur la plaine : elle croit entraîner la puissance même qui la pousse.

François Sturel ne connaît point tout d'abord l'instinct national qui l'agite, mais il vit et sent à la française. Il faut se reporter, pour comprendre sa fièvre d'action, au temps du boulangisme (1887-1889). Doit-on voir le boulangisme selon M. Barrès, « comme une étape dans la série des efforts qu'une nation, dénaturée par les intrigues de l'étranger, tente pour retrouver sa véritable direction »? Je ne le crois pas; mais pour beaucoup de jeunes gens il fut cela en effet. Sur le personnage insuffisant dont l'historien compare la belle humeur militaire à celle de Henri IV, et qu'il serait plus juste de comparer à ce duc de Beaufort qu'on appelait *le roi des Halles*, de bons Français mirent une grande espérance patriotique. Il fit rêver à de nobles cœurs de substituer aux partis égoïstes, aux factions utilitaires, aux coteries du parlementarisme, où se perdait sans gloire le sang du pays, une direction large et vigoureuse où revivrait l'esprit de la France éternelle. A sa suite, Sturel croit qu'il va voir se lever, comme une personne vivante, cette France nouvelle. Il a l'impression d'assister au drame de l'histoire, et, de fait, il eût suffi

de l'audace et du succès, pour rendre historiques des journées comme celles de la gare de Lyon et du 27 janvier. Trop occupé à sentir, Sturel ne juge pas avec un sens critique assez aigu le chef et son état-major.

Il va voir clair dans son cœur. C'est un voyage au pays natal, au bord de la Moselle, dont les flots en marche roulent d'une patrie à l'autre, qui lèvera pour lui tous les voiles. Il comprendra que la Lorraine a produit une race; il comprendra qu'un pays porte l'empreinte de la solidarité qui a uni ses habitants, qu'il y a là un lien réciproque; il comprendra enfin que, pour exercer une action féconde, un gouvernement doit s'inspirer de la raison nationale. Au retour, il pourra dire ou répéter : « Nous avons vu qu'une nation est un territoire où les hommes possèdent en commun des souvenirs, des mœurs, un idéal héréditaire. Si elle ne maintient pas son idéal, si elle le distingue mal d'un idéal limitrophe, ou bien le subordonne, elle va cesser de persévérer dans son existence propre et n'a plus qu'à se fondre avec le peuple étranger qu'elle accepte pour centre. »

Ainsi, pour vivre d'une vie plus puissante, pour trouver le bonheur (pour lequel il est fait) dans l'emploi intense et complet de ses facultés, François Sturel est amené à comprendre l'importance de la vie nationale et songe à y mêler la sienne.

9 juin 1900.

M. EUGÈNE LE ROY

LA VIE LOCALE (1).

A M. Pierre Jay.

Avec cette force mate, si je puis dire, de l'expression, et ces raccourcis de phrases qui résument brusquement tant d'idées, M. Maurice Barrès nous a présenté, dans *l'Appel au soldat*, la beauté harmonieuse de la vie provinciale, beauté harmonieuse par la concordance des paysages et des âmes, par l'heureuse association des générations disparues et des générations présentes, par la conversation permanente *de la terre et des morts*. C'est François Sturel retrouvant, après Paris en fièvre, la sérénité de la campagne lorraine dans la propriété familiale de son ami Henri Gallant de Saint-Phlin, dont la vieille grand'mère, si extraordinairement vivante, nous apparaît comme le symbole attrayant et point suranné des anciennes patries locales.

Le goût déraisonnable de l'unité et la centralisation n'ont pas encore tué chez nous la belle diversité de nos provinces, mais tout de même leur ont enlevé, depuis une centaine d'années, beaucoup de leur charme spécial et de leur parure de gloire. On ne tient plus à cet ensemble de coutumes et de traditions qui sont l'agrément de chaque

(1) *Jacquou le Croquant*, par Eugène Le Roy. (Calmann-Lévy, édit.)

petit pays; de sa province l'on s'évade ou l'on détourne les yeux, car l'on sait que la politique et les lettres s'élaborent à Paris. Ainsi l'on s'efforce de faire disparaître en soi les derniers vestiges d'un esprit et d'une sensibilité qu'une suite d'ancêtres avaient formés selon un développement naturel. On les remplace par une sensibilité à la mode artificielle de Paris, de ce Paris où l'on vit d'une façon si singulière que l'on y oublie comment poussent les blés et se constituent les familles durables.

C'est là une impression que l'on retire de la lecture de la plupart de nos romans actuels, et de la représentation de presque toutes nos pièces de théâtre. Nous avons une littérature de déracinés. C'est une littérature un peu malade, qui a de beaux accès de fièvre, je n'en doute pas, mais qui remplace la force par les nerfs et la vie par l'agitation. Il semble que nos écrivains soient en grand nombre nés sur les boulevards, parfois même sur les boulevards extérieurs, et pourtant presque tous sont rattachés par leur origine à quelque foyer doux et tranquille de province. Ils ont donc perdu leur pays en route. Heureux ceux qui l'ont su retrouver, et lui ont fait l'hommage de leur talent! Ils ont respiré dans la terre natale le parfum des choses vivantes, et à leur tour, par un échange fécond, ils ont prolongé ou perpétué les caractères spéciaux de sa beauté. Car les snobs de Paris ne composent point la France, et pas davantage l'humanité. C'est perdre son temps que se borner à noter leur argot, leurs gesticulations ou leurs semblants de passion. La province est un champ d'observation autrement large et curieux. Aucune politesse fade, le plus souvent, n'y émascule les individualités. Si leur rugosité est parfois une gêne dans les relations, elle n'offre à l'observateur que le bénéfice d'un type plus accentué. Si l'on doit supporter quelques voisinages pénibles et quelques cousinages encombrants, sans compter les dîners de famille, on a cet avantage considérable d'être mêlé à toutes les professions, de voir

vivre de ses yeux toutes les classes sociales dans un milieu approprié. Y a-t-il rien de plus insupportable qu'un roman dont le héros est un écrivain ou un journaliste, et ne nous épargne ni ses opinions esthétiques ni la minutieuse description d'un monde où la nature humaine est forcément déformée? C'est que l'écrivain, à Paris, ne fréquente guère que le monde de ses confrères et celui des oisifs. Par là même il ignore la variété humaine qui frappe de suite les regards en province; il est porté à attacher à sa profession, à son art, une importance disproportionnée; il méprise ce qu'il ne connaît pas. Vivre dans son pays, outre qu' « on y jouit, comme d'une beauté sensible, des habitudes accumulées », permet d'apprécier la vigoureuse poussée de la plante humaine et la diversité de ses fleurs. Les écrivains qui n'ont pas rompu les liens de leur origine ont tous donné à leurs ouvrages une saveur agréable, et cette jeunesse sans cesse renouvelée de la nature : le Berry de George Sand, la Touraine de Balzac, la Normandie de Flaubert, la Provence d'Alphonse Daudet, nous apparaissent comme des terres vivantes, et nous voyons les visages de leurs habitants. La spécialité de leurs types ne fait qu'ajouter, par une combinaison merveilleuse, à la force de leur humanité générale. Et des écrivains de second ordre se sont trouvés habiles d'être provinciaux, car le champ où ils ont creusé leur sillon leur appartient, et il y ont attaché leur nom durable : ainsi Henri Conscience demeure le bon serviteur des Flandres. Il faut être né en province, il faut avoir traversé Paris, qui, seul, donne l'affinement du goût, et aussi l'oubli des petites mesquineries et l'indépendance du jugement; et enfin, l'esprit ainsi dégagé et la sensibilité renouvelée au point de respirer les choses et les personnes comme pour la première fois, il faut retourner en province.

Ce préambule un peu long m'amène à vous parler de l'heureux début d'un jeune romancier (1). Au fait, je ne

(1) *Jeune romancier de 63 ans*, m'écrivit M. Le Roy après cet arti-

sais pas au juste si *Jacquou le Croquant* est le premier ouvrage de M. Eugène Le Roy, et même j'en serais étonné; ce dont je suis certain, c'est que ce roman est tout chaud de vie paysanne et que sa beauté rustique est toute hâlée d'un bon soleil de campagne. Il retrace l'histoire mouvementée d'un paysan du Périgord qui apparut à la fin du premier Empire. De sa bouche même nous tenons le récit des événements de son existence pénible, que se disputèrent la violence et la tendresse. Et c'est par un artifice très heureux que l'auteur a su le faire parler avec convenance et justesse. Son style a la saveur du pain bis, que beaucoup préfèrent au pain blanc; parfois il est un peu dur, il exerce les dents, mais il apporte comme un parfum de bonne terre. Ce style a la verdeur et le pittoresque du patois. Pour bien entendre la vie rustique, il faut comprendre le patois, dont les mots enferment un sens plus vif que les nôtres, et dont les courtes formules ont souvent une concision latine d'une grande force. « Les patois — dit M. Maurice Barrès — nous donnent la vraie sagesse locale, que chaque groupe humain dégage des conditions mêmes de sa vie. » Ils sont semblables à ces personnes aux manières simples qui, sans tant de politesse, montrent leur âme à nu. La langue que parle Jacquou le Croquant, rarement incorrecte, est ample et colorée; elle est variée comme la campagne même qui porte les prairies, les sources et les bois ; sa simplicité acquise est agréable comme si elle était naturelle. Le vieux Jacquou, assis sur le banc de pierre devant la ferme, quand il cause les soirs d'été en fumant sa pipe, ne doit en vérité guère parler autrement. La traduction de son patois s'est faite en un beau français sain et ferme.

Ce paysan connaît, dès l'aube, la misère et la douleur.

cle. M. Le Roy a débuté tard dans les lettres, non par *Jacquou le Croquant*, mais par *le Moulin du Frau*, qui est comme une première épreuve de *Jacquou*. Il vient de publier un troisième ouvrage, *Nicette et Milou*, beau récit rustique d'un ton ferme et savoureux.

En 1815, une sorte de féodalité violente reparut avec la Terreur blanche et le retour des *ultras*, sur ce coin abandonné du Périgord. M. Le Roy a résumé là une sorte de Jacquerie peut-être un peu noire pour l'époque, mais dont la couleur tragique orne excellemment son livre : on y voit un seigneur qui rançonne et violente les paysans, et la progression dans l'âme de ceux-ci des haines accumulées éclatant finalement dans une tempête qui renverse le château orgueilleux. Jacquou le Croquant dirige cette vengeance : il a son père et sa mère à venger. Sa malheureuse enfance lui revient en courage et en audace. Quelque chose des aventures primitives et énergiques du moyen âge reparaît ici. Du temps de Louis VI le Gros, qui fut, comme on sait, l'un des promoteurs de l'affranchissement des communes, les heurts entre nobles et vilains devaient revêtir un pareil caractère de violence. M. Eugène Le Roy nous a tracé un large tableau de l'existence précaire des paysans. Qu'il l'ait extrait des profondeurs de l'histoire, ou qu'il l'ait imaginé, il a les couleurs mêmes de la vie, et plaît comme les visages qui ont plus de caractère que de beauté.

Le romancier traite avec un don particulier d'émotion — ce don d'émouvoir, avec peu de mots, non pas les nerfs, ni la sentimentalité, mais le cœur même — les scènes de misère et les scènes d'amour. Le récit de la mort abandonnée de la mère de Jacquou le Croquant, — seule dans une cahute en ruines avec son petit enfant, qui la sent peu à peu se glacer et ne comprend pas bien, — celui des amours idylliques, et si tristement terminées, de Jacquou et de Lina, la petite gardeuse d'oies, — celui encore des amours tendres, mais déjà calmées par les malheurs et la pauvreté, de Jacquou et de Bertrille, l'ancienne amie de Lina morte dans la rivière, ou encore les rencontres dans la forêt de la Galiote que sa démarche aisée et sa grâce de jeune nymphe font ressembler à quelque Diane chasseresse, voilà des pages qui, dans leur sobriété pittoresque,

se fixent dans la mémoire avec un relief saisissant. Le même relief se retrouve dans les descriptions : celles de la forêt, dont l'auteur connaît, dirait-on, les secrets comme un chasseur à l'affût, sont surtout travaillées. Elles ne sont pas trop longues : il n'y a rien de si fatigant que les longues descriptions ; et elles sont animées. Enfin elles viennent à leur place, et sans que jamais l'on sente le souci du romancier de se faire admirer ou de faire un sort à quelque morceau fabriqué spécialement à part et savamment introduit dans le corps du livre. Au point de vue des mœurs locales, je signalerai le récit de la procession de Saint-Rémy à Auriac, et encore les assises de Périgueux.

Oui, ce roman périgourdin mérite les éloges pour la faveur qu'il jette sur un coin de notre France, et pour le goût d'humanité dont il témoigne en même temps. Il n'y a pas trace ici des passions compliquées des riches : les personnages n'ont pas le temps de s'offrir des sentiments de luxe. Mais leur lutte contre la destinée est fertile en incidents poignants. Ils ont peu de loisir pour ensevelir et pleurer leurs morts, peu de loisir encore pour réfléchir sur leurs amours. Mais comme leurs tendresses sont simples et durables ! et de leurs morts ils retiennent ce qui peut survivre, l'obscure conscience d'un passé qui vous fait agir, ou qui du moins vous fait sentir le lien de la solidarité humaine, la chaîne des générations, la force de la famille.

Ce récit de mœurs provinciales est d'un bel exemple que je voudrais voir suivre. Déjà, l'an dernier, *Mademoiselle Cloque*, de M. René Boylesve, nous offrait de la vie de Touraine une peinture fidèle et admirablement vivante. Dans chacune de nos provinces françaises, il y a tant à glaner ! Là les passions se cristallisent, les caractères s'accentuent, sont volontiers tout d'une pièce. La formation même de ces passions et de ces caractères s'explique, se devine à mille influences de famille ou de nature. L'homme n'y apparaît point séparé des conditions normales de son

développement, mais comme relié à tout un milieu, à tout un pays dont il porte l'empreinte matérielle et morale. Cela fait un tout harmonieux, un assemblage organisé et vivant.

M. Eugène Le Roy a situé son roman dans une période d'années déterminée et déjà historique. De grands changements sociaux ont bouleversé la vie rustique depuis le temps de la Restauration où vivait Jacquou le Croquant. Je ne sais même point si le livre du romancier ne serait pas plus rapproché des mœurs du moyen âge que des nôtres. Je crois que c'est M. Emile Faguet qui trouvait plus de différence entre l'époque de Napoléon et la nôtre qu'entre celle des satrapes perses et celle de Napoléon, par suite des chemins de fer, de l'électricité, etc. Sans aller aussi loin, on peut dire que notre siècle a créé un état social nouveau. M. Eugène Le Roy en est resté à la féodalité du seigneur; nous en sommes à celle du cabaretier. Le Code civil et le suffrage universel ont profondément modifié le paysan. Soutenu autrefois par la force de la communauté, il a été amené, par la suppression de la liberté de tester et par le partage égal, à une vie plus individuelle qui ne lui convient point et qui le désarme. Vainement il a essayé de lutter par toutes les roueries qui peuvent tourner les lois, par toutes les habiletés que peut inspirer le désir de maintenir le patrimoine familial, et dont Frédéric Le Play nous a présenté l'émouvant tableau. Peu à peu il est vaincu : la terre se morcelle en parcelles dérisoires ou, après la subhastation, retourne au marchand de biens qui reconstitue les grands domaines. L'autorité sacrée du père de famille, la vie en commun sous le même toit, le groupement des frères cadets autour de l'aîné, l'amour frénétique et irraisonné du petit patrimoine commun, voilà des sentiments qui se sont affaiblis depuis cent années d'une manière progressive, et dont la peinture fidèle paraîtra bientôt historique. Leur affaiblissement concorde avec ce qu'on a appelé *l'absentéisme des cam-*

pagnes, qui est l'abandon de la vie agricole pour la vie ouvrière. Tant il est vrai que, pour faire œuvre de législateur, il ne faut point considérer l'homme à l'état abstrait, mais les hommes, et les nécessités de leur vie, et la diversité des états sociaux.

Tout autant que le Code civil, le suffrage universel est en voie de modifier le paysan. A époques fixes, les villages voient débarquer un troupeau de messieurs bien mis dont la fonction paraît être de parler. Ils assemblent les villageois, et leur tiennent des propos flatteurs sur leur bon sens, leur perspicacité, leur attachement à la République; ils leur apprennent qu'ils sont égaux entre eux, et égaux à tous les autres hommes; ils leur détaillent tous leurs droits, et omettent de leur parler de leurs devoirs; ils les détachent de ces deux fortes bases morales de la vie paysanne, la religion et la famille (de celle-ci plus indirectement, il est vrai, par les caresses données aux jeunes gens, qui, devant un bulletin de vote, sont les égaux des pères de famille et des vieillards). Enfin, ils leur promettent à tous, s'ils votent bien, c'est-à-dire pour eux, la paix, la richesse et le bonheur tout au moins. Après quoi l'on va boire au cabaret aux frais des messieurs bien mis. Encore la grossièreté de nos parlementaires m'oblige-t-elle à dire que, s'ils sont habillés de façon bourgeoise, ils ne sont jamais élégants. Le marchand de vin dans les petites villes, le cabaretier à la campagne, voilà le grand électeur. Pour obtenir son influence, les hommes politiques font des bassesses. Son officine est devenue le château du village : ses produits et ses paroles empoisonnent pareillement. Les faveurs gouvernementales passent par son canal, car les députés l'écoutent, que dis-je, lui obéissent. Tyrannie du cabaret, tyrannie dissimulée du personnel administratif et, une fois élu, du personnel politique : c'est la féodalité nouvelle.

Une initiation progressive du paysan à sa vie locale, puis à la vie provinciale, puis enfin à la vie générale du

pays, eût sans doute produit un autre résultat, et un état des mœurs moins bizarre et moins inquiétant. Mais, au lieu de développer l'autonomie des communes, on ne leur a donné en réalité, avec l'élection libre du maire, que l'apparence de cette autonomie : elles sont toujours en tutelle, et du chef-lieu du département le préfet — pas même le préfet, quelque chef ou sous-chef de bureau — administre également mal les trois ou quatre cents communes qui dépendent de sa gestion. Quant à la vie provinciale, c'est toute une résurrection qu'il faudrait entreprendre. Et l'on veut que d'emblée nos braves paysans de France s'élèvent à la conception des besoins de notre patrie, des façons de la diriger dans ses affaires extérieures et intérieures, des ressources financières de son budget! C'est en réalité tout cela qu'on est en droit d'attendre de l'individu qui dépose dans l'urne le bulletin dont dépendent les élections des députés. Il est vrai qu'on ne l'exige même pas de ces députés.

Ainsi le Code civil et le suffrage universel ont parallèlement ruiné dans la vie rustique d'anciens sentiments traditionnels, et suscité toute une poussée de sentiments nouveaux. Pour rendre ce changement social en quelque œuvre d'art qui joindrait à l'attrait littéraire une sorte d'intérêt historique, il faudrait le Balzac des *Paysans*, du *Curé de Tours* et du *Médecin de campagne*. Le grand romancier excellait aux indications sociologiques qu'il glissait dans les conversations de ses prêtres, de ses médecins et de ses juges de paix, car il mettait volontiers en scène ces personnes, que leur caractère et leur profession prédisposent à observer les hommes et à ne jamais perdre pied dans les discussions parce qu'ils placent toujours des faits et la réalité bien comprise à la base de leurs raisonnements.

Nous voici bien loin de *Jacquou le Croquant*. Pas autant qu'on pourrait le croire. J'ai voulu seulement montrer dans ce livre une valeur historique, et la modification

que notre temps a apportée dans les mœurs. J'ai opposé les seigneurs d'aujourd'hui aux seigneurs d'autrefois, et tâché de faire le portrait de Jacques Bonhomme électeur. Je veux néanmoins répéter que *Jacquou le Croquant* est d'une savoureuse humanité, et que nos romanciers ont tout à gagner à peindre amoureusement quelque coin de terre où ils aient vécu, dont ils aient connu les habitants, au lieu de perdre leur originalité de terroir dans la grande dévorante, Paris.

3 mars 1900.

M. RENÉ BOYLESVE

LE ROMAN PROVINCIAL (1).

Lorsque vous rendez visite à quelque musée de peinture, les Offices de Florence ou le palais Pitti, presque toujours ce sont les tableaux de composition simple, portraits ou scènes à deux ou trois personnages qui commencent de solliciter votre attention passionnée. Une Vénus aux chairs vivantes de Titien, un fier cavalier de Van Dyck, ou cette merveilleuse Salomé de Bernardino Luini qui mérita longtemps d'être attribuée à Léonard : voilà ce qui retient tout d'abord le regard et l'intelligence. Puis, à mesure que vos yeux se débrouillent, vous vous dirigez vers d'autres toiles qui vous paraissaient compliquées à cause de leur vie plus nombreuse, et vous admirez leur netteté et leur variété. Vous n'aviez vu que l'agitation fixée de quelque long cortège ou l'immobile rassemblement d'une foule, et vous distinguez les visages divers et les poses multiples de cette foule ou de ce cortège. Bientôt vous lisez sur ces visages ou dans ces poses tout un poème de vie moyenne ou une émotion générale que chacun exprime selon son tempérament. Ainsi vous aimez telle *Adoration des mages*, du Pinturicchio ou de Filippino Lippi, ou ce *Miracle de saint Zénobius*, gloire de Ghirlandajo, d'un

(1) *La Becquée*, par René Boylesve. (Éditions de la *Revue blanche*.)

coloris si éclatant et qui montre sur tant de figures différentes une si pieuse curiosité.

Ne peut-on assimiler le roman de caractère au portrait, et le roman de mœurs au tableau qui représente une scène ou un groupe, et même, lorsqu'il atteint de plus vastes proportions, à la fresque? « Ce que l'on appelle le caractère, — dit M. Paul Bourget dans ses *Réflexions sur l'art du roman* (1), — réside chez un homme, et, par définition, dans les quelques traits profondément individuels qui le distinguent et font de lui un être à part des autres. Ce que l'on appelle les mœurs réside au contraire dans les quelques traits généraux qui conviennent à une classe entière de personnes, en sorte que deux habitants d'une même petite ville et de même condition, deux membres d'une même confrérie, pourront se ressembler beaucoup par les mœurs et différer totalement par le caractère. » Pour préciser ces différences par des exemples, cette lumière de la théorie, *le Rouge et le Noir* est un roman de caractère; *Madame Bovary*, *l'Education sentimentale* sont des romans de mœurs. N'est-il pas vrai que lorsque l'on commence à lire des romans, n'ayant pas encore su voir le phénomène mouvant de la vie et des hommes, on est attiré — après toutefois la période du roman d'aventures — plutôt par le roman de caractère, qui est la peinture saisissante d'un seul personnage, que par le roman de mœurs qui est l'expression d'une classe sociale, d'un milieu, d'un temps? M. Bourget précise les différences qui les séparent, et qui expliquent cette attitude. Le romancier de mœurs copie l'homme ordinaire et l'entoure d'événements ordinaires : il peint des héros médiocres, diminue l'intrigue, supprime presque complètement les faits dramatiques, multiplie les détails presque insignifiants qui ont néanmoins une signification de vie commune.

(1) *Études et Portraits*, par Paul Bourget, t. II des *Œuvres complètes*. (Plon, édit.)

Il aboutit nécessairement à reproduire le personnage moyen, et de même le romancier de caractère aboutit nécessairement à copier le personnage supérieur. L'un cherche le trait commun, le signe général, et l'autre la saillie, l'exception, le rare. Tous deux créent des types, mais les types du premier valent comme représentation réelle de la banale humanité, et ceux du second personnalisent cette humanité dans ses extrêmes de bien ou de mal. Valmont, Julien Sorel, le père Grandet, Vautrin appartiennent à cette dernière catégorie, tandis que Tartufe, Harpagon (1), le pharmacien Homais, Tartarin, Numa Roumestan font l'ornement de la première. On voit par ces énumérations que les romanciers de mœurs ont besoin d'autant de vigueur dans le pinceau que les romanciers de caractère. Leurs procédés sont différents, et non leur art de composer un personnage. Pour les apprécier véritablement, il faut savoir s'intéresser au jeu quotidien des petites luttes humaines, il faut savoir observer la vie et goûter dans l'œuvre d'art le reflet arraché à cette vie changeante.

Il est incontestable que le roman est actuellement en France plutôt orienté vers la peinture des mœurs que vers la peinture de caractère. Est-il pour autant l'exacte reproduction de la réalité? Pourra-t-il être pris, dans l'histoire à venir, pour l'expression fidèle de notre temps ? Certes non, et il apparaît clairement qu'il manque à son but. Plusieurs maladies le dévorent, dont le diagnostic est aisé. Le naturalisme l'a égaré dans l'étude des vices et des tares qui déforment les hommes : sous prétexte de ne pas être dupe, il a fait au mal, au laid, au grossier une part prépondérante, hors de proportion avec la place véritable qu'ils doivent occuper. Puis il a été victime de deux autres épidémies en apparence plus légères, et qui lui ont

(1) A la condition de ne pas prendre trop au tragique ces personnages de comédie, ainsi que le font nos acteurs modernes.

laissé des traces fâcheuses : ce sont le parisianisme et le snobisme. La plupart des auteurs habitant Paris, ce fut une manie de peindre les mœurs parisiennes en faisant ce raisonnement pratique : pour les Parisiens, Paris seul existe, et les provinciaux, las de leur existence végétative sont hypnotisés par la capitale, et ne s'intéressent qu'à son immoralité qui est vive et spirituelle. Or, Paris est un milieu d'exception, surchauffé, artificiel, qui produit des plantes de serre chaude plutôt que de pleine terre. Les mœurs bourgeoises y subissent une certaine déformation, y prennent un pli spécial. A peindre ce qu'ils avaient habituellement sous les yeux, les romanciers ont fait d'une humanité singulière l'humanité générale. De là, cette quantité innombrable d'ouvrages qui inspirent aux honnêtes gens que nous sommes cette opinion : — Nous savons qu'il existe des gens semblables aux personnages de ces livres ; nous en avons rencontré, et quelquefois fréquenté, mais nous ne reconnaissons pas là nos parents, nos amis, nous-mêmes. — Un peu d'ironie se mêlera à cette réflexion si l'on songe que tant de ces romans pervers sur la haute vie furent écrits dans quelque mansarde par de tout jeunes gens vertueux par nécessité.

L'autre maladie légère du roman est le snobisme. Elle trouve dans une démocratie un merveilleux foyer de propagation. Car si tout le monde peut *arriver* dans une démocratie, tout le monde aime à paraître, avant même que de parvenir, être déjà parvenu, afin de ne s'incliner devant aucune supériorité. Une frénésie égalitaire nous possède et, dans un temps où l'argent règne, c'est l'égalité matérielle qui hante le plus les cerveaux. On ne jalouse ni les héros, ni les savants, ni les saints, mais on envie les riches. Et cette envie se traduit nécessairement par l'admiration chez les âmes médiocres, comme elle se traduit par la haine chez les âmes basses et violentes. Les médiocres sont nombreux : ils s'intéressent donc aux mœurs de cette société oisive et luxueuse dont ils aspirent de loin

et niaisement à faire partie. Tel surnuméraire de l'enregistrement, telle sous-préfète de la dernière classe, ne se plaisent, quand ils lisent, qu'aux descriptions des grands hôtels cosmopolites et aux analyses d'amour titrées. Ils se frottent ainsi à l'existence qu'ils désirent, comme ces jeunes chats qui se caressent à la soie. Le raisonnement n'est pas mauvais, que font les romanciers, quand ils prétendent que leurs ouvrages, peinture d'un monde spécial, peuvent plaire au grand public. Mais ils n'honorent vraiment ni ce public, ni eux-mêmes. Car l'honneur du romancier est d'émouvoir par le beau et le vrai, et d'exciter notre sens de la vie par la méditation, et l'honneur du lecteur est de rechercher dans les livres un entraînement vers la beauté et la vérité, une notion plus exacte des hommes, des passions, de la vie.

Naturalisme, parisianisme, snobisme, sont donc, à des degrés divers, les malaises dont souffre notre roman de mœurs. Il peint, cruellement et sans amour, des mœurs fâcheuses, spéciales, luxueuses. Guy de Maupassant, M. Paul Hervieu, M. Abel Hermant, si l'on veut des noms, désignent amplement, par leurs œuvres d'une valeur d'ailleurs inégale, ces maux divers de notre littérature. Ainsi l'on a délaissé le roman de caractère pour le roman de mœurs, et l'on a faussé ce dernier. Balzac et Flaubert ont bien davantage influencé les romanciers de la fin du dix-neuvième siècle que Stendhal : encore Balzac a-t-il cette gloire unique d'être à la fois peintre de portraits et peintre de fresques, créateur de caractères et analyste des mœurs, et les romanciers de l'école réaliste, sauf le romantique M. Zola, procèdent beaucoup plus de l'auteur de *Madame Bovary* que de l'auteur de *la Comédie humaine*.

Il faut souhaiter le renouvellement du roman de caractère, et le retour à l'observation réelle et générale du roman de mœurs. La personnalité humaine semble aujourd'hui s'affaiblir : comme la centralisation est en voie de

tuer l'originalité des provinces, l'excès de civilisation énerve l'énergie, détend les grands ressorts de notre force morale et de notre volonté. Il serait bon, il serait désirable que nous trouvions dans les livres ces types de virilité magnifique qui stimulent nos efforts et fortifient notre courage. Pour cette raison j'ai salué avec joie les contes musclés et fiers de Rudyard Kipling. Les biographies des grands hommes m'ont toujours paru d'excellents traités d'éducation : comment les romanciers n'en comprennent-ils pas la vertu et ne cherchent-ils pas à la transposer dans leurs fictions ?

D'autre part, le roman de mœurs a besoin de s'inspirer de la vie générale de notre temps. Qu'il abandonne résolument la peinture des sociétés parisienne ou cosmopolite, trop spéciales pour offrir un intérêt précieux et durable, ou du moins qu'il les fixe dans leurs attitudes d'humanité, — comme fait *Cosmopolis* de M. Bourget, par exemple, — et non point dans leurs contorsions de fantoches et leurs mentalités de polichinelles. Cependant on le peut dire déjà en voie de guérison, alors que le roman de caractère est presque abandonné. Des écrivains de grand talent se sont détachés de l'habituel tableau des mauvaises mœurs. *Femmes nouvelles*, de MM. Margueritte, *la Terre qui meurt*, de M. René Bazin, obtinrent un succès légitime qui est de bon présage. Le public sain et probe préférera bien vite les ouvrages de ce goût à ces œuvres licencieuses dont on fait aujourd'hui un tapage éphémère, et qui corrompent tout ensemble l'art et le lecteur.

Voici un roman qui est une scrupuleuse transposition du réel : *la Becquée*, de M. René Boylesve. Dans *Mademoiselle Cloque*, son auteur nous avait déjà révélé un don d'observation précise et minutieuse, en même temps que la volonté arrêtée de représenter l'humanité moyenne. Il cherche à introduire dans ses ouvrages ce qu'Alfred de Vigny respectait si noblement et qu'il définit ainsi : « le caractère sacré que doit donner la présence divine du vrai,

ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu. » Lui-même a bien compris que les deux qualités nécessaires au bon romancier sont d'être à la fois historien et poète, c'est-à-dire apte à surprendre et fixer les mouvements de la vie, apte à les exprimer avec amour. Il a su choisir le milieu favorable au roman de mœurs, qui est un milieu de province, ville et campagne, parce que les individualités y sont plus distinctes, et il a fait la chasse aux *petits faits* chers à Stendhal, à ces traits significatifs où Mérimée voyait la révélation de la passion. D'habiles détails apportent à ses personnages une physionomie particulière, décèlent leurs façons de sentir. Le notaire Nadaud, qui est officier de garde nationale, ne quitte plus son sabre qui, à chaque heurt de la conversation, fait un cliquetis guerrier, et l'on voit de suite la vanité un peu puérile de cet homme *glorieux* (au sens campagnard de ce mot, c'est-à-dire avantageux, prétentieux), de ce veuf qui se laissera prendre successivement aux cajoleries du château, aux petites mines des étrangères. Mme Fantin en voyage a toujours peur de perdre son billet, et le tâte toutes les cinq minutes : et ce geste témoigne de sa craintive timidité de vaincue de la vie. Alphonse Daudet adorait ces expressions de caractère qu'une parole ou une toute petite action suffisent à mettre en évidence. Nous ne pouvons pénétrer dans les cœurs et dans les cerveaux pour y découvrir le secret des pensées et des sentiments ; mais pour les observateurs au regard exercé, cette visite intérieure n'est point nécessaire. Les visages, les mains, la démarche, les attitudes, les gestes, les façons de parler, les habitudes physiques, tout cela est révélateur, et si le romancier le sait rendre, il peint des caractères aussi vivants que ceux de la réalité, et il les peint à la façon de la réalité elle-même, par le côté extérieur, au lieu de se servir du procédé factice qui consiste à entrer dans l'âme de chaque personnage pour montrer le mobile de ses actions.

Ainsi les protagonistes de *la Becquée* sont tous étudiés en détail et avec minutie. C'est qu'ils sont tous au premier plan vivants et bariolés comme les personnages de ce *Miracle de saint Zénobius* dont je parlais tout à l'heure. Ce tableau de couleur charmante représente la résurrection, par le pieux évêque, d'un petit enfant mort en tombant d'une fenêtre, et l'on cherche un instant, parmi les assistants qui se confondent avec lui, le saint dont le simple visage levé au ciel témoigne de l'oubli même de son action qu'il attribue à Dieu.

Le sujet de *la Becquée* est emprunté à la vie de famille en province. La famille française est communautaire, pour employer le jargon de M. Demolins. Cela veut dire qu'elle est unie dans le succès et dans le malheur, que chaque membre participe des mérites et des démérites des autres. En somme, elle constitue une assemblée morale et même, jusqu'à un certain point, une communauté matérielle. Elle s'enorgueillit de son passé, et cette fierté est excellente, car elle est la source des traditions honorables et des vertus privées et publiques. Elle se soutient, s'entr'aide, et du culte des morts fortifie l'avenir. Le romancier nous rend en partie la beauté de cette puissance venue du sentiment solidaire de la race.

Imaginez à table les personnages de *la Becquée*. Vous verrez là une nombreuse réunion de parents. Mais écoutez le propos significatif de l'un d'eux : « C'est très joli, ma parole, d'être tous réunis autour d'une même table et de s'y frotter les coudes les uns contre les autres, mais à la condition qu'il y ait quelqu'un qui paye le dîner! » Ici, c'est Mme Félicie Planté qui *paye le dîner*. Cette imposante manifestation de famille, que nous apercevons dans la grande salle à manger de Courance, vit à son crochet. Seule, elle a sauvegardé son domaine par sa prévoyance, sa prudence, son âpreté même dans l'administration de la terre. Peu à peu, tous ses parents sont venus lui demander *la Becquée* qu'ils ne sauraient pas gagner eux-mêmes :

elle a recueilli, logé, hébergé ses deux vieilles tantes Adélaïde et Victoire, sa grand'tante Gillot quasi centenaire, sa sœur Célina et le mari de celle-ci, Casimir Fantin, un type celui-là, dupe de l'éternelle illusion, entassant les bêtises et les ruines et ne se souvenant que de grandeurs imaginaires, — enfin Philibert, son neveu, pauvre peintre raté, qui amène sa maîtresse élevée tardivement au rang d'épouse. Ne prenez pas toutefois Mme Félicie Planté pour une sœur de charité qui fonde un hôpital où recueillir toutes ces épaves de la vie. Elle ne se fait point faute de bourrer et malmener ses hôtes. Elle est la seule force de tant de faiblesse ; elle en use et même en abuse. Elle a bonne tête plutôt que grand cœur. Il faut que la famille dure ; par ses soins, elle durera. Et confondant la famille avec ce beau domaine de Courance qui la nourrit tout entière, dont elle a eu tant de peine à empêcher le morcellement, elle sauvegarde par delà sa mort, au moyen de ses dispositions testamentaires, l'intégrité de la terre qui est la garantie de l'intégrité familiale. Mourante déjà, elle ne se détache point du domaine qu'elle a su maintenir ; elle refuse de considérer ce bien qui a fait vivre tout son monde comme comme une vanité. « Rappelle-toi, dit-elle comme dernier enseignement à son petit-neveu qui sera son héritier universel à charge de nourrir les parents pauvres, rappelle-toi quand nous nous promenions ensemble : tu allais te pencher sur la terre pour distinguer le blé tout petit ; quelque temps après, nous l'apercevions de la route ; un beau jour il était aussi haut que toi ; une autre fois, le vent le couchait comme si les troupeaux s'étaient vautrés dessus, et je me faisais des cheveux blancs ! Enfin on le voyait battre, au milieu des nuages de poussière, et on comptait le nombre des boisseaux de grain. Est-ce que c'était une plaisanterie ? Est-ce que nous avions tort d'épier les brins d'herbe dans les champs, et de nous intéresser à eux, et de croire en eux comme en des amis ? Est-ce qu'ils nous ont jamais trompés ?... Moi, mon enfant, je remer-

cie le bon Dieu de m'avoir permis de voir toutes ces vanités-là renaître sous mes yeux tous les ans, bien régulièrement, — avec des hauts et des bas, soixante-cinq années bien comptées. Retiens ceci : c'est qu'il faut s'attacher à quelque chose et s'y cramponner comme s'il n'y avait rien au monde de plus important : il faut regarder près de soi, et non pas dans les étoiles ; autrement tu feras des mots et point d'ouvrage... » Ainsi Mme Planté n'est point détachée à la façon de ceux qui n'ont pas de biens ; elle laisse le détachement aux vagabonds : elle a vécu en propriétaire, en propriétaire elle mourra. Sans doute on peut comprendre et pratiquer autrement ses droits et ses devoirs de propriétaire : elle, du moins, a rempli cette mission de sauver sa famille en détresse, d'assurer à toutes ces ruines et ces misères volontaires ou dépourvues de forces pour la lutte, le gîte et le couvert. Elle a su *conserver*. Quand tout semblait compromis, elle a résolu la situation. Elle a assuré ce qui est l'œuvre puissante de la famille, ce qui est l'armature d'un pays : la tradition et la durée.

Elle a défendu son bien sans pitié, et les grandes œuvres, les nations, les monuments, les Pyramides, Versailles, l'entreprise napoléonnienne, etc., se font sans pitié. Elle ne manque point de cœur précisément, mais elle se possède assez, elle sait assez bien ce qu'elle veut pour faire taire ce cœur inutile en face de la tâche qu'elle s'est imposée, et qui en définitive sauvegarde l'avenir de tous ceux qui ont mis en elle leur confiance.

Le cœur n'est pas toujours un bon conseiller dans la vie sociale. C'est la manie sentimentale qui crée les anarchistes honnêtes, et ceux qui voudront régénérer notre pays ne devront sans doute pas procéder par la commisération et l'amour de tous. Ainsi les âmes bonnes sont trop souvent des âmes de sujets. Mme Félicie Planté, qui a une âme de chef, qui, dans sa petite sphère, remplit un rôle responsable de chef, possède l'impassibilité du chef, cette

impitoyable rigueur qui dompte les choses et les hommes plus que la bonté. Car les hommes se disent amoureux de justice, et ils n'admirent encore en réalité que la cruauté, que la force, que le sang. Napoléon n'a été grand dans l'esprit public que par l'énormité de ses hécatombes. Les doctrines d'amour conquièrent une élite ; mais la foule n'est impressionnée que par les exemples de la force et de ses abus.

Un roman qui peint en raccourci, mais avec un tel relief, la dure nécessité de la défense sociale et l'âpre amour de la fortune immobilière, un roman qui contient un type digne du grand Balzac, peut froisser des âmes faibles et purement éprises de sentiments généreux ; il survivra aux œuvres sentimentales, aux œuvres touchantes, à cause d'un caractère de réalité saisissante que la rouille du temps n'attaquera point, alors que le cœur change, ne s'éprend pas toujours des mêmes attitudes, et que chaque génération méconnaît les œuvres qui firent pleurer la génération précédente.

1er juin 1901.

UN ROMAN SUR LE FÉMINISME (1)

A M. Etienne Lamy.

I

Les statistiques ont souvent de l'intérêt, et quelquefois de l'éloquence. Je relève dans une revue anglaise, la *Nineteenth Century*, celle-ci, qui date de deux ou trois ans, mais présente un caractère d'actualité. Une collaboratrice de ce périodique avait eu la curiosité de rechercher le sort des jeunes filles élevées dans les établissements d'instruction supérieure fondés récemment en Angleterre pour le sexe féminin (car peut-on dire encore le sexe faible, et ose-t-on dire le beau sexe ?). Sur 1.486 savantes diplômées, 208 seulement se sont mariées ; 680 sont entrées dans l'enseignement, 11 sont devenues doctoresses en médecine, une a fait son chemin dans la presse, 8 obtinrent des emplois de l'Etat. Les autres rentrèrent dans leur famille où elles conservèrent jalousement leur indépendance.

Toutes les sciences — toujours d'après cette statistique — n'éloignent pas du mariage dans les mêmes proportions. Les sciences naturelles, l'économie politique, l'histoire, la littérature l'autorisent dans une proportion de 18 à 12 pour 100. Sur 85 mathématiciennes, 5 consentent à la vie conjugale. Mais la philologie exerce les plus grands ravages ;

(1) *L'Un ou l'Autre*, roman, par M. Henry-C. Moreau. (Plon, éd.)

ses détournements de mineures et de majeures sont sans nombre : sur 38 anciennes élèves de Newnham qui se consacrèrent à l'étude des langues, une seule s'abaissa jusqu'à se marier. Autrefois, la principale occupation de toute Anglaise nubile était la chasse au mari ; les jeunes miss expertes dans ce genre de sport y auraient-elles renoncé? Ou bien serait-ce que leurs charmes et leur instruction aient suivi une progression inverse ? Joseph de Maistre, qu'on peut lire avec beaucoup de fruit aujourd'hui, tant notre époque anarchique a besoin de réapprendre quelques notions d'ordre social et de respect de l'autorité, — Joseph de Maistre, tandis qu'il était comme exilé en Russie au service d'un roi sans royaume, entretenait une correspondance assidue avec sa fille Constance, et cette correspondance est délicieuse d'esprit, de bon sens et de forte tendresse. La jeune fille avait des velléités d'indépendance : c'était déjà une féministe. Elle se plaignait de l'instruction insuffisante des femmes, qui ne leur laisse que « le mérite un peu vulgaire de faire des enfants ». Son père, dans une lettre qui est célèbre, lui montre la destinée de la femme qui est principalement de se marier. Or, dit-il, « une coquette est plus aisée à marier qu'une savante, car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare, tandis que pour épouser une coquette il ne faut qu'être fou, ce qui est commun ». Voilà qui nous explique la diminution des mariages dont témoigne ma statistique. Sans doute nos jeunes savantes modernes éprouvent quelque répugnance à supporter le joug conjugal ; elles en inspirent peut-être tout autant aux épouseurs. Et la grève ne serait pas de leur côté seulement. Leur « splendide isolement » ne serait pas le fruit exclusif de leur volonté. Mais je me reprocherais de ne pas citer encore un mot de la même lettre de Joseph de Maistre ; il avertit la jeune révoltée que la mission de la femme est aussi haute que celle de l'homme, tout en étant différente, et il ajoute, répondant à la boutade de sa fille : « Quant à faire des

enfants, ce n'est que de la peine ; mais le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous... En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme, mais, dès qu'elle veut émuler l'homme, ce n'est qu'un singe. »

Cette parole est la formule même qui résume la question du féminisme. Oui, la femme peut être supérieure dans la destinée qui est la sienne, et nous verrons tout à l'heure que si elle doit s'y efforcer, la société peut aussi l'y aider dans ses lois et surtout dans ses mœurs. Mais cette destinée, pacifique et consolatrice, n'est pas celle de l'homme. On nous parle depuis quelques années des revendications féminines qui croient réclamer « le complet développement de l'individualité de la femme », et en réalité réclament pour la femme l'individualité de l'homme. Cet article est d'importation anglo-saxonne. Mais on oublie ou l'on ignore qu'aux Etats-Unis précisément le féminisme, dans la classe bourgeoise, commence à être considéré comme un danger. La fécondité de la race menace de s'éteindre ; cette extinction n'est pas involontaire ; le refus des charges de la famille n'y est pas étranger, et l'on se demande si l'extension des droits des femmes ne correspond point, chez elles, à l'abandon de leurs devoirs les plus sacrés. Une essayiste, Mme Elizabeth Bisland, a jeté le cri d'alarme dans le *North American Review* et a montré que, loin d'être un progrès dans la civilisation, le féminisme, tel qu'il est compris par la plupart de ses adeptes, nous promet des résultats rétrogrades tout comme le socialisme. Il a fallu, dit-elle en substance, des siècles et des siècles d'efforts à nos aïeules pour arracher les hommes de l'Occident à leurs mauvais instincts naturels et les convertir, tant bien que mal, à une institution qui ne leur permet qu'une seule épouse. Par quel aveuglement les femmes compromettent-elles aujourd'hui un résultat à peu près atteint ! Si les plus intelligentes, les plus éclairées, les plus instruites renoncent au mariage, les

hommes, rendus à leur perversité originelle, ne tarderont pas à revenir à la polygamie.

Un romancier français, M. Henry-C. Moreau, a été frappé de cette impossibilité qui barre la route au féminisme, impossibilité pour les femmes de remplir les obligations que la nature leur impose et en mêmetemps d'entrer en concurrence avec les hommes et d'exploiter le même domaine social. Sur ce sujet, il a écrit un livre fort documenté, fin et vigoureux ensemble, *l'Un ou l'Autre*. *L'Un ou l'Autre*, cela veut dire qu'il faut choisir, que la conciliation est irréalisable, et qu'une femme doit opter entre l'égalité et la rivalité d'une part, et l'irrégularité naturelle et le régime de protection d'autre part. Peut-être trouverons-nous un moyen terme.

Armande Vildieu est dans ce roman la courageuse représentante du féminisme. Elle a fondé *l'Union*, vaste association destinée à appuyer les revendications de la femme, en leur donnant de la publicité et en obtenant, comme résultats pratiques, soit des places jusque-là réservées aux hommes, soit un changement dans les relations sociales qui cesseront de différencier les sexes. L'égalité est par ses soins proclamée. C'est elle qui demande la main de Maxime de Puyhardy et l'obtient. De ce mariage naît une frêle petite fille qui a été un peu trop promenée avant sa naissance dans les bureaux de *l'Union*, parmi des préoccupations de femmes d'affaires. La campagne serait nécessaire au rétablissement de cette santé chancelante, mais où la directrice d'une œuvre si importante prendrait-elle le temps de quitter le siège de sa société et d'abandonner momentanément les entreprises en cours? Pareil cas se présente souvent pour les grands banquiers, les grands médecins, les grands avocats ; ils mettent femme et enfant au vert, et demeurent à Paris qu'ils ne peuvent quitter. Mme de Puyhardy les imite : son mari conduira donc la petite en province respirer un air pur et sain. Cependant elle continue ses opérations difficiles et,

réalisant d'un coup tout son programme, elle ne craint point de vivre à la façon d'un homme et *compromet* quelque bellâtre par trop assidu. Le mari, lui, estime son honneur compromis. Dans une très belle scène, il vient supplier sa femme de renoncer à l'erreur où elle s'agite; il parle sentiment, elle lui répond logique, et sa logique sophistique a des apparences de raison. Mais la nature n'a point souci de telles aptitudes philosophiques; elle ne rend pas hommage à tant de diplomatie et d'énergie mêlées : l'enfant que sa mère avait abandonnée meurt de ce délaissement et du voyage trop rapide qu'une absence de retenue et de pudeur féminines a rendu indispensable. Quand Mme de Puyhardy, appelée en hâte, mais la dernière, arrive au chevet de la petite morte, le père qui, pendant tant d'années, ayant définitivement perdu le bonheur conjugal, essaya de remplacer la mère absente, fait enfin le geste nécessaire : il chasse cette femme qui, pour avoir voulu singer les hommes, manqua à son devoir essentiel.

L'art de ce roman est de rendre véridique le caractère de Mme de Puyhardy. On se souvient d'un ouvrage d'Alphonse Daudet qui eut un grand retentissement en Angleterre et fit peu de bruit en France : je veux parler de *l'Evangéliste*. Avec cette connaissance des hommes et cette habileté incomparable qu'il apportait dans la peinture de la vie au moyen de petits faits vraisemblables et concordants, le maître disparu était parvenu à créer un intéressant personnage de femme dont un fanatisme de fausse religion desséchait le cœur; on assistait à la transformation irrémédiable de cette jeune âme orgueilleuse et farouche, à la destruction lente et sûre de ses affections naturelles et de sa sensibilité. Dans le roman de M. Henri-C. Moreau, dont je n'entends point dire qu'il ait cette maîtrise, on assiste de même à la ruine de tous sentiments féminins dans le cœur d'Armande de Puyhardy : elle cesse d'être épouse et mère pour demeurer chef d'entreprise, et cela n'apparaît point contre nature. Quand la femme rompt

avec son caractère, c'est absolument et entièrement : elle n'est plus qu'une révoltée, et trop souvent une malheureuse. Les petites *évangélistes* de l'armée du Salut, les nihilistes russes en sont d'impressionnants exemples. Si le cas choisi par M. Moreau est encore exceptionnel, il n'est pas irréel, et comme il est instructif !

M. Henry-C. Moreau a fort bien vu les résultats de cette nouvelle maladie sociale, née d'une incompréhension des différences de nature qui séparent les hommes et les femmes. Il nous a montré la déformation de la femme qui, bon gré mal gré, doit choisir entre ses devoirs naturels et une condition semblable à celle de l'homme, car ses devoirs naturels sont en opposition avec cette similitude de destinée à quoi elle aspire. Autour de ses personnages principaux, il a groupé d'autres acteurs dont le rôle contient encore un autre enseignement qui est celui-ci. La femme veut être la rivale de l'homme, entrer en concurrence avec lui ; or elle n'y est pas apte, ou bien elle n'y est apte qu'en considérant l'enfant comme une gêne et la famille comme un danger. Elle provoque l'homme à une lutte d'intérêts : cette provocation se retournera contre elle, car elle ne peut être la plus forte, et comment l'homme ainsi provoqué ne serait-il pas injuste dans la victoire ? Elle rejette elle-même la protection que les mœurs lui accordaient et les égards qu'elle devait à des conventions sociales, simples formules parfois, et souvent apparences qui entraînent le fond. Le frère d'Armande, poussant jusqu'au bout les théories de sa sœur, traite sans politesse les amies de celle-ci ; puisqu'elles veulent passer hommes, pourquoi la courtoisie d'antan envers elles ? Ce sont là petites scènes satiriques, un brin caricaturales, mais fort divertissantes. Elles ne touchent pas à la vraie question du féminisme, elles indiquent seulement un changement de mœurs. Et puis elles ne sont pas inventées. Je voyageais récemment en wagon, et dans mon compartiment je me trouvai seul avec une dame. Je la vis qui sortait de sa

poche un élégant étui : elle en tira une cigarette et, comme elle allait frotter une allumette, elle eut la politesse de me demander : « La fumée vous incommode-t-elle, Monsieur ? » et j'eus la cruauté de répondre gravement : « Oui, Madame. » — Elle prit un air suffoqué et rentra son petit matériel. Puis nous éclatâmes de rire.

II

Le féminisme est couvé et protégé par le socialisme. Le socialisme, adversaire de la religion, de la famille et de la propriété, a bien vite discerné quelles ennemies dangereuses pourraient être pour lui les femmes. Il a tenté de les attirer, de les séduire. Par la voix de Bebel (*la Femme*) et des autres penseurs socialistes, il affirme que sa victoire sera l'émancipation de la femme. Il promet à celle-ci une condition toute semblable à celle de l'homme : elle aura enfin l'égalité, égalité dans le travail, égalité dans le plaisir. Si l'on n'a pas encore trouvé le moyen, comme le dit spirituellement M. Etienne Lamy (1), de partager les mois de grossesse, du moins l'on débarrasse au plus vite la mère de son enfant en expédiant ce dernier dans des institutions spéciales chargées de le soigner et de l'instruire. Le mariage est supprimé, et l'amour est libre en attendant qu'il soit forcé pour être égal.

Les femmes ne se sont guère laissé séduire par ces promesses. Elles s'en tiennent à l'antique forme du mariage qui leur assure la dignité et le respect, et de la famille qui leur assure le bonheur en même temps que le dévouement aux enfants et l'avenir. A part quelques bas-bleus en délire, elles sont les plus sûres adversaires du féminisme.

Est-ce à dire que tout est pour le mieux dans notre société au point de vue féminin ? Assurément non. Il ne faut pas se lasser de dire qu'à mesure que le monde évolue des

(1) Etienne Lamy, *la Femme de demain.* (Perrin, édit.)

changements sociaux, des améliorations sociales s'imposent. L'homme ne peut ni se reposer ni revenir en arrière. Il doit s'inspirer du passé et non s'installer dans le passé. C'est en constatant la nécessité de ces changements, de ces améliorations, que des esprits absolus, sans contact direct avec la vie humaine, ou rebelles à la tyrannie des faits et de la nature, sautent aux extrêmes, fondent des systèmes impraticables et voient le salut dans des bouleversements radicaux qui, sous prétexte de progrès, ramèneraient l'humanité à des siècles en arrière. Et c'est pourquoi les socialistes, les féministes sont dignes d'être consultés dans la partie critique de leur œuvre, non dans sa partie créatrice.

Le Code civil, inspiré d'ailleurs par l'esprit du dix-huitième siècle, renferme quelques inégalités qu'il serait facile de faire disparaître. On dit, par exemple, que l'homme sous tous les contrats peut dissiper tout ou partie de la fortune de sa femme, et c'est vrai, et il arrive que des maris ruinent ainsi leurs femmes. Mais y a-t-il égalité lorsque la femme commune se trouve, à la liquidation de la communauté, propriétaire de la moitié des avoirs qui sont dus au travail du mari? Oui, la loi est quelquefois préjudiciable aux intérêts de la femme. Elle l'est beaucoup moins que ne le proclament les ignorants, mais elle l'est encore. Est-ce dans la punition différente de l'adultère que le Code pénal (art. 336 et suivants) réprime par la prison s'il s'agit de la femme, et par une amende s'il s'agit de l'homme, et encore faut-il que celui-ci ait entretenu une concubine dans la maison conjugale? On peut objecter que le complice de la femme — c'est généralement un homme — cumule, lui, les deux peines, et que la complice du mari, si elle n'est pas mariée elle-même, n'encourt aucun risque, d'où une inégalité; on peut soutenir encore que l'adultère de la femme et celui du mari n'ont pas les mêmes conséquences. Est-ce dans la recherche autorisée de la maternité, et interdite de la paternité? Cette question est plus complexe qu'il ne semble; Dumas fils, qui

fut un grand adversaire de notre législation sur ce point, avait changé d'avis sur le tard : c'est qu'on ne peut se tromper sur la mère, tandis que la paternité n'est pas toujours facile à établir et que sa recherche peut occasionner de graves désordres. Proclamons néanmoins, sous quelques réserves circonspectes au point de vue de la réglementation de la preuve, qu'il n'est pas équitable de soustraire l'homme aux charges résultant de son inconduite. La loi s'est déjà modifiée au sujet des droits successoraux des enfants naturels. Elle se modifiera sans doute, et il le faut souhaiter, au sujet des produits du travail de la femme qui doivent être soustraits à l'administration du mari. On peut désirer encore qu'elle se modifie sur les obligations contractées par la femme. Ces obligations ne sont valables que si la femme est autorisée par le mari : cela est juste pour les contrats passés avec les tiers, le mari étant ici le conseiller naturel; mais cela n'est point juste quand la femme s'oblige avec son mari, car alors ce dernier est partie au contrat : on pourrait souhaiter dans ce cas une autre autorisation plus impartiale, mais les femmes ne se plaindraient-elles pas alors qu'on augmente leur servage au lieu de le diminuer? Enfin le travail des femmes dans les ateliers demande protection (1).

Que réclame-t-on encore pour la femme? Le droit d'être témoin dans les actes civils? Il lui est déjà concédé dans quelques-uns. Le droit d'être tutrice d'autres mineurs que de ses enfants? C'est une charge qu'on lui épargnait. Le droit de pratiquer toutes les professions que les hommes se réservaient? Eh! mon Dieu, si elles y sont aptes, qu'elles les pratiquent. Quand on pense qu'on a considéré comme une victoire une loi autorisant les femmes à entrer au barreau, et que pour le cas inintéressant de deux ou trois

(1) Encore faut-il que cette protection soit adroite et efficace. Ainsi la loi du 3 novembre 1892, qui a réglementé le travail de jour des femmes et interdit le travail de nuit, a soulevé les plus vives protestations des ouvrières.

bourgeoises diplômées on a mobilisé les forces de la représentation nationale et de la presse, on ne peut s'empêcher de songer que l'histoire est bien mal connue. Sous l'influence de l'Eglise, le moyen âge, oui, le moyen âge, avait mieux protégé que notre Code le travail de la femme. Il assurait à certaines corporations d'ouvrières le monopole de certains travaux convenables à leur sexe. Il accordait aux femmes, dans nombre de métiers masculins, le droit de maîtrise. Il leur permettait l'accès des professions les plus intellectuelles. Les professeurs femmes, les doctoresses ne se comptent pas en ce temps que le féminisme moderne ignore. A Bologne, on montre encore la place où se fit entendre l'une de ces doctoresses. M. Etienne Lamy (1), à qui j'emprunte ces détails, ajoute cette anecdote : « Elle était si belle que la voir était de ne plus l'écouter. Aussi montre-t-on le rideau derrière lequel elle parlait, aimant mieux instruire que plaire. Combien d'hommes sont plus femmes que celle-là ! » Les femmes étaient aussi admises à la vie publique ; elles votaient dans les affaires communales, et, quand s'organisa le gouvernement par provinces, elles furent, dans certains Etats, électeurs et mêmes éligibles. Ce droit de vote est encore une de leurs revendications actuelles. Il a été accordé aux femmes marchandes pour élire les juges consulaires. On ne sait ce que donnerait une extension aussi complète du suffrage dit universel, et, à examiner les résultats désastreux de ce suffrage aujourd'hui, on souhaiterait plutôt de le voir restreindre ou organiser selon la législation belge qui a imaginé le vote plural, sauvegarde de la famille, de l'instruction et de la fortune. Ainsi les féministes actuels, qui se croient nouveaux, ne font, dans les quelques équitables réformes légales qui sont inscrites dans leur programme, que revenir au passé du moyen âge où l'Eglise

(1) Lire sur ces questions le bel ouvrage de M. Etienne Lamy, *la Femme de demain.*

honorait et protégeait la femme et, plus soucieuse de vérité humaine, ne cherchait point à fausser sa nature en la considérant comme un être purement actif et cérébral.

III

Quelques lois sont donc à refaire. Mais ceci est insuffisant en vérité, et c'est plutôt un changement de mœurs et d'éducation qui résoudra la question féminine. Dans ce nouveau domaine, les femmes ont à lutter contre certains hommes et surtout contre elles-mêmes. Certains hommes, en effet, les jugent avec trop de suffisance et les traitent avec trop de mépris. Ils s'exprimeraient à l'endroit de leurs plaintes actuelles comme Maupassant dans une préface qu'il écrivit pour *Manon Lescaut :* « Malgré l'expérience des siècles, dit celui-ci, qui ont prouvé que la femme, sans exception, est incapable de tout travail vraiment artiste ou vraiment scientifique, on s'efforce aujourd'hui de nous imposer la femme médecin et la femme politique. La tentative est inutile, puisque nous n'avons pas encore la femme peintre ou la femme musicienne, malgré les efforts acharnés de toutes les filles de concierges et de toutes les filles à marier en général, qui étudient le piano et même la composition avec une persévérance digne d'un meilleur succès, ou qui gâchent de la couleur à l'huile et de la couleur à l'eau, travaillent la bosse et même le nu sans parvenir à peindre autre chose que des éventails, des fleurs, des fonds d'assiette ou des portraits médiocres. La femme sur la terre a deux rôles bien distincts et charmants tous deux ; l'amour et la maternité... » Encore Maupassant sépare-t-il ces deux rôles à la façon des Grecs qui enfermaient leurs femmes au gynécée et se plaisaient à la conversation des courtisanes. Combien d'hommes, et même d'hommes supérieurs, partagent ce

préjugé contre l'instruction des femmes, et s'imaginent qu'ouvrir leur cerveau c'est fermer leur cœur ! Je connais peu d'épigrammes du siècle passé aussi charmantes que celle-ci adressée par Rivarol à sa chère Manette, et qui marque avec tant de gentillesse cette façon câline et dédaigneuse d'aimer propre à quelques grands hommes :

... Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un beau fruit,
Et de l'esprit comme une rose !...

Eh bien, non ! une jolie tête peut être ornée d'autre chose que de jolis zéros. Une femme peut aspirer à autre chose qu'à plaire à l'heure du berger. Son éducation doit la préparer, si elle se marie, à être pour son époux une vraie compagne, c'est-à-dire une aide et une conseillère en même temps que la grâce de ses jours, et, si elle ne se marie pas, à se rendre utile socialement dans sa vie indépendante. La société contemporaine n'est plus ce qu'était la société d'autrefois. Dans celle-ci la jeune fille attendait qu'on l'invitât à occuper une place ; aujourd'hui elle désire se faire cette place au besoin, et ce désir est légitime. Au fond, le féminisme est né d'une crise du mariage, laquelle est engendrée elle-même probablement par une crise économique Remarquez qu'il est spécial à la classe bourgeoise. Là, depuis un certain nombre d'années, les revenus ont diminué en même temps que s'accroissaient les besoins Les professions libérales, le fonctionnarisme rapportent de quoi végéter, et l'on veut vivre largement. Les mariages sont devenus plus rares, plus difficiles, car ils exigent plus de dévouement et moins d'égoïsme. Dès lors, les femmes se sont demandé si, par le travail, elles ne pourraient pas conquérir l'indépendance et une sorte de dignité personnelle. Il ne faut point les décourager du tra-

vail ; elles préféreront toujours, ou du moins longtemps encore, je l'espère (ma statistique me rend prudent), le mariage à toute autre situation sociale. Et l'étude ne les rendra que plus utiles et précieuses auprès de leur mari, de leurs enfants. Plus tard, si un malheur vient à décapiter la famille en la privant de son chef, elles seront préparées à continuer l'œuvre commencée, à faire de leurs fils des hommes. Enfin, dans le cas trop souvent oublié où elles seront demeurées célibataires, quelles ressources ou quelles distractions ne trouveront-elles pas dans un travail conforme à leur nature?

Cette crise du mariage, qui est réelle dans la bourgeoisie, peut être salutaire en purifiant les sources de ce mariage, trop souvent corrompues par la recherche de la dot chez le mari, par l'incompréhension et la vanité chez la femme. C'est de celle-ci seulement que je m'occupe. Un jour, une jeune fille consulta Dumas sur les difficultés de son avenir. Il recevait souvent de ces confidences et répondait violemment, à coups de bâton, ce qui consolidait sa réputation de confesseur. Cette jeune fille exposait son cas à l'écrivain : J'ai vingt ans, disait-elle en substance, j'ai tous les talents d'agrément, on m'assure que je suis jolie, mais ma dot est médiocre; je suis allée dans le monde, et je m'étonne que l'on ne m'ait encore adressé aucune demande; notez que je suis symbolique ; je représente cinquante ou quatre-vingts jeunes filles de ma société, toutes dans mon cas : que devons-nous faire? — Dumas ne se fit pas prier pour administrer une de ces corrections dans lesquelles il excellait. « Ce qui me frappe, écrit-il dans cette profession de foi d'une fille qui n'a pas encore vingt ans, comme symptôme d'une classe, d'un âge, d'un sexe, c'est le mépris inné, perçant de toutes parts, du féminin pour le masculin. Pas un mot d'amour, de dévouement, de solidarité, d'idéal. Du sacrifice qu'elle serait prête à faire des biens matériels, si elle avait la chance de rencontrer un honnête homme, de la médio-

crité qu'elle accepterait joyeusement et chrétiennement, pour devenir auprès de lui une épouse respectée et une mère utile, pas la moindre indication. Comme on voit que pour elle, et pour les cinquante ou quatre-vingts jeunes filles dont elle parle, l'homme est fait, non pas pour réaliser les aspirations de son cœur, de son âme et de sa belle éducation, mais pour satisfaire les besoins de sa vanité, de sa fantaisie, de son ambition, ses désirs de mouvement, de tapage, de domination, de luxe! Allons, jeune homme, allons, voici venir une vierge de plus qui a mis sa première robe ouverte et qui entre dans le monde où tu es; fais-toi présenter, danse avec elle, sois foudroyé, et conduis-la bien vite, avec la couronne et la robe des fiancées, dans une mairie, dans une église et de là dans un hôtel, dans un palais, dans un temple digne d'elle. Tu n'as été créé et mis au monde que pour cette œuvre-là. » Mais le jeune homme ainsi mis en demeure se rebiffe, se dérobe, et non sans raison. Car la jeune fille qui est capable de parler mariage sans y mettre une pensée d'amour et de dévouement ne vaut nullement d'être épousée. Seulement il mériterait un sermon de la même virulence : qu'apporte-t-il trop souvent à sa fiancée, sinon les restes d'un cœur usé et une cupidité qui ne connaît plus la honte?

Ce qu'il importe, avant tout, c'est donc de restituer au mariage sa vérité et de substituer aux raisons de vanité et d'intérêt qui fréquemment l'accompagnent un peu plus d'amour et un peu plus de courage. Les carrières sont encombrées aujourd'hui; les fortunes moyennes diminuent : de plus en plus l'intelligence et l'audace vont être nécessaires à chacun pour faire sa vie. Tandis que l'on s'efforce de pousser les jeunes gens à abandonner les professions libérales et le fonctionnarisme, à tourner leurs regards vers le vaste univers, ne faut-il point aussi supplier les jeunes filles de ne pas décourager les hommes vaillants qui vont fonder au loin des foyers dont la dou-

ceur et la durée ne dépendent que d'elles, et ne les faut-il point accoutumer à considérer le mariage comme l'occasion magnifique de *mériter* davantage, de montrer plus de tendresse, de dévouement, d'activité, et non point comme la confortable satisfaction de leurs petites pensées mondaines? Mme Arvède Barine a fait sur la *femme française* une série d'articles tout imprégnés de lucide information : « Ce n'est pas la peine, lui dit-elle, d'être intelligente et courageuse, adroite et économe, d'avoir du bon sens, de savoir tirer parti de tout, pour agir et raisonner en empaillée... C'est aux filles à réagir, à admettre pour leur compte et à faire admettre à leur entourage qu'on peut vivre hors de la portée des dîners de famille et des fêtes d'anniversaires. »

Si l'éducation des femmes doit être plus sérieuse, une culture bien comprise ne saurait que leur être utile. Elle les écartera des futilités, des vaines lectures. Mais n'allez pas croire que notre époque soit la première à rechercher pour les femmes une certaine instruction intelligente. Vous trouverez dans les lettres de Mme de Sévigné la somme des connaissances qu'elle réclame pour une femme de qualité ; vous l'estimerez, je jure, plus que suffisante; bien des hommes en seraient écrasés. La spirituelle marquise ne s'arrêtait point à la superficie des choses ; elle lisait familièrement Nicole et Bourdaloue et les conseillait à sa fille : « Souvenez-vous, lui écrivait-elle, que si vous n'aimez ces nourritures solides, votre esprit aura toujours les pâles couleurs. » Demandez à telle femme de nos jours qui se pique de littérature, si elle a lu Joseph de Maistre et de Bonald ; ce sont pourtant des auteurs moins difficiles. On ne voit guère dans les salons que ces livres à couverture jaune aussi vite oubliés que lus.

M. Etienne Lamy, dans une étude sur *les Femmes et le Savoir* (1), montre en excellents termes la bonne

(1) Etienne Lamy, *la Femme de demain*.

influence d'une culture sérieuse. Elle guidera mieux la femme dans le choix de ses relations et surtout de son mari ; car, moins l'esprit est fortifié, plus il est dupe des apparences. « Une jeune fille, à qui la culture de ses facultés a fait une atmosphère de pensées justes et de sentiments nobles, a chance de mesurer mieux la valeur exacte des choses et des gens, de deviner, de goûter les qualités solides, les mérites durables, de céder moins au caprice des entraînements. Les têtes bien pleines sont celles qu'il est le moins facile de faire tourner. » Cette instruction clairvoyante empêchera encore la vie de salon de tourner sur « ces deux pôles : la médisance et la galanterie » ; elle corrigera peut-être cette indigence profonde d'idées où vit ou croit vivre la société mondaine. Surtout elle aidera les femmes dans l'éducation de leurs enfants.

Mais ces réformes, qui peuvent s'introduire dans la législation, dans l'éducation et dans les mœurs au point de vue des femmes, tiennent compte des différences de nature physique et intellectuelle qui les séparent des hommes, qui disposent ceux-ci à la lutte et celles-là au foyer, et ne permettent point entre eux la concurrence. Et ce n'est point ce que veulent les féministes.

11 mai 1901.

LES POÈTES ET LE SENTIMENT DE LA NATURE (1)

A Georges Ramain.

I

L'attitude de l'homme en face de la nature est un des meilleurs indices des changements que subit sa sensibilité à travers les âges. Nous le voyons se détacher du monde extérieur au dix-septième siècle, siècle de moralistes, et au dix-huitième encore, temps de raisonneurs. Mais au dix-neuvième, par la voix de Chateaubriand et de Lamartine, il débute à nouveau dans cette admiration de la beauté diverse de l'univers qui lentement se muera en adoration. La Bruyère, à la campagne, regardera les paysans plus que la terre ; Voltaire, à Ferney, empruntera à l'air vif, qui vient de la montagne ou du lac, la limpidité de ses divertissements intellectuels ; Chateaubriand façonne sur les grèves de Bretagne son âme démesurée, et Lamartine dans les prairies de Saint-Point cueille comme une fleur la douce gravité de ses songes. Ceux-ci, qui commencèrent de donner au sentiment de la nature l'éclat dont il brille aujourd'hui et contribuèrent à former notre sensibi-

(1) *Le Cœur innombrable*, par Mme Mathieu de Noailles. (Calmann-Lévy, edit.) — *Les Stances*, par Jean Moréas. (Edition de *la Plume*.) — *Le Semeur de cendres*, par Charles Guerin. (Edition du *Mercure de France*.) — *Les Médailles d'argiles, les jeux rustiques et divins* par Henri de Régnier (id.).

lité moderne, n'asservirent pas néanmoins l'homme à l'universalité des choses. Ils lui conservèrent son âme libre, intelligente et volontaire, et même l'un fit dépendre la beauté des paysages de la violence de ses passions, et l'autre découvrit dans cette beauté l'image de sa charmante et mélancolique destinée. S'ils animèrent la terre, ce fut du souffle de leur propre vie, et l'esprit qu'ils prêtèrent aux vents, aux forêts, aux eaux n'était qu'une émanation de leurs jours changeants. Ils admiraient encore Dieu dans son œuvre immense, mais, s'ils ne substituaient pas la création au Créateur, déjà leur religiosité et leur goût de sentir s'accommodaient de ces belles apparences qui dissimulent le monde invisible tout en l'attestant.

Aujourd'hui le cycle est accompli. Nous avons des poètes qui humilient l'homme devant la nature. Depuis qu'on a prétendu vider les cieux, l'homme voit Dieu partout. Ainsi le paganisme redevient sincère. Les nymphes dansent dans nos bois que protègent les hamadryades, et nous ne pouvons plus faire un pas à la campagne sans rencontrer quelque divinité en quête d'un culte. Ce besoin religieux, qui possède notre littérature présente, à travers de multiples et étranges déviations, trouve son compte à peupler la terre de petits dieux agréables et dépourvus de morale. Ceux-là n'imposent aucune règle, aucune contrainte destinée à nous donner une forte vie intérieure. Cette nouvelle attitude esthétique, qui offre un antagonisme si curieux avec le développement d'une science dont l'audace arrache à la nature ses secrets et ne prend aucun souci de ses beautés, s'exprime assez bien dans la fondation récente de la ligue pour la *protection des paysages*. Un groupe de poètes et de romanciers prend la défense des paysages menacés par l'industrie, comme on prend la défense de personnes vivantes, des ouvrières par exemple pour le travail de nuit. Aux dix-septième et dix-huitième siècles on eût ri de cette ligue, estimant que l'homme a sur la nature tous les droits. Chateaubriand eût comparé

la décadence de telle splendeur naturelle à celle de sa jeunesse et de son cœur, mais l'eût abandonnée à la mort dont il eût extrait en passant la tragique poésie.

L'oubli de l'homme, la personnification de la nature, une sorte de panthéisme ardent et joyeux, c'est la moelle du livre de vers de Mme de Noailles, *le Cœur innombrable*, livre d'art expressif et significatif où nous allons découvrir la vie indépendante que nos poètes attribuent à l'univers. Voici l'offrande à la terre :

> Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
> Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
> La lumière des jours et la douceur des choses,
> L'eau luisante et la terre où la vie a germé.
>
> La forêt, les étangs et les plaines fécondes
> *Ont plus touché mes yeux que les regards humains ;*
> Je me suis appuyée à la beauté du monde
> Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.

En vérité, ce sont là de fort beaux vers, d'un rythme classique qui coule à grands flots comme un large fleuve. Je sais les goûter en eux-mêmes, s'ils m'intéressent plus encore par le sentiment général dont ils sont chargés. Et même je regrette que le poète tumultueux et abondant du *Cœur innombrable* unisse à des ardeurs sauvages et passionnées dont la frénésie est profondément émouvante une érudition et une monotonie qui les déparent sans toutefois les affaiblir. Des images sont incohérentes : le cœur humain est successivement un jardin, un coteau, un vallon, un verger, une demeure, quand il n'est pas comparé aux fruits divers des jardins. Le dédain des syllabes féminines tue la douceur de certains mots comme *vie, pluie, joue, matinée*, qui ne se prononcent point tout à fait comme des syllabes masculines et gardent cette grâce allongée des femmes qui portent une robe à traîne ; c'est là une faute de prosodie, contraire à notre tradition : les poètes du seizième siècle faisaient, au contraire, à l'*e* muet la

faveur de le compter dans leurs vers pour un pied. Enfin si Mme de Noailles a beaucoup lu, elle a quelquefois trop bien retenu : la pièce qui porte pour titre *les Parfums* est imitée de Baudelaire, *le Pays*, merveilleux hymne à la France dont l'épigraphe pourrait être ce vers de Ronsard :

Du pays naturel la douceur nous attire,

a le mouvement et la période de telle ode de Victor Hugo ; *la Mort fervente* évoque sans l'égaler la belle prière que M. Francis Jammes adresse à Dieu pour lui demander que le jour de sa mort soit beau et pur.

Mais la sensibilité de Mme de Noailles éclate dans les plus belles poésies du livre consacrées à pourvoir la nature d'une individualité plus intéressante que celle des hommes, d'une âme personnelle et active. Pour l'homme, il est réduit à l'instinct. Le désir qui l'agite est involontaire comme la douleur et la mort. Il ne choisit ni sa destinée, ni ses amours, et d'ailleurs l'amour ne saurait satisfaire son cœur qui aspire au baiser de toute la nature. Aussi le poète ne s'attarde-t-il point à transcrire les inutiles pensées humaines, et, quand il les transcrit, c'est avec une gaucherie naïve, comme dans le poème intitulé : *Justice*, où l'on nous donne à entendre, selon l'évangile de Tolstoï, que les prisons sont peuplées de gens admirables, et où les vagabonds sans abri reçoivent cette consolation dont peut-être ils ne se contenteront pas :

Habitez votre rêve ainsi qu'une maison.

Cependant cette poésie chante la joie de vivre, atteste un goût immodéré de la vie, mais de la vie physique, de la vie qui nous mêle au monde sensible, et non point de la vie intellectuelle et sentimentale par laquelle l'homme est isolé au sein de l'univers.

Si Mme de Noailles restreint le domaine humain, c'est pour étendre celui de la nature. La volonté qu'elle retire

à l'homme, elle l'accorde à la nature dont les lois nous régissent, dont il nous est doux de supporter la puissance; car notre joie suprême est de nous confondre avec elle, d'abdiquer notre personnalité pour nous mêler aux forces éparses de la terre. Comme Gœthe, qui souffrait en automne de la diminution des jours, le poète du *Cœur innombrable* n'est jamais rassasié de lumière; il prend une voluptueuse satisfaction à l'inépuisable longueur des jours d'été, à leur chaleur qui semble dissoudre les corps, les fondre avec l'éther palpitant. La nature est là, *qui l'invite et qui l'aime;* mais ce n'est point la nature indifférente, hostile même, que nous montrait Alfred de Vigny; c'est l'universelle nourrice, la mère dont l'étreinte étouffe avec douceur. Notre âme n'est qu'un fragment de la sienne. Elle est l'inspiratrice de tous nos sentiments, et la consolation de nos douleurs. En vain l'auteur fait le rêve de répandre sa forme sur le paysage pour y retrouver sa propre face, ses regards, son sourire et son ombre. Sa personnalité n'est plus assez puissante pour imposer une empreinte, et c'est lui qui n'est que le reflet de la puissance universelle où il est roulé comme un caillou dans un torrent.

Telle est l'attitude de la poésie nouvelle devant la nature. C'est une attitude de prosternation, d'adoration. L'homme oublié, écrasé, s'anéantit lui-même. Il ne chante plus l'espérance audacieuse de sa race, la longue file humaine qui du passé marche à l'avenir, emportant le flambeau de l'intelligence; et s'il glorifie la durée et la fécondité, ce n'est point la durée des générations semblables aux nombreux anneaux d'une chaîne interminable, et ce n'est point la fécondité des mères : ce ne peut plus être que celles de la terre :

> La terre labourée où mûrissent les graines
> Ondulera, joyeuse et douce, à petits flots,
> Heureuse de sentir dans sa chair souterraine
> Le destin de la vigne et du froment enclos.

En définitive, l'aspiration ardente à la vie se résout en

une collaboration inconsciente à la vie universelle. C'est le panthéisme qui refuse à Dieu et à l'homme une existence personnelle pour l'accorder à la nature, divinité vague et inconsistante, totalité des causes et des forces. Seulement ce panthéisme de la poésie moderne aime à donner à Pan un beau visage; il goûte les apparences de la jeunesse et de la grâce, et quoiqu'il accepte sans révolte la marche du temps qui achèvera de nous mêler à la terre, aux bois et aux fleurs, il relève mélancoliquement la trace des heures en fuite, comme dans ce poème de Mme de Noailles que je me plais à citer, et qui pourrait être la perle du volume :

IL FERA LONGTEMPS CLAIR CE SOIR

Il fera longtemps clair ce soir, les jours allongent.
La rumeur du jour vif se disperse et s'enfuit,
Et les arbres, surpris de ne pas voir la nuit,
Demeurent éveillés dans le soir blanc et songent.

Les marronniers, sur l'air plein d'or et de lourdeur,
Répandent leurs parfums et semblent les étendre;
On n'ose pas marcher ni remuer l'air tendre,
De peur de déranger le sommeil des odeurs.

De lointains roulement arrivent de la ville...
La poussière qu'un peu de brise soulevait,
Quittant l'arbre mouvant et las qu'elle revêt,
Redescend doucement sur les chemins tranquilles;

Nous avons tous les jours l'habitude de voir
Cette route si simple et si souvent suivie,
Et pourtant quelque chose est changé dans la vie :
Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir...

Les beautés en un jour s'en vont comme les roses, chantait notre vieux poète Ronsard. Ainsi Mme de Noailles nous murmure sur un ton apaisé et comme détaché la confidence de notre mort quotidienne.

Cette exaltation de la nature, malgré l'enthousiasme

qu'elle commnnique à la poésie, entraîne une monotonie inévitable. Seul, le sentiment humain, dont il nous est loisible d'ailleurs d'entretenir la terre et ses beautés muettes, donne à la littérature la richesse et la diversité. Mme de Noailles, avec toute la force de son talent, n'a pu éviter cette monotonie, non plus qu'une certaine confusion dans l'amplification philosophique.

II

Et maintenant ouvrons le plus parfait volume de la moderne poésie française, les *Stances* de M. Jean Moréas, et voyons quelle part il fait à la nature.

M. Moréas est un magnifique exemple de ce que peut tirer d'un tempérament poétique la volonté. Sans doute l'auteur des *Syrtes* est bien doué : sa sensibilité délicate se plaisait à tresser des couronnes aux agréments de la terre, et spécialement aux beautés sylvestres. Mais de jour en jour nous avons assisté à son élévation : jamais satisfait de lui-même, décidé à l'effort journalier qui livre peu à peu aux écrivains les secrets du langage et du rythme, et ceux de l'âme humaine, il s'est épuré avec un art infini, et, après *le Pèlerin passionné* d'éclatante mémoire, le voici qui, toujours en progrès, nous donne aujourd'hui ces *Stances* dont je ne crains pas de répéter qu'elles sont le plus parfait ouvrage de notre poésie Par delà les derniers siècles il est revenu à l'antique tradition : en ses vers vibre l'écho de Malherbe et de Ronsard ensemble. Du premier il a retrouvé la plénitude, la force concise et grave qui a besoin de peu de mots pour contenir des pensées approfondies, des sentiments sincères et empreints de dignité jusque dans la faiblesse dont ils sont l'humain témoignage. De Ronsard, il a le don de s'émouvoir en présence de la beauté des formes sensibles, ce frémissement amoureux qui établit le contact entre notre esprit et celui

du vaste univers. Mais il semble qu'il ait conquis trop tard cette perfection. Les *Stances* sont des poèmes de trois, de deux, quelquefois d'une strophe (1). Où sont l'éloquence de Malherbe et la verve de Ronsard? De souffle trop court, trop vite épuisé, notre grand poète moderne n'a-t-il atteint les temples sereins de la poésie qu'au prix d'une lassitude mortelle? Ou le travail acharné abat-il la spontanéité naturelle? *Les bois coupés reverdissent plus beaux*, nous assurait Ronsard ; mais, si l'on élague trop leurs feuillages, ils ne versent plus aussi abondamment leurs douces ombres. Quelque chose de mélancolique monte de ces brèves stances, comme des couleurs dorées et passagères de l'automne; quelque chose de mélancolique, de fier et de brisé. Le vieux d'Aubigné disait :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

Plus que toutes les œuvres ardentes et jeunes de M. Jean Moréas nous plaisent ces pures chansons d'arrière-saison qui ressemblent par leur précision parfaite et leur limpidité aux épigrammes de l'anthologie grecque. Nul poète ne fut plus sensible à la beauté que celui-là. C'est de la beauté régulière et calme que j'entends parler, de celle qu'incarnent les statues de marbre où s'immobilisa le songe antique. Peut-être le doit-il à ses origines, au ciel d'Athènes, aux lignes nettes de l'Acropole profilées sur un soir violet et rose que ses yeux d'enfant contemplèrent. Cependant il est revenu sur le tard à ce culte sacré, après avoir sacrifié aux idoles étrangères qu'ornent des artifices barbares. Il a reconnu que l'harmonie doit régner dans le cœur du poète comme dans le mouvement des mondes, et que, pour être exprimés avec mesure, clarté et pondération, nos sentiments ne perdraient ni leur force ni leur mystère. Il imita la déesse Diane dont la grâce est tou-

(1) Charles Maurras me ferait souvenir de ces « Tanagrines charmantes qui serviraient à faire entendre, si on l'oubliait, ce qu'il peut tenir de grandeur en un petit poème. »

jours pudique. Les *Stances* traitent de l'amour avec chasteté et fierté : elles se refusent à fixer les passions humaines dans leur cours désordonné, et attendent pour en faire la confidence que leur violence se soit calmée et qu'il n'en demeure qu'un délicat et triste souvenir.

Lui aussi, M. Jean Moréas adresse à la nature une invocation :

Ah! fuyez à présent, malheureuses pensées,
O colère, ô remords,
Souvenirs qui m'avez les deux tempes pressées
De l'étreinte des morts !

Sentiers de mousses pleins, vaporeuses fontaines,
Grottes profondes, voix
Des oiseaux et du vent, lumières incertaines
Des sauvages sous-bois ;

Insectes, animaux, larves, beauté future,
Grouillant et fourmillant ;
Ne me repousse pas, ô divine Nature,
Je suis ton suppliant.

Le poète appelle à lui, pour guérir le mal de sa vie, la beauté répandue sur la terre et jusqu'à la *beauté future* que contiennent les germes. Mais il n'oublie pas qu'il est un homme, et un homme conscient. Il refuse d'abdiquer, quelles que soient l'immensité et la puissance de la nature. Il ne s'agenouille pas devant elle, et s'il lui parle comme à un être vivant, c'est qu'il la récompense par cette faveur des consolations qu'il puise dans son commerce. Vous ne l'entendrez point exprimer le désir de se fondre avec ses paysages préférés ; de perdre en eux, comme des choses sans valeur, son intelligence et sa volonté ; ou, s'il souhaite cette dispersion, c'est par un acte libre de cette volonté qui aspire à l'oubli et au repos et non point à l'impersonnalité panthéiste.

Aux rayons du couchant, le long de cette ornière,
Je vous vois, peupliers revêtus de lumière ;

Dans la pénombre, oiseaux, votre cri répété
Pour la dernière fois a salué l'Eté.

Va, brode l'horizon, brume délicieuse,
D'émeraude et d'onyx poussière précieuse :
Je *veux* me disperser ce soir dans le malheur
De l'Automne qui vient, de l'Automne en sa fleur.

L'Automne, comme ce nom est cher à ses lèvres, comme il y voit le symbole de sa destinée ! C'est la saison de son cœur, comme l'été convient au jeune cœur tumultueux de Mme de Noailles. Loin de se donner à la nature, il tire d'elle les traits et les contours qui conviennent à ses sentiments et à ses pensées d'homme. Comme il sent le désastre inéluctable de ses jours perdus, il affectionne les spectacles naturels qui signifient la marche éternelle du temps et l'incessante menace pesant sur notre vie. Il songe aux tombeaux qui bordent l'avenue déjà longue de ses années écoulées, et, comme il est fidèle au souvenir, il se découvre semblable aux cyprès qui gardent les morts. Il recherche les beautés terrestres dont l'éclat est fragile, toutes les choses qui se fanent. Il se compare à l'arbre qui a supporté la tempête et qui subit encore, sans s'étonner, la hache de l'homme. Ou, plus poétiquement encore, il considère chacun de ses jours comme une fleur jetée dans l'onde qui passe et disparaît, et il assiste avec une fierté stoïque à cette fuite éperdue. Ainsi la nature est la servante de son rêve, prend le mélancolique visage qui convient à ceux dont la confiance dans la durée est ébranlée. Mais il sait que si elle porte à l'homme la riche consolation de ses charmes et de ses symboles, elle ne peut combler ses désirs et rassasier son cœur. Il a découvert sans surprise le mystère de notre âme infinie. Ce mystère, il le sent en face de l'Océan, il le porte dans sa poitrine que l'amour a déchirée. Ronsard, en présence des roses, évoquait *d'autres plus belles fleurs qui ne meurent jamais*. M. Jean Moréas, avec une image nous remé-

more la solitude et l'ambition humaines; il lui suffit de nous montrer un temple mutilé au-dessus d'une mer azurée pour provoquer en nous l'émotion de la Beauté lointaine, désir impossible ou rêve brisé. La mort même cesse de l'effrayer ; écoutez comme il l'appelle avec une hautaine tristesse.

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit,
Au bout du rocher solitaire ;
Quand je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit
Que fait mon cœur sur cette terre,

Ne te contente pas, Océan, de jeter
Sur mon visage un peu d'écume :
D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
Pour dormir dans ton amertume.

Telle est la poésie d'un homme qui a vécu, senti, aimé, pensé en homme; telle est son attitude devant la nature. Puisse-t-elle influencer toute une génération de poètes nouveaux et l'avertir de garder la conscience de ses actes et de ses jours, et de contempler l'univers comme il doit être contemplé, c'est-à-dire comme un ensemble soumis à l'ordre et à l'harmonie que nous essayons de découvrir par la Science et par l'Art, et non point comme le maître de notre personnalité et de notre volonté, lesquelles ne relèvent que de Dieu.

III

Dans tout ce qu'il écrit, vers ou prose, M. Henri de Régnier met la séduction de la jeunesse. Mais, dans ses poèmes, ou du moins dans *les Jeux rustiques et divins*, *la Corbeille des heures*, et *les Médailles d'argile*, il met encore cette mélancolie qu'inspire le sentiment de la fuite des jours, une sorte d'élégante lassitude et de désenchantement parce que la vie n'est pas immuable comme le songe de la beauté que les hommes se transmettent.

Aux temps les plus orageux du Symbolisme, il garda une attitude de grâce et de distinction. Seul, il donna au vers libre un semblant de vie. Son habileté à choisir les mots, son sens de l harmonie, lui permirent de plier la strophe en modulations délicates et charmantes. Quand on le lit à haute voix, on est surpris de cet art consommé qui, d'une draperie flottante, parvient à faire à la Muse une robe aux plis savants où la beauté se devine. A la longue seulement on s'aperçoit d'un peu de négligence qui recouvre le poème d'une brume légère comme ces vapeurs violettes qui le soir envahissent les bois. Il n'a pas abandonné tout à fait cette forme dont il est seul à posséder la science. Dans *les Médailles d'argile*, le prélude, *Vœu*, *Madrigal lyrique*, et surtout l'exquise *Entrée au parc*, sont même les petits chefs-d'œuvre d'un art peut être passager. Je ne crois guère à l'avenir du vers libre, mais s'il doit survivre à notre temps qui l'a vu naître, c'est là, je n'en doute pas, qu'on ira chercher les modèles d'une versification souple, flexible et malheureusement trop fuyante.

Et puis cette versification, il semble que M. Henri de Régnier ait voulu nous en démontrer lui-même l'inutilité. Par la qualité des syllabes, par les sonorités tantôt graves et tantôt effacées des mots, par l'ondulation de la strophe qui se déroule et déferle comme les vagues incessantes de la mer, il donne à l'alexandrin un attrait voluptueux qui nous paraît nouveau. Imaginez la poésie sous la forme d'un temple grec qui se découpe sur un promontoire. Les parnassiens vous ont fait admirer ses contours arrêtés, ses lignes droites et rigoureuses. Mais voici que le soir descend, voici que sur le temple aux tons adoucis pleuvent comme des roses les teintes mauve et lilas du couchant : les lignes s'atténuent, les contours se fondent, et au lieu du ferme dessin qui s'offrait à vos yeux, vous ne distinguez plus que le mélange vaporeux des couleurs du ciel, où baigne heureusement le monument des hommes. Mais ne faut-il pas citer les poètes? Voici *le Bouquet noir* :

Le nocturne jardin où le jour et l'été
Ont mûri l'espalier et fleuri la guirlande
Pour que le fruit trop lourd à la branche suspende
Le flexible poids d'or de sa maturité,

Le nocturne jardin au soleil exalté
S'apaise, fleur à fleur, et la rose appréhende
Le crépuscule lent qui l'ouvre toute grande
Jusques à se mourir de sa suavité.

Tout le jour, de la chambre, à travers la persienne,
Nous avons respiré l'odeur aérienne
Du jardin tiède encor où nous irons ce soir

Ecouter les fruits mûrs dans le silence las
Qui tombent, et cueillir, dans l'ombre, un bouquet noir
A d'invisibles fleurs que nous ne verrons pas.

Au lieu de laisser couler la poésie comme une source qui va se perdre, M. Henri de Régnier consent à l'enclore en un vase précieux. Pour être emprisonnée, l'eau ne garde-t-elle pas sa limpidité? Elle reflète aussi sincèrement la lumière et le ciel, les fleurs et le visage de l'homme. Ainsi le poète des *Médailles d'argile* nous rend sensible la vanité de la liberté du rythme, après nous en avoir presque démontré l'excellence. Il peut, quand il le veut, manier le vers comme un parnassien, c'est-à-dire le sculpter en traits nets et précis. Dans *les Médailles d'argile*, une série de sonnets intitulés *les Passants du passé*, — série de portraits à la Van Dyck, — rappelle exactement les procédés et la touche des *Trophées*. Et l'on serait tenté de reprocher à M. de Régnier son excès d'habileté qui lui permet de s'essayer avec succès à des formes aussi disparates. Mais ce n'est pas là qu'il faut chercher notre poète moderne. Il le faut chercher dans les poèmes où il répand en souriant le sang de sa jeunesse, où, tout en gardant la grâce de cette jeunesse passagère, sa muse salue la fuite des jours et dissimule sous tant de beauté son irrémédiable mélancolie. Lisez ce *Crépuscule d'automne:*

Pâles et par la main, et comme deux amies
La Tristesse et la Paix vous conduisent vers l'ombre,
Où, dans le vieux jardin mélancolique et sombre,
S'effeuillent doucement des roses endormies.

La face du silence aux fontaines bleuies
Se regarde mourir au fond de l'eau qui tombe
Goutte à goutte, éveillant le repos des colombes
Lourdes dans l'or de l'arbre et des feuilles vieillies.

Car l'automne est venu avec le crépuscule,
Et lorsque vous marchez un fantôme recule
Devant vous, qui sourit d'avoir été vous-même;

Une épine survit où fut la fleur éclose,
Le Passé, soir par soir, s'accroît de l'ombre vaine,
Goutte à goutte, le Temps se meurt et rose à rose.

Cette note discrète, langoureuse, et douloureuse aussi, est sa vraie manière. Son art est savant et délicat, mais très accessible au charme de la nature, au sentiment de la beauté, au désir sans espoir de la durée. Cet art a pu donner le change sur sa sensibilité. Dans le prélude des *Médailles d'argile*, le poète se plaint, et avec quelle douce fierté, de ceux qui ne savent pas voir en ses poèmes le frémissement de son cœur en face des agréments de la terre, et au cours de la vie humaine. Les écrivains élégants, qui dédaignent les gestes brutaux et les confidences faciles, ont toujours encouru ce reproche. M. de Régnier prosateur le mérite sans doute; mais les vers de M. de Régnier ont dans leur calme affecté une grâce émouvante.

IV

L'auteur du *Semeur de cendres*, M. Charles Guérin, unit à une pensée naturellement religieuse, mais que le doute inquiète, une imagination païenne, un sens délicat et vibrant de la beauté. Il considère la nature à la façon voluptueuse et largement humaine de Virgile et d'André

Chénier : il lui distribue les traits mêmes qui sont l'ornement de l'homme et jusqu'à notre âme frémissante, au lieu de chercher, comme d'autres poètes modernes, à perdre son humanité dans l'univers. Mme de Noailles, par exemple, dira que, dans les jours d'été, elle se sent éparse dans la nature ; elle oublie son individualité qui se mêle aux choses, se fond en elles ; M. Charles Guérin, doué d'une sensibilité toute différente et rebelle au panthéisme, écrira :

Dans ces jours de l'aride été, l'homme ébloui
Sent la création entière vivre en lui.

Pour lui, l'homme demeure le roi du monde, et cette royauté est surtout faite des douleurs que suscitent en lui la connaissance de soi-même et le désir de Dieu. S'il chante la beauté de la nature, c'est donc parce qu'elle accroît la somme des sensations et des émotions humaines, parce qu'elle lui révèle obscurément une présence invisible et souveraine, cause suprême et volontaire, maîtresse de nos destinées. Il ne rêve point de s'anéantir dans le grand Pan, mais d'attirer à lui, pour mieux en jouir, la splendeur des forêts, des eaux, du ciel :

Quand la terre au printemps languit d'amour, le soir,
Sous le jeune feuillage ému je viens m'asseoir.
L'air est pur ; la maison découpe son toit noir
Sur le couchant de nacre où glisse une colombe.
La nuit de feux brillants peuple l'immensité.
Des points d'or, un par un, étoilent la cité.
La brise que je bois m'apporte sur ses ailes
L'arome des lilas ou des roses nouvelles.
Mon âme en frémissant meurt de félicité,
Mon front bourdonne au vent comme l'airain d'une urne,
Des voix avec des mots divins me parlent bas ;
Je vis, je souffre, et j'ouvre en sanglotant les bras
Pour te posséder toute, ô volupté nocturne !

Mais plus que la nature printanière lui plaît la nature automnale, et plus que l'aurore le couchant, à cause de

cette mélancolie que portent en elles les fins d'année et les fins de jour, à cause du symbole de déclin que le poète y retrouve. Il évoque en vers d'une plénitude admirable, et que la pensée gonfle comme l'amour une poitrine de femme, cette belle tristesse des soirs d'octobre capable à la fois de nous émouvoir sur notre vie fragile, et de provoquer en nous l'âcre désir des jouissances rapides qu'il faut se hâter de savourer avant que le temps ne les emporte. Avec une strophe, un vers, il nous exalte. *Nous écoutons les fruits tomber dans le jardin*, et ce glissement de chute dans les feuillages suffit à nous donner une vision d'automne; et voici une vision de soir : *Le crépuscule rêve au fond de la forêt*. Le poète se garde de la description, cette erreur de tant de romanciers; il se contente d'exprimer les émotions que lui versa la nature, mais il les exprime avec assez de largeur, de force et de volupté pour que ceux qui ne sont pas insensibles et jouirent un jour de la beauté du ciel, des arbres, des fleurs ou des eaux, retrouvent leurs sensations et recréent aussitôt par le souvenir les paysages qui les inspirèrent. La beauté : comme il la sent, comme il la désire, comme elle le fait frissonner! Tous les hommes ne sont pas marqués du signe d'élection qu'elle exige pour se livrer. Elle est inaccessible au plus grand nombre que la vie pratique ou purement intellectuelle absorbe ou distrait. Mais quel charme divin elle offre à ses élus! Quel prix elle leur fait attacher à l'existence par le moyen des lignes et des couleurs, de la lumière et de l'harmonie, par le moyen de la nature et de l'art! Une association secrète les unit dans les mêmes extases, leur permet de communier dans les mêmes joies. Qu'importe que les autres hommes les considèrent comme des étrangers atteints de folie! Ils bénissent le destin, comme M. Charles Guérin dans ces vers :

... Je bénis
Tout ce qui, flots des mers, des blés, courbes des nids,
Seins purs des femmes, fleurs aux tiges sveltes, lignes

Des coteaux bleus, du torse humain, du col des cygnes,
Ou glissement doré d'étoile dans les cieux,
M'apprit l'art de former les vers mélodieux.

Cet amour de la beauté se manifeste dans *le Semeur de cendres* comme dans *le Cœur solitaire* par la volupté qui s'y trouve répandue, qui y coule à plein bord, animant les vers, leur donnant ces contours exquis des statues de divinités antiques ou des vases précieux, ou les rendant semblables par la douceur de leurs syllabes sonores à des caresses de mains soyeuses, à des souffles de brise sur les fleurs, aux parfums délicats de ces fleurs. De là vient l'ineffable attrait de ces poèmes : on les peut goûter comme de généreuses liqueurs qui versent le feu dans les veines, respirer comme l'odeur des roses ou des tubéreuses, écouter comme des symphonies aux accords enveloppants et suaves. Leur art est sensuel par une entente merveilleuse de l'harmonie des mots et de celle des images. Lisez cette évocation amoureuse :

... Je vous vois,
Vous, ma plus sûre amie et la plus noble femme,
Telle qu'abandonnée à mes bras, tendre poids,
Un soir de notre amour vous marchiez dans les bois.
Vous vous penchez, pensive et belle et pâle et lasse,
Les cheveux dénoués, et fière de l'émoi
Que répand votre corps voluptueux sur moi.
Une langueur nouvelle ajoute à votre grâce.
Pareille à l'épi mûr qui ploie à se briser,
Vous reposez la tête au creux de mon épaule ;
Vos yeux cherchent mes yeux, vos lèvres mon baiser.
Parfois un oiseau crie, une branche vous frôle.
Mais votre oreille est close aux bruits de la forêt,
Et votre âme où je bois demeure taciturne
En livrant son bonheur limpide, comme l'urne,
Quand l'eau de la fontaine y déborde, se tait.

Il semble que cet art de goûter la beauté de la vie dût correspondre à une âme païenne, avide de jouir et heureusement privée de remords. Or, par une dualité doulou-

reuse, à des sens aussi délicats M. Charles Guérin joint une conscience scrupuleuse et des aspirations chrétiennes. Il le sait et il en souffre. Et il chante sa souffrance en nobles vers dont la tristesse demeure encore une volupté pour nous et peut-être pour lui. Depuis que le Christ est mort sur la croix, la face du monde est changée et le cœur humain s'est élargi. L'homme a connu l'inquiétude qui naît d'un désir que la terre ne peut plus combler ; il a cessé de pouvoir jouir tranquillement et avec simplicité de ces biens qui donnent du prix à la vie, du moins l'homme qui a reçu l'empreinte catholique. Celui-là entend sans cesse, à travers la nature, retentir l'appel de Dieu ; il aspire aux extases de la charité, communion universelle, de la mysticité, communion avec l'Etre infini. Ce goût nouveau le prive à jamais d'éprouver le plaisir en toute simplicité et plénitude, à la façon antique que les roses couronnaient ; cependant il donne d'autres joies plus calmes et plus douces, à celui qui s'élève jusqu'à l'oubli de soi-même, l'humilité et le véritable amour. Mais combien de chrétiens ne montent que jusqu'à mi-côte, et de là se retournent vers la terre qu'ils considèrent avec des yeux transformés par le désir de Dieu, comme on dore et magnifie les prairies et les bois quand on les regarde après avoir fixé le soleil! Ceux-là qui restèrent en chemin, et ne peuvent ou ne veulent ni avancer ni reculer, commettent désormais l'erreur de mêler le monde matériel et les jouissances qu'il peut procurer au monde immatériel de leurs désirs et de leurs rêves. Ils exigent de la terre qu'elle remplisse leur cœur avide du ciel, et ils s'étonnent de leurs désillusions et de leurs souffrances dont ils sont la cause. Ils invectivent l'Amour qu'ils cherchèrent vainement dans leurs pauvres amours fragiles; ils accusent Dieu, les femmes, le destin, de l'inquiétude inassouvie de leur pensée dont le but est faussé. M. Charles Guérin est l'admirable interprète de cette sorte de sentiments. Les vers où il chante avec mélancolie le mensonge de l'amour sont innombrables et

nous renseignent sur ses exigences sacrées. Ils disent son impuissance à aimer à cause de l'immensité même de son désir ; ils traitent avec une condescendance désolée et orgueilleuse ces compagnes à qui le poète demanda de remplir de leur tendresse son trop vaste cœur. Elles sont inférieures à son rêve, il le sait et même il en tire vanité :

Au balcon où mon cœur près du tien en secret
Goûte à ne plus aimer un délice muet...

A défaut d'amour, il connaît du moins la pitié, et dans la douleur que lui cause la fin des amours qu'il souhaitait immortelles, il comprend mieux le mystère de son amour et ses aspirations vers la durée, vers Dieu. C'est là ce qu'exprime l'un des plus beaux poèmes du recueil que je veux citer :

Vous qui sur mon front, toute en larmes,
Pressez vos yeux pour ne plus voir
Les feuilles des arceaux de charmes
Sur le sable humide pleuvoir,

Dans le brouillard funèbre où glissent
Ces ombres des jours révolus ;
Pauvre enfant dont les cils frémissent,
Vous qui pleurez, ne pleurez plus.

Car bientôt, dans les avenues,
Décembre transparent et bleu
Etendra sur les branches nues
Ses belles nuits d'astres en feu,

Et, perçant les voûtes profondes
Qui les séparaient de l'azur,
Nos cœurs approcheront les mondes
Etincelants de l'amour pur.

O tendre femme que l'automne
Glace et brise comme les fleurs,
Vers ces bois demain sans couronne
Levez des yeux libres de pleurs :

Chaque feuille morte qui tombe
Vous découvre un peu plus du ciel ;
Quand l'amour descend vers sa tombe,
On voit mieux le jour éternel.

Cette pensée qui se tend vers Dieu lui apporterait le calme s'il avait la foi. Mais elle ne lui apporte que le doute, comme l'amour ne lui donne que le regret. Il envie la femme qui n'a besoin que d'un baiser pour saisir les profonds desseins de la nature et qui se sent *une ardente pitié pour sa peine inconnue*, car il sait que le cœur est un meilleur guide que l'esprit, et que souvent il y a plus de vérité dans notre sensibilité que dans notre intelligence. Ainsi il nous fait confidence de l'éternel duel qui se livre en lui entre les ardeurs d'une chair païenne et les élévations d'une âme catholique, en des poèmes d'une éloquence, d'une ampleur, d'une volupté sans égales dans notre poésie d'aujourd'hui.

Septembre 1901.

DEUXIÈME PARTIE

MORALISTES ET SOCIOLOGUES

JOSEPH DE MAISTRE

A Henry Lapauze.

A PROPOS D'UNE STATUE (1)

I

Le culte de leurs grands hommes va-t-il redonner aux provinces françaises cette activité intellectuelle qu'on leur a tant reproché — non sans un peu d'exagération — d'abandonner à Paris ? Hier on érigeait à Belley la statue de Lamartine : Lamartine dans sa jeune beauté, à l'âge où il fut aimé de Graziella, la petite pêcheuse napolitaine, quelle image plus élégante animerait les adolescents du désir des belles passions, ennoblirait en leur cœur la force secrète de l'amour ? Aujourd'hui, Joseph et Xavier de Maistre — l'éloquent soldat de Dieu et le gentil conteur de la misère humaine — s'élèvent, devant les restes de l'ancien château, souvenir du passé qui leur fut cher, à Chambéry, vieille capitale du duché de Savoie. Et demain ce sera Bossuet qui, dans la cathédrale de Meaux, continuera de montrer, par son geste immobilisé dans le marbre, le grave enseignement de la vie et de la mort.

(1) *Joseph de Maistre*, par George Cogordan. (Hachette, édit.) — *La jeunesse de Joseph de Maistre*, souvenirs de la société d'autrefois (1753-1793), par François Descostes, 2 vol. (Mame, édit.). *Joseph de Maistre pendant la Révolution* (1789-1797), par le même (*id.*). — *Joseph de Maistre*, par Eugène Grasset (Perrin, édit. à Chambéry).

Cette célébration des glorieuses mémoires contient une vertu sacrée. Elle exalte en de jeunes imaginations l'ardeur de vivre et le désir de durer. Elle provoque la pensée de contribuer par de fortes actions à la grandeur du pays natal. Une contagion d'héroïsme naît de l'admiration des héros. Que nos places publiques s'ornent de nobles et grandes figures, et ce contact du passé excitera l'avenir des jeunes hommes au cœur vigoureux. Qu'une rivalité bienfaisante agite nos provinces dans le culte de leurs grands hommes, mais qu'elle commence par savoir reconnaître ceux-ci, et ne leur substitue point ces réputations municipales, utilisables tout au plus dans les banquets démocratiques ou les comices agricoles, car ce serait ériger des autels à la Médiocrité, ce dieu de tout repos à qui sacrifie trop volontiers la jeunesse française.

II

Joseph de Maistre est, avec saint François de Sales, la gloire la plus pure de la Savoie. Né à Chambéry en 1753, il y demeura jusqu'à l'âge de quarante ans, et depuis lors, ambassadeur en Russie ou grand chancelier à Turin, il ne reparut qu'en passant dans sa ville natale. Mais Chambéry lui avait donné le jour, et cette formation définitive de l'âme désormais apte aux plus grandes énergies de la pensée. Il est juste qu'il y enseigne à son tour, du haut d'un socle, la dignité de la vie et la sincérité des convictions.

Le comte de Maistre eût-il été sans la Révolution le grand écrivain à la gloire retentissante que nous connaissons? Avec le même génie il fût sans doute demeuré ignoré. La nature est prodigue et ne craint pas d'étouffer, en des vies obscures ou misérables, les plus beaux talents qu'elle ait donnés. Combien d'hommes ont dû leur grandeur aux circonstances? L'auteur des *Considérations sur la France* aurait été sans doute, comme son père, un ma-

gistrat éminent, ou même un président du Sénat de Savoie oublié aujourd'hui ou vénéré seulement des siens, sans l'orage qui bouleversa l'Europe et lui donna l'occasion de révéler la force éloquente de parole et la vigueur de raisonnement dont il était doué. Il n'était pas homme de lettres, comme on dit aujourd'hui; il n'écrivit jamais pour écrire; il écrivit pour agir, a dit son biographe, M. Cogordan. Ses amis combattaient la Révolution par les armes: il la combattit, et plus heureusement, par la plume. D'emblée il trouva les mots précis et véhéments qui donnent à la pensée sa qualité et sa puissance. Sans vouloir parer sa phrase, il la fit pittoresque, alerte, rapide et, quand l'émotion intellectuelle l'échauffe, d'une éloquence âpre et hautaine. Il y a presque toujours quelque parade littéraire chez les écrivains de profession. Ceux qui, dédaigneux de littérature, écrivent dans un autre but ont souvent dans l'expression une spontanéité plus vigoureuse. Un rapport de diplomate, un mémoire de conseiller d'Etat, peuvent contenir une réelle beauté dans l'ordonnance des arguments, l'harmonie générale, la convenance parfaite du sujet et de la forme. Si le passage du dix-huitième au dix-neuvième siècle se fût accompli sans dégâts, quelque archiviste départemental eût découvert à la bibliothèque de Chambéry des rapports et des mémoires signés du nom inconnu de Joseph de Maistre, et les eût sans doute restitués à leur poussière sans soupçonner qu'ils renfermaient toute la force impatiente d'un génie qui se sent ailé et prisonnier ensemble.

Lorsque la Révolution éclate, Joseph de Maistre a l'esprit déjà mûri par l'étude et l'observation; il est par avance son ennemi. Dès lors, il est curieux de connaître le milieu de la province où il fut élevé. M. François Descostes a publié deux volumes fort intéressants sur cette société savoisienne où Maistre vécut jusqu'à quarante ans; encore qu'il adoucisse et embrume quelque peu les contours fermes et nets de la physionomie de l'écrivain, il

nous donne de précieux détails sur sa famille et sa vie. Séparé du Piémont, avec lequel il formait royaume, par la frontière naturelle des Alpes, et de la France par la frontière artificielle de la nationalité, le pays de Savoie vivait à part, gardait ses usages, ses façons, son caractère. A Chambéry, où la magistrature tient le haut du pavé, les mœurs sont aimables et un peu fermées, très patriarcales; la société y est d'une politesse dépourvue de ces raffinements que Versailles mettait à la mode et d'une élégance un peu rustique. Au dire de Jean-Jacques Rousseau, dont le souvenir persiste aux Charmettes, ermitage paisible et hospitalier de l'abondante Mme de Warens, toutes les Chambériennes sont belles. Les jeunes gens allaient étudier le droit à Turin, puis revenaient au pays natal. C'est ce que fit Joseph de Maistre. A vingt ans, il revient à Chambéry pour n'en plus sortir si sa destinée eût été naturelle, et entre dans la magistrature en qualité de substitut surnuméraire de l'avocat fiscal général (ouf!), ce qui veut dire attaché au parquet. Son père était président du Sénat, cour suprême de Savoie : c'était un grand caractère, rigide et vertueux; on en jugera par ce trait que cite M. Descostes : « Quelqu'un l'avait un jour desservi; son double jeu ayant été découvert, l'intrigant craignait d'avoir encouru la colère du terrible président. Il dépêcha auprès de lui un ambassadeur officieux. Maistre eut alors cette « saillie sublime » que Joseph rappelle dans une de ses lettres : « Ah! l'animal, il croit que je m'en souviens!.. » Père de quinze enfants dont dix lui survécurent, il s'attacha à leur inspirer l'amour de la famille et le respect de l'autorité. En mourant, il recommanda à Joseph son fils aîné et son héritier, ses frères et sœurs, « particulièrement ces dernières, » et tandis que généralement la mort des parents désagrège les familles, chez les Maistre la famille demeura unie, quoique découronnée par la perte de son chef, grâce à Joseph, qui, de loin, en resserrait sans cesse les liens par une affectueuse correspondance.

Mais la rigidité du président de Maistre ne lui laissait pas exercer sur ses enfants cette action directe que seule permet la chaleur du cœur. La véritable influence qui dirigea l'enfance de Joseph fut celle de sa mère. Il l'appelle toujours dans ses lettres « ma sublime mère ». C'était une femme supérieure, une âme élevée et douce pourtant, une sainte qui savait non seulement faire le bien, mais encore le bien faire, et qui possédait l'équilibre parfait et rare du cœur, de l'intelligence et de la raison. Son fils ne l'évoque jamais sans s'attendrir. Tout petit, elle le berçait des harmonies de Racine que sa mémoire retenait avant même qu'il connût l'alphabet, ce qui lui faisait dire plus tard, non sans une certaine hardiesse d'image : « Mes oreilles, ayant bu de bonne heure cette ambroisie, n'ont jamais pu souffrir la piquette. » Il était dans les mains de cette mère incomparable « autant que la plus jeune de ses sœurs ». Il avait vingt-un ans à peine, lorsqu'elle mourut d'une fièvre putride contractée en soignant son fils Xavier. Déjà elle avait fait un homme de son fils aîné ; elle lui avait transmis les trésors de sa piété profonde, de son courage dans la vie et de son abandon à Dieu.

Ce fut la seule influence féminine que subit Joseph de Maistre. Dans une étude récente (1), M. Descostes le veut sensible aux charmes de la femme. Le grand écrivain, qui adorait monologuer dans les salons, goûtait sans doute le plaisir d'être admiré d'une Mme Swetchine ou de l'amirale Tchinchagof, mais il les tenait à distance, avec même un peu de dédain. Il lui manque précisément cette grâce miséricordieuse, privilège de ceux qui ont souffert de l'amour. Il ignore les passions du cœur, ou plutôt elles lui sont remontées à la tête pour faire de lui le polémiste violent et l'apologiste fougueux de cette passion supérieure : la Religion et la confiance en Dieu. Sa vie digne et chaste explique son œuvre enflammée ; ceux qui dépensent leurs

(1) Voir *Correspondant* des 10 et 25 juillet 1899.

énergies au dehors ont rarement cette force intérieure, cette intransigeance qui est à la fois la marque d'un caractère et le signe d'une ardeur trop concentrée.

Ainsi il fut rebelle à toute influence de femme, et notamment de la sienne. A trente-trois ans, il avait épousé Mlle de Morand, qu'il connaissait depuis sept ans. A la veille de son mariage, il écrivait à son ami Henry Costa de Beauregard (1) : « Mon plan dans ma nouvelle carrière est court et simple, c'est de me servir des avantages que le sort m'a donnés. Je suis la première et l'unique inclination de la femme que j'épouse ; c'est un grand bien qu'il ne faut pas laisser échapper ; mon occupation de tous les instants sera d'imaginer tous les moyens possibles de me rendre agréable et nécessaire à ma compagne, afin d'avoir devant mes yeux un être heureux par moi. Si quelque chose ressemble à ce qu'on peut imaginer du Ciel, c'est cela !... » C'est un bien beau programme, mais il est à remarquer que le fiancé ne parle point de ses propres sentiments et de son propre bonheur. L'esprit de sacrifice est peu habituel aux amoureux, toujours portés à l'égoïsme. Considère-t-il l'amour comme une faiblesse et ne confie-t-il point le sien volontiers même à son meilleur ami, ou plutôt n'éprouverait-il qu'un penchant honnête pour Mlle de Morand, au lieu de ce sentiment démesuré qui lui sera toujours étranger ? La femme de Joseph de Maistre fut une épouse sérieuse, dévouée, pratique ; elle complétait bien son mari, un peu insouciant des choses matérielles, mais elle le comprenait peu tout en l'admirant. Et encore, l'admirait-elle ? Il l'étonnait plutôt, et troublait son âme ménagère. Dans l'étude que j'ai déjà citée, M. Descostes, enclin à l'enthousiasme, entreprend de la célébrer. Je crois que l'ombre discrète dont elle s'est entourée lui est plus profitable. C'était une grande chrétienne, et même une âme courageuse, j'en tombe d'accord, mais elle

(1) Le grand-père de l'académicien actuel, qui a raconté sa vie dans un livre excellent : *Un homme d'autrefois* (Plon, édit.).

ne fut jamais la confidente de son mari, et ne soupçonna point son génie. Dernièrement, on remettait en lumière la figure de Mme de Chateaubriand ; c'était dangereux et ne pouvait servir qu'à expliquer les folies d'un époux rebelle aux années. Pareille entreprise serait plus dangereuse encore à tenter pour Mme de Maistre. Les quelques billets d'elle que cite M. Descostes en sont une preuve nouvelle. Néanmoins, ce fut le meilleur ménage du monde. Et lorsqu'il dut quitter sa femme pour représenter en Russie un roitelet sans royaume, Joseph de Maistre souffrit cruellement de cette séparation. Une lettre qu'il écrit en septembre 1806 définit exactement le caractère de celle qu'il appelait *Madame Prudence :* « Le contraste entre nous deux, dit-il, est ce qu'on peut imaginer de plus original. Moi, je suis, comme vous avez pu vous en apercevoir, le sénateur *Pococurante* et surtout je me gêne fort peu pour dire ma pensée. *Elle,* au contraire, n'affirmera jamais, avant midi, que le soleil est levé, de peur de se compromettre. Elle voit ce qu'il faut faire ou ne pas faire le 10 octobre 1808, à dix heures du matin, pour éviter un inconvénient qui, autrement, arriverait dans la nuit du 15 au 16 mars 1810. « Mais, mon cher ami, tu ne fais attention à rien, tu crois que personne ne pense à mal. Moi, je sais, on m'a dit, j'ai deviné, je prévois, je t'avertis, etc. — Mais, ma chère enfant, laisse-moi donc tranquille, tu perds ta peine, je prévois que je ne prévoirai jamais : c'est ton affaire. »

Il se contentait de prophétiser.

Après son mariage, Joseph de Maistre continua de vivre chez son père, ce qui se pratiquait alors fréquemment. Le président de Maistre nourrissait sa nombreuse famille et tenait son rang avec 12.430 livres de rentes, y compris son traitement et celui de son fils Joseph. Celui-ci devait se souvenir de cette aisance relative, en Russie, lorsqu'il manquait de pelisse en hiver, et vivait d'une *soupe de valet* dans son *logis de sous-lieutenant.* Il avait l'esprit de

famille. Ses meilleures consolations dans l'exil et la misère seront la pensée des jours d'autrefois au nid familial. Il y puisa cette tendresse qui imprègne toute sa correspondance, tendresse robuste et saine d'homme énergique.

Il utilisa ses années de jeunesse à perfectionner son savoir. Je ne sais s'il travaillait quinze heures par jour, — on a dit cela de tant de grands hommes; quinze heures, c'est beaucoup, même pour Maistre, Chateaubriand ou Balzac, — mais il confie alors à sa mémoire — cette étonnante mémoire qui lui fournit toute l'immense érudition des *Soirées de Saint-Pétersbourg* — tous les chefs-d'œuvre du droit, de la philosophie et de la littérature.

Mais l'observation directe est une source plus abondante pour alimenter le génie et lui communiquer un goût original. Les impressions que laissa à Joseph de Maistre l'étude des personnes et du gouvernement en Savoie le suivent toute sa vie et l'inspirent dans sa politique, servante de sa religion. Là, sous des princes habituellement sages et débonnaires, vivait paisiblement un peuple à peu près heureux. Ce peuple était guidé par deux sentiments essentiels : le sentiment religieux et celui de la hiérarchie. Il respectait l'autorité civile et religieuse, et se fiait à l'une pour le gouvernement matériel, à l'autre pour celui de son âme. La différence de classes n'était point choquante. L'existence simple des seigneurs n'inspirait guère l'envie, et de lentes réformes inscrites aux Royales Constitutions s'efforçaient de maintenir l'accord dans les privilèges et les obligations. Cet état de choses ne se rapproche-t-il pas de celui-là même que rêvait Joseph de Maistre dans tous ses ouvrages ? Dieu gouvernant les hommes, les suivant dans toutes leurs actions; les rois, délégués de Dieu, tenant de lui le droit de rendre la justice et de punir, monarchie divine et monarchie terrestre, pour employer les expressions de M. Georges Cogordan, s'inspirant des mêmes principes, il avait vu dans sa jeunesse ces belles images du

gouvernement de l'univers, il les agrandissait et les généralisait.

Il ne faudrait pas se figurer Joseph de Maistre sous l'aspect rébarbatif d'un travailleur austère et sauvage. Il aimait le monde où son esprit éclatait en feux d'artifice ; il l'aima toujours pour le plaisir qu'il avait à parler spirituellement. La société de Chambéry, bien que de mœurs fort honnêtes, ne fuyait pas le plaisir. M. Descostes nous fait la coquette peinture des fêtes données en 1775 en l'honneur du mariage du prince de Piémont et de Mme Clotilde de France, et nous conte l'ascension de Xavier de Maistre en ballon, peu de temps après l'invention de Montgolfier, ascension qui mit en l'air — c'est le cas de le dire — tout Chambéry. Joseph de Maistre était de toutes les fêtes. Ecoutez-le raconter à un de ses amis l'une des *journées anglaises* du marquis d'Yenne, où le tout-Chambéry élégant se divertissait en habits de gala : « On s'est assemblé à midi pour se séparer le lendemain à quatre heures du matin. Sur mon honneur, je n'y comprends plus rien : je crois qu'à mesure que nous nous ruinons, nous devenons plus grands seigneurs ; c'est un assez beau phénomène, mais qu'il faut cependant croire. D'abord, thé, café, chocolat, beurre, etc., jeux de société et concert. A cinq heures le dîner : soixante-cinq personnes à table, trente autour et, sur la table, tout le premier chapitre de la Genèse. Tout ce qui rampe, tout ce qui nage, tout ce qui vole, tout ce qui chante, tout ce qui beugle, tout ce qui bêle y était. Pour vous divertir je vous envoie le menu. Cent personnes (tout à l'heure il n'y en avait que soixante-cinq qui mangeaient des serpents, *tout ce qui rampe*) servies en vaisselle plate, et le dessert en vermeil, couteaux, fourchettes et cuillers. Ensuite bal, tous les bonbons possibles et la *macédoine*... » Joseph de Maistre abandonnera vite le goût des raouts prolongés du marquis d'Yenne, mais il gardera l'amour de la société mondaine, des salons où l'on cause, où il cause plutôt avec une verve

incomparable, car il lui arrive de s'endormir pendant les répliques.

Lorsqu'il quitte la Savoie pour l'exil, le comte de Maistre a dans la tête toutes les pensées qu'il va lancer sur le monde, et même sa théorie de la souveraineté. Le foyer familial, le petit royaume paisible du Piémont, voilà les fortes images que ses yeux verront toujours, qui parleront sans cesse à son cœur et à sa raison. L'homme d'un petit pays deviendra sans changer l'homme universel.

III

Que dira sa statue aux passants ?

Cette statue (1) le représente droit et fier, avec ce beau visage qu'il avait. Il regarde en haut, et tandis que son manteau de cour semble encore flotter derrière lui, il appuie sa main ferme sur l'épaule de son frère Xavier, qui, placé un peu plus bas que lui, fixe les yeux sur son grand frère.

L'image de Joseph de Maistre enseignera tout d'abord la magnifique dignité de la vie. Jeune homme ou vieillard, il garda toujours le respect de soi-même, la fierté, la fidélité au devoir. Et avec quel joyeux courage il tint tête à l'adversité! Car il avait cette force des hommes vertueux, la gaieté ; on le voit plaisanter avec esprit sa misère. Il ne demandait ses joies qu'au travail et à la famille; il était sûr qu'elles ne lui feraient jamais défaut.

Il conseillera encore la simplicité du cœur et la confiance en Dieu. Il disait dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg :* « Il est infiniment digne de la suprême sagesse, qui a tout créé et tout réglé, d'avoir dispensé l'homme de la science dans tout ce qui l'intéresse vérita-

(1) La statue de Joseph et Xavier de Maistre est l'œuvre très belle du sculpteur Ernest Dubois, chargé aussi de la statue de Bossuet à Meaux.

blement. » Il rappellera que la science ne nous révèle point tous les mystères de la vie et de la mort, et qu'il n'est point besoin d'être savant pour croire en la Providence, sans laquelle rien ne s'accomplit sur la terre.

Enfin il dira le respect de l'autorité ; il blâmera les tendances du siècle à l'orgueil ; il l'adjurera de s'incliner, dans le monde moral, sous la direction du catholicisme et de son chef infaillible, dont il a proclamé, avant le dogme, l'infaillibilité. Le grand écrivain catholique, debout encore, continuera sa lutte contre la Révolution, dont il a, bien avant Taine, montré les hommes médiocres, contre la science et l'esprit de libre examen.

Sera-t-il écouté de ce temps qu'il eût méprisé ? Les morts vont vite, dit la ballade allemande. Une part de son œuvre, où il mêle la souveraineté divine à la souveraineté terrestre et revêt les rois légitimes du sceau de Dieu sans d'ailleurs établir l'origine de leur légitimité, nous étonne sans nous satisfaire. Mais les passants qui s'arrêteront à Chambéry pour contempler sa fière silhouette pourront méditer sur les enseignements de sa vie et de son œuvre. Leur méditation leur sera profitable : ils en sortiront l'âme plus haute, le cœur mieux trempé, et le cerveau plus raisonnable.

19 août 1899.

SAINTE-BEUVE

SAINTE-BEUVE INCONNU (1)

M. de Spoelberch de Lovenjoul est, à sa manière, un Christophe Colomb de la littérature. Il a le génie et la manie de la découverte. A vrai dire, il n'a inventé ni Balzac, ni Théophile Gautier, ni même les amours de George Sand et d'Alfred de Musset que traversa l'excellent Pagello, inoubliable comique italien ; mais l'Amérique existait aussi avant de figurer sur une carte. Néanmoins il projette sur ces gloires des rayons et aussi des ombres, avec une science et un goût de la réalité que seul égale M. Edmond Biré, le terrible investigateur de la vie de Victor Hugo. On dirait qu'il a vécu dans l'intimité de ces princes de lettres, et qu'il a recueilli tous les papiers que ceux-ci égaraient ou verrouillaient. Aucun lettré n'ignore son *Histoire des œuvres d'Honoré de Balzac*, ni son *Histoire*, en deux volumes, *des œuvres de Théophile Gautier ;* et du temps où l'aventure de Venise prit les proportions d'une bataille entre *mussettistes* et *sandistes*, — le brave Pagello n'avait pas assez de défenseurs pour former un parti, — c'est encore à M. de Lovenjoul qu'il fallut demander la *véritable histoire d'elle et lui*. Cependant ses ouvrages ne donnent qu'une faible idée des trésors amassés par ce chercheur. Sa bibliothèque est merveilleuse, et il en fait les honneurs avec une grâce de gentilhomme et une verve abondante comme sa documen-

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. (Plon, éditeur.)

tation. Quand il raconte comment il parvint à se procurer tel manuscrit précieux, telle correspondance captivante, on croirait assister à la joie des équipages de la *Sancta Maria* ou de la *Nina* à la vue du Nouveau Monde. Et l'on n'omet point de partager cette allégresse.

Aujourd'hui, M. de Lovenjoul entr'ouvre le bahut de ses inédits, pour nous donner du nouveau sur Sainte-Beuve. *Sainte-Beuve inconnu*, ainsi s'intitule le livre qu'il vient de publier (1). Et je ne sais si ce titre ne contient quelque équivoque, car notre bibliophile ne nous révèle pas un Sainte-Beuve inconnu ; il se contente de nous révéler un manuscrit du grand critique, un prospectus qu'il écrivit pour *lancer* en librairie les œuvres de Victor Hugo, et quelques lettres à lui adressées par Mme Desbordes-Valmore. L'auteur des *Lundis* ne revêt point, du fait de ces pages, une physionomie particulière. Le manuscrit d'*Arthur* est comme une première ébauche, un lointain essai de *Volupté ;* et pour le prospectus et les lettres, nous savions qu'il fut complaisant à ses amis quand il le pouvait faire sans compromettre sa réputation et son indépendance, à quoi il tenait fort, et aussi qu'il fit de bonnes actions non sans réticence, répugnance et critique de soi-même, car il craignait le dérangement et le ridicule. Le livre de M. de Lovenjoul est cependant animé du plus grand intérêt : nous prenons un plaisir extrême à la lecture de ces trois documents qui nous livrent davantage,

(1) Tout récemment, M. de Lovenjoul a publié sous le titre *la Genèse d'un roman de Balzac*, le récit de la conception et de l'exécution des *Paysans*. *Les Paysans* avait été acquis par Emile de Girardin, directeur de *la Presse*. Balzac, jamais satisfait de ses ébauches, ne pouvait se résoudre à donner son manuscrit sur lequel il avait touché d'avance 9.000 francs. Girardin les lui réclama par huissier et Balzac paya. Léonard de Vinci avait pareillement reçu d'avance, d'un grand seigneur de Toscane, le prix d'un tableau dont il différait sans cesse l'exécution. Au premier reproche, il réalisa la somme avec le concours de ses amis, et la porta en grand cortège. Mais elle fut refusée et l'on s'estima trop heureux que l'artiste voulût bien la garder sans conditions. Ces deux anecdotes marquent deux époques.

dans Sainte-Beuve, la triple personnalité de l'écrivain, de l'homme de lettres et de l'homme.

I

Sainte-Beuve avait ce trait de caractère commun aux professionnels de la littérature : il avait le fétichisme du manuscrit. Il ne détruisait rien, ayant toujours l'idée vague qu'il pourrait tirer parti de ce qui était sorti de sa plume. C'est ainsi qu'il garda le manuscrit d'*Arthur*, roman qu'il ébaucha à vingt-cinq ou vingt-six ans. *Arthur* devait être écrit en collaboration avec Ulric Guttinguer, l'un des plus singuliers romantiques, oublié aujourd'hui, qui publia, lui, son *Arthur*, tandis que Sainte-Beuve laissait le sien dans ses cartons. Ce Guttinguer unissait un spiritualisme effréné à de mauvaises mœurs. Il goûtait dans la passion le plaisir du mépris et le sentiment de la honte. Il aurait recherché les femmes avec un cilice autour du corps, sans s'étonner de voir porter à Vénus cette ceinture d'un nouveau modèle. Aussi manquait-il d'autorité quand il prêchait à de jeunes poètes informés de sa conduite agitée la religion et la morale. Mais il ne s'en apercevait point, et c'était de la meilleure foi du monde qu'il poursuivait parmi les aventures d'une chair condamnable un idéal supérieur.

Il avait rencontré Sainte-Beuve chez Victor Hugo, et, bien qu'il fût déjà mûr pour se lier avec un aussi jeune compagnon, les deux hommes devinrent amis. Guttinguer fit à Joseph Delorme ses confidences, et celui-ci le conseilla sans doute à la façon d'un frère aîné indulgent aux faiblesses de son cadet. Ces confidences étaient considérables, et toutes amoureuses. Ils y virent une copieuse matière de littérature, et chacun en tira un roman. Celui de Guttinguer, ainsi que je l'ai dit, fut seul à voir le jour. Aujourd'hui M. de Lovenjoul nous donne celui de Sainte-Beuve qui est un simple brouillon inachevé.

Il y a dans ce brouillon bien des taches romantiques. *Les rides d'un front battu des orages des passions, l'enivrant délire d'une passion adultère*, ce sont là de ces marques de l'année 1830 ou des années voisines. Mais on y trouve déjà la trace du Sainte-Beuve psychologue qui écrira *Volupté*, livre peut-être ennuyeux, admirable dans l'analyse des passions, et ces innombrables ouvrages de critique qui témoignent d'une si profonde connaissance de l'homme. Il a adopté la forme personnelle, et, déjà tourné vers la vie intérieure, il ne trouble par aucun détail physique la contemplation de l'âme tourmentée de son héros ; à peine sa principale amoureuse a-t-elle les honneurs de quelques épithètes, d'ailleurs sans précision.

Cet Arthur est un assez triste personnage, excessivement adonné aux femmes. Il ne nous offrirait qu'un intérêt secondaire, s'il n'était le type de ces agités qui vivent de leur agitation même. S'il recherche l'amour, c'est pour l'émotion de la conquête, pour les complications du cœur, bien plus que pour les extases qu'il peut apporter. Il dit quelque part qu'il lui est presque aussi agréable d'aller que d'arriver. Il se trompe d'un mot : il lui est plus agréable de suivre le chemin de la passion que de parvenir à son but. Son amour-propre, plus que sa tendresse, s'intéresse au dénouement, et pas même son amour-propre, mais ce besoin de sentir dont il est possédé. Oui, ce qu'il aime le plus dans l'amour, c'est l'état d'inquiétude et de mouvement intérieur où il fait vivre. Il se plaît même à ses maux, à ses pleurs, *au faible murmure de son repentir*. Pour s'émouvoir davantage, il mène de front diverses liaisons ; il s'imagine qu'en mélangeant les passions il augmentera ses sensations ; il ignore que s'il les augmente en nombre, il les diminue en intensité. Il ne peut s'accoutumer au calme du cœur. Lorsqu'il est marié, son bonheur trop tranquille et trop sûr lui est bien vite à charge : « Il me semblait que je n'avais pas encore été assez aimé, que je n'avais pas encore ressenti assez d'agitations et d'orages pour

me pouvoir accommoder sans regret de cette félicité paisible dont je jouissais. » Il voudrait s'avancer dans les passions aussi loin qu'il est possible d'aller. Il croirait y trouver une grande gloire. Il vit ainsi, en répandant la douleur au moyen de cette flamme intérieure qui peut brûler d'autres cœurs moins égoïstes, mais ne le dévore jamais lui-même.

C'est déjà une analyse approfondie de ces âmes passionnées qui tiennent pour inexistantes les heures non consacrées à la passion. Nous en avons d'autres analyses plus éblouissantes comme les *Mémoires d'outre-tombe*, ou plus poignantes comme le *Journal* de Benjamin Constant. Ces âmes ne sont point si rares: elles exercent un attrait dangereux parce que la passion, avant de dessécher le cœur par son abus, l'élargit, l'ouvre tout grand aux joies et aux douleurs qui révèlent la vie.

II

Voici, maintenant, dans le livre de M. de Lovenjoul, un épisode de vie littéraire assez amusant. Car il est toujours amusant de constater la vanité humaine chez un homme de lettres.

Sainte-Beuve avait écrit dans ses *Lundis:* « J'ai, en bien des cas, prêté ma plume à mes amis, en me mettant à leur lieu et place, et en faisant ce qu'ils désiraient de moi. » M. Edmond Biré, dans son *Victor Hugo avant 1830*, et M. Georges Vicaire, dans son *Manuel de l'Amateur de livres du XIXe siècle*, avaient déjà parlé du prospectus qu'aurait rédigé Sainte Beuve pour la publication (vers 1830) des œuvres complètes de Victor Hugo, prospectus qui aurait été simplement signé de ces initiales E. T. Mais M. de Lovenjoul a eu la bonne fortune de le retrouver. Ce n'est pas que cette réclame offre en elle-même beaucoup d'intérêt. On y découvre que Victor Hugo a créé l'ode en

France, Ronsard et Malherbe étant expédiés en peu de mots ; on y lit encore, ce qui est plus surprenant, que *Han d'Islande* est remarquable par la profondeur d'analyse de certains caractères, et que dans *Bug-Jargal* le romancier a poussé plus avant encore l'analyse de l'âme humaine et de ses passions les plus étranges.

Un procès entre les éditeurs Gosselin et Renduel avait révélé (*Gazette des tribunaux*, 20 octobre 1831) les dessous de cette publication. On avait fait grief à Victor Hugo de préparer ainsi sa gloire et on citait une lettre de lui à Gosselin où il déclarait fort utile de publier la fameuse réclame comme article de journal avant de la publier comme prospectus. Le poète répondit non sans raison que c'était l'éditeur lui-même qui avait sollicité de lui ce prospectus. Les éditeurs sont coutumiers de ces sortes de demandes. Aujourd'hui, les auteurs ne s'adressent même pas à des amis. Pour plus de sûreté, ils rédigent eux-mêmes le bulletin de victoire que l'on intercale dans chaque exemplaire avec un bénin *prière d'insérer*. Ces petits bulletins sont très précieux pour la psychologie de l'homme de lettres, car ils sont généralement conçus avec naïveté et écrits avec abondance et confiance. Ils nous avertissent d'un grand événement littéraire, de la magie d'un style neuf et étincelant, d'une façon nouvelle de traiter l'amour, d'une révélation définitive de la femme, ou encore d'une variété véritablement merveilleuse d'épisodes propres à exciter l'intérêt. Ils font bien de nous avertir : c'est une bonne précaution. Leur souci est visible de piquer la curiosité : c'est un genre littéraire récent qui s'est développé avec une fertilité prodigieuse. Il est consolant de les lire, car on est stupéfait du grand nombre de poètes de génie, de romanciers originaux, de critiques perspicaces qui font la gloire sans cesse accrue de notre littérature. A peine quelques malins se font-ils remarquer par leur modestie dans ce concert de louanges forcenées : ceux-là disent simplement ce qu'ils ont voulu faire, et c'est

déjà beaucoup, car ils ne l'ont pas toujours fait. Et l'on est content d'aller à eux. On s'attend à trouver dans leurs ouvrages quelque plaisir tranquille, au lieu des joies tapageuses que les autres nous promettent en criant. Et puis l'on n'a pas toujours envie de connaître définitivement la femme, ni de sentir l'amour d'une façon nouvelle. Il en est d'anciennes qui sont excellentes, et, pour la femme, quelque mystère lui convient.

Mais les beaux éloges de Sainte-Beuve ne paraissaient pas assez pratiques à Victor Hugo. Lui donner de l'encens était parfait : il n'y contredisait point et trouvait l'article admirable. Pour avoir du génie, faut-il être privé du sens positif? L'illustre auteur des *Orientales* ne l'estimait point. Aussi prit-il sa bonne plume pour aiguillonner à nouveau le critique complaisant : « Maintenant, lui dit-il (lettre du 17 mai 1832), vous serait-il possible d'ajouter à votre admirable article une page, n'importe où, à la fin, par exemple, pour parler de l'édition en elle-même, des nouvelles préfaces, notamment de celle du *Dernier Jour d'un condamné*, qui a quelque étendue, sinon quelque importance, et pour dire que, lorsque la réimpression nouvelle de *Notre-Dame de Paris* paraîtra, le journal en reparlera, ainsi que des trois chapitres nouveaux, qui sont très longs, et où figure Louis XI? Ceci est dans l'intérêt matériel de la chose et du libraire... » Nos arrivistes les plus dégourdis ne soignent pas mieux les intérêts de *leur chose* et de leur libraire. On peut imaginer le sourire félin de Saint-Beuve recevant cette épître qu'il ne déchira point. Il s'exécuta néanmoins, mais ne signa pas la petite annonce sollicitée. Il connaissait, comprenait et excusait la vanité, mais il protégeait sa situation de critique.

III

Le volume de M. de Lovenjoul se clôt par quelques lettres de Marceline Desbordes-Valmore adressées à Sainte-

Beuve. On les devine lamentables. La pauvre femme était pareille à ces pleureuses qui accompagnaient autrefois les chars funèbres en poussant des cris déchirants. Quand un Lillois sentimental publia deux volumes de sa correspondance, ce fut une pluie d'élégies : un temps, nous nous crûmes submergés. La critique, émue de tant de larmes, ressemblait à ces barbets qui sortent de l'eau et se secouent bruyamment. On plaisanta et l'on fut injuste. Car la grande poétesse, sincère et sensible, des *Pleurs* ne connut pas de raisons de bénir la vie. Elle fut abandonnée d'Henri de Latouche qu'elle aimait; puis elle lia sa destinée à ce cocasse Valmore qu'elle nous présente comme un type de fierté tendre, et qui fut simplement un *matuvu* sans talent, vaniteux, agité et maladroit. Elle souffrit de la misère, non pas de celle qui menace d'entrer, mais de celle qui a forcé la porte. Elle perdit une fille adorée. En vérité, quelles joies pouvait-elle écrire ou chanter?

Mais elle avait le tempérament larmoyant. Ses malheurs, qu'il faut plaindre, l'autorisèrent à l'exercer abondamment. Dans la vie la plus favorable, il est permis de croire qu'elle se fût créé toutes sortes de tristesses imaginaires. Un article la faisait pleurer toute une nuit, comme un malheur réel. Elle l'avoue ingénument. Elle était de naissance *la femme la plus triste de ce monde*, comme elle s'intitulait elle-même. C'était une femme sensible. « J'aime tant tout ce que j'aime! » disait-elle. Elle aimait beaucoup, en effet, sans discernement, mais sans réserve. Son cœur ignora la rancune. Nous le verrons bien dans un instant. Elle fut généreuse de ce cœur qui servit surtout à consoler et réchauffer des infortunés comme elle.

Elle trouva le moyen d'être le bon génie de Sainte-Beuve. Elle lui fit faire en cachette un tas de bonnes actions, — et des détresses à secourir, et des malheureux à placer, et des livres d'autres malheureux à faire couronner par l'Académie! Le critique ne regimba jamais. Il devait sourire avec malice ou se gratter la tête avec ennui

selon l'humeur dont il était, quand il recevait une lettre de sa vieille amie. « Vous savez que la pitié me tue, » disait celle-ci. Mais elle avait la vie dure : elle avait tant traversé de chagrins!

Un jour, ce fut Sainte-Beuve qui lui demanda un service. Un service si délicat, qu'en vérité on le trouve bien indiscret de l'avoir demandé Cela prouve que l'homme de lettres avait alors pris le pas sur l'homme tout court. L'homme de lettres cherchait ses informations aux meilleures sources; il ne reculait devant aucun travail, devant aucune démarche pour donner à ses articles un tour merveilleusement documenté. Quand mourut Henri de Latouche qui, dans l'histoire littéraire, avait occupé une certaine place intéressante, avant de porter sur lui un jugement, Sainte-Beuve s'adressa à Mme Desbordes-Valmore qui l'avait tant connu. Nul mieux qu'elle ne le pouvait renseigner... Nous connaissions déjà la lettre de Sainte-Beuve (1). M. de Lovenjoul nous donne la réponse de l'infortunée Marceline. Elle est ce que nous attendions : désolée, vague et surtout généreuse. Elle prie le critique de bien traiter ce défunt dont le meilleur éloge est qu'il est *loin d'avoir fait tout le mal qu'il pouvait faire*. Cette pauvre femme avait du moins le cœur haut placé : elle savait se souvenir et pardonner. En faveur de ces belles générosités, ne peut-on oublier ses sempiternelles lamentations?

16 mars 1901.

(1) Elle a été publiée par M. Arthur Pougin dans son livre *la Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*. (Calman-Lévy, 1898.)

M. JULES LEMAITRE

OPINIONS A RÉPANDRE (1)

I

Voici un livre bienfaisant. Et c'est, par surcroît, un livre exquis. Il morigène le temps présent avec une douceur ferme destinée à prendre les esprits et les cœurs. Il est composé de morceaux divers, mais il rend un son unique et harmonieux. Il ne contient que des choses honnêtes, écrites pour *les braves gens de France*, mais il est paré de ce sourire divin de la beauté qui invite les hommes à s'émouvoir, et ce sourire doit convaincre les lettrés comme les ignorants.

Parce qu'il entreprend de régénérer notre âme corrompue et d'arrêter notre décadence, doit-on s'étonner qu'il soit signé de M. Jules Lemaître? Ou plutôt doit-on s'étonner que ce prince des lettres françaises, qui gouverna jadis avec l'assentiment universel le royaume du dilettantisme, ait troqué son empire contre un apostolat ardu et méritoire, et sacrifié son repos luxueux parmi ses chères idées pour une pénible et précieuse entreprise de missionnaire laïque? Lui-même a pris soin de répondre, avec cette grâce qui illumine sa phrase, à la surprise de quelques-uns de ses anciens admirateurs peu disposés à le suivre : « J'ai des amis, a-t-il dit, que mon zèle patriotique

(1) *Opinions à répandre*, par Jules Lemaître. (Lecène et Oudin.)

fait sourire et étonne. C'est qu'ils s'étaient trompés sur moi ; c'est que je n'ai jamais été qu'un « sceptique de province », comme l'a si gentiment dit un de mes confrères les plus parisiens. » C'est peut-être qu'il n'a jamais été un sceptique. Une lecture superficielle de ses œuvres le montre uniquement diverti par les jeux de la littérature. Plus approfondie, elle révèle un moraliste qui a le respect de la vie, une indulgente pitié pour les hommes, la haine de l'hypocrisie et ce sentiment très vif que l'humanité ne se peut passer de croyances. Oserais-je citer ce jugement sur lui qui date de 1893 et qui ne saurait m'être inconnu : « Il y a en lui un honnête homme à principes pour la conduite de la vie, et un fringant curieux d'art et d'idées, qui s'accommodent comme ils peuvent de vivre ensemble : mais, l'existence étant faite de contradictions, ils forment bon ménage (1). » C'est le premier qui a triomphé, et l'on pouvait le prévoir. Car l'auteur de *Mariage blanc* n'avait point hésité à l'occasion à condamner le dilettantisme non seulement comme stérile, mais — ce qui serait étrange chez un dilettante — comme malfaisant. L'auteur de *Serenus*, s'il préférait le martyre à la foi, manifestait de celle-ci le touchant désir. L'auteur des *Rois*, s'il se laissait aller à montrer les ravages que peut occasionner la bonté, entourait néanmoins celle-ci d'une séduction qui devait survivre à l'atteinte des faits. La crainte excessive du ridicule, un certain effroi de l'action, et surtout une trop modeste défiance de soi-même le retenaient de chercher à conduire les hommes. Sa clairvoyance le rendit courageux. Elle lui fit toucher du doigt la *grande misère qui était au pays de France*. Il se demanda s'il avait le droit de taire ce qu'il voyait, et dès lors il était sauvé. Il ne pouvait plus prendre des plaisirs dont il venait de découvrir le goût de cendre. Par cela seul qu'il était mieux averti, ne devait-il pas agir? Et dès lors, nous

(1) *Ames modernes*, par Henry Bordeaux. (Perrin, édit., 1894.)

le vîmes agir et exhorter ses compatriotes à l'initiative et à la moralité avec cette voix persuasive dont le charme secret ne se peut guère analyser.

Il va même jusqu'à détester ce qui jadis lui procurait ses meilleures émotions : les belles-lettres. Détester est peut-être excessif; mettons qu'il se contente de les dédaigner. Une grande lassitude l'a pris des exercices d'art et de littérature. Nous l'entendons murmurer avec mélancolie : « Je ne suis bon à rien qu'à écrire. » Comme si ce n'était rien qu'augmenter la joie spirituelle de l'humanité, et comme si la propagation des idées n'était pas une des formes utiles de l'action ! Autrefois les littérateurs se donnaient le mauvais ton d'exagérer l'importance de leur art; retranchés du monde des vivants, ils ne consentaient à s'y rattacher que par le mépris et ils concevaient leur profession comme sacrée, tandis qu'ils confondaient dans un oubli commun les industries qui alimentaient leur propre existence. Ainsi le dernier des Goncourt, dans son pauvre orgueil de lettré, plaçait au premier rang des événements historiques la publication de ses ouvrages éphémères. Ces cas exceptionnels et ridicules se rencontrent encore aujourd'hui, bien que plus rarement. C'est en sens contraire que M. Jules Lemaître exagère. On dirait que la leçon des Racine et des Tolstoï le touche infiniment, et qu'il redoute ce germe de corruption que trop souvent contient la beauté. Mais exercerait-il son heureuse influence, sans cette grâce enveloppante des paroles dont aucun de ses lecteurs ne songe à médire?

Cependant cette influence vient encore d'une autre cause. Avec des dons supérieurs, M. Jules Lemaître fait partie de l'humanité moyenne. J'entends par là qu'il comprend admirablement la vie ordinaire et qu'élevé bien au-dessus du médiocre, il se place volontiers au point de vue de la médiocrité. Il excelle à deviner les sentiments de la moyenne des hommes, tandis qu'il n'en fait point partie. Son pessimisme apitoyé, — car il n'a pas bonne opinion

de notre temps, et, connaissant l'histoire, il n'a pas davantage le fétichisme du passé, — son pessimisme apitoyé lui sert même dans son dessein de diriger les hommes vers le bien. Il sait qu'il ne faut pas trop exiger, qu'il faut se contenter d'un tout petit effort quotidien, mais que ce petit effort quotidien peut suffire à préparer des résultats importants. Tout son charme ne réussit pas entièrement à dissimuler la piètre estime qu'il a pour notre époque. Il semble nous dire : « Vous êtes de pauvres hères bien faibles et bien lamentables. On ne peut pas décemment vous demander de hautes entreprises. C'est déjà beaucoup d'essayer de vous faire entendre certaines vérités essentielles et encore est-il bon pour réussir de vous les présenter comme une affaire de mode, comme quelque chose de distingué. Il importe de vous dorer la pilule. Je ne suis pas exigeant. Je ne vous réclame qu'un peu de réflexion, et le sentiment de quelques nécessités patriotiques et sociales. » Et pour ne pas nous fâcher, ou peut-être en vertu de cette humilité que la vie donne quelquefois aux profonds analystes de notre cœur en les accoutumant à la fragilité de notre énergie, il ajoute : « Ne soyez pas étonnés que je vous parle ainsi. Je suis un homme comme vous. Ce que vous ressentez, je le ressens, et si je redoute vos faiblesses et vos petites lâchetés, c'est pour les avoir découvertes en moi-même. » — Par là il nous rassure et il nous flatte, et quand nous sommes flattés, nous sommes bien près de lui donner raison. Il semble se mettre ainsi au niveau de ses lecteurs, et ceux-ci ne se doutent pas qu'il les élève. Il leur présente par le petit côté des choses qui sont parfaitement graves, et les voici bientôt qui se réjouissent d'avoir passé si facilement du plaisant au sévère. Son indulgence lui gagne les cœurs, et son clair bon sens lui gagne les esprits. C'est ce clair bon sens qui marque d'un trait ineffaçable, comme le diamant marque le verre, les préjugés absurdes qui étriquent les hommes et les abstractions dangereuses qui substituent à

la réalité des formules absolues. Il a de nombreux ennemis à combattre, car notre société est d'une part encombrée de conventions étroites, et d'autre part travaillée par des ferments de haine et de révolte, issus de ces philosophies qui négligent de s'appuyer sur l'observation. Mais l'intelligence de M. Jules Lemaître est précisément d'une lucidité merveilleuse. Elle a traversé ces deux étapes qui conduisent, la première, à accepter aveuglément ce qui est comme immuable et parfait, et la seconde, à détruire non moins aveuglément tout ce qui existe comme mauvais et corrompu au profit des faux mirages d'un système qui pose la bonté de l'homme à la base d'une transformation sociale. Elle a fait le tour de bien des idées, mais surtout elle est descendue dans l'âme humaine. Elle ne veut rien détruire sans reconstruire aussitôt. Elle a le sens du possible, comme elle a celui du réel. Et elle est mise en mouvement par une bonté qui dissimule mal sa tendresse.

II

Quelles sont ces opinions qu'il faut répandre? Elles ne sont pas très variées, sans quoi elles ne pourraient être facilement retenues, — et elles sont simples. Le procédé de la répétition finira peut-être par les mettre à la mode, et elles détermineront un état d'esprit propre à notre relèvement national.

Nous sommes un peuple malade. Le malheur, qui fouette le sang des peuples jeunes, nous a cruellement déprimés. Les générations venues après la guerre n'ont pas eu lieu de s'enorgueillir d'être françaises. Elles n'ont connu notre pays qu'humilié par les dissensions intestines. Elles ignorent cette communion collective dans de grands sentiments forts par quoi l'espérance agite l'âme d'une nation. Aujourd'hui les croyances s'en vont; celle de la religion, celle de la patrie, celle de la

famille, les plus essentielles et les plus sacrées, subissent une diminution dangereuse. Car c'est la foi qui fait la volonté. Nous manquons de foi, et partant d'énergie, d'activité, d'initiative. Nous laissons tarir les sources fécondes de la vie humaine, et celles de la richesse et de la prospérité communes. Nous tendons vers une forme sociale arriérée que la bêtise des mots fait présenter comme avancée, ce qui flatte de faibles cerveaux ; vers une organisation meurtrière de l'activité et de la dignité individuelles. Nous nous y acheminons en faisant notre idéal de l'état de fonctionnaire qui est médiocre, peu reluisant, mais sans responsabilité et sans risque. Nous recevons une éducation de mandarins qui ne nous prépare nullement à une existence de luttes et d'efforts. Et, en même temps que netre faiblesse pour agir a augmenté, s'est accrue notre soif de jouissances. Nous avons excité en nous l'appétit du plaisir, le goût du luxe, de sorte que la balance est de moins en moins égale entre nos désirs et nos moyens. Ce sont là de graves symptômes de décadence. Ajoutez, ce qui est trop banal pour qu'il vaille la peine d'insister, que nous sommes piteusement gouvernés et administrés.

Cependant, il ne faut point nous désespérer. Cela ne sert à rien. Puis, un peuple qui a conscience de sa déchéance peut tirer de cette clairvoyance même les remèdes qui le guériront. Les décadences irrémédiables sont celles qui s'ignorent. Mais il importe grandement que nous nous mettions tout de suite à l'œuvre. Et pour commencer, propageons en nous et autour de nous toutes les façons de sentir et de penser qui impliquent le respect de l'énergie, l'estime de l'activité, de l'effort individuel, de l'esprit d'entreprise, de tout travail auquel un peu de risque et d'aventure ne fait pas peur. Décrions systématiquement l'état de fonctionnaire, et combattons tous le préjugé qui nous fait considérer comme inférieurs les métiers industriels ou même manuels : « Un médecin mé-

diocre, un avocat à la douzaine, un littérateur sans talent est un être beaucoup moins intéressant et de bien moindre valeur sociale, je ne dis pas qu'un industriel intelligent, mais même qu'un bon fermier, un commerçant habile et loyal, un bon ouvrier d'art, un menuisier adroit, un maçon sérieux. » Nous sommes un peu trop les victimes de l'étiquette sociale. Trop de conventions nous limitent dans nos jugements. Ce qu'il faut glorifier avant tout, c'est la vie indépendante, libre et utile.

Les *Opinions à répandre* sont une conversation à bâtons rompus et non point une prédication méthodique. Sans doute les ouvrages mieux ordonnés flattent davantage notre goût des arrangements réguliers, et l'on souhaiterait quelquefois que M. Lemaître eût présenté dans une suite plus logique ses critiques des mœurs et des institutions, et les réformes qu'il désire introduire dans les unes et dans les autres. Le mieux est de se laisser conduire par ce guide aimable. Le bouquet est toujours bien fait si la fleur est jolie. Ici chaque analyse sociale nous présente une vérité et provoque notre méditation. Ecoutez comme notre écrivain disserte justement sur le faux esprit de famille et sur le faux luxe qui sévissent dans notre bourgeoisie. Après avoir formulé le vœu que nos mères françaises apprennent à supporter, quand il le faut, l'absence utile de leurs fils, il nous montre la part d'égoïsme que contient la tendresse jalouse de certains parents, tendresse qui étouffera quelquefois chez les enfants ces qualités viriles, par lesquelles ils eussent réussi à se faire une place honorable et féconde. Et il termine par ces belles paroles qui exalteront la légitime fierté et la sensibilité courageuse des descendants hardis des familles nombreuses : « Les séparations ne sont point ennemies de l'amour maternel et filial. La présence réelle n'est pas indispensable pour s'aimer, même pour s'aimer avec joie et douceur. Les longues absences épurent et approfondissent les affections familiales. Elles spiritualisent le lien du sang, le

transforment en lien moral. L'enfant, exilé des siens, se souvient mieux, est plus reconnaissant, et veut « mériter ». Et les retours au foyer très longtemps quitté n'en sont que meilleurs. — Lorsqu'elle se disperse pour des raisons dérivées du sentiment du devoir et du sentiment de la dignité individuelle, la famille se resserre d'autant plus, idéalement. »

Sur le faux luxe de la bourgeoisie petite et moyenne, les paroles de M. Jules Lemaître sont décisives. Et combien elles méritent d'être répandues ! Car c'est un de nos grands vices, cette manie de parader, de représenter, d'imiter les plus riches avec cette idée bien arrêtée que cela est élégant et distingué, et qu'une femme qui ne fait pas de la toilette, qui ne reçoit pas, qui vit à l'écart de ce qu'on est convenu d'appeler *le monde*, encourt une sorte de déchéance. La femme qui cherche avant tout à plaire à son mari, à être sa vraie compagne, son amie, sa conseillère même, à bien élever ses enfants, à les rendre aptes à supporter courageusement et joyeusement le poids quelquefois lourd de la vie, celle-là qui sait enfin mettre chaque chose à sa place, et le vrai bonheur au premier plan, et préférera aux petits cancans de la ville son intérieur dont elle est d'ailleurs le charme, sera blâmée comme « faiseuse d'embarras » par le chœur des petites pécores qui se griment, s'attifent, piaffent, caracolent, flirtent, jouent aux grandes mondaines, clabaudent et potinent comme si c'était l'unique fonction naturelle des épouses et des mères. A ces dernières, M. Lemaître adresse le seul reproche qui les touche : il les avertit qu'elles ne sont pas élégantes : « Car l'élégance c'est ce qui sied, c'est ce qui est décent et harmonieux. Une jeune dinde qui affecte les dehors d'une autre condition que la sienne n'est pas une créature harmonieuse. Et elle devient souvent une méchante créature, étant toute occupée de vanités, sans nulle vie intérieure, et exaspérée, en outre, de se donner tant de peine pour se composer une apparence menteuse, précaire et qui tou-

jours manque par quelque endroit. Sa vie, si elle la simplifiait, serait plus aisée et plus large. Elle oserait peut-être avoir des enfants et trouverait même plaisir à les élever. Si de telles dispositions se répandaient parmi les femmes de condition médiocre, de braves gens n'hésiteraient plus à épouser des filles sans dot, car alors le mot de Michelet serait vrai que deux personnes dépensent moins qu'une ».

L'auteur de ce petit livre donne son attention à la plupart des préoccupations de notre temps. Et toujours comme un principe directeur, reviennent les mêmes conseils, les mêmes maximes sur l'amour de la vie, sur la solidarité sociale, sur la simplification de l'existence, sur la beauté du travail qui est une sorte de prière et, comme la prière, apporte la paix et la sérénité. Quelquefois le sourire est un peu trop désabusé, la phrase un peu trop désenchantée, et l'on devine la mélancolie de l'homme qui est lassé de la lutte. On lui voudrait un peu plus de confiance dans le résultat de sa mission, car, si les chefs ne croient pas à la victoire, qu'espéreront les soldats ? — et même on lui voudrait un peu plus de cette force d'orgueil qui agite les hommes d'action. Mais peut-être alors sa voix nous parlerait de moins près, et nous serions moins tentés de suivre celui que nous pensons être notre semblable.

Il effleure donc tous les sujets. Notre avenir colonial l'émeut, et il craint la plaie grandissante de l'alcoolisme. Toujours il nous présente les choses dans leur réalité, et nous recommande de ne pas forcer la nature. Mais il sait ce qu'on peut faire en conformité de la nature. Ainsi nous le voyons résoudre selon la nature le problème du féminisme. Il reprend en somme cette pensée de Joseph de Maistre qui est le bon sens même, et dont un journal de mode réclamait dernièrement le commentaire à ses abonnées : « La femme ne peut être supérieure que comme femme ; mais dès qu'elle veut émuler l'homme, ce n'est qu'un singe. » La femme n'est point semblable à l'homme,

et s'il faut faire pour elle ce que veut la justice, il faut encore se garder de ce qui irait contre la nature. La société ne peut lui refuser les moyens de gagner sa vie, et de compenser au besoin l'absence du foyer, qui est son véritable but, mais dont l'édification ne dépend point d'elle seule, par la dignité et l'aisance que donne le travail.

Sur le patriotisme, M. Lemaître parle avec tout son cœur. Il nous invite à considérer le temps présent, et à nous défier des théories humanitaires que nos arrière-neveux pourront cultiver peut-être sans danger, mais qui nous conduiraient à une situation plus précaire encore dans le concert actuel des nations. Un pays fort et respecté au dehors connaît, cela est fatal et nous en avons sous les yeux un exemple trop éloquent, la prospérité commerciale et industrielle, l'essor de son activité, la mise en valeur de ses énergies. Travaillons donc à fortifier notre pays. Notre sentiment qui nous vient *de la terre et des morts* nous y porte, et notre intérêt même nous y encourage. Il est étrange que ces choses aient besoin d'être dites. Persuadons-nous que nous ne sommes pas un peuple en décadence. Les individualités ne nous manquent point ; mais nous ne savons pas en tirer tout le parti possible. Rendons à notre patrie, par notre courage et notre vigueur morale, ce respect universel qu'elle n'a plus aujourd'hui. Et pour y parvenir, respectons-nous nous-mêmes : ne passons point notre temps à nous prodiguer l'injure, à nous tremper dans *ce bain de haine* dont parlait M. de Vogüé dans *les Morts qui parlent*.

Il y a aussi la question de l'éducation. Avec moins d'ampleur, moins de rigueur aussi dans la démonstration, M. Jules Lemaître reprend les critiques de Taine. Le philosophe s'adressait à un public cultivé, le publiciste s'adresse à tous : de là la différence des moyens. M. Lemaître combat l'enseignement classique qui fait des mandarins et non des hommes pratiques. Il attaque vigoureusement ce qu'il appelle le préjugé du latin, qu'il

prétend sans effets sur notre esprit. Chemin faisant, il piétine quelque peu la littérature dont l'utilité lui paraît secondaire. *Primum est vivere* (pardon !) il importe avant tout de vivre ; menacés par la concurrence et le développement des peuples voisins, il nous faut abandonner les métiers parasites, mettre résolument la main à la pâte, produire enfin, créer. Et il est essentiel que notre éducation nous fortifie, nous rende aptes à cette lutte vitale dont l'avenir ne fera qu'augmenter les difficultés. Mais là, j'imagine qu'on a mal posé la question. Elle n'est pas de savoir si l'on maintiendra dans l'enseignement l'étude du grec et du latin. Le latin et le grec ne sont que des moyens de verser en nous le goût de la beauté, le sens de l'ordre, l'amour des idées. Qu'on change de moyens si l'on veut, et je n'y vois pas d'inconvénients, mais qu'on maintienne chez nous cette éducation capable de susciter le désintéressement et la générosité, toutes ces sources fécondes de dévouement et de noblesse morale qui ont fait la gloire de notre race. Qu'on réforme notre instruction, qu'on la rende plus pratique : c'est indispensable. Mais qu'on développe aussi l'éducation, et c'est là que les belles-lettres, en épurant le goût, en donnant la délicatesse et la mesure, en atténuant par le sens des idées générales et le sens de l'universel ce qu'une instruction trop exclusivement pratique pourrait apporter de brutal et de violent dans les mœurs, peuvent intervenir avec efficacité. On a dit souvent que toute question sociale était une question morale, et c'est vrai. De même toute question d'éducation. Car parvenir n'est pas un but : l'argent n'est qu'une force. Et une vie n'est belle que si elle n'est pas égoïste.

2 février 1901.

M. ÉMILE FAGUET (1)

A M. Antoine Gabet.

« Vois, examine de près comme tous les êtres se transforment les uns dans les autres. *Rien n'agrandit davantage l'esprit.* » Cette belle parole de Marc-Aurèle est le conseil qui a présidé à la vie intellectuelle de M. Emile Faguet. Sans cesse sa pensée est allée en s'agrandissant. Il est venu de l'étude des hommes et des faits à l'étude des idées et des systèmes, et après avoir été un admirable peintre de portraits littéraires, il est aujourd'hui, dans la maturité d'un talent pleinement épanoui, l'étonnant peintre de fresques qui, par larges touches claires et saisissantes, résume toute la vie cérébrale, politique et morale de notre temps inquiet et changeant. Il sera difficile dans l'avenir d'aborder l'étude de notre siècle sans être tenté de puiser dans les analyses limpides et les synthèses aussi nettes que puissantes du nouvel académicien, dont on peut dire qu'il a reconstruit toute notre époque, non dans ses événements, mais dans ses aspirations, ses désirs, ses incessantes agitations du cœur et surtout de l'esprit. Je voudrais présenter au lecteur en quelques pages le tempérament et les idées générales de cet écrivain qui honore la

(1) Études littéraire sur les XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles (quatre volumes). — *Politiques et Moralistes du XIXe siècle* (trois vol. Lecène et Oudin, édit.). — *Histoire de la littérature française* (deux vol. Plon, édit.). — *Drame ancien. — Drame moderne.* — *Questions politiques.* — *Problèmes politiques du temps présent.* (Armand Colin, édit.).

critique française si brillamment illustrée par les Sainte-Beuve et les Taine, pour ne rappeler que les morts, et qui en est aujourd'hui, avec M. Brunetière, le représentant le plus indépendant et le plus vigoureux dans la discussion.

I

Mérimée avait reçu du peintre anglais Lawrence la recommandation de ce procédé d'art qu'il appliqua à la littérature : — choisir un trait dans la figure du modèle, le copier servilement; on peut ensuite embellir tous les autres; le portrait sera ressemblant (1). — A la condition de choisir un trait essentiel, le conseil est bon. Et remarquez qu'il se rapproche de la fameuse théorie de Taine sur la *faculté maîtresse*. Taine critique ramenait son modèle à une qualité dominante, à une unité de nature qui devait résumer son œuvre. Il arrivait ainsi à faire des portraits d'un relief merveilleux, mais qui parfois manquaient de nuances.

Par ce même procédé furent créés la plupart des types de la littérature. Pour un Shakespeare ou un Racine, qui analysent, par le moyen de quelques phrases d'une mystérieuse puissance, les mouvements les plus secrets de notre âme, combien d'écrivains tirent de leur observation un trait précis et significatif qu'ils s'appliquent à renforcer sans cesse afin de le fixer dans la mémoire ! Balzac, qui a évoqué tout un monde, pourvoit toujours ses personnages du vice dominant qui les fera reconnaître aussitôt : par là demeurent si facilement dans notre esprit Grandet, le Père Goriot, le baron Hulot, etc. Les Homais, les Roumestan, les Tartarin furent fabriqués de la sorte, et d'une façon durable. Des écrivains de second ordre, mais habiles à la caricature qui est le grossissement du réel, parvinrent, en

(1) M. Faguet rappelle ce trait dans son étude sur Mérimée.

utilisant ce procédé de simplification, à mettre sur pied des personnages très vivants et capables d'une vie persistante, tel le Joseph Prudhomme d'Henri Monnier.

Pour projeter une clarté immédiate sur la figure de M. Emile Faguet, je voudrais employer ce procédé. Lui-même en a fait un usage excellent, bien qu'il ait critiqué la théorie de Taine. Et sans doute il en a fait usage par goût d'enseigner, par habitude de professeur qui doit forcer la voix pour se faire mieux entendre, mais surtout par amour de la clarté, par passion de visions fortes et nettes. Pour fixer en nous le profil de tel écrivain, et le fixer d'une manière définitive, il frappe des mots comme des médailles, il trouve des raccourcis de phrases semblables à des formules d'algèbre ou de chimie que la mémoire n'oublie plus après qu'elle en a pris possession. Tantôt il affiche ce trait essentiel comme un programme en tête de son essai, et tantôt il le garde pour la fin comme un résumé. En deux coups de crayon, le portrait est tracé, et toujours il est ressemblant. Tocqueville est un *patricien libéral ;* Guizot, *un modéré énergique ;* Sainte-Beuve, *un dilettante inquiet ;* Benjamin Constant, *une pensée froide témoin d'une âme trouble ;* Michelet, *une manière de Voltaire mystique ;* Renan, *un positiviste resté chrétien ;* Edgar Quinet, « *c'est un de Maistre protestant, moins l'esprit, n'en ayant point, ou un de Bonald protestant, moins la logique, n'en ayant pas une très sûre* ». Voltaire, — et le mot est demeuré célèbre — est *un chaos d'idées claires;* Balzac a *le tempérament d'un artiste et l'esprit d'un commis-voyageur.* On pourrait multiplier ces exemples de définitions brèves et incisives que M. Faguet affectionne. Il en est de très spirituelles : Stendhal est qualifié de *Saint-Simon de table d'hôte*, et Joseph de Maistre de *prétorien du Vatican*. Mais peut-être celles-ci sont-elles trop uniquement spirituelles. On voit par là l'éclairage brusque et vif que le peintre donne à ses toiles. Cependant, ne craignez pas que ce relif nuise

à l'art des nuances. Si M. Faguet sait abréger, il sait aussi être complet. Son talent souple est méthodique et parfois minutieux comme celui des maîtres hollandais. Et lorsque sa manière un peu soudaine et bourrue vous a d'abord quelque peu décontenancés, vous êtes ensuite tout surpris de l'habileté qu'il déploie pour pénétrer dans les détails et ne rien omettre. Il est psychologue à l'occasion : lisez plutôt ses analyses de l'âme de Lamennais ou de Benjamin Constant. Il a des épithètes singulièrement insinuantes et heureuses : *langueur amoureuse* et *nonchalance passionnée,* dit-il joliment du poète Joachim du Bellay, et comme il a indiqué l'influence de Jean-Jacques Rousseau en disant que ses *idées* étaient *sensuelles !* Au milieu de son cliquetis de déductions et de raisonnements, de son escrime, savante et hardie à la fois, de phrases querelleuses, on trouve des réflexions comme celle-ci : « Racine n'aimait guère, mais aimait à être aimé, d'où vient qu'il a fait parler mal ses amoureux et admirablement ses amoureuses », et cela nous ouvre des perspectives nouvelles sur ce talent principalement clair et franc, peu subtil et peu tendre, mais capable d'entrer dans toutes les idées et dans tous les sentiments.

Je n'espère point dérober à M. Emile Faguet sa manière. Me tromperai-je cependant en voyant sa faculté maîtresse dans un équilibre parfait de la passion des idées et du sens du réel? C'est un positiviste qui n'aime que la pensée. Il voit toujours les faits, mais comme la matière merveilleuse et diverse de nos raisonnements. Jamais il ne raisonne *dans l'absolu*, ce qui fut l'erreur des philosophes du siècle dernier qui créèrent l'homme abstrait au lieu de l'humanité de chair et de sang. Il n'oublie donc point le monde vivant, celui du passé et celui surtout où nous nous agitons, monde « ondoyant et divers » dont il aime jusqu'à la variété, mais il n'a de goût que pour débrouiller les idées.

Sa croyance aux faits, son respect des faits, nous les

retrouvons constamment dans son œuvre. « Nos idées vraies sont toujours des faits, dit-il à propos de Fourier; des faits que nous apercevons un peu avant les autres et que nous avons l'air de créer parce que nous les avons pressentis; ce ne sont pas les idées qui gouvernent le monde, ce sont les faits; seulement, dès qu'un fait ayant été aperçu par quelqu'un est devenu une idée, l'idée lui donne une nouvelle force, et il va plus vite. » Ainsi Fourier proclamait le danger du morcellement du travail qui annihile la valeur de l'ouvrier, la fécondité de l'association qui ramasse en un faisceau de force les faiblesses éparses, et ces idées n'étaient que des faits qui commençaient à se produire à la suite des inventions modernes, du développement de la grande industrie et du changement du matériel. En d'autres termes, c'est l'observation qui nous fournit la base de nos pensées; si nous n'appuyons pas sur cette base solide nos idées, elles sont semblables à ces légères constructions bâties sur le sable qu'un souffle de vent emporte. « Le commerce des faits est excellent, dit encore M. Faguet, parce que nous sommes des faits nous-même, très contingents, très éphémères et très bornés, et que nous sommes évidemment destinés à vivre avec eux. » Et non seulement il vante le commerce des faits, mais il y voit la source de nos idées générales. Selon lui, une idée générale ne vient pas chez l'homme spontanément, et cela est probable, elle n'est que la traduction intellectuelle d'une passion, et ceci est moins probable. Or nos passions ne naissent que du contact de notre tempérament avec le monde extérieur, avec les faits.

Ainsi M. Faguet est décidément positiviste. Il n'admet point que la philosophie soit séparée de la vie. Nous sommes dans le temps, nous devons penser dans le temps. Nous ne devons pas supprimer nos limites, mais nous en servir pour mieux circonscrire le champ de notre vision, pour mieux voir. Ce sens du réel, je dirai cette obsession du réel, l'a préservé et d'être un idéologue et d'être un

homme de lettres. J'entends ici par homme de lettres celui qui ne voit dans le monde qu'une matière de littérature. Or, M. Faguet considère au contraire la littérature comme un moyen d'exprimer la vie, non comme ayant sa fin en elle-même. Il n'est ni un mandarin, ni un dilettante, et nous verrons même tout à l'heure qu'il ne croit ni à l'inflence de la critique, ni à celle des livres, ni à celle de tous les penseurs, ce qui ne manque pas d'être singulier. Il faut donc bien qu'il considère les écrivains comme significatifs puisqu'il les étudie avec passion. Il les étudie constamment dans leurs rapports avec l'humanité générale, dans leurs façons de sentir et de penser qui résument les façons de sentir et de penser, non pas de leur époque, mais de l'élite de leur époque. Et, comme il est persuadé que l'humanité ne progresse que par ses hommes supérieurs, si elle progresse, c'est donc bien chez ceux-ci que l'on doit rechercher la trace de ce progrès. De là sa prédilection pour les écrivains qui ne sont pas purement des littérateurs, pour les moralistes, pour les politiques, pour tous ceux qui furent le reflet de l'humanité en marche, ou qui aspirèrent à diriger cette marche. Il a toujours rattaché ses études littéraires à l'étude de la société et de l'homme, et son œuvre capitale est consacrée à l'analyse des sociologues et des moralistes dont la pensée est à peu près l'image du XIXe siècle.

M. Emile Faguet ne se sert de cette solide armature des faits qu'il a tout d'abord confectionnée que pour mieux protéger et fortifier sa pensée. C'est l'honneur de l'homme, à ses yeux, d'être un animal que la pensée inquiète. Il respecte, il aime, il admire ceux qui furent les excitateurs de cette pensée, les Auguste Comte, les Proudhon, les Taine, les Renan. Par elle l'homme s'élève fier et solitaire dans l'univers, comme un arbre dans la plaine rase, comme un cavalier parmi les fantassins. Il faut donc penser, penser beaucoup, penser loyalement et sincèrement.

Mais croit-on que M. Faguet fasse de la pensée le prin-

cipe directeur de l'humanité, la cause et la source du progrès? Ce serait oublier qu'il est positiviste. Il est même fataliste en histoire. Pour lui, la seule loi que nous connaissions, c'est la loi du changement ; nous ne savons rien d'autre. Nous ne savons pas jusqu'où l'humanité doit progresser, ni même si elle doit progresser. Elle s'agite, nous en sommes certains, et parce qu'elle s'agite, nous nous persuadons qu'elle avance. « On tâtonne, dit-il dans son essai sur Proudhon, parce que l'humanité n'a jamais fait autre chose et ne peut pas faire autrement. » A diverses reprises il a proclamé l'inutilité des divers changements sociaux. « Il est remarquable, assure-t-il, à quel point les plus belles réformes de l'humanité aboutissent à mettre une injustice à la place d'une autre. » Et c'est là une constatation d'observateur qui ne se laisse abuser ni par les mots, ni par les systèmes, ni par les partis.

Si l'on ne gagne rien à s'agiter, à changer, à inventer, en un mot à penser, à quoi bon le faire ? Autant vaudrait demeurer tranquille, à la façon des fakirs qui vivent dans l'anéantissement volontaire. — Jamais, jamais, nous crie M. Faguet, car ce ne serait pas assez dire qu'il nous l'assure. Oui, *l'homme perd du bonheur à mesure qu'il se civilise;* oui, il ne gagne rien aux transformations ni aux efforts sans cesse déçus d'amélioration sociale. « Mais l'homme est de sa nature prédisposé au travail et à l'ambition du mieux. Il ne peut plus s'arrêter. » Il ne peut plus se soustraire au travail scientifique, quand bien même ce travail scientifique ne mènerait ni au bonheur moral, ni même au bonheur physique et n'aurait pas d'autres résultats que de nous conduire à d'autres façons de désirer, de convoiter, de lutter et de souffrir. C'était la conclusion de Taine ; c'est à peu près celle de M. Faguet, avec cette différence essentielle que chez le premier elle est douloureuse et pessimiste, tandis que le second la supporte allègrement. Taine voyait dans l'histoire de l'humanité la banqueroute du bonheur, but de tous les désirs humains.

Or M. Faguet est persuadé que l'on se trompe en s'imaginant que l'humanité désire le bonheur ; elle ne désire que vivre selon sa nature, et l'instinct de la lutte et du changement est son instinct le plus fort.

La pensée est donc l'honneur de l'homme. Et cette pensée est absolument libre. Elle n'a point à se préoccuper des conséquences. M. Faguet lui accorde la pleine indépendance. Il y a deux classes de philosophes : d'une part les esprits scientifiques qui cherchent la vérité quelle qu'elle soit, et de l'autre les moralistes, hommes d'Etat, sociologues qui savent ce qu'ils veulent trouver. Ces derniers plaisent à M. Faguet par leur souci des besoins immédiats de la société qui les rattache à l'observation des faits ; mais il absout par avance les premiers de toutes les erreurs qu'ils peuvent commettre dans leur recherche de l'absolu. Jamais la pensée, lorsqu'elle est sincère, ne peut être un mal. « C'est quelque chose, écrit-il, que de mettre l'esprit humain dans une voie même périlleuse. Il est probable que l'essentiel est de penser, loyalement et consciencieusement, et qu'il en reste toujours quelque chose. » La noblesse de l'effort et du but sauve toutes les conséquences. Il dira encore au sujet des inquiètes recherches sociales de notre temps : « L'étude des questions sociales est la plus importante qui puisse être à l'heure actuelle, dût-on, à les étudier, ne trouver, au lieu de solutions, que des expédients, et, au lieu de remèdes, que des palliatifs. »

J'avais conçu le plan d'un conte assez singulier que je n'écrirai point. Il s'agissait d'un brave homme du moyen âge qui, bien avant le sacristain Laurent Coster, de Harlem, et Jean Gensfleich, dit Gutenberg, de Mayence, inventait l'imprimerie. Enchanté de sa découverte, il allait en faire part au monde. Désormais, rien ne périrait plus des ouvrages excellents des hommes, et l'on pourrait les répandre à l'infini. Dans son atelier, à côté des premiers caractères typographiques à l'aide desquels il venait de

reproduire quelques pages de la Bible, l'inventeur, joyeux, s'endormait et avait un songe. Il assistait au développement extraordinaire de son invention à travers les âges ; il la voyait tour à tour messagère de vérité et d'erreur, source de paix et de discorde. Néanmoins, il souriait. Mais quand il apercevait dans son rêve la presse à un sou colportant pêle-mêle le roman-feuilleton, le boniment électoral, la haine, l'immoralité, les sophismes et les fausses nouvelles, il se réveillait épouvanté. Il comparait, la sueur au front, le bien et le mal de sa découverte, et finalement il jetait au feu tous ses instruments comme diaboliques et pernicieux. Mais cela ne servait de rien, car un de ses meilleurs amis avait surpris son secret et commençait de s'en servir merveilleusement.

M. Faguet ouvrirait de grands yeux devant les scrupules de cet inventeur. Et il l'estimerait de cerveau faible, incapable d'une invention en effet. Mais comme homme il l'intéresserait, car il entre volontiers dans les cerveaux les plus divers. Pour lui, il est puéril de reprocher leurs découvertes aux penseurs et aux savants ; l'inventeur de la locomotive ou celui de la bicyclette peuvent-ils être responsables des accidents ou des chutes qui accompagnent l'usage de ces instruments? L'avenir fera le départ entre le bien et le mal qui résultent de nos recherches ; mais ne touchons pas à l'indépendance de la pensée humaine qui est sacrée. Toutefois cette pensée n'est chose sacrée que si elle est sincère, amoureuse de la vérité, et amoureuse des hommes. Lorsqu'elle manque de ces caractères essentiels, M. Emile Faguet la tient pour vaine et méprisable.

II

Efforçons-nous donc de penser sincèrement et consciencieusement. Et ne nous préoccupons point de savoir où cette pensée nous conduira. L'homme de bonne foi et de bonne volonté n'a pas à craindre les mauvais chemins.

S'il ne voit pas le but, si l'obscurité l'environne, qu'il avance quand même sans peur; il trouvera dans le sentiment de son courage la récompense de son énergie. Car il ne faut pas demander, pour le moment, à M. Faguet d'autre conclusion philosophique. A ceux qui lui reprocheraient de ne pas parvenir, avec sa passion de la pensée et son sens du réel, à préciser une doctrine, il répond joyeusement par cette boutade : « Il n'y a que ceux qui pensent peu à qui une existence suffit pour conclure. » Sa richesse intellectuelle ne lui permet pas encore ce luxe. Parti de la croyance aux faits, des données certaines mais changeantes de nos sens, il a fait le tour de tous les systèmes de nos philosophes et de nos sociologues modernes. Il a visité toutes leurs maisons, de la cave au grenier; il n'en a point trouvé qui n'eussent besoin de réparations ou de reconstructions. Il n'en a pas trouvé non plus qui n'eussent leurs avantages et leurs agréments. Sur quel modèle bâtira-t-il la sienne? Il n'en sait rien encore; il le saura peut-être un jour, et se hâtera de nous en informer. Il le cherche en attendant, et il nous indique les commodités et les inconvénients de tous ces bâtiments étrangers dans lesquels il a pénétré sans parti pris et sans préventions.

Ainsi, M. Faguet est le plus indépendant, le plus libre des penseurs. Cette indépendance est chose inouïe, si l'on songe un instant que nos façons de penser sont toutes plus ou moins inspirées par nos façons de sentir qui dépendent de notre race, de notre milieu, de notre famille, de nos traditions et de nos impressions d'enfance. Il est difficile de faire table rase des morts et des vivants qui ont contribué à créer notre âme. J'ajouterai que ce serait mortel aux artistes qui, eux, doivent déployer leur sensibilité en conformité avec leurs origines naturelles. Et même je verrais dans cette merveilleuse liberté de penser de M. Faguet l'indice de ce manque de sens artistique qui est, peut-être, son seul défaut, et qui le prive de prendre part avec amour ou avec haine, selon les génies, aux dé-

bats des grands écrivains avec la beauté. Non point, certes, qu'il ne puisse être ému par le spectacle du beau : mais il comprend spécialement le beau dans ses rapports avec l'intelligence et l'observation, le beau intellectuel et le beau, image transposée et significative de la réalité, tandis que le beau plastique n'attire point ses yeux, ne touche point son cœur. Sa plus belle étude littéraire est consacrée à Alfred de Vigny, ce désenchanté qui souffrait tant d'être un idéaliste sans foi et ne pardonnait pas à Dieu son scepticisme.

Une intelligence ainsi libérée, qui veut des faits pour base de la pensée humaine, qui, en même temps, habituée à tourner et retourner les événements et les théories, n'aperçoit point l'influence immédiate de cette pensée, ni l'augmentation par elle du bonheur, — ne sera-t-elle pas forcément attirée, dans son mépris des résultats, à se récréer de ses évolutions et de ses expériences, à se plaire seulement au jeu savant, subtil et souple des idées, à se contenter définitivement du dilettantisme? Sainte-Beuve, presque aussi indépendant quoique plus artiste, mais dont l'indépendance n'était pas originelle, étant issue d'un désir de plus grande volupté cérébrale, s'était installé dans un scepticisme confortable où il trouvait son plaisir; il tenait pour inutile tout travail humain et pour simple divertissement toute pensée, et il disait agréablement : « La vie humaine réduite à elle-même serait trop simple et trop nue : il a fallu que la pensée civilisée se mît en quatre pour en déguiser et pour en décorer le fond. La galanterie, le bel esprit, la philosophie, la théologie elle-même, ne sont que des manières de jeux savants et subtils que les hommes ont inventés pour remplir et pour animer ce temps si court et pourtant bien long de la vie; mais ils ne s'aperçoivent pas assez que ce sont des jeux. » Il est fort heureux que les hommes ne s'en aperçoivent pas. Voilà donc la galanterie et la théologie assimilées dans leur usage, qui est de faire oublier la vie. D'où vient que

M. Faguet a résisté si complètement aux atteintes du dilettantisme? car il n'y a pas chez lui l'ombre d'un dilettante. S'il est possédé de la passion de la pensée, il en a aussi le respect. L'homme ne doit s'en servir que pour la recherche de la vérité; même s'il n'espère pas aboutir à une conclusion, il doit agir intellectuellement comme s'il l'espérait. Cela est nécessaire à sa dignité. Penser est chose sérieuse et non point un jeu. L'expérience même nous l'apprend. L'humanité « voudra toujours des observations tirer une science ; des faits exprimer la loi que leurs successions, leurs répétitions ou leurs groupements semblent révéler ou invitent à supposer : donner par la pensée un ordre et une organisation à cette matière qui est là, dispersée et disséminée sous nos yeux (1). » Elle se défie du scepticisme et même le méprise un peu, et non sans raison ; notre temps le déteste et si cordialement qu'il préfère, par la voix de Renan, croire à des opinions contradictoires. C'est que l'humanité n'admet pas qu'on se désintéresse d'elle, et les dilettantes qui s'intéressent à tant de choses, se désintéressent véritablement des hommes; ils font bande à part : individualistes forcenés, ils considèrent le monde comme un spectacle destiné à leur amusement, et, dédaigneux aristocrates, ils refusent de frayer avec les acteurs qu'ils estiment plaisants ou pitoyables. M. Emile Faguet se range à l'avis général, et regarde le dilettantisme comme une forme de décadence. Il voit dans le développement de la pensée une élévation de l'homme et un contre-poids nécessaire aux besognes avilissantes, aux mesquineries et à toute la partie utilitaire de la vie. Qu'importent ses résultats pratiques? ses résultats intimes sont assez grands, assez heureux pour permettre de ne pas s'inquiéter des autres : ils assurent la noblesse de l'homme, ils constituent sa supériorité dans l'univers.

(1) Emile Faguet : Etude sur *Sainte-Beuve*.

Par l'observation exacte, les positivises, quand ils sont de bonne foi, parviennent bientôt à la compréhension, au respect et même à l'exaltation des forces morales dans l'histoire de l'humanité. Auguste Comte, Taine en sont des exemples. Le premier voulut mettre un terme à l'anarchie intellectuelle de notre temps, en instaurant le pouvoir spirituel de la science, en fondant une morale sur l'instinct social. Et, dans ses études historiques, le second voit un frein à la brutalité des mœurs et à l'égoïsme des hommes dans les seules religions ou dans le culte, religieux encore, de la science ou de l'art. M. Emile Faguet, parti des faits, proclame la même conclusion. Mais lui ne commet pas l'erreur de Comte qui jette un pont impossible entre les sciences naturelles et les sciences morales. Dans une étude générale sur le dix-neuvième siècle qui est l'analyse complète de tous les maux dont souffre la société actuelle, il remonte aux causes et voit la cause de ces causes dans la science. « La science, dit-il, à qui le monde s'est adressé pour trouver le bonheur, a fait un monde très rude, très violent, furieusement agité et haletant. » Elle a répandu plus de désirs, d'envies et d'excitations intéressées qu'elle n'a apporté de confort et de bien-être. Si l'on veut enrayer cette marche en avant qui produira des effets rétrogrades et n'aboutira qu'à une barbarie perfectionnée, il faut revenir aux forces morales d'autrefois, honorer les religions, le patriotisme, la littérature et les arts, redonner à la vie humaine, en un mot, les joies pures qui viennent de notre âme. M. Faguet connaît par l'histoire et l'étude de l'homme la force religieuse, et quel élément de bonheur, de paix et de résignation elle peut apporter. Du culte de l'idée il est venu au culte de l'idéal. Il est allé à la limite de la connaissance humaine, il s'est incliné devant l'Inconnaissable. A la philosophie orgueilleuse de Taine, qui prétendait fixer la loi suprême de l'univers, il répond que cette loi unique ne sera encore qu'une loi, c'est-à-dire une formule, la formule de notre

intelligence définitive de ce que nous connaissons de l'univers. « Mais, ajoute-t-il, nous n'aurons pas alors le droit de faire de cette loi une chose réelle, substance, force. De la personnalité de l'univers ou de la personnalité extérieure à l'univers et le dominant, l'homme vivant tel qu'il est avec ses cinq sens et son abstraction, ne saura jamais rien. Là est la limite du connaissable et de l'inconnaissable. » Là est la source toujours fraîche du sentiment religieux. Ou plutôt, — le sentiment religieux a sa source dans un besoin de notre cœur, — là est son immarcescible beauté ; là est son inaltérable justification. Il aborde un domaine interdit à la science.

Mais parce qu'il a reconnu les limites de l'homme, M. Faguet ne conçoit nulle inquiétude philosophique. Il a en partage sa raison, sa bonne et claire raison, et c'est pour s'en servir. Oui, quelque chose nous dépasse ; oui, nous retrouvons en nous et hors de nous la trace de l'idéal, de l'absolu, de Dieu. Oui, nous avons dans notre cœur des aspirations que la réalité ne contente point, et qui s'élancent vers l'infini. Réjouissons-nous de reconnaître cette dualité de notre nature qui a besoin de croire et besoin de savoir, et qui veut satisfaire ensemble ces deux besoins aussi impérieux l'un que l'autre. L'avenir les conciliera ou ne les conciliéra point : peu importe, pourvu que nous pensions en toute bonne foi et conscience. Je soupçonne M. Faguet d'un penchant pour le renanisme : à la fin de sa belle étude sur Renan, il ne critique point les contradictions de celui-ci, et convient que dans son apparent dualisme qui unit le positivisme au culte de l'idéal, le maître a peut-être découvert la formule de l'avenir, car ces deux fois, l'une de sentiment et l'autre de réflexion, ne pourraient-elles se concilier dans la vie réelle ?

Ainsi M. Faguet concilie fort bien sa croyance aux faits et sa passion de l'idée. Sa santé morale est admirable. Sûr de sa sincérité et de sa bonne volonté, il va de l'avant, sans crainte de l'inconnu. Il rend hommage par

son travail persistant et opiniâtre, par ses magnifiques efforts intellectuels, à cette pensée, noblesse de l'homme, qui a été déposée en notre cerveau comme une parcelle divine. Il fait ce qu'il doit, en pensant le plus fortement qu'il peut : advienne que pourra. Le comte de Tocqueville a écrit cette vaillante réflexion : « Le principe le plus arrêté de mon esprit est qu'il n'y a jamais d'époque dans la vie où l'on puisse se reposer. L'effort est aussi nécessaire et même bien plus nécessaire à mesure qu'on vieillit que dans la jeunesse. La grande maladie de l'âme, c'est le froid. » Voilà une maladie dont jamais M. Faguet ne souffrira. Il ignore toutes les maladies de l'âme, spécialement le désespoir, le désenchantement, l'inquiétude. Sa joie est de travailler ; son bonheur est de penser. Où tant de philosophes ont trouvé mélancolie, pessimisme, doute, il trouve un plaisir toujours nouveau. Car il utilise son doute pour ses recherches ; et il est trop curieux et trouve dans le monde trop de matières à sa curiosité pour ne pas connaître l'optimisme et la bonne humeur.

Il remplit sa destinée. Et l'homme doit s'efforcer de remplir sa destinée. Accepter la vie ne suffit pas ; il faut encore l'accepter joyeusement. Après avoir reconnu ses facultés, il faut s'en servir de toutes ses forces jusqu'à la mort. C'est un crime que le renoncement, que le refus d'exiger de son cerveau tout ce qu'il peut contenir de pensées. Ainsi M. Faguet ne craint pas de bousculer Racine pour s'être permis d'abandonner la tragédie et s'être confiné dans la retraite : là il confond un peu la littérature et la vie morale, ou plutôt il fait de la littérature la vie morale de l'écrivain, mais ce jugement nous indique l'opinion du critique sur l'existence humaine qui, à ses yeux, n'est complète que si l'homme a réussi à donner toute sa mesure. L'homme a d'ailleurs intérêt à cet effort quotidien ; car le vrai bonheur est d'agir conformément à sa nature.

Travaillons et pensons sans crainte, nous dit M. Faguet. Soyons hommes dans toute la force du terme. Accomplis-

sons notre destinée. Quel que soit l'avenir, il ne peut rien sur nous, si nous avons fait notre possible dignement et courageusement. Et sans doute cela est insuffisant pour fonder une morale; mais M. Faguet n'a point mission d'en fonder une. Il n'en combat aucune; il respecte toutes celles qui élèvent l'homme et fortifient sa vie intérieure et son sens de la solidarité. Il n'est pas pressé de conclure : pourtant nous n'avons pas le loisir d'attendre une autre vie pour le faire. Pour lui-même il s'accommode du culte de la vérité lointaine vers laquelle il marche, lumière en main, d'un pas ferme par les chemins obscurs. Et bien plutôt que d'avancer, il se soucie de ne pas trébucher.

III

Critique littéraire et dramatique, M. Emile Faguet est le bourru bienfaisant. Il entre brusquement en matière, il tranche, il taille, il découpe, le tout avec un rire de belle humeur. Et soit que cet opérateur jovial ait réjoui jusqu'au patient, soit que les dégâts soient moins importants qu'on ne s'y attendait à la vue des préparatifs, il fait plus de peur que de mal et généralement ses victimes ne valent pas d'être plaintes.

Cette indépendance que j'ai signalée dans sa pensée, il l'apporte ici dans ses jugements. Il aborde les gloires établies avec la même tranquillité que les débutants les plus ignorés. Son impartialité est déconcertante; car les auteurs classiques nous apparaissent environnés d'une nuée de commentaires, d'explications, de paraphrases et de traditions admiratives, et il n'est pas aisé de dissiper tant de brouillards amoncelés. Lui, ne s'embarrasse point des opinions les mieux assises. Il veut voir clair. Par exemple, il ne faut pas lui demander du respect ni même de la condescendance. Il traite familièrement les génies. Lisez comme il crible d'épigrammes Victor Hugo, ou bien

comme il secoue rudement Balzac : « Ses Parisiens, dit-il de ce dernier, ont l'air de charretiers en liesse, » et ailleurs : « Il montre partout cette vénération béate et un peu niaise des mœurs de Paris. » Sans avoir la faconde un peu grasse et parfois triviale de Francisque Sarcey, il a des éclats de rire qui sonnent franc, et une verve qui est plaisante sans apprêts. Peut-être lui voudrait-on quelquefois une tenue plus distinguée. Mais il n'a que la prétention de dire nettement ce qu'il veut dire.

Et il le dit avec esprit. L'esprit, fleur jolie de l'intelligence que la France cultive en serre chaude, ornement de la conversation, parure fine qui donne à la critique un air de jeunesse et quelquefois un charme fringant de mondaine, — M. Faguet en parsème à propos ses larges essais et ses feuilletons dramatiques. Il n'aiguise pas des pointes savantes, mais il distribue de bons coups de patte, de bonnes bourrades, ou bien il trace des portraits qui ont le trait de la caricature, ou il prête à ses personnages — j'entends les auteurs qu'il traite ou maltraite — des soliloques où ils poussent eux-mêmes leurs théories jusqu'à l'absurde, tel le monologue de Victor Cousin basant sa philosophie sur une affirmation.

Il est délicat à l'occasion. « Les grâces, — écrit-il, — servent à plusieurs à cacher le vide du fond, à quelques-uns à en cacher le solide. » Cependant il n'aime guère à dissimuler cette solidité. Le plus souvent, il procède par boutades rapides : celle-ci, par exemple, sur Voltaire : « Voltaire pouvait dire en mourant : « J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage » et il oubliait le mal : mais c'est toujours ce qu'on oublie quand on se rend justice. » J'ai pris ce trait dans son *Histoire de la littérature française* en deux volumes qui est destinée à l'enseignement, et où je relève cette réflexion bizarre au sujet d'Edmond About, — bizarre si l'on songe à son effet sur des collégiens pour qui l'ouvrage a été écrit, car cet ouvrage deviendra un livre classique, — et la voici : « Des

succès scolaires extraordinaires et une gloire d'Ecole Normale éclatante auraient pu faire croire qu'il n'aurait aucun talent. » Voilà qui est un excellent moyen d'encourager les bons élèves : enfin les cancres seront contents, et M. Faguet a plus de foi dans l'avenir des cancres. Je connais un homme aigri qui est persuadé de l'injustice du sort, et le croit systématiquement favorable aux méchants et cruel aux meilleurs : afin de préparer ses enfants à la vie du monde, il les punit quand ils ont été sages et les récompense de leurs sottises. C'est une curieuse éducation. Jusqu'à présent, elle n'a pas donné de plus mauvais résultats qu'une autre.

Le ton original de la critique de M. Emile Faguet réside dans la bonne humeur et une franchise allègre qu'assaisonnent, de ci de là, des mots à l'emporte-pièce, de vives épigrammes ou des formules précises. Il n'a pas ce voluptueux attrait qui rend les études littéraires de M. Anatole France semblables à de beaux fruits savoureux, ou cette élégance nerveuse et délicate qui est le propre de M. Jules Lemaître, ou cette passion avertie des arts et de la nature qui échauffe les essais de M. Paul Bourget. La tournure de sa phrase est plébéienne; il ne s'embarrasse pas de parader ou de plaire. Et il plaît quand même, tant il y a de force et de logique dans sa pensée, de santé et d'entrain dans sa façon de s'exprimer.

Nous retrouvons encore son goût des idées à travers toutes les pages de ses livres de littérature. Il dissimule mal son mépris des purs artistes littéraires, des auteurs qui valent par la forme ou sont les peintres soumis du réel au lieu d'en être les dominateurs; et de même l'on devine aisément sa prédilection pour les écrivains intelligents. « Après tout, dit-il assez drôlement dans un de ces mouvements de brusquerie qui lui sont familiers, après tout, l'homme qui écrit ne doit pas se dispenser absolument d'avoir de l'intelligence, règle un peu rigoureuse à vrai dire, mais dont encore il faut conserver quelque chose. »

Ses oublis dans son *Histoire de la littérature* sont significatifs. Baudelaire, parmi les poètes, Pierre Loti, parmi les romanciers, ne sont pas nommés, cependant qu'Edmond About, Victor Cherbuliez, et M. Jean Richepin tiennent une place excessive.

Cette *Histoire de la littérature*, nette et tranchante dans ses jugements généraux, est intéressante et frappante comme une image d'Epinal dont elle a les couleurs crues et les légendes lapidaires. Elle se fixe naturellement en la mémoire, et par son aspect enjoué et vivant elle donne un air de nouveauté à des jugements anciens. Voici comme elle apprécie le Moyen-âge : « Le Moyen-âge a été un temps relativement faible comme production littéraire, étonnant comme pensée philosophique et comme recherche scientifique, extraordinaire comme instinct artistique. La Renaissance doit se comprendre, non comme une réaction contre le moyen âge, encore qu'elle ait cru l'être, mais comme un déploiement du sens artistique du Moyen-âge déjà si fort, trouvant dans l'art littéraire et l'art sculptural antique à la fois une matière nouvelle à embrasser avidement et un aiguillon qui l'excite à fournir une nouvelle carrière. » Ce jugement est conforme à celui que commencent à formuler les critiques d'art les plus perspicaces, M. Müntz par exemple, sur la prétendue Renaissance de l'art en Italie. Il y a soudure indissoluble entre le Moyen âge et la Renaissance en matière d'art : l'éclosion des xve et xvie siècles est la suite naturelle des âges précédents, la découverte de l'antique n'était pas indispensable et le génie de Giotto avait déjà su prouver que l'étude de la nature, magnifiée par la pensée humaine, est la source féconde qui alimente les arts et que ceux-ci ne doivent pas troubler.

Le principe qui dirige M. Faguet dans cette grande fresque où il peint toute notre littérature est celui-ci : il n'y a pas, dans la vie intellectuelle d'un pays, naissance, croissance, âge mûr et décadence, mais des alternatives de chute et de relèvement. Nos historiens littéraires, en

général, aiment à dessiner une grande courbe semblable à la voûte du ciel et placent le XVIIe siècle au zénith. M. Faguet, lui, dessine une ligne brisée qui tantôt monte et tantôt descend ; elle monte autant au XIXe siècle qu'au XVIIe et guère plus haut qu'au XVIe. Il aime cette dernière période et la nôtre parce qu'elles sont bouillonnantes et agitées. Le calme siècle de Louis XIV le retient par la belle ordonnance de la pensée classique et par sa belle attitude philosophique ; néanmoins, il est incomplet et nonchalant sur Descartes, Pascal, Malebranche dont il néglige de mettre en relief les idées. On sait qu'il a fort malmené, et non sans raison, Voltaire et son temps. Il aime trop la vie pour ne pas goûter notre époque fiévreuse, tourmentée et sincère. Il l'estime la plus grande avec l'époque classique : « Ce sont, dit-il, les deux siècles qui honorent le plus la « France et qui la placent le plus haut dans l'humanité. » Et il termine son traité par ces réflexions consolantes : « Il y a lieu d'avoir courage. L'avenir national est une « chose autrement importante que l'avenir littéraire ; « cependant la littérature a été de tout temps un élément « si considérable de la grandeur de la France, qu'il faut « se féliciter qu'elle n'ait pas encore décliné chez nous ; « et qu'il faut, en finissant, souhaiter succès et gloire aux « lettres, souhaiter bonne fortune aux « douces et puis- « santes consolatrices. » L'amour de la littérature, et de la littérature de France, vivifie tous les essais qu'il lui a consacrés.

IV

M. Faguet ne s'est pas confiné et ne pouvait pas se confiner dans la littérature. Il l'avait toujours un peu considérée à la façon de Taine, qui ne voyait en elle que l'expression des mœurs et de la sensibilité d'une nation et d'un temps. Attiré par notre époque, fait sans cesse mou-

vant sous ses yeux, il considéra les grands penseurs de notre siècle qui n'en sont pas toujours les grands artistes comme représentatifs. Il ne vit point en eux les guides de notre humanité changeante, les causes de nos agitations intellectuelles et morales, mais les étiquettes de ces diverses agitations. On sait qu'il ne croit guère à l'influence de la pensée. « Peut-être les grandes âmes, dit-il, ont-elles une influence sur la marche des choses humaines : les grandes intelligences n'en ont aucune, sauf quand elles se trouvent dans le sens même de cette marche, auquel cas il est difficile de dire si elles guident ou si elles suivent ». Du moins les hommes supérieurs sont-ils l'expression la plus intéressante et la plus significative de l'humanité. Il conçut alors le plan d'un grand ouvrage où il résumerait, au moyen d'essais sur les penseurs, les diverses idées morales, sociales et politiques qui ont été l'aliment du XIXe siècle, et il écrivit en trois volumes ses *Politiques et Moralistes* qui sont évidemment son chef-d'œuvre, car toutes ses qualités ont pu s'y manifester à l'aise. La seule critique que j'en ferai se rapporte au plan lui-même. M. Faguet devait choisir les écrivains les plus importants au point de vue du mouvement des idées, je dirai les plus symboliques au point de vue des divers stades intellectuels accomplis par notre époque. Son choix ne me paraît pas toujours très heureux. De Bonald ne fait-il pas double emploi avec de Maistre chargé de représenter le catholicisme absolu comme solution morale? Balzac ne serait-il pas plus significatif que Sthendal, Chateaubriand que Ballanche et Michelet qu'Edgar Quinet? Enfin des économistes comme Le Play, des historiens des institutions comme Fustel de Coulanges n'avaient-ils pas leur place marquée dans un ouvrage de cette large envergure?

Les trois avant-propos des trois volumes en indiquent l'esprit. Le dix-huitième siècle avait ruiné par sa philosophie négative le sens du surnaturel et le sens de la tradi-

tion. Sur ces ruines, il fallait reconstruire une morale et une politique. Et il importait pour cette œuvre de tenir compte du développement des trois sentiments principaux qui se manifestent à l'aurore du dix-neuvième siècle, l'individualisme, la croyance au progrès, la foi scientifique (à vrai dire, ces deux derniers n'en font qu'un : la foi au progrès par la science). La Révolution avait propagé l'idée de liberté, et créé la démocratie. Deux forces nouvelles et ennemies en étaient issues. Quelle solution les penseurs du commencement du siècle vont-ils apporter au double problème moral et social? De Bonald et de Maistre se retournent contre l'âge précédent et prétendent rétablir la puissance du Dieu providentiel et révélé ; ils voient dans le catholicisme la digue à opposer au flot tumultueux de l'individualisme et de l'égoïsme contemporains, et ils lui rattachent la politique elle-même en proclamant que le pouvoir absolu est une délégation divine. Mais l'intelligence moderne, orgueilleuse et rationaliste, n'accepte point cette direction, et préfère marcher à Dieu par des voies plus incertaines. Plus pénétrés de l'esprit de leur temps, Mme de Staël et Benjamin Constant se contenteraient de sauver un minimum de surnaturel. Ce dernier transforme le Dieu vivant des chrétiens en une sorte d' « idéal disponible et portatif que chacun se fait à soi-même et consulte à son loisir », oubliant qu'une religion ne saurait être ainsi personnelle, et n'existe que si elle est « une communion des hommes dans une pensée générale ». Plus clairvoyant en politique, il comprend l'opposition dangereuse des deux idées de liberté et d'égalité, dont la seconde est grosse du socialisme, et, résolument libéral, il conseille déjà cette *action en bornage* contre l'extension des droits de l'Etat, que Taine devait intenter plus tard sans plus de fruit. Sa théorie se résume dans cette formule : « Il ne faut point de gouvernement hors de sa sphère, mais dans cette sphère il ne saurait en exister trop. » Royer-Collard et Guizot, plus politiques que

moralistes, plus hommes d'Etat que philosophes, tentent, le premier, d'assurer le fonctionnement utile du régime parlementaire au moyen de la séparation des pouvoirs, et le second d'assurer le gouvernement libéral entre les mains de la classe moyenne, raison de la nation. Tous redoutent la démocratie dont ils pressentent l'avènement; ils considèrent cette force comme impuissante et néfaste; ils entrevoient ses divisions qui seront ses limites, car « le peuple est d'accord pour vouloir que sa volonté soit la seule, mais il n'est pas d'accord sur ce qu'il veut ». Tous ils demeurent sans influence véritable. Le courant démocratique l'emporte sur le courant libéral. De plus en plus, la foule se détache du surnaturel, de la tradition, du sentiment dynastique et même hiérarchique, pour se livrer à tous les appétits et à tous les désirs que répandent l'individualisme et la foi à la science.

Le siècle avance, toujours plus haletant sous un ciel plus sombre ; l'anarchie intellectuelle et morale monte comme une mer qui va tout submerger. Il faut combattre cette anarchie, arrêter cet individualisme croissant, dont l'expansion a pour cause la disparition du pouvoir spirituel. C'est ce pouvoir spirituel qu'il faut à tout prix restaurer ou recréer. Et voici de nouveaux penseurs qui vont s'y essayer. Précurseur du socialisme, Saint-Simon veut substituer l'association à l'individu dans nos préoccupations sociales, mais il mêle à une philanthropie utopiste des goûts d'aristocrate qui mettent en fuite ses velléités égalitaires. Plus chimérique encore, Fourier prétend rétablir l'harmonie par le moyen de son phalanstère où la collectivité, libre néanmoins, proclamera l'égalité dans le bonheur, on ne sait par quel bizarre usage de la liberté et par quel accord parfait des passions, source de ce bonheur. Lamennais, Ballanche sonnent le réveil religieux en prétendant élargir la religion. Edgard Quinet veut fonder une philosophie de la nature, une loi du monde applicable à l'homme. Victor Cousin s'efforce de tout concilier avec

autorité. Enfin Auguste Comte, *le plus grand excitateur intellectuel de notre temps*, crée le positivisme, la plus forte entreprise métaphysique du siècle, jette un pont hardi et si fragile entre les sciences naturelles et la morale, et de l'instinct social, analysé avec la rigueur scienifique, affirme tirer une règle de vie suffisante pour l'individu et pour la société. Tous ces fondateurs de religions nouvelles échouent à leur tour. « Ce siècle « fécond en « avortements », nous dit M. Faguet, est rebelle à toute « direction morale. Tout le monde veut penser par soi-« même, alors que personne n'a pensé par soi-même. « Mais il semble qu'on tient aujourd'hui beaucoup plus « au droit de penser librement qu'à penser quelque chose. » En même temps que nous assistons au progrès d'une centralisation administrative qui tend à remettre toutes choses aux mains de l'État, nous constatons le développement d'une sorte de décentralisation, de dispersion spirituelle qui dans chaque individu remet en cause le monde et son principe divin. On veut une communauté de biens et l'on refuse toute communion de sentiment. Comment croire, dès lors, à la fondation de ces associations spirituelles que nos penseurs orgueilleux et naïfs ont tenté de créer ? La foule n'a plus ni humilité, ni confiance. Humilité et confiance sont nécessaires à l'établissement de toute religion. Après nous avoir ouvert ces sombres perspectives sur l'avenir, M. Faguet ajoute, non sans désinvolture, que le temps est *galant homme* et peut tout changer.

Le troisième volume des *Politiques et moralistes* constate la faillite générale de tous ces philosophes et penseurs qui rêvaient d'instaurer un pouvoir spirituel. Stendhal fait de l'énergie la seule vertu de l'homme, et, comme ce pince-sans-rire de Thomas de Quincey, auteur de l'*Assassinat considéré comme un des beaux-arts*, admire cette énergie jusque dans ses manifestations criminelles. Sainte-Beuve, dilettante et scep-

tique, « réduit sa magnifique intelligence à tout observer, à tout comprendre et à tout expliquer ». Taine, positiviste pessimiste, apprend à désespérer avec courage ; il enseigne non point l'abstention, mais l'effort sans confiance et l'endurance sans but, avec le souci scrupuleux de la dignité et de l'honneur personnels. Renan donne une forme nouvelle au scepticisme en le couvrant de croyances diverses et contradictoires, comme on couvre de fleurs un tombeau. Proudhon veut réduire toutes les questions morales à une question économique, et se heurte vainement à l'antinomie des deux idées de liberté et d'égalité qu'il voudrait unir. Et les anciennes forces intellectuelles et religieuses continuent à se partager le domaine des esprits que la philosophie indépendante semble laisser échapper.

M. Faguet a beau terminer son ouvrage en souhaitant l'union de l'aristocratique liberté et de la démocratique égalité par le moyen de la fraternité, et en constatant d'ailleurs ainsi que toutes les questions politiques se ramènent à une question morale : une tristesse profonde se dégage de ce résumé des agitations de la pensée au dix-neuvième siècle. Tant d'efforts, tant de vigueur, d'audace et de sincérité, et si peu de résultats ! Cela est mélancolique comme un champ de bataille où sont couchés les beaux régiments vaincus, fleur d'une nation.

Non moins mélancoliques sont les deux livres (1) où M. Faguet nous dit son avis sur les questions politiques de notre temps. Libéral, il constate que notre pays s'écarte de plus en plus de la liberté pour s'enfoncer dans cette chimère égalitaire qu'ont enfantée les Principes de la Révolution. Positiviste, il constate que la science, en facilitant les communications et la production, a centralisé l'industrie, le commerce, les peuples, et a fait un monde plus excité, plus avide et plus dur. Aristocrate, il constate l'épanouissement de la démocratie qui réduit

(1) *Questions politiques et problèmes politiques du temps présent.*

à l'impuissance les hommes supérieurs par qui se faisaient transformation et quelquefois progrès. Mais ce serait mal le connaître que de l'imaginer découragé par tant de pénibles observations. Cet homme d'étude est un homme d'action, combatif et courageux. Il cherche des tempéraments à notre diminution nationale qu'il n'appelle pas, qu'il ne veut pas appeler une décadence. Il défend la liberté d'enseignement ; il propose une transformation facile du régime parlementaire qui lui ôterait ses néfastes conséquences en empêchant le mélange anarchique des pouvoirs ; il voit dans la séparation des Églises et de l'Etat un développement possible de ces forces morales que l'Etat ne sait qu'asservir. Surtout il attaque le socialisme dont il démontre l'impossibilité pratique et les mortels résultats, et il en retire ce que celui-ci voudrait prendre et qui n'est pas à lui, les anciennes idées d'association et de coopération par l'application desquelles les travailleurs s'entr'aident et transforment en force leur faiblesse, en communion fraternelle leur isolement. Telles sont, à peu près, dans leur ensemble, les opinions de ce critique indépendant et nourri de la moelle de l'histoire en même temps que de celle de la pensée écrite, sur la vie de notre temps.

... Au Campo Santo de Pise, une fresque de Benozzo Gozzoli représente la construction de la tour de Babel. Le temps l'a respectée et son coloris est charmant. Un peuple bizarre, qui se divertit plus qu'il ne travaille, occupe le premier plan ; parmi de nombreux costumes italiens du quinzième siècle, on découvre quelques robes qui veulent être assyriennes. Et derrière la tour monumentale qui s'élève vers le ciel, on aperçoit Babylone. Pour rendre cette ville antique, le peintre ingénu a rassemblé toutes ses connaissances de l'architecture. C'est le résumé d'un entrepreneur très savant. Un château crénelé ressemble au palais vieux de Florence, et voici des dômes byzantins, des

colonnades grecques, des fenêtres gothiques, des portes romanes, des tours pointues et des tours carrées, et jusqu'à des tours couronnées de petites boules pareilles à des pompons. On se croirait à la dernière Exposition universelle, dans cette rue des Nations que sa variété rendait amusante.

Je me suis rappelé l'enseignement de ce mur de cimetière en fermant ces ouvrages de M. Faguet sur la pensée moderne qui sont semblables à une vaste fresque au dessin précis et aux claires couleurs. Nous assistons à l'inquiétude éternelle et féconde de l'intelligence humaine, et comme l'on peut admirer dans Benozzo Gozzoli la merveilleuse diversité de l'art de la pierre, nous pouvons reconnaître que les constructions politiques et morales des hommes sont plus nombreuses encore, plus hardies et quelquefois plus singulières que les formes de leurs habitations et de leurs temples. La Bible nous raconte que Dieu confondit le langage des anciens hommes qui voulurent édifier jusqu'aux cieux la tour de Babel. Voici que les hommes d'aujourd'hui ne se peuvent plus comprendre, tant ils ont poussé loin l'orgueil de la raison. Souhaitons avec M. Faguet qu'ils sortent enfin de cette anarchie intellectuelle, qu'ils consentent à communier dans un sentiment général, et que ce sentiment soit un sentiment d'amour.

Avril 1901.

M. JULES DELAFOSSE

L'ORDRE SOCIAL (1)

A M. Michel Guilland.

I

Lorsque l'anarchiste Vaillant lança une bombe au Palais-Bourbon comme on lance un caillou dans une grenouillère, quelle fut l'impression dans le pays? Je n'invente rien : on plaisanta. Quelques-uns allèrent même jusqu'à maltraiter cette dame dont le bras malencontreux avait fait dévier l'engin de destruction. A Paris, dans la petite ville de province, à la campagne, je n'ai vu personne prendre au sérieux cet accident. Un paysan bourru me dit même avec simplicité : « On *en* trouvera toujours d'aussi mauvais. » Et c'était un paysan qui votait invariablement pour le candidat du gouvernement. Il avait une famille nombreuse et utilisait son vote. Or, je lis dans la *Théorie de l'ordre* de M. Jules Delafosse : « L'arrondissement connaît son député qu'il traite le plus souvent en commissionnaire ; le pays ne connaît pas sa représentation. Si profond et si large est le malentendu entre elle et lui que si, le lendemain même d'élections générales, il apprenait qu'on a jeté la Chambre toute neuve à la Seine, il battrait des mains. » Que nos députés ne se fassent pas d'illusion : à part quelques-uns qui d'ailleurs ne

(1) *Théorie de l'ordre*, par Jules Delafosse. (Plon, édit.)

doivent pas l'estime dont ils jouissent à leurs fonctions, on les nomme, mais on les méprise. En Angleterre, les représentants de la nation sont entourés d'une considération universelle dont leur titre suffit à les recouvrir...

On n'a pas oublié l'affaire du frère Flamidien, l'une des aventures judiciaires les plus abominables qui se soient passées dans notre pays. Un malheureux frère des Ecoles chrétiennes est accusé de l'assassinat d'un enfant dans des conditions particulièrement odieuses. Aussitôt toute la presse antireligieuse se déchaîne, sans attendre. Le maire de la ville fait afficher un placard invitant les parents à retirer leurs enfants de l'établissement contaminé. Le collège est fermé; une populace grossière en fait l'assaut. Puis la justice rend une ordonnance de non-lieu, et convient que le prévenu a été arrêté à tort. Ce qui n'empêche pas une certaine presse de revenir de temps en temps sur cette affaire en faisant du nom même du malheureux frère une épithète flétrissante. — Je lis dans la correspondance anglaise du *Gaulois* (21 mai 1901) que le parquet de Bristol poursuit devant la cour d'assises le rédacteur en chef, l'imprimeur et le reporter spécial d'un journal hebdomadaire, le *Weekly Dispatch*. Et pour quel crime? Pour avoir, avant les débats, raconté la vie d'un accusé et mené une campagne de presse de nature à prévenir le jury *contre* cet accusé.....

J'ai cité ces faits parce qu'ils sont significatifs. Ils portent en eux-mêmes leurs conclusions. Nous prétendons être un peuple libre : or, nous prenons la licence, le désordre, l'anarchie pour la liberté. Nous ne respectons ni le pouvoir ni les individus. Nous avons corrompu nos institutions et nos institutions nous corrompent à leur tour. Nous nous imaginons être un peuple fort, et nous perdons la notion de l'autorité comme celle du respect. Et nous avons ébranlé ce qui crée ou consolide la force morale d'un pays. A l'heure même où, sous prétexte d'égalité, on répand le rêve chimérique de la communauté des biens, on brise cette

communauté de sentiments qu'engendre une similitude de croyances, de buts et d'espoirs. Chacun veut tout juger, ou plutôt tout critiquer. Et la manie égalitaire de notre temps n'a d'égale en son développement que la fureur individualiste.

Alphonse Karr disait que la démocratie est le gouvernement des meilleurs choisis par tous. Elle devrait être cela, et ceux qui voient en elle l'avènement d'une force inévitable qui peut s'organiser, qui doit s'organiser pour vivre et pour durer, espèrent que l'expérience présente dont nous risquons de mourir la conduira à la connaissance de soi-même et à la pratique de cette sélection nécessaire. Pour le moment, elle est le gouvernement des pires choisis par les mauvais, ou presque. Elle est en tous cas le gouvernement des imprévoyants choisis par les ignorants. Renan et Taine l'ont prévu et l'ont dit. Voici un nouveau livre, *Théorie de l'ordre*, qui analyse à son tour le mal de notre démocratie. Il est de M. Jules Delafosse qui fut vingt ans député, et l'un des grands orateurs du Palais-Bourbon. Le passé de l'auteur le préserve des spéculations idéalistes : il juge notre temps en homme qui a observé les hommes et les faits, les individus et la société, et son ouvrage de théorie n'est inspiré que par la pratique. S'il parle des lois, des institutions, des pouvoirs, c'est en homme d'Etat et non pas en philosophe de cabinet. La doctrine positiviste, qui a pu engendrer de fâcheux résultats dans d'autres domaines, nous a valu une excellente école de sociologues et d'économistes en replaçant l'observation directe à la base de toute théorie sociale ou économique, en ne permettant de se servir de l'abstraction pour parvenir à une synthèse qu'après un minutieux examen des faits. Elle nous préserve de cette dangereuse école de métaphysiciens à la Jean-Jacques qui prétendent descendre du monde de l'esprit vers le monde vivant où s'agite la vaste et diverse communauté humaine, au lieu de parvenir de celui-ci à celui-là. M. Jules Delafosse dans

sa *Théorie de l'ordre*, comme M. Emile Faguet dans ses *Questions politiques* et *Problèmes politiques du temps présent*, est un positiviste. En politique, ce sont les seuls écrivains utiles. Aussi ne s'attarde-t-il pas à discuter, par exemple, le fait social de la démocratie. Monarchiste, il analyse cette démocratie comme la base de notre société actuelle et future; il en énumère tous les résultats malsains, tous les sophismes corrupteurs, et, ne songeant qu'au pays qu'il faut guérir, il indique les réformes qui peuvent sauver nos institutions.

Ces réformes, le titre même de son livre les résume. Tout est désordre aujourd'hui dans notre gouvernement, dans notre administration, dans nos institutions, dans notre enseignement, dans nos mœurs. Tout est désordre, parce qu'une société ne se maintient que par des lois enseignées par l'histoire de tous les siècles, dérivées de la nécessité d'une autorité et d'une hiérarchie, et parce que ces lois sont aujourd'hui violées. « Il n'y a pas deux manières de gouverner un peuple, dit M. Delafosse. L'ordre a des lois fixes, immuables, inflexibles, dont on ne peut s'écarter une heure sans verser dans la démagogie. Il existe, en politique comme en morale, des principes, des règles, des traditions, des croyances, des intérêts même, qui sont l'armature éternelle des gouvernements et des sociétés. Dès qu'ils cèdent tout croule avec eux. Il y a, d'autre part, des sophismes, des préjugés, des passions, des chimères, des appétits, qui sont le ferment vivace des révolutions. Dès que l'on compose avec eux, l'anarchie commence. C'est entre ces forces rivales, entre ces causes ennemies, qu'il faut choisir, et le choix est, en vérité, de conséquence, car c'est de là que dépend notre résurrection nationale ou notre déchéance définitive. » Ces principes de politique, dont l'observation fait la puissance ou la faiblesse des nations, sont des vérités d'expérience et non des découvertes issues du cerveau des penseurs. M. Delafosse les met en pleine lumière, tout en nous traçant le

sombre tableau de notre pays à l'heure actuelle, tableau qui leur sert de repoussoir, tableau trop sombre, trop affligeant, mais destiné à nous émouvoir, à nous entraîner vers la volonté d'un état meilleur. L'écrivain est un critique amer, morose et passionné. Mais cette passion même, qui puise son ardeur dans le patriotisme, communique au style de l'ouvrage une chaleur brûlante, une ampleur vigoureuse, une merveilleuse force de persuasion.

II

L'erreur qui domine notre temps, qui asservit nos institutions et nos mœurs, — celle qui a frappé M. Delafosse comme elle a frappé M. Faguet, comme elle avait frappé tous les sociologues dignes d'étude, — c'est le sophisme égalitaire. Il nous vient de la Révolution. En proclamant l'égalité comme un dogme, la Révolution a créé le socialisme. Elle n'a pas été socialiste dans son œuvre ; elle l'a été dans ses principes. Des trois principes qu'elle a inscrits en tête de son programme, c'est l'égalité qui a séduit le plus de cerveaux et qui est en voie de faire les plus grandes et les plus dangereuses conquêtes. Or, l'égalité, qui est un mythe, est une *conspiration chronique contre l'ordre universel*. La nature a édicté la loi d'inégalité, et les sociétés l'appliquent d'elles-mêmes. Elles ne peuvent pas ne pas l'appliquer. La hiérarchie est un phénomène spontané, et non point un produit artificiel de l'humanité. Elle existe dans la famille comme dans la nation. Elle seule met obstacle au désordre, à l'anarchie, aux luttes intestines. L'ordre social n'est pas autre chose que le respect de cette hiérarchie imposée par la nature. « L'humanité, dit Renan, n'existerait pas comme unité si elle était formée d'unités parfaitement égales et sans rapport de subordination entre elles. L'unité n'existe qu'à condition que des fonctions diverses concourent à une même

fin ; elle suppose la hiérarchie des parties. » Et M. Delafosse ajoute que cette unité, cet ordre ne peuvent exister dans les démocraties qu'en pratiquant le culte de l'inégalité par la sélection. Une démocratie doit tirer d'elle-même une aristocratie de mérite sans cesse renouvelable qui la dirige et l'élève. Elle doit regarder en haut, vers les meilleurs, et les considérer avec orgueil comme ses représentants et ses guides. Elle le doit, mais elle fait le contraire aujourd'hui. Elle est égalitaire *à la façon d'une faux*. Elle « rase à fleur de sol toute supériorité ». Elle a « l'envie pour conseil et le nivellement pour fin ».

Volontairement la démocratie a confondu l'égalité des droits qui est l'honneur des nations modernes, et celle des conditions qui est une impossibilité et qui, réalisée, serait une injustice. Pour parvenir à cette égalité des conditions, elle ne craint pas de compromettre les sources mêmes de la vie nationale. Elle introduit la loi jusque dans l'enseignement qu'elle prétend unifier, jusque dans les contrats du travail qu'elle prétend régir, jusque dans les revenus qu'elle prétend égaliser un jour par le moyen de contributions inégales. Pour niveler elle aplatit. Elle écarte ou décourage les supériorités qu'elle devrait rechercher et exalter. Elle craint les *individus* comme ces femmes de réputation douteuse qui ont toujours peur de se compromettre. Or l'humanité n'avance guère que par les hommes supérieurs. Toute œuvre forte porte l'empreinte d'un seul homme. « Mieux vaut, disait encore Renan, quelque brillante personnification de l'humanité qu'une médiocrité générale... Il vaudrait mieux sans doute que tous fussent nobles et grands. Mais les petits seraient-ils plus grands parce que les grands seraient de leur taille... ? »

Une démocratie qui a pris conscience d'elle-même devra donc appeler les plus capables, les mieux doués en intelligence et en énergie, à la représenter et à la gouverner. Alors elle perdra son caractère routinier et pourra

progresser. Car les démocraties sont par nature peu portées au progrès, bien qu'on le leur fasse croire. On les flatte aujourd'hui pour en mieux abuser, on les aveugle pour mieux les voler. On leur affirme qu'elles propagent les idées avancées, qu'elles sont à l'avant-garde de la civilisation. Si l'avènement du peuple au gouvernement est un fait inéluctable, il importe de tirer de ce fait, s'il est possible, des conséquences heureuses. On n'y parviendra qu'en persuadant le peuple de son incapacité, non de choisir, mais de diriger lui-même ses destinées. Choisir, il peut l'apprendre, et déjà ce sera long, et encore ne remarque-t-on pas qu'il s'y achemine. Diriger, jamais. Il faut donc qu'il sache une bonne fois que l'égalité serait son déclin, à supposer que l'application d'un régime égalitaire fût possible.

III

Si le sophisme égalitaire est la grande erreur moderne, le suffrage universel est le moyen qui hâte ses funestes effets. La loi du nombre est précisément la faux qui nivelle au ras du sol ; elle devrait être le pavois qui soulève les supériorités. « Il n'y a, dit M. Delafosse, d'ordre et de paix possibles pour la société française et de sécurité pour l'Etat que dans une organisation méthodique et raisonnée du suffrage universel. » Quelle sera cette organisation ? M. Delafosse propose diverses réformes qui se rapprochent de celles proposées par M. Charles Benoist ou M. Emile Faguet : reculer le droit de vote à trente ans, afin de le réserver aux hommes de réflexion plus mûrie et de vie plus assise ; établir le vote plural qui fonctionne en Belgique et accorde plus de voix à ceux qui ont le plus d'intérêt dans le bon fonctionnement de la chose publique ; attribuer la personnalité électorale et le droit de représentation aux grandes catégories de l'intelligence et du travail

(clergé, magistrature, Institut, chambres de commerce, etc.); donner même le droit de vote aux femmes, qui sont d'instinct prudentes et traditionnalistes, au moins aux veuves, aux directrices d'industries, qui ont le droit d'être représentées, etc.

Les résultats du suffrage universel indiquent d'autres changements nécessaires. Pour restaurer l'autorité, pour consolider le pouvoir exécutif, M. Delafosse propose d'ôter au Parlement le droit d'élire le président de la République. Que celui-ci soit directement élu par la nation : libre vis-à-vis des Chambres, dont il ne dépendra plus, il choisira ses ministres en dehors d'elles s'il lui convient, selon leurs aptitudes et non plus selon les exigences de tel ou tel parti. Il sera l'émanation du pays; il pourra enfin exercer une influence personnelle, gouverner. M. Emile Faguet, M. Jules Lemaître ne vont point, eux jusqu'au plébiscite qui implique trop de confiance dans la loi du nombre et peut comporter des dangers de césarisme. Néanmoins, ils voient bien que l'élection présidentielle, telle qu'elle se pratique aujourd hui, enlève au chef de l'Etat toute autorité. Les deux Chambres préféreront toujours un médiocre à un homme supérieur qui n'accepterait pas d'être leur prisonnier. Après Thiers, elles ont transporté le pouvoir exécutif de la personne du président à celles des ministres. Or, la véritable répartition des pouvoirs est celle-ci : le président gouverne, les ministres administrent, le Parlement légifère et contrôle. Il faut donc composer un nouveau collège pour l'élection présidentielle. Ce collège comprendrait, par exemple, les deux Chambres, puis des délégués des grands corps constitués (Institut, magistrature, armée, etc.) en nombre au moins égal. Le chef de l'Etat ne représenterait plus seulement la France politique.

Notre régime parlementaire peut aussi être heureusement modifié. M. Faguet le définit avec une vivacité qui ressemble à une séance de boxe : « Gouvernement confus et

chaotique, mêlant le législatif, l'exécutif et l'administratif, légiférant mal, gouvernant mal, administrant mal, faisant tout dépendre, dans le pays, de la politique, et d'une politique qui est une combinaison ou une lutte d'intérêts personnels, c'est-à-dire une immense intrigue ; abaissant dans les esprits la notion de l'art politique et de la science politique, jusque-là que dans la langue courante ces mots eux-mêmes ont mauvais air ; abaissant enfin, dans une certaine mesure, les caractères eux-mêmes par ces mœurs nouvelles, non universelles, mais très répandues déjà, qui tendent à faire de tous les citoyens des acheteurs tour à tour et des vendeurs de denrée politique, tour à tour et en même temps avides et prodigues de sportule. » Pour redorer cette institution, M. Faguet proposait de restreindre à deux cents membres élus directement le personnel de chaque Chambre, de supprimer la carrière politique en décrétant la gratuité du mandat de sénateur et de député, d'adjoindre quelques capacités (vingt-cinq, par exemple) à chaque assemblée, de réglementer le droit d'interpellation. C'est le même esprit qui anime les réformes proposées par M. Jules Delafosse. Lui aussi invite à réduire le nombre des représentants de la nation, mais il prétend faire du Sénat, par l'organisation de grands corps électoraux, la délégation des catégories essentielles du pays. Sa réforme la plus importante consiste dans une juste limitation des droits de la Chambre. Le droit d'amendement qui permet d'augmenter le budget pour des réclames électorales serait supprimé. « Il ne tombe pas, dit-il, un grêlon en province, sans que le député intéressé réclame un million pour les sinistrés. » Pour employer sa comparaison pittoresque, on détrousse le budget comme autrefois les diligences. C'est aussi l'opinion de M. Jules Roche, spécialiste désabusé qui pousse le cri d'alarme au sujet de nos finances menacées et nous annonce la banqueroute. Dans le système de M. Delafosse, le pouvoir exécutif seul aura l'initiative des lois. Que cha-

cun reste à sa place, et la chose publique n'y perdra rien : « Le pouvoir exécutif propose les lois ; le Conseil d'Etat les élabore et les rédige en projets, le Parlement les discute et les vote. »

Cette restauration simultanée de l'autorité et de la séparation des pouvoirs sera la santé de notre organisme social aujourd'hui malade. Par larges tableaux d'une touche nette et ferme, M. Jules Delafosse nous montre la répercussion du mal politique dans les grands corps constitués qui sont la vigueur et la sauvegarde d'une nation. L'administration, l'armée, la magistrature ont été atteintes par le fâcheux esprit égalitaire de notre envieuse démocratie ; il importe qu'elles reprennent l'une sa vitalité, l'autre son esprit, la troisième sa dignité. Enfin notre temps, hynoptisé par les résultats physiques de la science, a trop tourné ses regards vers le monde matériel, et trop oublié ces forces morales sans lesquelles il n'est ni énergie véritable ni surtout esprit de sacrifice. Il les a négligées dans l'éducation, et il les a combattues dans ses rapports avec l'Eglise. N'est-ce point Renan encore qui, dans sa *Réforme intellectuelle et morale de la France*, écrivait au lendemain de nos désastres : «... L'Eglise et l'école sont également nécessaires Une nation ne peut pas plus se passer de l'une que de l'autre. Quand l'Eglise et l'école se contrarient, tout va mal. » Ai-je besoin de rappeler le témoignage de Taine, qui, dans son *Régime moderne*, a écrit sur l'éducation et la famille des pages que tout homme public devrait apprendre par cœur? A ces grands positivistes, dont la foi scientifique n'avait point altéré la clairvoyance politique, M. Jules Delafosse ajoute sa parole convaincue et autorisée. Son livre doit être lu et médité par ceux qui déplorent notre désordre et espèrent néanmoins dans l'avenir de la patrie.

Mais, pourra-t-on objecter, ces réformes qui sont en effet excellentes, qui les appliquera ? qui les fera passer dans nos lois ? Ne comptez pas sur nos représentants ac-

tuels qui ne sont pas assez désintéressés pour modifier un état de choses dont ils profitent. Ne comptez pas davantage, dans l'exercice actuel du suffrage universel, sur des résultats électoraux. Ne pouvant compter ni sur le gouvernement d'en haut ni sur celui d'en bas, vos vœux demeurent platoniques.

Ce n'est point des Chambres présentes que l'on peut attendre une nouvelle constitution. Mais l'histoire nous apprend que, dans les grandes crises, le suffrage universel cesse de s'égarer. D'instinct le peuple tourne alors ses regards vers ses représentants naturels, vers ceux qui se tiennent à son égard aussi loin de la flatterie que du mépris. Nos meilleures assemblées furent celles de 1789 et de 1870, et la France était en péril. Si la menace d'un nouveau 1870 ne pèse point actuellement sur nous, ne semble-t-il point que nous nous acheminons vers un de ces grands mouvements généraux que risquent de provoquer l'état de nos finances et nos luttes sociales ?

8 juin 1901.

UN CURIEUX : M. ANDRÉ HALLAYS (1)

I

Un mélange d'essais, d'impressions de voyages, de sensations de vie politique, théâtrale, littéraire, de choses d'autrefois et de choses d'actualité, c'est le livre de M. André Hallays, *En flânant*, et voilà, semble-t-il, un de ces volumes disparates qui affligent les amateurs de belle ordonnance et d'unité. Pourtant un même esprit anime ces pages dont la diversité reflète l'existence de l'auteur, et c'est un esprit bien français, heureux composé d'observation exacte et narquoise et de fine sensibilité. M. André Hallays est journaliste aux *Débats* : vivant à Paris, et dans un milieu de critique modérée et doucement ironique, il était donc bien placé pour considérer le spectacle de notre temps, et le spectacle de notre temps serait divertissant à l'extrême si cette parade ne menaçait pas de finir en tragédie. Comme il avait naturellement de bons yeux, il en fit usage, et comme il était naturellement curieux, il satisfit le mieux du monde sa curiosité.

La curiosité est, à elle seule, pour quelques personnes distinguées une raison de vivre. Elles vont à la vie comme au théâtre : drame, vaudeville ou comédie, elles conservent la même humeur pour tout applaudir ou pour tout

(1) Collection : *les Idées, les Faits, les Œuvres*. — *En flânant*, par André Hallays. (Société d'édition artistique.)

siffler. Mais leurs sifflets ou leurs applaudissements sont discrets, car elles ne tiennent point à se mettre en évidence, ayant plus de goût pour être spectateurs qu'acteurs, et cela est moins fatigant en effet. Cela semble même impliquer quelque supériorité, puisque c'est le spectateur qui juge l'acteur. J'ai dit que ces personnes étaient distinguées : pour vivre par curiosité, il faut des dons naturels et des connaissances acquises. Tout d'abord, il ne faut être ni presbyte ni myope, et il faut savoir regarder. Les objets ne prennent toute leur valeur que vus d'une certaine distance. Il en est de même pour les faits et les hommes. Voici, par exemple, nos mœurs politiques : elles s'observent à la Chambre, au Sénat, dans les couloirs de ces deux palais, et quelquefois d'un troisième qui est celui de Justice. Un observateur médiocre brouillera les plans, ne prendra pas le recul nécessaire, ou au contraire négligera de petits détails quelquefois admirablement significatifs. Quand M. André Hallays s'en va à Versailles assister à l'éclosion d'un président de République, ou à la salle d'audience du tribunal correctionnel voir comment on escamote le Panama, il peut se tromper sur la veulerie de notre temps où le discrédit ne tue pas les hommes politiques, il extrait néanmoins du spectacle son côté durable, sa valeur historique.

Ainsi doué, notre curieux devra aimer la vie. Elle donne une éternelle variété à la face de la nature. Il l'aimera pour son mouvement incessant et son cours accidenté. Ses yeux ne seront jamais las de la considérer dans ses manifestations diverses, mais spécialement, pour ne pas dire uniquement, dans ses manifestations humaines. Car il est éminemment sociable : il a horreur de la solitude, et la nature ne l'attire que dans ses rapports avec les hommes. Il ne vit vraiment qu'environné de physionomies humaines. Il met réellement l'homme au premier plan de l'univers, qui n'est que son décor. Et non pas l'homme, mais les hommes. Quant à laisser son âme frémir à la beauté des

choses, quant à faire le compte des battements de son propre cœur, ce sont des voluptés et des analyses dont il n'a cure et qui peut-être l'ennuient. Les yeux ne sont pas tournés en dedans : c'est qu'ils doivent voir au dehors. Et quoi de plus varié qu'un visage où tous les sentiments se reflètent ! Ainsi M. Hallays, en voyage, se sert du paysage pour retrouver la trace des hommes : Munich est la ville de Louis II de Bavière, et Weimar garde le souvenir de Gœthe; les douces lignes de l'horizon de la Ferté-Milon, patrie de Racine, ont la gracieuse flexibilité de rythme d'un chœur d'*Esther*. A ce curieux, un spectacle souvent ne suffit pas, et il en prend deux : au théâtre, sans doute, il regarde la scène, mais il se tourne fréquemment vers le public. La scène peut l'ennuyer; le public, jamais. Un public de snobs français qui écoute *Tristan* écorché au Cirque d'Eté, un public de bourgeois allemands qui s'esbaudit à la représentation de *Madame Sans-Gêne*, c'est une mine d'observations satiriques et plaisantes.

Ce goût des spectacles humains ne va pas sans quelque sympathie. Le curieux se lasserait de fréquenter les hommes s'il ne les aimait pas, au moins un peu. Il tient le milieu entre le misanthrope et le philanthrope, car il est aussi loin de la haine que de l'indulgence. Il aime plutôt les agitations des hommes que les hommes eux-mêmes; il préfère la mécanique au pantin. Constater l'incohérence de notre époque n'est pas désagréable à M. Hallays. Il pratique volontiers l'ironie ; mais son ironie n'est ni impassible comme celle de *Bouvard et Pécuchet*, ni amère et sentimentale comme celle de Henri Heine; elle consiste à souligner imperceptiblement la bizarrerie des choses : c'est un demi-sourire un peu railleur.

Notre curieux devra posséder encore une bonne culture intellectuelle. C'est le moyen de prendre plus d'intérêt au spectacle de son temps, que de le relier au temps passé. La Rosanette de *l'Education sentimentale*, amenée par son amant au château de Fontainebleau, et le voyant s'émou-

voir de ce contact avec les choses anciennes, murmure pour lui faire plaisir et aussi parce qu'elle le sent vaguement : *Ça rappelle des souvenirs.* — « Ce plaisir-là, dit M. Hallays, est un des plus vifs que puisse se donner un flâneur qui aime le passé, mais dont l'imagination nonchalante exige, pour se mettre en branle, la vision des vieux décors et la suggestion des paysages. C'est aussi un de ceux qu'il peut se donner le plus facilement. La terre de France est tellement imprégnée d'histoire! Partout « ça rappelle des souvenirs ». Et c'est ainsi qu'avant de visiter le château de Maintenon il relit la correspondance de la belle et sérieuse maîtresse royale, et quelques lettres de Mme de Sévigné, afin de se retrouver dans cette atmosphère disparue, et d'évoquer plus familièrement ces ombres. De même, il relit à Uzès les lettres de Racine à vingt ans, — au lieu même où elles furent écrites. La connaissance de l'histoire et de l'art donne un charme vivant aux choses inanimées, et permet de comparer et d'estimer à leur juste mesure les choses présentes dont on est trop porté à s'exagérer l'importance.

L'esprit et les yeux également ouverts, vivant d'habitude à Paris, où les spectacles humains sont plus intéressants parce qu'on y élabore la politique et la littérature, l'histoire et les mœurs, le curieux sera d'un abord agréable par sa tolérance. Il saura ausculter les cerveaux par la conversation. Ce n'est pas à dire qu'il n'aura pas d'opinions arrêtées. Il peut très bien avoir acquis, par sa connaissance même de la vie et par l'utile fréquentation des hommes, des idées fort nettes sur son temps et sur la façon de le gouverner. Mais comme il n'en a pas la charge, il ne s'occupera pas de diriger. Il ne cachera point ce qu'il pense, mais dans les relations il sera courtois. Il ne cherchera pas à exercer une influence, parce qu'il sera encore doué d'une certaine nonchalance morale, et que son énergie sera médiocre.

Le curieux est-il un dilettante? Oui et non. La curiosité

est nécessaire au dilettante, mais elle ne lui suffit pas. Le dilettante aime les spectacles pour les plaisirs voluptueux qu'il en tire ; le curieux les aime pour eux-mêmes. C'est de sa propre diversité que le dilettante jouit dans la diversité des êtres et des choses ; il plaît au curieux que l'univers soit varié, dans le passé et dans le présent. Le dilettante se livre à son plaisir, s'abandonne à sa jouissance ; il n'a souci que d'élargir sa vie par des sensations vives et agréables. Le curieux ne perd point du tout son jugement, et même s'il regarde, c'est pour juger. Le premier est forcément égoïste et voluptueux ; l'autre peut très bien n'être ni l'un ni l'autre, ou l'être au point exact où égoïsme et volupté ne sont qu'une tournure d'esprit et non un vice. Enfin, la caractéristique du dilettantisme est l'absence de conviction : M. Paul Bourget l'a même défini par ce seul signe, en l'appelant *un art de transformer son scepticisme en instrument de jouissance*. Etre curieux des spectacles de la vie n'implique aucun scepticisme obligatoire. J'ai dit que le curieux est généralement atteint d'une certaine nonchalance morale, parce qu'il aime mieux regarder qu'agir, ou qu'il est mieux doué pour l'observation que pour l'action, et c'est vrai. Un homme d'action observe vite, ne s'arrête pas au spectacle à cause des décisions immédiates qu'il lui faut prendre. Mais pour aimer à vivre par curiosité, nous pouvons néanmoins avoir des convictions profondes, et d'autant mieux établies qu'elles reposeront sur la vue de la réalité.

Ainsi le curieux est simplement un amateur de spectacles. Sceptique ou croyant, égoïste ou altruiste, il a découvert que ses yeux étaient les meilleurs fournisseurs de son intelligence, et il leur demande l'aliment quotidien de son cerveau. Les hommes se sont efforcés de varier leurs buts de vie : pour Chateaubriand, le but de vivre était d'exalter son âme par les émotions sacrées de la nature, de l'amour, de la foi religieuse ; Napoléon se plaisait à dominer les hommes ; un Taine appliquera ses jours à

exercer son intelligence et à démonter la sensibilité humaine à travers les manifestations historiques ou artistiques; un Lacordaire s'épuisera à entraîner les âmes vers la religion. Ceux-là sont des âmes actives, avides de répandre leur vie. Il est d'autres âmes moins ardentes ou moins fortes, dont la personnalité est moins débordante, et qui se servent efficacement des moyens d'information que la nature nous a départis. Elles s'occupent volontiers à considérer les premières avec attention. Notre curieux estime, non sans raison, que la vie vaut véritablement la peine d'être regardée.

II

Où se recrute-t-il principalement ?

Parmi les professionnels de la littérature? Ceux-ci ne goûtent pas un plaisir désintéressé à regarder ; ils ne quittent pas volontiers les préoccupations de leur art, de leur ambition, de leur influence. Ils observent, c'est vrai, mais ces observations sont comme la matière première sur laquelle ils travaillent. Un Alphonse Daudet peut bien, chaque soir, noter sur ses petits carnets les anecdotes ou les images que les rencontres du hasard lui ont procurées : il n'est pas exclusivement un curieux, il se fournit de types et de faits dans un but intéressé, dans le but de recréer à son tour ce monde qu'il étudie et d'en laisser une reproduction synthétique.

Nous avons toute une littérature de curieux. Et même elle est merveilleusement riche. Ce sont ces mémoires écrits au jour le jour, souvent d'une plume négligente, que nous ont laissés tant de seigneurs ou de bourgeois des siècles derniers. Mais là encore il faut faire un choix : parmi les auteurs de ces mémoires, il en est dont la personnalité déborde, qui la mettent toujours et partout au premier plan. Un Montluc, hardi et pittoresque ; un car-

dinal de Retz, vif et changeant ; un Saint-Simon, tout hérissé d'orgueil féodal, nous retiennent davantage par le récit de leurs propres actions ou par les manifestations de leur caractère que par les spectacles qu'ils ont pu contempler. Au contraire, un Pierre de l'Estoile, un Bachaumont, un Barbier, sont proprement des curieux : ils ne tiennent point du tout à nous intéresser à leurs affaires ou à leurs états d'âme, ils se sont vraiment contentés de noter sur leurs cahiers ce qui, dans les événements du temps, présentait quelque signification au point de vue des mœurs ou de la politique (Bachaumont, plus spécialement de la littérature : *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*). Ce sont des bourgeois d'esprit perspicace, à qui leurs occupations mêmes et leurs relations livraient la vie de leur époque ; en littérature, ce ne sont que des amateurs, et quelquefois de méchants amateurs. M. Emile Faguet, dans son excellente *Histoire de la littérature*, reproche à l'Estoile d'écrire mal ; il a raison, mais il n'a plus raison, du moins à mon goût, lorsqu'il déclare son journal inutile, car je lis l'Estoile pour connaître le temps de Henri IV, et non pour admirer son style.

Ce Philippe de l'Estoile était grand audiencier à la chancellerie. Les grands audienciers à la chancellerie, au nombre de quatre, étaient des magistrats chargés du rapport des affaires portées à cette haute juridiction. Allié aux premières familles de robe, informé de tout par sa situation même, très indépendant d'opinion, il transcrivit pêle-mêle sur son journal tout ce qu'il voyait, entendait ou apprenait. On y trouve de tout, les affaires de l'Etat, le prix des denrées, les maladies régnantes, les faits divers. C'est une sorte de tableau de l'époque, un fouillis peut-être, où néanmoins les détails intéressants abondent. Il s'étend de 1574 à 1611. Je n'en citerai qu'un trait, que je cueille dans le dernier manuscrit retrouvé qui va de 1598 à 1602, manuscrit que, pendant fort longtemps, on avait

cru perdu et qu'on avait remplacé par une partie apocryphe. C'est un vrai conte des *Mille et une nuits*, dont le héros est le roi Henri, ou plutôt un fabliau qui se pourrait intituler : *le Roi et le batelier*. On connaît la simplicité de Henri IV : il se mêlait volontiers à son peuple, et aimait à faire jaser les bonnes femmes et les pauvres gens. Un jour qu'il passait l'eau au port Malaquais, il interroge le passeur sur ses moyens d'existence, et le passeur se plaint de l'impôt. — On paie autant en paix qu'en guerre, jusqu'à ce méchant bateau qui doit la taille. — Il faut vous plaindre au roi, dit le roi. — Oh ! le roi est assez bon homme. Ça ne doit pas venir de lui. Mais il a une méchante garce qu'il entretient, et c'est elle qui nous ruine tous. « Car sous ombres des belles robes et affiquets qu'il lui donne toute jour, le pauvre peuple en patist, car il paie tout. Encore si elle était à lui seul, ce serait quelque chose, mais on dit qu'il y en a d'autres qui y ont part. » Le roi s'amusait follement. A l'arrivée, il se sauve en riant, sans payer. Le lendemain il mande le bonhomme. Celui-ci, ayant connu son personnage, se rend au palais, plus mort que vif. Henri, non sans malice, lui fait répéter ses propos devant sa maîtresse, qui était la duchesse de Beaufort. Celle-ci, furieuse, réclamait la roue pour l'audacieux, mais le roi lui remit l'impôt et lui paya son passage.

A elle seule, cette histoire n'aurait-elle pas dû mériter à l'Estoile l'indulgence de M. Faguet ? Je ne sais si la curiosité est l'apanage des gens de robe, mais c'est parmi les gens de robe que se recrutent les meilleurs chroniqueurs. L'Estoile, grand audencier, est contemporain de Pierre Pithou, avocat consultant, et de Jacques Gillot, conseiller au Parlement, ces deux parquets rédacteurs de *la Satire Ménippée*. Les avocats, bavards réputés, savent-ils donc aussi bien écouter que parler, et voir qu'entendre ? La vie de chaque ville afflue plus ou moins au Palais de Justice ; on y connaît par le menu les affaires de tous, leurs dettes et

leurs débats conjugaux. A Paris, — aux temps reculés où l'on n'avait pas de journaux, — le Parlement devait être aussi gros de nouvelles que la salle de rédaction d'une gazette à fort tirage. Tous les bruits y venaient, et point n'était besoin de courir la cité à leur recherche. Enfin le monde des affaires est un fertile champ d'observations; on y peut suivre les débats tristes ou ridicules des hommes et ceux dont la profession consiste à les trancher seraient malheureux s'ils n'y apportaient quelque intérêt de curiosité.

Jean-François Barbier (1689-1771) est bien supérieur à l'Estoile. Parisien pur sang (né et mort rue Galande), d'une famille où l'on était avocat de père en fils, avocat consultant fort accrédité, esprit net et pratique, probe en affaires et indulgent en plaisirs, amoureux de ses aises, bien vu dans le monde, il est bien le type du curieux que nous avons essayé de peindre. Dans son journal [*Chronique de la Régence et du règne de Louis XV* (1718-1763)], il ne nous entretient jamais de lui, mais il note toutes les nouvelles de la cour et de la ville, des cours étrangères et du Palais de Justice, les premiers Paris et les faits divers. Ce n'est pas une fresque historique, c'est une série de tableautins animés et bien éclairés qui finissent par donner une impression extraordinairement vivante de l'époque. On parvient, par l'abondance des détails, à une vision d'ensemble. Veut-on comparer le Paris du siècle dernier et le Paris d'aujourd'hui? Qu'on lise Barbier, plutôt que les trop fameux *Tableaux de Paris*, de Mercier. C'est la même badauderie et la même nervosité, toujours le même cabotinage et la même avidité de spectacle. La foule accourt à l'incendie du Petit-Châtelet (27 avril 1718) comme à l'incendie récent du Théâtre-Français, la même foule qui étale complaisamment sa pitié vaniteuse. « Tout Paris vint toute la nuit voir le feu de tous les quartiers : c'étaient des processions de monde. » — Le voleur Cartouche excite alors la même curiosité malsaine que notre Pranzini ou

notre Prado. Cependant il ne savait pas encore se revendiquer d'anarchie et d'idées sociales ; nous avons innové sur ce point. Il est roué en place de Grève. « La Grève n'avait jamais été si pleine de monde que ce jour-là. La plupart des chambres étaient louées. » Le brave Barbier ne manque pas d'admirer l'énergie indomptable de cet homme, qui ne perdit pas son sang-froid jusqu'à la mort et sut, avant l'exécution, demander plaisamment, sous un prétexte de témoignage, une jolie fille qui l'intéressait et qu'il voulait embrasser, et enfin boire un coup de vin à la santé de ses juges.

Les procès sensationnels attiraient au Palais, tout comme aujourd'hui, une foule élégante. Par sentence du 17 juin 1722, le prince de Conti gagne son procès contre la princesse, qui demandait la séparation. Elle accusait son mari d'avoir eu du mépris pour elle depuis son mariage, de l'avoir menacée de lui donner des coups de bâton, de la traiter comme son laquais, d'avoir des maîtresses et d'oser les amener à sa toilette avec des chirurgiens. Mais l'arrêt la débouta sans admettre à preuve les faits articulés. Sans doute il estimait suffisantes les explications du mari, qui faisait répondre qu'il avait augmenté la pension de sa femme et lui avait acheté pour cent mille livres de diamants. La princesse ne se tint pas pour battue. Elle refusa de réintégrer le domicile conjugal. On lui donna une lettre de cachet. Elle trouva le moyen de se promener quand même en carrosse. Le prince la guettait pour l'enlever, mais il la manqua par un accident survenu à ses chevaux. Jamais il ne l'avait tant aimée. Ces coquets rapports durèrent plus d'un an. Après quoi, — les femmes ont de ces caprices ! — Mme de Conti fit appeler son époux et s'en alla avec lui dans sa voiture.

Il n'y a pas dans Barbier que des anecdotes plaisantes. Il en est de tragiques, comme celle-ci, qui demanderait la plume de Saint-Simon. Après la mort du duc d'Orléans qui était, comme on sait, un fort vilain débauché, on ouvrit

le corps pour l'embaumer et retirer le cœur, destiné, ainsi que tous ceux de la famille royale, à la chapelle du Val-de-Grâce. Durant l'opération, on ne prit point garde au chien danois du prince, qui était demeuré dans la chambre. Le chien se jeta sur le cœur et en mangea les trois quarts. Le chroniqueur y voit un signe de la malédiction de Dieu.

Aucune publication sur le siècle dernier ne fait peut-être aussi bien comprendre la Révolution et ses excès. On se rend compte de l'anarchie qui régnait du haut en bas dans le gouvernement et la société; on apprend à connaître les instincts cruels de la foule affamée de plaisirs, de jouissances sensuelles et même de supplices, par les récits des bals de l'Opéra, des spéculations de Law, des scènes de convulsionnaires, des exécutions. Je transcris la brève mais significative aventure suivante qui résume et les justes revendications et les excès de la foule : « Mercredi, 12 mars, un cocher d'un loueur de carrosses, dans la rue des Grands-Augustins, n'ayant volé qu'une barre de fer de trente sols à son maître, avait été mis entre les mains de la justice et condamné à avoir le fouet et la fleur de lys. Il fut exécuté devant la porte du maître. On dit que la maîtresse cria de fouetter fort. Cela anima si fort la populace qui était amassée que, quand l'exécution fut faite, ils entrèrent dans la maison, cassèrent les vitres, tirèrent de dessous les remises deux carrosses jusque dans la rue Saint-André, y mirent le feu et les traînèrent dans les rues Ils étaient au nombre de quatre mille. La nuit et le lendemain il y eut du guet au coin de la rue, crainte de récidive. » N'est-ce pas une lointaine répétition (1721) de la prise de la Bastille?

Cette incursion dans le passé était destinée à découvrir les ancêtres de M. André Hallays, l'auteur d'*En flânant*. Notre chroniqueur moderne s'apparente visiblement à ces chroniqueurs des seizième et dix-huitième siècles. Comme eux il est amateur de spectacles, et il a une vue nett des

hommes et des événements. Comme eux encore il a ses idées arrêtées sur la vie sociale, et, s'il est curieux, il n'est pas dilettante.

12 mai 1900.

TROISIÈME PARTIE

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

COMTE LÉON TOLSTOI

RÉSURRECTION (1)

Certains voyageurs assurent qu'il faut visiter les pays du nord par le froid, et ceux du midi par le plus ardent soleil, afin de connaître leur nature dans toute sa vigueur. De même, il est des lecteurs qui, parmi les œuvres des génies humains, préfèrent les excessives, celles où l'écrivain perdit toute mesure dans les manifestations de son tempérament : ils y découvrent une saveur plus originale, une fièvre plus excitante. Ils préfèrent le caractère à la beauté. Ceux-là aimeront sans réserves le roman nouveau du comte Léon Tolstoï, *Résurrection :* l'auteur y a jeté pêle-mêle ses plus beaux dons et ses pires défauts, sa merveilleuse analyse, son amour des âmes vivantes et ses utopies sociales. Dans son essai sur le poète de la *Vita nuova*, Macaulay disait : « Qui admire Dante sans conditions, toujours et partout, n'a pas le droit d'admirer en quoi Dante est véritablement Dante. » C'est encore rendre hommage au génie, que le discuter avec sincérité. Je distinguerai dans *Résurrection* la personnalité double de Tolstoï, le romancier et le penseur, qui jamais ne se confondirent comme dans ce livre : heureusement le penseur n'a pas réussi à glacer ce large fleuve de vie que le romancier fait couler à pleins bords, l'anarchiste n'a pas tué

(1) *Résurrection*, par le comte Léon Tolstoi, traduit par Téodor de Wyzewa (Perrin, édit.).

cette belle passion humaine qui donnait à *Guerre et Paix* et *Anna Karénine* un charme si enveloppant, charme d'inquiétude, de désir et de vérité.

I

Lorsqu'on fut averti dans le monde littéraire que Tolstoï publiait un nouveau roman, ses admirateurs connurent un grand espoir et une grande anxiété. Depuis la *Sonate à Kreutzer*, thèse audacieuse sur le mariage et la chasteté, le comte leur donnait de la tablature. Il ne venait de Russie, sous son nom, que des prédications morales nous enseignant le renoncement absolu, ou des catéchismes sociaux sur le communisme, l'abandon des villes et le travail manuel. L'auteur puisait sans façons et dans les Evangiles et dans Jean-Jacques Rousseau : il en tirait une théorie dont l'énergie seule était neuve, et qui rejetait tout principe d'autorité. Quelquefois une parabole exquise comme *Mikail*, un article de polémique dont la verdeur et l'allure paradoxale rappelaient le ton des préfaces de Dumas, nous montraient la survivance du grand écrivain.

Son dernier livre traduit en français : *Qu'est-ce que l'art ?* dont on a trop bafoué les détails erronés et pas assez compris le sens général, assignait à l'art cette haute mission de transmettre les sentiments humains, en faisait un moyen d'union parmi les hommes, et comme la conscience religieuse d'une époque. En exigeant de la beauté qu'elle contînt le bien en principe, il se rapprochait des théories platoniciennes ; comme elles, il semblait exclure de ce domaine réservé les œuvres plastiques. Et sans doute il aurait pu distinguer dans les œuvres plastiques celles qui, par la recherche de la perfection et le sens de l'idéal, nous transportent dans un monde supérieur, ou nous font saisir ce qui, dans les formes de la créature ou des choses créées, porte la marque d'une divine harmonie.

Que devait être cette *Résurrection* qu'on annonçait ? Fallait-il se réjouir ou regretter ? Parmi les œuvres qui témoigneront pour notre temps, et qui diront son goût de vérité et son inquiétude métaphysique, *Guerre et Paix* et *Anna Karénine* demeureront au rang des premières. Sans doute, dans leurs proportions épiques, elles ne sauraient offrir la perfection concise qui est la gloire du génie latin ; sans doute, il faut se résigner à bien des longueurs et des inutilités. Mais elles donnent un si puissant résumé de la vie ! Il semble que l'on assiste au défilé de l'humanité : elle passe, et sur ces visages clairs nous retrouvons l'expression de tout ce que nous avons senti, pensé, aimé ; angoissée, frémissante, elle marche vers l'inconnu, elle va de la vie à la mort, et la mort même ne l'arrête pas, tant elle désire connaître l'Inconnaissable. Jamais réalisme ne fut plus large. Nos réalistes, à nous, prennent un personnage, une situation, une crise, une existence tout au plus ; ils ne veulent voir qu'un cas, ou qu'une tranche de vie, et les bien voir. Ils aiment mieux se restreindre que s'éparpiller. Et ainsi, ils ne nous présentent que des parcelles d'analyse générale. J'en excepte M. Zola, dont l'analyse rudimentaire n'enregistre que les sensations inférieures, et qui est le sombre historien de l'animalité humaine. Tolstoï, lui, prend toute une époque et la porte, vivante, dans son œuvre. Celle-ci contient non plus la crise d'un individu, mais l'existence de toutes les classes sociales. Elle coule, majestueuse, comme ces grands fleuves qui dans la brume semblent barrer tout l'horizon. Nous voyons leurs eaux en mouvement, et nous comprenons leur cours incessant, sans apercevoir leur origine ni le dénouement de leur éternelle fuite. Ainsi les deux grands romans de Tolstoï paraissent n'avoir ni commencement ni fin ; ils n'ont pas les lignes arrêtées de nos ouvrages. Les liens qui rattachent leurs personnages au passé ne sont pas rompus, et ils nous laissent cette impression qu'après eux la vie continue. Cela est surtout sensible

dans *Guerre et Paix :* la nouvelle famille de Pierre Bezoukov commence de vivre comme la famille Rostow aux premiers chapitres; de nouveaux êtres vont chercher à leur tour le vrai bonheur, à travers les joies et les souffrances. Le lecteur est comme placé au centre même de la vie; il est semblable à l'homme qui, d'un îlot, regarderait la mer. Où commence-t-elle ? où finit-elle ? il ne sait, mais il la voit tour à tour douce et tempêtueuse, il entend son murmure continu, elle lui apporte son âpre parfum. Ainsi les générations humaines que peint Tolstoï ne sont point séparées des générations précédentes et futures, mais ont ressenti tout ce que contient la destinée.

Cependant l'observation qui préside à ces œuvres, si vaste soit-elle, n'est point confuse. Ces traits significatifs, ces précisions heureuses qui sont l'ornement de *Madame Bovary*, on les retrouve chez le romancier russe. Les faits supportent son analyse humaine, comme les clous les draperies. Un détail de visage, un geste, une parole, fixent mieux la physionomie d'un personnage que bien des pages de description physique ou morale. C'est l'art des maîtres, l'art des Shakespeare et des Balzac, des Flaubert et des Tolstoï de choisir dans la nature ce qui est essentiel, de manifester par quelque mouvement extérieur l'âme invisible, mystérieux moteur de nos actions. Enfin l'observation de Tolstoï est sympathique aux hommes; elle n'est pas ironique et insolente comme celle des contes de Maupassant, haineuse comme celle de M. Huysmans, indifférente comme celle de Flaubert. Comme les romanciers anglais, le romancier russe se penche avec pitié sur les misères humaines. Mais il n'a pas la sérénité positive des romanciers anglais. Un personnage de George Elliot dit ces paroles : « Il me semble qu'il n'y a point de place dans mon âme pour *des inquiétudes sur moi-même*, tant il a plu à Dieu de remplir abondamment mon cœur de compassion pour les souffrances des pauvres gens qui lui appartiennent. » Et, de fait, nous ne découvrons pas dans les œuvres de

Georges Elliot, de Tackeray et de l'immortel Dickens ces grandes tourmentes intérieures, ces profondes agitations des âmes qui secouent les héros de Tolstoï, leur font sonder les ténèbres de la vie et heurter les portes de la mort. Une frénésie d'absolu enfièvre ceux-ci : au lieu que les personnages de Stendhal, par exemple, poursuivent avec violence des buts précis, ceux de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine* connaissent l'angoisse mystérieuse de la destinée humaine. Par leur force d'analyse, par leur amour des hommes, par leur inquiétude métaphysique, ces livres nous communiquent cette exaltation, cette chaleur intime qui nous porte aux pensées élevées et qui est un signe de la propagation de la beauté.

II

Cette même sûreté d'analyse, nous la retrouvons dans *Résurrection*. Le maître a vieilli ; mais il a toujours ses yeux d'aigle. Un de ses visiteurs (1) a écrit : « Je n'ai jamais vu un regard aussi puissamment investigateur, ni deux yeux d'une expression plus fascinante. Sous de très épais sourcils, ses yeux sont presque enfouis au fond de très vastes orbites, et, dans chaque orbite, il pourrait entrer, sans exagération, un œuf. » L'habitude de la méditation intérieure ne l'a pas détourné de scruter les mobiles des actions humaines. A le voir démonter les âmes avec cette dextérité inattendue, on dirait l'un de ces vieux chirurgiens dont le pouce épais inspire de la méfiance, et qui se servent de leurs gros doigts avec tant d'habileté rapide qu'ils laissent loin derrière eux la délicatesse la plus féminine. Lisez les pages du début sur le jeune et frais amour de Nekludov et de Katucha : ne valent-elles point celles

(1) G. Modrich, *Une visite au comte Tolstoï* (*Illustrazione Italiana*, Milan, 1893).

où le cœur du prince André refleurit à la vue de Natacha? et les scènes de la séduction ne sont-elles pas égales à celles où la changeante et charmante Natacha se laisse vaincre par les grâces perverses d'Anatole Kouraguine, à celles où Anna Karénine s'abandonne à l'élégante tendresse de Vronsky? Oui, ce commencement de *Résurrection* était fait pour inspirer l'admiration la plus vive devant le génie renouvelé de l'écrivain. Les cent premières pages, malgré l'absurde mépris qu'elles témoignent à la justice humaine, courent à travers un drame poignant et singulier qui vous tient tout haletant. Mais la marche se ralentit bientôt, et c'est parmi bien des longueurs, des digressions et des paradoxes sociaux que l'auteur nous entraîne vers cette Sibérie où l'amour nouveau et purifié de Nekludov et de Katucha va trouver l'expiation du passé, la paix de l'âme et le bonheur.

Le prince Nekludov a eu un roman de jeunesse banal, doux et terrible ensemble. Quand il était adolescent, alors qu'il s'en allait dans la vie avec un cœur noble et généreux, il s'était mis à aimer sans le savoir, à aimer avec toute son âme ivre de se donner, une toute jeune fille qu'il avait rencontrée à la campagne, chez ses tantes, une fille de bohémienne recueillie par celles-ci, qui en avaient fait tout à la fois une dame de compagnie instruite et une femme de chambre. Katucha l'avait aimé pareillement, et tous deux n'en avaient rien dit. Quelques années plus tard le prince revient, et déjà ce n'est plus le même homme : il est officier, il est riche et débauché; il sait le genre de plaisir que procurent les femmes, et aussi que la vie est faite pour jouir. Pourtant, quand il revoit Katucha il retrouve un instant son âme naïve d'autrefois. Avec elle, il assiste, au village, à la messe de minuit qui se célèbre dans la nuit de Pâques, et il connaît cette fièvre heureuse qui fait trouver de la beauté à toutes choses, parce que l'on aime. « Dans l'amour entre l'homme et la femme, il y a toujours une minute où il n'y a plus rien de réfléchi ni

rien de sensuel, où il est l'entière union de deux êtres en un seul. C'est cette minute que Nekludov avait connue dans cette nuit de Pâques. » Et c'était le grand amour qu'exprimait alors la personne de Katucha, « un amour innocent et profond, non seulement pour lui, Nekludov, mais pour tout ce qu'il y avait de beau au monde, et non seulement pour ce qu'il y avait de beau, mais pour tout ce qui existait, pour ce mendiant défiguré qu'elle venait d'embrasser. Cet amour, il le sentait en elle, cette nuit-là, parce qu'il le sentait en lui-même, et il sentait que cet amour les fondait tous deux en un seul être. »

Cet amour-là ne dure pas chez Nekludov. Et le romancier nous montre, avec une connaissance profonde de la nature humaine, le passage de l'amour qui élargit les cœurs et leur inspire de se dévouer, de se donner, à l'amour uniquement sensuel, — transition qui est motivée, non pas tant par le désir que par ce sot orgueil que les jeunes gens introduisent trop souvent dans leurs passions, par ce préjugé que les scrupules dans la recherche du plaisir sont un fait de faiblesse ou de bêtise. Et Katucha, au nouveau baiser de Nekludov, est épouvantée — épouvantée de se sentir perdue parce qu'elle aime. La nuit d'avril, la nuit de dégel où il guette sa proie, — cette nuit tragique où il entend le bruit étrange qui vient de la rivière dont la glace fond et craque aux souffles tièdes et déjà printaniers, — et le sourire de Katucha, ce sourire où se mêlent la soumission, la tendresse et l'effroi, lorsqu'il pénètre dans sa chambre : il s'en souviendra avec une netteté terrible, bien des années plus tard, quand le hasard ou la Providence lui mettront sous les yeux les résultats d'un instant de plaisir, non pas même de plaisir, car, après l'avoir possédée, il s'est demandé dans son cœur qui n'est pas encore perverti : — Est-ce un grand bonheur ou un grand malheur qui m'est arrivé?

Je le répète, il y a dans la séduction de la pauvre fille ignorante par ce jeune homme riche et débauché une

humanité poignante. Comme certains accords de musique font vibrer tous nos nerfs, et nous causent une volupté mélangée de malaise, l'expression de certains sentiments retentit en nous-mêmes à des profondeurs singulières. Cette importance sacrée de l'amour et des relations physiques, — importance sur laquelle il est pour beaucoup d'écrivains spirituel de glisser et qui est si merveilleusement présentée dans les préfaces de Dumas, — nous la comprenons ici dans toute sa puissance mystérieuse et terrible.

En quelques lignes j'analyserai la suite de *Résurrection*. Nekludov est appelé comme juré à juger un crime d'empoisonnement et de vol. Il reconnaît dans l'accusée, une fille publique de la dernière catégorie, la Maslova, cette enfant qu'il a séduite et qu'il a abandonnée le lendemain, partant pour la guerre, après l'avoir avilie en lui donnant de l'argent. Enceinte de ses œuvres, elle a été chassée par ses tantes, et, dès lors, elle a roulé de plus en plus bas, comme une épave humaine. Dix ou douze ans de fange la séparent de la douceur de son premier amour, en ont tué en elle jusqu'au souvenir. Elle est d'ailleurs innocente du crime qui lui est imputé; le jury la condamne néanmoins, par erreur, aux travaux forcés en Sibérie. Ainsi, Nekludov, indolent et voluptueux, est mis face à face avec sa vie; il en fait le compte, et n'y découvre que honte et dégoût. Un nouveau but de vivre lui apparaît : racheter sa faute, sauver la Maslova qu'il a perdue. Il la suivra en Sibérie, il l'épousera même, mais il lui restituera une âme vivante. Le livre est l'histoire de cette résurrection, résurrection non pas d'une âme, mais de deux, car celle de Nekludov aussi était perdue, et il a fallu cette crise morale, cette vision douloureuse surgie brusquement de son passé pour lui faire comprendre que « tout ce qui passait pour important et pour bon n'était en réalité que néant ou que honte, et que tout cet éclat, tout ce luxe de la vie moderne recouvrait des vices vieux comme le monde, des vices qui provenaient du fond le plus bestial de la nature humaine ».

Je montrerai tout à l'heure ce qu'il y a d'extrême et de dangereux dans la nouvelle conception de Nekludov, mais auparavant je veux louer encore Tolstoï pour la vérité qu'il a introduite dans l'analyse de ses deux personnages, vérité qui vous prend aux entrailles et vous verse une émotion venue du sentiment de la faiblesse et de la douleur humaines. Quelques scènes surtout sont admirables, ont cette force d'évocation qui provient d'un détail précis, d'une description brève et claire. C'est Katucha allant voir passer le train de nuit qui ramène Nekludov de la guerre trois mois après la séduction, et, apercevant derrière la vitre éclairée du compartiment son amant oublieux qui joue et rit avec ses camarades : elle court, sur la voie, après le train qui fuit, emportant son espoir, et cette nuit-là meurt en elle toute croyance. C'est, après la condamnation, la première entrevue des deux anciens amants : il s'était figuré qu'en le revoyant la prostituée redeviendrait aussitôt l'ancienne Katucha, et il n'essuie que le mépris d'une femme saoule. C'est la pauvre malheureuse considérant une vieille photographie que Nekludov lui a donné et qui la représente adolescente, à l'époque même où elle aimait si doucement, et se croyant tout à coup redevenue telle qu'elle avait été autrefois : « Elle pensait à tout le bonheur qu'elle avait eu et à celui qu'elle aurait pu avoir encore... Voilà qu'elle revoyait toute l'horreur de cette vie dont elle avait toujours éprouvé une honte vague, sans vouloir se l'avouer à elle-même ». C'est encore Nekludov revenant dans son ancien monde pour quelque démarche en faveur de la condamnée, étalant sa nouvelle âme dans une conversation avec une jolie femme, et s'apercevant soudain avec dégoût qu'il utilise, pour séduire, la prétendue transformation dans ses pensées.

Comme dans ses autres grands romans, Léon Tolstoï mêle ici toutes les classes sociales. Nekludov appartient à la plus haute ; la Maslova, à la plus basse. Par le premier l'auteur pénètre dans ce qu'on appelle *le monde ;* par la

seconde, dans le monde des prisons. Ai-je besoin d'indiquer ses préférences pour celui-ci? Je reviendrai dans un instant sur les partis pris qui gâtent *Résurrection*. D'ailleurs, malgré ces taches, ce livre garde sa palpitante beauté, car il extrait de l'amour humain ses splendeurs et ses ignominies, le mal de la volupté, le bien du sacrifice.

III

Déjà dans *Guerre et Paix* et dans *Anna Karénine*, on soupçonnait le rénovateur social sous le romancier. Il se manifestait par le dédain de l'individu et de l'intelligence. Les meilleurs héros de ces ouvrages, le prince André Bolkonsky, Pierre Bezoukov, Lévine, apprenaient d'humbles moujiks la règle véritable de la vie, qui est de croire et d'aimer. L'auteur exaltait le soldat Karataïev et le paysan Fédor aux dépens de ces esprits cultivés et de ces nobles cœurs tourmentés. Ainsi l'intelligence était accusée d'inutilité, et même de corruption. Renversant l'histoire, qui nous apprend que tout progrès, toute marche en avant de l'humanité est le fait d'une élite, Tolstoï entendait supprimer d'un trait la valeur des individualités, et substituer à leur action féconde l'instinct de la foule, une sorte de courant populaire qui déterminerait les événements. Sa théorie historique réduisait les grands hommes à n'être que des étiquettes commodes pour évoquer tels ou tels faits dans lesquels leur participation n'était grande qu'en apparence.

Depuis que, retiré dans ses terres de Jasnaïa Poliana, il avait résolu de mettre sa conduite en accord avec ses idées, d'étranges récits nous parvenaient sur sa vie en même temps que ses brochures de propagande communiste. Il ne se contentait pas de prêcher l'*impunité du délit;* par la pratique de ce précepte, il attirait sur son domaine la plus belle troupe de malfaiteurs qu'on puisse imaginer. Il

les livrait bien à leur conscience, mais cette conscience ne leur disait rien. Les propriétaires voisins les faisaient cueillir par la police, mais le comte les faisait relâcher. Et le district fut bientôt dans un désordre abominable : premier résultat d'un rêve de fraternité universelle. Je cueille ces deux anecdotes dans un journal italien, l'*Illustrazione*, de Milan, parce qu'elles me paraissent assez significatives.

Un jour, dans sa magnifique forêt de Toulà, Tolstoï rencontre un paysan qui s'efforçait de traîner jusqu'à sa demeure un grand hêtre volé au comte. — D'où vient cet arbre? — dit-il au paysan; et comme celui-ci baissait la tête, le comte ajoute : — Ne vois-tu pas, malheureux, que l'arbre est trop gros pour que tu puisses le traîner tout seul?— Et aussitôt, il s'attelle à la corde et aide le voleur à emmener l'arbre jusqu'à son isba à travers les chemins couverts de neige.

Une autre fois, un paysan se présente au comte, et, invoquant quelque malheur domestique, il le supplie de lui faire don de quatre arbres de sa forêt pour reconstruire une maison. — Va dans le bois, prends-les et sois heureux, — lui répond généreusement Tolstoï. Avide comme tous les paysans, l'homme se rend dans le bois et coupe cinq arbres colossaux, les plus beaux de la forêt. Et comme cette indiscrétion révoltait les parents du grand écrivain, celui-ci se contenta de dire : — Pourquoi ne devait-il pas en prendre cinq et choisir les plus gros? Puisqu'il en a pris cinq, c'est qu'il avait besoin de cinq...

Ces belles dispositions sociales le conduisent tout droit à l'anarchie, mais il n'en a cure. Comme il méprise l'intelligence, — à l'instar de Jean-Jacques Rousseau, pour qui tout homme qui pense n'est qu'un animal dépravé,— il combat la propriété et la justice. L'une est la cause de tous les maux et l'autre est *inutile* et *immorale* (1).

(1) Il serait curieux de rechercher l'origine de ces idées de Tolstoï. Je crois qu'on la trouverait dans ce fait que sa vie ne lui a guère per-

C'est à la justice spécialement qu'il s'en prend dans *Résurrection*. Utilisant ce vieux procédé de polémique qui consiste à écraser ses adversaires en leur prêtant des raisonnements stupides, il ne nous montre que des juges ridicules, des innocents condamnés et des jugements absurdes. C'est vraiment très simple d'attaquer la société en commençant par lui prêter des torts gratuits. Prenons, par exemple, le cas de Nekludov. Voilà un homme qui, faisant partie d'un jury, retrouve sur les bancs de la cour d'assises une jeune fille qu'il a séduite. Elle n'est pas coupable : cela saute aux yeux. Quel est le devoir de cet homme, le premier devoir? C'est de s'employer à la faire acquitter. Après, il verra à expier s'il y tient. Mais avant tout, il faut la mettre hors de la prison. Que fait Nekludov? Il se lamente sur son ignominie, il se découvre une responsabilité terrible, et il ne fait rien. Le restant des jurés étant bête à lier, et le prince, dont l'ascendant est grand sur ses collègues, n'ayant rien dit, la malheureuse est condamnée par erreur. Et Nekludov de déclarer que la justice humaine est odieuse! Je ne sais s'il n'est pas plus coupable de faiblesse et d'inertie dans cette occasion que de voluptueux égoïsme dans la séduction de Katucha. Et il aggrave ses fautes le lendemain : il doit juger un jeune homme coupable de vol, il se rend bien compte de toutes les circonstances de la cause qui militent en faveur de l'accusé, son devoir est de les indiquer, de rendre une justice équitable : ah! bien oui, il prend la porte et va dire au procureur qu'il ne jugera pas parce qu'il trouve que c'est immoral. Ce qui est immoral, c'est de se dérober à son devoir immédiat au nom d'on ne sait quel humanitarisme vague et sentimental. Et il faut prendre garde à ces théories qui prêchent le refus des charges sociales. Elles

mis de fréquenter que deux milieux : celui de la classe riche et oisive, et celui de la classe misérable; il a eu pitié de celle-ci, et il a vu les vices de celle-là. Il ignore notre classe bourgeoise, ou la classe aisée d'Angleterre.

sont proprement anarchiques. Je lisais, il y a quelques jours, un de ces contes exquis que MM. Margueritte publient chaque semaine à *l'Echo de Paris*. Il s'agissait d'une conversation à table, dans le monde. Deux des convives, qui venaient d'être jurés à une session d'assises, racontaient leurs impressions : elles témoignaient d'un singulier dilettantisme. Un troisième, convoqué également, avait refusé de siéger : il invoquait précisément les motifs de Tolstoï; l'excellent cœur ne se sentait pas le droit de juger ses semblables, de condamner des êtres humains. Et il était visible qu'il jouissait de la sympathie des auteurs. Je ne défends pas l'institution du jury, qui me paraît devoir être remaniée. Mais quand on a une obligation sociale, on n'a pas le droit de s'y dérober : s'y dérober, c'est purement une lâcheté; il importe au contraire de s'en acquitter de son mieux. Et qu'aurait dit le troisième convive, celui qui mangeait des choses fines en discourant avec philanthropie, si l'on avait mis le feu à sa maison, si l'on avait tué sa femme et ses enfants et si la police s'était contentée de répondre à ses cris de détresse : — Monsieur, nous sommes désolés. Mais nous ne nous reconnaissons pas le droit d'arrêter des créatures humaines, d'attenter à leur liberté!

Enseigner l'impunité du délit n'est qu'une théorie malsaine. Le vieux mot d'Alphonse Karr sera toujours vrai : — Que messieurs les assassins désarment les premiers! — Et si les temps viennent, un jour, de la fraternité universelle, il sera toujours assez tôt pour abdiquer toute répression faute de délits.

Nekludov ne s'en tient pas là. Il veut encore partager ses propriétés entre les paysans, qui soupçonnent quelque arrière-pensée dans ce beau projet, et commencent par refuser. La scène est très humaine; Tolstoï reprend pied toutes les fois qu'il observe des hommes. Et les paysans n'ont pas tort de se méfier : seulement ce n'est pas pour ce qu'ils croient. C'est en leur donnant ses terres que Neklu-

dov les dupe, car ainsi il les abandonne à eux-mêmes au lieu de consentir à être leur cerveau. Tolstoï a beau exalter les humbles aux dépens des puissants. Dans toute société qui fonctionne bien, il y a une tête qui commande et des membres qui obéissent. Rien ne marche quand la tête est coupée. Dans le *Sermon sur la montagne*, Jésus ne dit pas seulement : — « Bienheureux les pauvres d'esprit, » — il dit encore : « On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. » Ce n'est pas en vain que Dieu charge les fronts humains d'intelligence.

N'importe : *Résurrection* est, malgré ses défauts d'analyse sociale, un livre magnifique qui enseigne la loi d'amour. Et ses audaces sociales seront pardonnées à l'auteur, parce qu'il a beaucoup aimé les hommes.

6 janvier 1900.

JOHN RUSKIN (1)

I. — L'AMOUR

Je ne sais rien de plus émouvant à lire, ni de plus fortifiant dans sa tristesse, que le récit de la vie sentimentale de John Ruskin. Cet Anglais, dont la parole ardente se répandit avec profusion pendant soixante ans sur toutes les questions d'art, de morale et de sociologie et y introduisit une si généreuse humanité, demeurera l'un des plus nobles excitateurs de la sensibilité et de l'énergie au dix-neuvième siècle. Nous connaissions le résumé de son œuvre — de son œuvre trop considérable (85 volumes) et aussi trop diffuse pour être livrée intégralement au public français — par l'ouvrage habile encore que trop oratoire que M. Robert de la Sizeranne lui a consacré (*Ruskin et la Religion de la Beauté*, 1897). M. Jacques Bardoux précise et complète aujourd'hui le livre de son prédécesseur. Par lui nous sommes mieux renseignés sur l'existence et sur les idées sociales du grand essayiste. Je lui emprunterai les quelques détails qui nous permettront de découvrir le cœur de Ruskin et sa pathétique fermeté devant la douleur.

John Ruskin aima trois fois, et ses trois amours furent malheureuses. Ni le printemps de sa vie, ni son été, ni son

(1) *John Ruskin*, par Jacques Bardoux. (Calmann-Lévy, édit.) — Voir aussi *Ruskin et la Religion de la Beauté*, par Robert de la Sizeranne. (Hachette, édit.)

arrière-saison plus cruelle encore ne lui apportèrent la joie sereine qui vient de la tendresse partagée Quand il parvint à l'hiver, il rencontra la folie qui du moins fait oublier; l'âge n'avait pu glacer cette âme de flamme, et dans ses accès raisonnables il invitait encore les hommes à l'amour, à l'amour de cette nature qui est la trace vivante de Dieu, et de l'humanité dont il désira élargir la vie et augmenter le bonheur.

Une petite Parisienne blonde et rieuse lui révéla son cœur qu'il avait inconsciemment préparé à la tendresse en l'exaltant sur la beauté de la terre, des arbres et des eaux. Il avait dix-sept ans, elle quinze. Il était sauvage et timide, elle gracieuse et un brin coquette. A vrai dire, cette passion d'enfant se manifesta surtout chez Ruskin par des fuites dans les bois ou de gauches conversations sur la bataille de Waterloo ou celle de Trafalgar qu'il eût fallu traduire en aveux éplorés. En cachette il pleurait, et Adèle-Clotilde Domecq, pour qui se répandaient ces larmes fécondes, passait de bonnes vacances en Angleterre. « En quatre jours, dit l'écrivain rappelant ces souvenirs dans ses *Præterita*, elle me réduisit en cendres. Mais ce mercredi des cendres dura quatre ans. » Deux ans qui s'écoulèrent sans la revoir ne le guérirent point. Il résista à l'absence, et lorsque, définitivement, elle repartit pour Paris, elle laissait derrière elle une de ces profondes et durables passions qui aident les âmes fortes à acquérir leur véritable personnalité. Le père et la mère de Ruskin imaginèrent pour le consoler de lui donner une nouvelle amie destinée à opérer la diversion nécessaire. Ils firent choix d'une brune et délicate jeune fille, miss Wardell, et les parents de celle-ci, touchés de la tristesse du jeune homme, approuvèrent l'ingénieuse combinaison. Ah! qu'il est dangereux de badiner avec l'amour! Il arriva que miss Wardell apprit à son tour à aimer; on l'emmena en Italie pour la distraire, et comme sa pâleur et sa faiblesse augmentaient, on dut la reconduire dans son pays. Dou-

cement elle s'en alla « avec la flamme de la mort qui vacillait chaque jour plus éclatante dans ses doux yeux, et elle ne sauta plus dans les jardins d'Hampstead ». John Ruskin n'apprit que beaucoup plus tard cet émouvant trépas. Mais l'annonce du mariage de l'indifférente Adèle-Clotilde le mit lui-même au seuil du tombeau. Il crachait le sang : on l'emporta vers la Côte d'azur, en évitant Paris.

L'âpre nature des Alpes, passionnée et désordonnée comme ce cœur de jeune homme, l'art italien surpris dans sa forte expression d'humanité à Pise, à Florence, à Venise lui versèrent leurs puissantes consolations. Et peut-être fut-il même reconnaissant à sa douleur qui l'autorisait si prématurément à comprendre le secret de la vie, à communiquer avec les trésors de la terre et les durables manifestations de la sensibilité et de la pensée humaines. Mais cette douleur, elle l'attendait sur son chemin. Deux fois encore elle devait l'atteindre. Cependant il ne faiblit pas devant elle, et il fallait une âme bien trempée pour garder, malgré tant de coups, et de si rudes, la foi dans l'amour et la confiance dans la femme.

Il épousa, en 1848, une blonde jeune fille, une jeune et jolie fille de Perth. M. Jacques Bardoux glisse aussi légèrement qu'il est possible sur le malentendu qui sépara les deux époux. Nous en savons assez pour nous détourner, non sans dédain, de cette femme frivole et coquette qui ne comprit jamais rien à l'admirable et généreux caractère de John Ruskin, et passa indifférente à côté des trésors de ce cœur brûlant. Celle qui consent à devenir la compagne d'un homme supérieur, et ne s'efforce point dans la suite de comprendre les signes de cette supériorité, de la protéger dans ses manifestations par le moyen de la paix et de la sérénité que peut verser sa tendresse, celle-là est une pauvre créature qu'il faut plaindre plus encore que blâmer. Mrs. Ruskin n'aimait que sa beauté et le monde. Un ami de son mari, — un ami qui devait sa réputation à

Ruskin, — le peintre Millais, la séduisit à Glenfilas, ou on l'avait invité à passer l'été. Ruskin, pour toute vengeance, se contenta d'humilier les deux complices ; il leur remplit les mains de bank-notes, et les éloigna à jamais. Millais, qui faisait son portrait, reçut le chèque princier qui payait son tableau, et ce trait pratique est bien anglais. Ruskin garda toujours le plus digne silence sur ce misérable épisode de sa vie. A peine distingue-t-on dès lors dans son œuvre cette douceur triste, cette fierté mélancolique qui viennent des blessures de l'amour.

Mais le dernier amour de John Ruskin est le plus pathétique. Il permet de mesurer son courage et sa loyauté. Déjà il avait passé la cinquantaine, lorsqu'il rencontra enfin une femme digne de le comprendre et de l'aimer. Sans doute il n'avait plus cet attrait de la jeunesse physique que rien ne peut remplacer. Mais de la jeunesse il avait encore la force d'enthousiasme, la chaleur des convictions, la flamme pure du regard. Sa beauté de prophète pouvait exercer cette séduction que la gloire et la noblesse de la vie inscrivent en lumière sur le front des hommes de génie. Cette fois il fut réellement aimé. Par quels débats douloureux fut brisé cet amour ? On croirait lire une scène de *Brand*, celle, par exemple, où le héros d'Ibsen oblige sa pauvre femme à donner à la bohémienne qui passe et qui demande la charité tous les souvenirs qu'elle a gardés de sa petite fille morte. Il faut, pour comprendre ces consciences, des âmes fortement occupées de leur vie intérieure. A cette époque, Ruskin avait abandonné définitivement la foi traditionnelle ; il s'était rattaché à une sorte de panthéisme chrétien, où l'homme vivait en Dieu ou aspirait à cette vie en Dieu, sans trop concéder à ce Dieu une existence personnelle. Lorsqu'il demanda la main de la jeune fille qu'il aimait, les parents de celle-ci s'opposèrent à cette union, à cause de son idéal socialiste et philosophique. La jeune fille elle-même sacrifia son amour à sa foi. Comme au temps de son adolescence, Ruskin alla redemander sa

joie perdue au pays du soleil. Mais il avait passé l'âge où l'on peut se consoler, et vainement il erra dans sa patrie d'élection, l'Italie, en quête d'une paix qu'il ne devait jamais plus retrouver. L'art lui rendit un temps quelque espérance. Par la beauté il pensa revenir à la religion. Comme il copiait un jour, à Assise, l'admirable fresque de Giotto qui représente le mariage de la Pauvreté et de saint François, il connut que la source d'inspiration d'un tel artiste ne pouvait être que le sentiment religieux, et que par la seule force de ce sentiment le peintre primitif s'élevait bien au-dessus des plus merveilleux interprètes des formes sensibles, les Titien et les Tintoret. Soutenu par cette conviction nouvelle, il écarta les doutes et rendit grâce à Dieu. Il revint en Angleterre : c'était au mois de mai 1875, et la fiancée qu'il avait élue entre toutes était mourante, mourait de cette lutte tragique entre ses croyances et sa tendresse. Il demanda à lui adresser le suprême adieu. « Aime-t-il Dieu plus que moi? » fit répondre la jeune fille avant de le recevoir. Nous reconnaissons là cette intransigeance des âmes du Nord, incapables de compromissions et d'équivoques. Mais celle-là qui voyait s'ouvrir les portes de la vie éternelle se comprend encore dans ce détachement de la terre, dans ce déchirement d'un cœur dont les battements étaient comptés. Que penser de la réponse de Ruskin qui attendait sur le seuil, n'osant point le franchir, qui attendait de cette entrevue son dernier bonheur! De la lutte qui se livra en lui il n'a point parlé. Toute son œuvre, imprégnée d'humanité, toute son œuvre qui n'est qu'une aspiration magnifique vers le règne de la Bonté et de la Beauté, vers le règne de Dieu, ne l'autorisait-elle point à répondre affirmativement? Ah! sans doute il pressa de ses mains sa pauvre poitrine brisée pour retenir sa révolte contre le destin implacable. Il sentit son vieux cœur battre encore d'un tel amour qu'il ne put comparer à cet amour aucune autre ardeur de son âme. On porta sa réponse négative à la mourante qui ne pouvait

plus que souffrir d'être ainsi préférée. Elle s'éteignit loin de lui, un des derniers soirs de ce mois de mai.

Mais en mourant elle lui restitua, par un phénomène singulier, le goût de Dieu et la paix de la conscience. On retrouve dans les œuvres de Ruskin un retour à la prière, à la foi, et même une sorte d'inclination vers le catholicisme dont il pressent la douce miséricorde. Une seule plainte marque la blessure de son cœur qui ne guérit jamais, et quelle pudeur dans cette plainte! « La mort d'un ami qui m'était cher, en 1875, m'enleva le peu de joie que me donnait ce que j'écrivais ou dessinais. »

Une grande âme demeure au-dessus de ses infortunes personnelles. Celui qui ignorerait la vie sentimentale de Ruskin n'en pourrait rien deviner en lisant ses ouvrages. Avec quelle grâce, quelle délicatesse et quelle politesse confiante l'auteur de *Fors Clavigera* parle des femmes! Mais il veut qu'elles aient des âmes vivantes, et non point qu'elles soient seulement de belles créatures agréables à regarder. « Belles dames, leur dit-il, aimez les bijoux et prenez soin d'eux, mais aimez vos âmes plus encore et prenez en soin pour le jour où le Maître rassemblera tous ses joyaux! » Elles créent le foyer, elles sont la source et l'ornement de la famille. « Partout où va une vraie épouse, le *home* se transporte avec elle. Peu importe que sur sa tête il n'y ait que des étoiles, et à ses pieds, pour tout foyer, dans le gazon refroidi de la nuit, que le ver luisant. Le *home* est partout où elle est, et si c'est une noble femme, il s'étend au loin autour d'elle, mieux que s'il était plafonné de cèdre ou peint de vermillon, répandant sa calme lumière sur ceux qui, autrement, seraient sans foyer. » Et quelle importance il attache à leur influence sur les hommes! Il leur attribue le rôle d'organisation, d'harmonie, d'ordre et de bon conseil. « Croyez-moi, dit-il encore, la vie entière et le caractère entier de ceux qui vous aiment sont entre vos mains : ce que vous voudriez qu'ils soient, ils le seront si vous ne désirez pas seulement,

mais méritez qu'ils soient ainsi... » Sont-ce là les paroles d'un désabusé, d'un malheureux désenchanté porté à tirer de sa douleur individuelle une catastrophe générale comme le font d'habitude les ignorants et les médiocres ? Ruskin estimait que, pour donner aux hommes le bonheur, il importe avant tout de les encourager ; de sa propre tristesse il ne fit point une théorie pessimiste. Nul ne put voir en lui une défaillance. Mais où donc avait-il puisé la vigueur toujours nouvelle de ce courage, de cette magnifique foi dans la vie !

II. — NATURE, ART, VIE

Ce courage, cette foi lui vinrent de son amour de la nature. Ses yeux connurent la beauté de l'univers, et de cette beauté il fit la loi de sa vie et l'harmonie de sa pensée. Il trouva dans la contemplation le réconfort de ses jours. Tout enfant, sa première prière, pendant la saison des fleurs, était pour demander à Dieu que la gelée ne vînt pas froisser les fleurs de l'amandier. Plus tard, à la terrasse de Schaffouse, en face du Rhin, il sentit son cœur déborder de joie, et éprouva ainsi d'avance la tumultueuse force de sa jeunesse. Le cours de ce fleuve et le lac Léman aux eaux si bleues furent les vivants éducateurs de sa sensibilité. « C'est à cette terrasse, écrira-t-il, c'est aux bords du lac de Genève que mon âme et ma foi se reportent aujourd'hui quand un sentiment généreux, une pensée de charité et de paix y germent encore. » Après Platon, c'est dans le sentiment désintéressé de la nature qu'il surprend l'origine du beau indépendant de l'utile. Pourquoi l'homme demeure-t-il en extase devant des choses qui n'ont aucune fonction dans sa vie, devant les couleurs que le couchant distribue au ciel palpitant, à la terre frémissante, devant des reflets qu'il ne peut pas saisir, devant

des rochers qu'il ne peut pas ensemencer? La nature n'est donc point seulement un ensemble de forces; elle est encore forme et lumière, elle est beauté. Et cette beauté est bienfaisante. Elle apaise, elle console, elle rassérène. Elle nous inspire de nous conformer à notre destinée. Ainsi John Ruskin, déjà touché par l'âge, se sent renouvelé par la vue de ses plus chers paysages : « J'ai revu aujourd'hui, écrit-il en 1882, le mont Blanc que je n'avais point revu depuis 1877, et j'ai été très reconnaissant. C'est un spectacle qui me rend toute la force dont je suis capable pour faire de mon pauvre petit mieux, et devant lequel mes amitiés et mes souvenirs me deviennent plus précieux... » Ainsi le poète Wordsworth retiré, au soir de sa vie, dans une élégante villa au bord d'un lac, trouvait dans son existence contemplative une sérénité sans nuages, et sur l'éclosion d'une rose en bouton murmurait ces paroles : « La plus humble fleur qui s'ouvre fait remuer en moi des sentiments trop profonds pour se répandre en larmes. »

Ce sentiment esthétique nous a été donné comme une précieuse lumière qui nous éclaire la vie obscure. La curiosité scientifique qui nous pousse à prendre connaissance du monde ne nous suffit pas, ne doit pas nous suffire. Réduite à elle-même, la science risque de nous égarer. Notre sensibilité, nous assure Ruskin, est un meilleur guide que notre raison. « La connaissance de ce qui est beau, dit-il avec un peu d'emphase et de mystère, est le vrai chemin et le premier échelon vers la connaissance des choses qui sont bonnes et d'un bon rapport, et les lois, la vie et la joie de la Beauté, dans le monde matériel de Dieu, sont des parts aussi éternelles et aussi sacrées de sa création que, dans le monde des esprits, la vertu, et, dans le monde des anges, l'adoration. » En d'autres termes, par la révélation de la beauté, nous sommes entraînés vers le pressentiment de Dieu, vers l'émotion divine, et nous allons plus vite et plus loin par ces bonds de notre âme enthousiasmée dans le domaine de la vérité que par la

marche lente de notre science raisonnée. Ruskin eut toujours quelque défiance de la science et de la raison. Il ne fut pas un homme du progrès, dans le sens matériel qu'on accorde aujourd'hui à ce mot. Toujours il recommanda aux hommes d'être satisfaits d'un sort modeste, de ne point chercher à acquérir de nouvelles connaissances jusqu'à ce que les anciennes fussent classées et organisées. Mais s'il se montra rebelle à la prodigieuse expansion de notre puissance physique, il fixa admirablement les limites du monde moral et du monde pratique. Très énergiquement il affirma « qu'il n'y a pas de science de la nature utile sans une foi morale pour la diriger, et un sentiment religieux pour la couronner (1) ». Il aimait trop les hommes pour ne pas répugner et au matérialisme et au panthéisme. Il était trop clairvoyant pour confondre le bien-être et le bonheur. Le bien-être, nous savons qu'il le rechercha passionnément pour ses semblables en théorie et, ce qui est plus rare, dans l'application. Mais il ne cessa d'enseigner que le bonheur est dans l'acceptation ferme de la vie, dans l'amour du travail, dans la contemplation de la nature.

Dans ce culte de la nature, Ruskin puisa ses théories d'art et de sociologie, ou plutôt il fit de la nature un livre humain, il appliqua à l'homme l'enseignement qu'il trouvait écrit sur la face du monde. Par là il ne se perdit que peu de temps dans le panthéisme qui est l'oubli de l'homme en faveur des forces éparses de l'univers. L'art, l'économie politique sont pour lui des moyens de verser dans le cœur des hommes les grandes leçons naturelles. « Tout art sain, dit-il, est l'expression du vrai plaisir pris dans une chose réelle qui est meilleure que l'art. Il vaudrait mieux pour nous que tous les tableaux du monde vinssent à périr que si les oiseaux cessaient de bâtir des nids... » Il nous donne ainsi à entendre que la vie vivante est toujours supérieure en importance à cette vie immobilisée

(1) M. Jacques Bardoux.

qu'est l'œuvre d'art. Et comme il insiste sur ce point ! Soit qu'il conseille aux peintres d'apprendre à colorer les joues du rose de la santé, soit qu'il déclare préférer à n'importe quelle déesse de marbre une jeune fille au teint clair, soit que, plus éloquemment encore, il proclame que tant qu'il y aura des hommes sans couvertures pour leurs lits et sans loques pour leurs corps, ce sont des couvertures et des vêtements qu'il faut demander aux ouvriers et non pas des dentelles, toujours nous le voyons plus préoccupé d'humanité que de beauté. M. Jacques Bardoux me semble s'être beaucoup plus rapproché de la vraie pensée du maître que M. Robert de la Sizeranne ; pour apporter *une religion de la beauté*, il eût fallu que Ruskin fût davantage détaché de ce bonheur humain à la recherche de quoi il consacra sa vie, ou bien il faut alors donner à ce mot de Beauté un sens si vaste qu'il peut contenir et la morale et toutes les sciences sociales. Nous verrons tout à l'heure que jamais le grand essayiste anglais ne se soucia de la beauté pure, et que sa théorie esthétiqne, conforme à celle de Tolstoï, se contente de faire de l'art un moyen de communion entre les hommes, et cette mission est assez noble pour le contenter en effet.

Quelle doit être l'attitude de l'artiste en face de la nature ? Choisira-t-il parmi les éléments de beauté qu'elle lui offre avec une prodigalité qui tient du désordre ? Idéalisera-t-il la figure du monde pour exprimer son rêve intérieur ? Ou se contentera-t-il d'imiter ce qu'il voit, de rendre ce qu'il sent ? Ruskin n'hésite pas. « L'Art parfait, dit-il, perçoit, reflète l'ensemble de la Nature. L'art imparfait, qui est dédaigneux, rejette ou préfère... » Pour lui le choix est une présomption et l'idéalisation est un sacrilège. « Jamais la créature n'a conçu ce qui est supérieur à la créature. » Bien audacieux qui se croit capable d'améliorer ou d'élaguer l'œuvre de Dieu. Mais s'il ne conseille que l'imitation, ne croyez pas que sa théorie esthétique soit le réalisme, spécialement le réalisme que nous avons vu récem-

ment sévir dans notre littérature et dans nos arts plastiques. Ce réalisme-là n'exprime pas la nature, mais la déforme; il nous la montre dégradée, fabriquée par la main redoutable des hommes; il substitue une scierie à la forêt, une force motrice au torrent impétueux, et l'homme civilisé à l'homme simple et primitif. Or le devoir de l'artiste est de restituer à la nature et à l'homme leur intégrité. Ruskin nous affirme que la nature enseigne à l'artiste le calme et la paix. « Le calme est l'attribut de la plus haute espèce d'art. L'introduction d'un incident vigoureux ou violemment émouvant est toujours un aveu d'infériorité. » Des cortèges gracieux et heureux d'anges de Bellini ou de Fra Angelico lui inspirent cette réflexion, et s'il combat la Renaissance, c'est qu'elle introduisit dans l'art la passion et une vaine science.

Toutes ces leçons merveilleuses que Ruskin tire de la nature, il ne se dit pas qu'il le peut faire parce qu'il considère la nature avec des regards humains. Il croit découvrir ce qu'il transpose simplement. Il projette sur l'univers sa grande âme ingénue, et accorde libéralement à cet univers des attributs qui conviennent à Dieu même. Les bases de son enseignement sont fragiles: aussi procède-t-il beaucoup plus par affirmation que par raisonnement. C'est assez le défaut des hommes éloquents. L'œuvre de Ruskin vaut davantage par la qualité exquise de sa sensibilité que par l'entassement de théories métaphysiques d'ailleurs souvent contradictoires. Il fut tout amour, en un temps d'égoïsme et de haine. Et parce qu'il aime les hommes, ses paroles ont une chaleur persuasive qui leur donne de l'autorité. Sa meilleure formule esthétique est encore celle-ci : l'art est l'expression de la joie donnée à l'homme par le travail de Dieu. L'homme surprend dans la nature, sur le visage humain, dans les sentiments qu'il éprouve la passagère présence d'une puissance divine. Il donne alors tout son prix à la vie. Il connaît la félicité de saisir le mystère de l'être. Il immobilise enfin cette minute sacrée

qu'il vient de vivre, et, comme le bruit de l'Océan tient dans un coquillage, de même il fixe par ses frêles moyens d'expression cette révélation magnifique de la beauté.

Mais Ruskin ne s'en tient pas à cette valeur donnée à la vie et à la nature dans le rôle qu'il assigne à l'art. Il veut encore que l'art soit moral. « Je dis que le plus grand art est celui qui suggère à l'esprit du spectateur, par n'importe quel moyen, les plus grandes idées. » En proclamant la hiérarchie des genres, M. Brunetière a défendu une théorie semblable, et l'on en relèverait des traces jusque dans *la Philosophie de l'art*, de Taine. Oui, la théorie de l'art pour l'art est une erreur. Elle sépare ce qui ne peut être séparé. L'art est uni à la vie des hommes, et sa beauté est en raison directe de l'humanité qui y est contenue. Pourtant il ne doit pas être assimilé à la morale. Il est, comme dit Tolstoï, un moyen d'union parmi les hommes ; en ce sens il est universel. Mais Tolstoï veut encore qu'il soit religieux, qu'il soit *la conscience religieuse de chaque époque*. Il confond deux domaines différents. Le but fondamental de l'art est de donner une vision d'ensemble sur la vie et sur la nature, et par cette communauté de vues de réunir les hommes dans un sentiment général ; par là il élève l'âme au-dessus du particulier et de l'accidentel, il la pousse jusqu'au pied du trône de Dieu absolu et éternel, il lui révèle la vie dans sa splendeur totale. Mais il ne fixe pas aux hommes, il n'a pas à leur fixer les règles de leur conduite et le choix de leur activité bonne ou mauvaise. Ces règles et ce choix, il sert à les mettre en lumière par la vérité qu'il projette sur la vie, et je dis que le grand art ne peut être que bienfaisant. Il n'a pas à les imposer : ce serait usurper un pouvoir qui est réservé à Dieu.

Nous avons vu que Ruskin interprète la nature d'une façon tellement humaine qu'il y découvre l'enseignement du Beau et celui du Bien. Si l'artiste ne faisait que copier la nature, à quoi bon son travail ? Il ne mériterait même

pas un regard, pas une seconde d'attention. Mais en imitant il mêle son âme personnelle à l'âme flottante de l'univers, il donne un caractère humain à son modèle, et c'est ce caractère qui nous émeut. Jamais Ruskin n'oublie les hommes et l'amour qu'il leur a voué, même dans ses plus puissants accès d'adoration de la nature. Il ne les oublie pas davantage quand il touche aux questions sociales que, d'ailleurs, il ne sépare pas des questions esthétiques : « Il n'y a pas eu jusqu'ici, dit-il, d'exemple d'un peuple réussissant dans les nobles arts et cependant chez qui les jeunes gens étaient frivoles, les vierges faussement religieuses, les hommes esclaves de l'or, les mères esclaves de la vanité. De tout le marbre des collines de Luino jamais une pareille nation ne pourrait former une statue digne de se dessiner avec fierté sur les fonds des cieux. »

Je n'entreprendrai point d'élucider ici les théories, quelque peu embrouillées et même remplies de contradictions, d'erreurs et d'invraisemblables mais charmants enfantillages, que Ruskin a formulées en sociologie et économie politique. Elles aboutissent à une sorte de socialisme d'Etat, paternel et bucolique. Son originalité est de substituer sans relâche des réalités humaines à des abstractions et à des chiffres.

Il proclame que l'homme n'a pas que des besoins matériels, mais encore des besoins moraux, et la plupart des socialistes l'oublient; — que le but de l'économie politique doit être de multiplier la vie humaine en son type le plus achevé; — que la richesse, c'est la possession des objets de valeur par les vaillants, et qu'il est plus intéressant pour une société de savoir qui possède que de connaître ce qui est possédé Voici les magnifiques conseils qu'il adresse aux favorisés de la vie et que résume M. Jacques Bardoux : « Ceux qui sont en haut de l'échelle sociale forment un gouvernement invisible dont on doit retrouver tous les jours l'influence bienfaisante sur les vies plus modestes et moins heureuses. Les privilégiés qui ont reçu

en don l'intelligence, l'art ou la richesse, ont le devoir d'élever à eux ceux que les hasards de la naissance ont faits leurs inférieurs. Les hommes d'une pensée supérieure doivent être « la providence des incapables, des faibles et des paresseux », organiser telle industrie ou telle œuvre d'assistance qui permettra aux plus déshérités de travailler et de vivre. Les artistes et les savants ont le devoir de distraire et d'instruire la grande foule qui peine et souffre. Quant à ceux qui possèdent des capitaux, il faut qu'ils sachent estimer leur avoir à sa valeur ; il faut, enfin, qu'ils soient capables de bien dépenser. On ne saurait conclure de l'existence d'une richesse à la supériorité de son possesseur et à un accroissement de la fortune nationale : tel capital n'est que la récompense d'une vie intègre et d'un labeur acharné ; tel autre est « lourd de larmes humaines, comme une récolte humide de pluie et rentrée trop tôt dans les granges ». On ne peut tirer vanité de sa richesse qu'à la double condition de prouver par sa vie morale qu'elle a été bien acquise, de mettre en pratique jusqu'au déclin de sa vie la grande loi chrétienne du travail, « se rappelant que la meilleure prière, au commencement de la journée, est de demander à ne point perdre un instant, le meilleur *benedicite* avant le repas, le sentiment que nous avons bien gagné notre repos ».

En résumé, l'enseignement de Ruskin n'est point nouveau. Son socialisme d'Etat est une utopie, et son sens de la nature se confond avec le sens de l'humanité. D'où vient donc l'accent de nouveauté que revêtent ses paroles ? De la qualité de son âme tout simplement. Il répandit dans ses écrits un cœur passionné, et passionné des plus nobles choses qui sont l'amour du prochain et la recherche de son bonheur. Il exalta les esprits vers la Beauté et vers le Bien. Son œuvre, avec ses fortes images empruntées à la Bible et ce sang généreux qui l'échauffe, est un hymne. Elle nous excite merveilleusement au travail qui est la véritable noblesse moderne et dont cette vie de millionnaire

est toute parée. Elle nous avertit de ne jamais oublier dans les rapports sociaux que nous sommes en face de créatures humaines, c'est-à-dire d'êtres qui sentent, peinent, souffrent et peuvent connaître par nous un peu plus de joie. Ainsi il a toute sa vie livré ce bon combat dont Platon parle dans les *Lois* : « Notre bataille est immortelle. Les dieux et les esprits luttent avec nous, et nous sommes leurs créatures. Les choses qui nous tuent sont l'injustice, la paresse et les pensées futiles. Les choses qui nous sauvent sont la justice, la maîtrise de soi et et la vérité de la pensée, toutes choses qui font partie des forces vivantes de Dieu. »

5 novembre 1901.

M. RUDYARD KIPLING

LA LUMIÈRE QUI S'ÉTEINT

A Louis Bordeaux.

De nombreuses traductions tentent de nous offrir aujourd'hui la fleur des littératures étrangères. Les faut-il accuser de choix imprudents? Ces littératures nous demeurent-elles impénétrables par quelque côté, ou convient-il de croire qu'elles ne témoignent point d'un art plus fort ou plus délicat que les ouvrages de notre sol? Pour un Tolstoï, un Ibsen, un d'Annunzio, un Kipling, combien nous présentent-elles de noms éphémères et d'œuvres vouées au prompt oubli? Pour un *Quo vadis*, que de méchants et ennuyeux ouvrages les inexorables traducteurs de l'inévitable Sienkiewicz n'ont pas rougi de nous présenter! Elles ont néanmoins, ces littératures, l'attrait de la nouveauté, et ce charme du voyage qui bien souvent n'excite en nous que l'amour du foyer. Par le lien qui relie l'art à la nature, à la race et à l'histoire, elles nous permettent encore de mieux connaître le temps présent, et ces hommes qui parlent une autre langue.

J'ai déjà proclamé mon admiration pour M. Rudyard Kipling, et la magnifique jeunesse de ses deux *Livres de la Jungle* (1). Voici que l'on publie coup sur coup deux romans signés de son nom : *le Naulahka* et *la Lumière*

(1) V. *les Ecrivains et les Mœurs*, 1re série, pp. 309 et suiv.

qui s'éteint. Et, comme pour nous étonner davantage, il se trouve que l'on nous donne ainsi de cet étonnant génie un abominable roman-feuilleton digne de compléter la collection des Gustave Aymard, et l'un des plus beaux livres, des plus insolents d'orgueil et de beauté que le plus insolent des peuples ait jamais enfantés.

Commençons par nous débarrasser du méchant feuilleton, avant d'entonner un hymne de louanges. A tout prendre, il y a, d'ailleurs, dans *le Naulahka*, un type d'anglo-saxon si parfaitement symbolique que nous pourrons peut-être oublier le tissu d'invraisemblances, de puérilités et de sornettes dont le livre est composé pour y découvrir, en traits vivants, le personnage abstrait de M. Demolins.

Tarvin — c'est le héros — est un Américain de Topaze (Colorado) dont le métier mal défini est « agent en biens immeubles et assurances ». Cet adroit jeune homme mène de front l'amour et les affaires. Il veut être député de Topaze, transformer cette petite ville perdue en une station d'hiver et un siège minier important (ce qui paraît s'exclure un peu) et en même temps épouser une jeune doctoresse, Kate Sheriff. Cette dernière entreprise est la plus difficile, car notre étudiante en médecine désire absolument soulager la misère des Indous, dont elle a entendu parler dans une conférence. Rebelle à toute tendresse unique et ivre de tendresse humaine, elle part en effet pour Rhadpote, et Tarvin, qui est entêté, la suit, non sans avoir conquis au préalable la députation ; il a promis le Naulahka, fabuleux collier indien dont chaque pierrerie vaut « la rançon d'un roi ou la beauté d'une reine », à une Mme Mutrie, fort éprise de bijoux, à la condition que celle-ci obtiendrait de son mari, directeur du Colorado-California-Central, une ligne ferrée passant par Topaze, qui assurerait à cette cité un merveilleux avenir. Deux buts président ainsi au voyage de l'homme d'affaires sentimental.

Nous voici donc aux Indes. Nous y faisons connaissance avec un vieux rajah, une bohémienne qui mène le harem royal et le royaume, un petit héritier du trône que la mauvaise femme veut empoisonner, plus quelques commis-voyageurs qui viennent réclamer leurs notes au rajah, le personnel d'un hôpital que Kate veut malgré lui guérir physiquement et moralement, un grand singe fort dangereux et un perroquet dont la fin est tragique. L'actif Tarvin met tout le pays sens dessus dessous. Sa première réflexion est celle-ci : « Je suis écœuré de l'immobilité, de l'apathie, de l'inertie de ce peuple. Il reste là à dormir ou à rêver, au lieu de faire du commerce, d'élever des villes nouvelles, de donner du mouvement aux vieilles cités, d'établir des voies ferrées, de se lancer dans des affaires et d'inventer, d'organiser, de vivre enfin. » Voilà une conception tout anglaise de la vie. Je vous réponds que Tarvin donne *du mouvement à la vieille cité ;* il fait aussitôt des affaires qui sont mauvaises ; il occupe tout ce peuple à chercher une prétendue mine d'or qui est seulement destinée à justifier sa présence dans ce pays. Il trouve très plaisant de troubler la moitié d'un Etat pour se rapprocher d'une petite fille, « une douce et adorable petite fille, » à qui il fait une cour autoritaire et consciencieuse. Néanmoins il n'oublie pas le Naulahka, qui doit assurer l'avenir de Topaze. C'est la bohémienne qui porte le collier en ceinture : il le lui fait poser, mais pas du tout de la façon qu'imaginerait un romancier français et que je n'ai pas besoin de préciser, simplement par violences et menaces. Aussitôt il télégraphie à Mme Mutrie : « *Collier est à vous. Préparez votre cou et amenez chemin de fer à Topaze. Tarvin* (sic). » Car Rhadpote est pourvu du télégraphe. Dès lors, il ne reste plus que Kate à conquérir. Malheureusement, la petite a une conscience scrupuleuse, chose bien embarrassante pour un Anglais. Jamais elle ne comprendra l'histoire du collier et de Mme Mutrie; l'avenir financier de Topaze ne la captive point. Tarvin

doit choisir entre le Naulahka et la jeune fille. Il est bon prince, il choisit celle-ci. Mais sur quelles combinaisons se rattrapera-t-il, maintenant que son cœur est pourvu? Pour le moment, il se contente de murmurer en songeant mélancoliquement au résultat des deux entreprises que savamment il menait de front : « C'est un demi-succès. » Et c'est le mot de la fin.

Ce mélange d'américanisme et de brahmanisme, d'aventures commerciales et amoureuses, n'est pas heureux. A part deux ou trois descriptions de l'Inde, le livre est indigne de Rudyard Kipling. Je sais bien qu'il y a Balestier le collaborateur. Ce Balestier est sans doute une espèce de Busnach qui donne du métier aux romans écrits à la diable. On peut lui mettre sur le dos tous les enfantillages et les trucs grossiers de la composition. Mais enfin pourquoi Kipling s'est-il attelé à ce char, à cet omnibus où toutes les parties du monde sont représentées?

Et pourtant je ne m'insurge pas contre la traduction du *Naulahka*. Car ce type de Tarvin est d'une vérité saisissante, vérité que de récents événements mettent plus encore en évidence. Il nous montre l'impossibilité anglo-saxonne d'isoler le sentiment des affaires. L'amour ne suffit jamais, et, même dans la plus ardente jeunesse, à remplir les jours ; il y faut joindre le souci de quelque belle opération. Il faut toujours avoir un but, et un but intéressé. Voyez, dans les épisodes de la guerre sud-africaine qui nous sont transmis par les journaux comme se combinent harmonieusement le patriotisme et la Bourse, au point qu'on ne parvient plus à les bien distinguer. On prête à M. Cecil Rhodes, le Napoléon du Cap, ces nobles paroles après la délivrance de Kimberley : « Nous faisons notre devoir en protégeant *le plus grand actif commercial du monde, c'est-à-dire le drapeau britannique.* » Goûtons aussi le chœur des agents de change entonnant à la Bourse de Londres, à l'ouverture du Stock-Echange, le *God save the Queen*, à la nouvelle de la capitulation de

quatre mille Boers cernés par plus de quarante mille Anglais, tous héroïques et généreux ! Un chœur d'agents de change, ah ! que voilà de la bonne musique anglaise ! Notre Tarvin ne l'eût pas déparé. Sans doute il a sacrifié un collier à une femme ; mais tout le monde fait une bêtise dans sa vie. Et puis Mme Mutrie, trompée par le télégramme, a très bien pu faire accorder le chemin de fer à Topaze par son mari magnanime. La partie n'est point perdue. Les succès futurs de M. Tarvin seront entiers. C'est un homme habile qui ne doute jamais du résultat : il sait qu'il doit triompher, donc il triomphera. Cela encore est bien anglais : cette confiance et cette obstination. Décidément un type fort vigoureusement tracé émerge de ce roman compliqué et absurde.

La Lumière qui s'éteint est un livre splendide, taillé en plein cœur de la douleur humaine, et consacré à l'humiliation terrible d'une âme orgueilleuse et puissante. Imaginez le jeune homme le plus ardent à la vie, le plus frémissant au contact de tout ce qui exalte les sens, le charme changeant de la nature, la belle lumière chaude répandue sur les choses, et la beauté des femmes, et les passions qui colorent d'éblouissants reflets nos jours passagers. Le voici qui s'avance dans la vie, droit comme un bel arbre, la poitrine dilatée, fier de sa force comme s'il se sentait de taille à porter le monde. Il a triomphé de la misère, il a asservi l'art qui donne une forme durable à ses plus violentes sensations. Il ignore la peur, et il défie le destin. Mais que peuvent contre le sort les plus puissants d'entre les hommes ? Celui-ci, plein de sève et de courage, sera brisé comme un chêne par l'orage. Les yeux du peintre Dick Heldar lui ont communiqué des jouissances sans nombre ; et dans son cœur est descendu l'orgueil. Il est frappé dans ses yeux et dans son cœur. Il perd la lumière qui donne la vie au monde, et il est méprisé par la femme qu'il aimait. Cette douleur qui s'ef-

force de se dominer pour ne pas éclater en cris farouches, cette révolte contre un châtiment inattendu et effrayant, composent une tragédie indiciblement émouvante, d'autant plus émouvante que toute sentimentalité en est exclue, que les larmes ne coulent point sur les visages, mais demeurent intérieures comme le pitoyable regard de ces pauvres yeux éteints. Tragédie que la mort termine, une belle mort miséricordieuse qui est le salut de cette épave humaine, jadis une des plus belles fleurs qui aient poussé dans les jardins des hommes.

Ce Dick Heldar est vraiment un bel exemplaire humain. Quel torrent de sensations a coulé dans cette jeune poitrine ! Il semblait avoir oublié que chaque instant de notre vie est gagné par la mort. Ses yeux ont connu toute la beauté de la terre, et surtout du ciel d'Egypte, paré de rose et d'or aux matins et aux soirs. L'odeur seule de la mer l'agite et l'emporte. Un navire en partance enfièvre son désir des mondes inconnus. Il s'exalte à suivre la marche du vaisseau qui, tous ses feux allumés, s'en va vers l'Australie, et verra bientôt se lever à l'horizon la Croix du Sud. Et plus tard, au crépuscule de sa courte vie, quand il rejoindra l'armée anglaise au sud du Soudan pour entendre une dernière fois la rumeur des batailles — des batailles qu'il ne peut plus voir et dont il était dans ses tableaux le poète passionné, — quand il s'engagera dans le désert sur son mehari rapide, ivre d'une dernière joie, il sentira encore le bon vent de la course et la fuite de l'obscurité.

Ce cœur si fier, un « atome de petite fille aux yeux gris » l'a cueilli un jour. C'était un jour d'enfance, au bord de la mer. Dick avait une compagne de jeux et de malheurs placée comme lui pour son instruction chez une vieille veuve irascible et injuste. Une haine commune les rapprocha, et puis ce fut l'amour. On ne choisit pas sa destinée. On ne sait pas pourquoi l'on aime. Le hasard d'une rencontre peut fixer une vie. Pour notre douleur ou notre joie il peut

suffire d'un regard, d'une parole, d'un souvenir. Ainsi l'amour est mystérieux, délicieux et terrible. Surtout les impressions d'enfance sont tenaces : nous les retrouvons dans notre vie, comme une barque dans le sillage d'un navire, comme une barque où sont cachées nos plus douces tendresses, nos plus chères espérances.

Dix ans ont passé sur ces enfantines amours de Dick et de Maisie. Lui a couru le monde, s'initiant par la fièvre d'une vie active et difficile à l'expression par son art des passions humaines. Il revient à Londres, où sa réputation d'artiste est en peu de temps prodigieuse. Pendant ce temps, elle s'est acharnée à peindre de mauvaises petites croûtes, cramponnée à son rêve d'étonner le monde par son succès, se fiant pour cela à son travail obstiné et n'ayant jamais rien regardé ni senti. C'est alors que le hasard les remet face à face. Du coup, la gloire et la fortune deviennent indifférentes à Dick Heldar : il ne voit plus que Maisie — Maisie, le gai soleil de son enfance, la joie de ses yeux si avides de beauté. Il lui offre sa vie, mais elle lui préférerait un petit succès dans une exposition ; car, n'est-ce pas, elle a sa peinture, il faut bien qu'elle réussisse puisqu'elle y travaille depuis dix ans : Dick est un égoïste de ne pas comprendre cette chose si simple. Vainement il tâche d'animer cette âme insensible, de tourner vers la tendresse ce cœur sec et cette cervelle vaniteuse. Il l'emmène un jour au bord de la mer, aux lieux mêmes où jadis ils se sont promis de s'appartenir à jamais. Il compte sur ce passé pour l'émouvoir. La mer n'a point changé : pourquoi le cœur de Maisie ne serait-il plus le même? Il foule son orgueil aux pieds, pour la supplier ; mais elle repousse un amour qu'elle est incapable, la pauvrette, d'éprouver et demande l'avis de son compagnon sur sa peinture. Il lui parle, lui, avec une éloquence de visionnaire, des plus beaux lieux de la terre où il voudrait l'emporter. — Vous verrez par vos yeux, lui dit-il, ce que signifie la couleur, et nous trouverons ensemble ce que c'est

que l'amour... Venez. — Pourquoi? répond Maisie. — Pourquoi?... Mais parce que l'on ne peut pas faire quoi que ce soit avant d'avoir ouvert les yeux sur ce qui existe et de l'avoir contemplé... Autant chercher à émouvoir une borne, que cette Maisie uniquement préoccupée de sa vanité d'artiste.

Est-ce la pitié, est-ce la douleur de Dick, qui auront raison de cette indifférence? Dick est devenu aveugle des suites d'un coup de sabre jadis reçu en Egypte. Il vit dans une éternelle attente, courbé sous le poids écrasant des ténèbres. Cependant, lui qui n'a jamais « recherché la sympathie de personne, dans ses joies ni dans ses chagrins », lui qui a la fière pudeur de ses sentiments intimes, il a révélé son secret dans son délire. Son ami Torpenhow part aussitôt à la recherche de cette jeune fille qui, seule, peut être la clarté de ces yeux morts, la douceur de cette vie perdue. C'est en France, à Vitry-sur-Marne, où elle *travaille,* qu'elle apprend la nouvelle. Et elle hésite à partir! Elle veut réfléchir! Elle ne songe pas d'elle-même à voler vers lui par delà la mer, pour « embrasser ses yeux jusqu'à ce qu'ils se rouvrent à la lumière ». Il faut qu'on la pousse par les épaules. La scène de l'entrevue est infiniment douloureuse. Lui, n'a pas une plainte; il dit simplement que depuis son départ il a eu *des ennuis avec ses yeux.* Elle, l'épreuve la trouve trop faible, incapable d'un sacrifice, prête à fuir. Devant ce naufragé, elle ne pense qu'à elle; elle dit : « Que je suis malheureuse! » En effet il ne pourra plus l'aider dans son travail. Et c'est lui qui la console! Scène merveilleuse en vérité, où Dick vaincu paraît plus grand de toute l'immensité et de tout le stoïcisme de sa douleur, où Maisie paraît toute petite et lamentable, et bonne pour la cravache. L'auteur, après l'avoir ainsi abaissée, la met d'ailleurs à la porte de son roman, avec une désinvolture tout à fait aisée; on n'entend plus parler d'elle (1).

(1) Une version différente a été publiée en Angleterre pour les âmes

Dick, cependant, n'a pas épuisé la coupe d'amertume. Après la condamnation de ses yeux, il a employé ses derniers regards à la création d'une *Mélancolie*, qui sera son chef-d'œuvre. La toile représente une figure de femme qui a connu toute la souffrance humaine et qui en rit : « elle a joué jusqu'au bout au jeu de la vie; jamais elle n'y a gagné, et maintenant elle s'en moque. » En elle, Dick a mis « la vie de son cœur et la lumière de ses yeux ». L'imbécile vengeance d'un modèle, une de ces créatures possédées de l'absurde besoin de faire le mal, détruit cette œuvre sacrée, et apprend à l'artiste, dont c'était le dernier orgueil, cette destruction.

Mais l'auteur a eu pitié de cette grande infortune. Il a accordé à Dick Heldar une mort heureuse. Il aurait pu lui donner pour fin la folie, et c'eût été alors toute *la lumière qui s'éteint*. Il a pensé que l'orgueil de son héros était suffisamment frappé, et que la fatalité s'était assez appesantie sur cette jeune tête volontaire. Malgré quelques plaisanteries d'atelier un peu trop prolongées qui le déparent, la grandeur de l'antique tragédie plane sur ce roman moderne qui chante la lutte éternelle de l'orgueil humain contre la destinée, et sa défaite.

17 mars 1900.

sensibles qui aiment qu'un roman *finisse bien*. Cette autre *Lumières qui s'éteint* finit par le mariage de Dick et de Maisie. M. Kipling est un homme pratique en même temps qu'un poète.

M. GABRIEL D'ANNUNZIO

A Robert de Flers.

LE FEU (1)

I

Jadis, lorsque dans la voluptueuse Athènes les courtisanes étaient amenées de Lesbos ou de Corinthe, leurs futurs amants demandaient en s'informant d'elles : « Parlent-elles bien ? » avant de dire : « Sont-elles belles ? » Ces dilettantes étaient amoureux de beau langage autant et plus que de belles formes. Ils n'estimaient déjà plus la nature qu'à travers les ornements de l'art. Et comme ils se plaisaient aux subtilités de la métaphysique, ils les allaient regarder voltiger sur des lèvres roses qui étaient peintes. Dociles à satisfaire ces caprices, les femmes cultivaient leur esprit à l'égal de leur corps. Elles fréquentaient les philosophes pour leur dérober les contours de leurs pensées, et les poètes pour s'emparer de leurs grâces ailées. Ainsi Platon met dans la bouche de Diotime de Mantinée ses plus belles maximes touchant l'amour. Périclès écoute les conseils d'Aspasie qui donne à l'idiome d'Ionie de délicieuses cadences. Laïs est le spirituel agrément de Corinthe, et Praxitèle s'étonne que

(1) *Le Feu*, par Gabriel D'ANNUNZIO, traduction de M. Hérelle. (Calmann Lévy, édit.)

Phryné ne se contente point de parler de son art au moyen de ses seules lignes arrondies, et choisisse avec un goût parfait la meilleure de ses statues pour l'offrir à Thèbes. Des courtisanes on allait donc apprendre la vérité. Cependant j'imagine que leurs paroles n'étaient point nouvelles. Mais, passant par leurs bouches, elles le paraissaient. Leur beauté distribuait une originalité inattendue aux plus anciennes théories. Et comment ne pas oublier les poètes et les philosophes qu'elles vulgarisaient, en les regardant parler?

Comment donc ne pas trouver un air de nouveauté aux romans de M. Gabriel d'Annunzio? Sans doute il a beaucoup lu et beaucoup retenu. Et l'on démêle évidemment, à travers ses livres, les voyages et les découvertes qu'il fit dans diverses littératures. Mais de ce qu'il revient comme un galion chargé de richesses, fruit de rapines heureuses, convient-il de lui discuter un génie inventif qui n'est pas nécessaire? Qui songerait à accuser Diotime de plagier Socrate? Par le fait même qu'elle est belle, elle cesse d'imiter. Un pur artiste peut représenter les plus banals sujets : s'il leur communique la faculté de nous émouvoir et de tendre nos désirs vers la beauté, son originalité est rare et précieuse. C'est le cas précisément de M. d'Annunzio, qui ne cesse point d'être un pur artiste pour notre plaisir. Nous consentons volontiers à ce qu'il prête une forme somptueuse aux pensées des autres. Et peut-être même oublierons-nous ses larcins, puisque nous en tirerons profit. Mais, plus vieux que les Athéniens, nous sommes aussi plus avisés. Nous savons que des lèvres roses suffisent à ranimer des paroles glacées, et nous faisons mieux la part de la sagesse et de la beauté. Que le triomphateur italien cesse donc de croire nous éblouir par l'éclat de son nihilisme joyeux : nous ne prendrons point au sérieux le théoricien. Il peut épuiser les noms de fleurs ou de fruits pour donner de la diversité aux séries de ses romans. Nous ne reconnaîtrons nullement cette diversité :

les romans *de la rose, du lys, de la grenade* ne sont que les exercices élégants d'une même force voluptueuse. Leurs lecteurs et leurs lectrices ne se trompent pas lorsqu'ils y cherchent uniquement du plaisir : n'est-ce point ce qu'on a coutume de demander aux courtisanes ? A quoi bon chicaner sur la qualité de ce plaisir ?

M. d'Annunzio est le poète de la sensualité. Il en est plutôt le rhéteur. Et j'allais dire le rhétoricien, en songeant à la perversité vaine qu'il étale complaisamment et dont il a cette fierté convenable au collège. Dans *Episcopo*, il dit de ses protagonistes : « Ce qu'ils faisaient était coupable, et ils le faisaient naturellement. » Il ne manque jamais de nous avertir de la culpabilité d'une nature qu'il nous invite à suivre. Il ne s'aperçoit pas que, par le tempérament échauffé qu'il accorde généreusement à ses héros, il atténue ou diminue leurs péchés. Car il tient à leurs péchés afin d'être pervers. Le mot connu de la Napolitaine qui savourait un sorbet de ses lèvres gourmandes : « Comme il serait meilleur si c'était une faute ! » le hante visiblement. Il attribue à l'amour une force invincible, mais s'il supprime la volonté qui le repousse, il rétablit la volonté qui le complique et en peut faire un vice. Il le dédaigne, s'il ne lui peut donner un goût d'inceste ou de cruauté. Car il voit la nature à travers son âme qui est toute grimée par les artifices de l'art. Son imagination est beaucoup plus ardente et voluptueuse que sa sensibilité qui est plutôt mesquine et essoufflée. Et c'est pourquoi il m'apparaît comme le rhéteur, et non comme le poète de la sensualité. Cela se devine à le lire. Il paraît que cela se comprend mieux encore à le connaître. Lorsqu'il vint à Paris en janvier 1898 pour assister au succès de *Ville morte*, qui fut réservé et poli, M. Jules Huret nous en fit un portrait clairvoyant : « M. Gabriel d'Annunzio, écrivait-il, a trente-deux ans. De taille moyenne, élancé, plutôt frêle, avec ses cheveux courts et roux qui se font rares sur sa tête fine d'oiseau et qu'il ramène

horizontalement sur les tempes, avec son dos déjà un peu voûté, il a l'air d'un de ces êtres aristocratiques qui ont commencé tôt la vie. Sa moustache rousse est coupée ras sur le bord de la lèvre, les pointes sont retroussées brusquement sur les commissures, une petite barbe en pointe achève le menton. Le nez est régulier et fort ; la cloison qui sépare les narines s'allonge, au-dessous, en un lobe de chair proéminent. Ses yeux, d'un bleu pâle de violette passée, sont à moité recouverts par une large paupière. Sous ces yeux, de petites rides, séparées par de délicates boursouflures, inscrivent une fatigue précoce. La bouche fine s'ouvre largement pour le sourire sur des dents soignées. *Et l'on cherche vainement sur cette figure la trace de cette sensualité débordante, quasi sauvage, que son héros privilégié manifeste en toutes ses œuvres.* L'ensemble apparent de cette physionomie est plutôt volontaire et froid. C'est un cérébral, à coup sûr très maître de lui, plus sujet à s'enthousiasmer sur un beau vers que capable de s'émouvoir réellement sur une douleur étrangère. N'a-t-il d'ailleurs pas écrit : « Il faut conserver à tout prix sa liberté complète, jusque dans l'ivresse (1) ? »

Oui, la personne éclaire l'œuvre elle-même. Mais celle-ci, lue avec soin, donne déjà l'impression très nette d'un virtuose bien plus que d'un sensitif. On dit que les cloches sonnent l'office, et n'y vont pas. Les romans de M. d'Annunzio font un carillon bien joyeux. Son imagination est merveilleusement abondante et riche en visions plastiques et voluptueuses. Ses nerfs mêmes sont excitables. Mais sa sensibilité ne l'est guère. On n'entend pas dans ses ouvrages les battements tumultueux de son cœur. Il se plaît aux

(1) *Tout yeux, tout oreilles*, par Jules Huret (Fasquelle, édit.). M. Huret, auteur de *l'Enquête sur la question sociale*, est aujourd'hui le maître de cette forme du journalisme qu'on appelle l'interview. Il démonte les hommes comme des horloges. Ses portraits sont d'une netteté étonnante.

artifices et aux mots. Il se prête au luxe des formes et des couleurs. Mais il ne se donne pas.

N'est-ce pas l'art mystérieux des courtisanes de simuler les transports heureux de l'amour? Cependant leurs caresses ne sont point l'amour.

II

Qu'on ne cherche donc point dans *le Feu* une haute pensée directrice! M. d'Annunzio a seul l'illusion qu'il a créé une théorie d'art et de vie fondée sur l'exaspération de la personnalité par la joie, car cette théorie date du premier homme qui mangea la pomme pour devenir très puissant. Ce grand artiste ne sait que nous enchanter par sa sensuelle imagination, et lorsqu'il a voulu raffiner cette imagination dans *les Vierges aux rochers*, il n'a réussi qu'à la subtiliser sans lui donner un caractère spirituel. Il est et demeurera l'*enfant de volupté :* enfant par l'importance qu'il attache à la matière, et aussi par la vantardise quelquefois laborieuse de son libertinage, voluptueux par son art habile à saisir le côté plastique des choses, à leur arracher leur contour en y joignant un éclat plus riche, à traduire enfin toutes ses pensées par des images.

Dans une de ses premières odes (1), il chante la joie de *regarder avec des yeux enflammés le visage divin du monde comme l'amant regarde l'aimée.* Mais si la beauté de la nature le transporte, il rougirait d'éprouver une extase naturelle; il faut qu'il ajoute à ses sensations primitives. Il arrive ainsi à les corrompre en les embellis-

(1) *Canto novo.*

sant, et pour flatter les grâces de la terre, il ne trouve pas de louange plus caressante que de les comparer à quelque œuvre d'art. Il découvre aux lumières du jour une ressemblance avec les éclatantes couleurs d'un Véronèse ou d'un Tintoret. L'heure où tombe le soir à Venise, l'heure où les choses resplendissent d'un or merveilleux, — il l'appelle l'heure du Titien. La littérature et l'art l'ont empoisonné. Il ne sent plus qu'à travers leur beauté immobile. Il transpose constamment la vie réelle en vie fictive. Il ne distingue pas le monde qui souffre et jouit en vérité de celui qui peuple ses rêves. Comme son héroïne, Violante, qui mourut pour avoir respiré des parfums trop forts, il a perdu la fraîcheur des cœurs neufs qui découvrent la vie pour avoir trop précocement et trop avidement cultivé la flore ingénieuse de l'art. « Tous les lieux que vous regardez deviennent vos inventions, » dit la Foscarina au héros du *Feu*. Mais en substituant à leur beauté réelle celle de son imagination, le poète Stelio Effrena, où M. d'Annunzio a mis sa ressemblance, croit-il abolir ces charmes naturels qu'il a dédaignés ?

M. d'Annunzio est donc doué d'une sensibilité artificielle et médiocre. Mais il est assez adroit pour choisir des décors qui permettent à son imagination merveilleuse de suppléer à ses défauts. Venise est le décor du *Feu*, et Venise, avec toute sa beauté mourante, son passé, sa tristesse, n'est-elle pas l'excitatrice désignée des nerfs fatigués, et des cœurs à qui l'amour ne suffit point s'il n'est apprêté ? « Connaissez-vous au monde, dit Stelio, un autre lieu qui, autant que Venise, possède à certaines heures les vertus de stimuler l'énergie de la vie humaine par l'exaltation de tous les désirs jusqu'à la fièvre ?... Moi, lorsque je vogue sur ces eaux mortes, je sens ma vie se multiplier avec une énergie vertigineuse. » Il goûte frénétiquement ce que la lumière du soir apporte de douceur et de mélancolie à ces marbres et à ces eaux qu'elle anime de reflets changeants. Déjà les souffles du vent annoncent

l'automne, et l'éclat plus doré et plus rapide des teintes répandues sur les choses avertit de la fin des joies ardentes de l'été. Stelio, avisé de cette mort prochaine, la rend aussitôt visible dans un tableau magnifique qui évoque comme un être de chair la descente de l'automne sur Venise : « Ne vous semble-t-il pas, dit-il, que nous suivons le convoi de l'Eté, de la Saison morte? Elle gît dans la barque funèbre, vêtue d'or comme une dogaresse, comme une Loredana, une Morosina ou une Soranza du siècle vermeil; et son cortège la conduit vers l'île de Murano, où quelque maître du feu l'enfermera dans un coffre de verre opalin, afin que, submergée au fond de la lagune, elle puisse du moins, à travers ses paupières diaphanes, contempler les souples jeux des algues, avec l'illusion d'avoir toujours autour de son corps la vie de sa chevelure voluptueuse, en attendant que le Soleil la rappelle. »

Cette citation résume la manière de M. d'Annunzio. Il procède ainsi, par des comparaisons larges et superbes qui donnent de l'ampleur à sa rhétorique. Cette rhétorique, il faut le reconnaître, n'est jamais lasse; à la moindre émotion verbale, elle s'enfle et s'enflamme, et se répand comme un incendie, ou plutôt comme un feu d'artifice, à travers l'espace : les soleils tournoient, les fusées montent dans le ciel, rapides et légères, et retombent en pluie d'or. Elles dépassent en éclat les astres, et elles partent avec fracas. Il est des hommes qui préfèrent le silence amical des étoiles.

Le romancier italien n'oublie pas qu'il est un théoricien. N'apporte-t-il pas sur la terre la joie de vivre, en proclamant que la volupté est et doit être la maîtresse du monde? Les hommes doivent s'y adonner résolument. Ce moyen d'existence n'est pas à la portée de tous. Mais le monde de M. d'Annunzio a des limites aristocratiques. Nous le voyons ainsi dans *le Feu* proclamer la beauté du plaisir. Venise lui enseigne « que le plaisir est le moyen le plus certain de connaissance que nous ait

départi la Nature, et que l'homme qui a beaucoup souffert est moins sage que l'homme qui a beaucoup joui». — Cet enseignement de Venise, vouée à la mort et attendrissante dans sa grâce malade, est spécial à M. d'Annunzio. Et il croit tirer le même enseignement de la fable du *Feu*. Or, il se trouve que dans ce livre, c'est la Foscarina, c'est la femme qui est le symbole de la ville et qui est, comme elle, menacée de décadence, par qui nous sommes émus et douloureusement attristés, tandis que le poète Stelio Effrena nous apparaît comme un égoïste monstrueux, et, — ce qui est pire, — comme un insupportable bavard. Il jongle avec les images, les rythmes, les paraboles, c'est entendu; il a toujours à placer quelque belle anecdote ou quelque rappel d'art plastique, c'est convenu; mais il ignore totalement la valeur d'une sensation demeurée secrète, le charme que donne le mystère à nos sentiments, et il ignore encore la simplicité, l'humanité, la douleur, en un mot la vie humaine. Voilà un résultat que n'a pas cherché M. d'Annunzio. Ce Stelio, qui borne l'univers à son plaisir, et ne voit dans la suite de nos émotions sentimentales ou intellectuelles qu'une matière à expressions choisies, est pour son auteur, — c'est visible, — un personnage rare et supérieur. Je consens qu'il éblouisse quelques instants, mais il fatiguera bien vite par son élocution maniérée, car il est doué d'une facilité déplorable et sa parole coule comme un robinet, mettons d'eau bouillante.

« Sentez-vous l'automne, Perdita? dit Stelio à son amie. — Oui, en moi! — Vous ne l'avez pas vu hier lorsqu'il est descendu sur la ville?... » Et tandis qu'il célèbre en phrases pompeuses et toutes pleines de fanfares les noces de l'Automne et de Venise, elle qui sait la vie, parce qu'elle a souffert et pleuré, elle connaît qu'elle marche avec certitude vers la plus cruelle des douleurs par une voie fleurie. Car ils s'aiment, car il est jeune, car elle est lasse d'avoir trop vécu quand elle parvient à ce der-

nier amour auprès de quoi ses amours passées sont comme les astres des nuits auprès de la lumière du jour. Il a été, il est encore son admiration et son culte. Elle comprend bien que se donner à lui, c'est briser pour une brève joie une amitié dont la dévotion pouvait être douce et durable; mais parce qu'elle aime pourra-t-elle se refuser, et ne lui appartient-elle pas déjà ?

Là est le sujet du Feu et ce n'est pas un sujet original. Mais il a sa beauté qui est faite de la passion de la jeunesse perdue. Et toutes les théories du romancier sur la joie de vivre n'empêchent point que l'intérêt de son œuvre se soit condensé sur cette pauvre femme effrayée. La Foscarina, — la tragédienne qui a connu les mille triomphes de la scène et les hommages des hommes assemblés, la femme qui a été adulée, flattée, adorée, — ne peut plus être heureuse. Elle-même va saccager son dernier amour. Elle est obsédée par cette vision que son poète a si bien décrite, la venue légère de l'automne. Le premier matin après qu'elle s'est donnée, elle a regardé son amant s'éloigner de sa maison, elle a lu distinctement le bonheur sur son visage, mais elle a deviné que ce bonheur était de se retrouver libre, de respirer l'air frais, de se sentir jeune encore dans le vent et dans l'aurore. A ses côtés elle ne peut dormir, tant elle a peur qu'il ne l'observe pendant son sommeil avec des yeux trop lucides. Comment espérerait-elle retenir et fixer cette âme débordante de désirs, et accoutumée à prendre ces désirs pour sa seule règle ? « Il y avait toujours en lui une ardeur démesurée de vivre, comme si chaque seconde lui eût paru la dernière et qu'il eût été sur le point de s'arracher à la joie et à la douleur de l'existence, ainsi qu'on s'arrache aux caresses et aux larmes d'un adieu d'amour. Et c'était à cette avidité insatiable qu'elle voulait suffire à elle seule ! » Elle n'a pas cette illusion, et dans son besoin de matérialiser ses angoisses, de leur donner un corps et une existence réelle, elle a le pressentiment que Stelio aimera un jour son amie

Donatella Arvale qui est semblable par la beauté et par la jeunesse au printemps de la vie. Elle sait d'avance qu'elle sera vaincue par ce frais amour qui peut-être n'est pas encore éclos. Avec un douloureux acharnement à détruire elle-même son bonheur, elle s'efforce de hâter cette éclosion. Pris de pitié, malgré son féroce égoïsme, il a beau lui dire : « Veux-tu que nous partions? Veux-tu que nous laissions derrière nous la mélancolie? Veux-tu que nous allions dans des pays qui n'ont pas d'automne? » elle sait que l'automne est en elle et que partout elle l'emportera dans son cœur fané qui n'a plus la force de la confiance. Et c'est elle qui va précipiter la crise. Dans l'île de Murano, où elle erre avec son amant, elle lui demande tout à coup : « Pensez-vous souvent à Donatella Arvale, Stelio? » Elle n'a pu retenir cette question imprudente. Toujours elle voit entre eux la jeune fille dont elle prépare la victoire. « Elle doit être à vous, » assure-t-elle à Stelio.

Cette analyse du pressentiment est une des beautés de ce livre encombré malheureusement de trop d'emphase. L'amour se détermine quelquefois par des causes si légères. Tant d'hommes ou de femmes furent aiguillés vers une passion qui devait remplir leur vie par une parole indiscrète, par un mot lancé au hasard, par des circonstances qui semblaient insignifiantes. L'amante de Stelio n'a aucune raison de croire qu'elle sera abandonnée un jour pour Donatella; celle-ci est absente, reléguée dans une solitude auprès d'un père dément : quelle inquiétude peut-elle inspirer? Mais elle est la jeunesse, et son souvenir suffit à agiter celle qui n'a plus ce trésor précieux. Et la Foscarina emploiera ses dernières heures d'amour à installer elle-même dans le cœur de son amant l'image de sa rivale.

Ainsi *le Feu* nous émeut par ce spectacle d'une passion qui se déchire elle-même, et par cette observation exacte des tourments intérieurs de l'amour qui n'a même pas besoin pour souffrir de se heurter à des réalités et trouve

en lui la source de ses douleurs. Et M. d'Annunzio a cru écrire un livre à la louange de la joie, et a cru nous intéresser au développement par le plaisir de la personnalité agaçante de Stelio Effrena!

16 février 1901.

TABLE

PREMIERE PARTIE

Romanciers et poètes.

La crise du roman 3
Balzac 34
Les rééditions de Balzac 34
Stendhal 46
Lucien Leuven 46
Eugène Fromentin 58
Dominique 58
M. Paul Bourget 70
Les premiers romans de M. Paul Bourget 70
Le Fantôme 82
M. Edouard Rod 93
La responsabilité de l'écrivain 93
L'esprit de conquête et l'esprit de sacrifice 106
MM. Paul et Victor Margueritte 117
Les Tronçons du glaive 117
M. Maurice Barrès 129
Portrait de jeune homme 129
M. Eugène Le Roy 138
La vie locale 138
M. René Boylesve 148
Le roman provincial 148
Un roman sur le féminisme 159
Les poètes et le sentiment de la nature 175

DEUXIÈME PARTIE

Moralistes et sociologues.

Joseph de Maistre 197
A propos d'une statue 197

Sainte-Beuve..... 208
Sainte-Beuve inconnu..... 208
M. Jules Lemaitre..... 217
Opinions à repandre..... 211
M. Emile Faguet..... 228
M. Jules Delafosse..... 255
L'ordre social..... 255
Un curieux : M. André Hallays..... 266

TROISIÈME PARTIE

Littératures étrangères.

Comte Léon Tolstoi..... 281
Resurrection..... 281
John Ruskin..... 295
L'amour..... 295
Nature, Art, Vie..... 301
M. Ruydard Kipling..... 310
La lumière qui s'éteint..... 310
M. Gabriel D'Annunzio..... 319
Le Feu..... 319

PQ
139
B6

Bordeaux, Henry
Les écrivains

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY